La Razzia des vaches de Cooley

TRADUIT DE L'IRLANDAIS ANCIEN,
PRÉSENTÉ ET ANNOTÉ PAR
CHRISTIAN-J. GUYONVARC'H



GALLIMARD

INTRODUCTION

On a tant écrit sur la *Táin Bó Cúalnge*, en Irlande et ailleurs, sauf peut-être en France, qu'il semblerait superflu de vouloir y ajouter, tout ou presque, au moins en apparence, ayant déjà été dit. Mais si l'on y regarde de plus près, la vérité est quelque peu différente. Le monumental ouvrage de Windisch (*Die altirische Heldensage Táin Bó Cúalnge nach dem Buch von Leinster,* Leipzig, 1905, 1120 pages), les minutieuses analyses de Thurneysen dans son livre fondamental, vieilli mais non remplacé (*Die irische Helden- und Königsage bis zum siebzehnten Jahrhundert,* Halle, 1921, pp. 86-670), les diverses éditions et traductions de Cecile O'Rahilly (dont on trouvera les références ci-après) ont rendu caducs et, depuis très longtemps, condamnent à l'oubli les premiers essais de d'Arbois de Jubainville dans son *Cours de littérature celtique,* dont l'esprit et la méthode sont empreints de leur époque, la fin du XIX[e] siècle. Et comme, depuis la mort de d'Arbois en 1910 et de Dottin en 1928, personne dans l'Université de France ne s'est soucié sérieusement de l'épopée irlandaise (on ne remarque ni étude d'envergure ni essai de traduction), il y a là une énorme lacune qui fait que l'érudition celtisante de langue française est encore plus en retard que le reste de l'Europe depuis le début du siècle. Et nous n'avons rien dit, pour comparaison, de l'érudition irlandaise des vingt dernières années, souvent exigeante jusqu'au pointillisme, et qui, à tort ou à raison — mais à raison le plus souvent —, a enrichi la bibliographie d'assez nombreux travaux qui ne sont pas tous de détail.

Et cependant l'épopée irlandaise, envisagée du point de vue du mythe et de l'histoire des religions, demeure encore un sujet tout neuf, presque vierge des lourds commentaires d'une science universitaire, insulaire, américaine ou continentale, qui, pour de multiples raisons, ne s'est guère intéressée qu'à l'étude de la langue : le reste, c'est-à-dire le contenu conceptuel du texte, était trop lointain et trop flou. Et ce qu'on en a dit ne respire pas immanquablement le savoir ou l'intelligence. La principale exception, le livre de M. L. Sjoestedt, *Dieux et héros des Celtes,* paru à la fin de 1940 aux Presses Universitaires de France, a été malheureusement une ébauche sans lendemain, très en retrait sur les travaux contemporains de Dumézil et de Benveniste, malgré un compte-rendu élogieux de Vendryes. Et quand bien même M. L. Sjoestedt y aurait pensé, l'exiguïté du format de la collection « Mythes et religions » ne pouvait laisser aucune place à des développements étendus et pas davantage à la citation de quelques passages remarquables de la *Razzia.*

Car l'épopée d'Ulster, dont la *Táin Bó Cúalnge* est le cœur, est un chef-d'œuvre, sans nul doute, et, si ce n'en était pas un, le présent travail n'aurait aucun sens. Mais on ne peut pas dire qu'elle soit très connue du public cultivé, pour qui l'existence d'une littérature irlandaise médiévale digne d'être lue a relevé jusqu'à présent de l'utopie ou de l'inaccessible. À cet égard, la réaction du préfacier du tome 3 du *Patrimoine littéraire européen* (Éditions de Boeck, Bruxelles, 1992), Claude Pichois, est révélatrice : « La plus étonnante découverte sera celle qu'on fera dans la première partie, consacrée à la littérature irlandaise » (p. VI).

Et c'est bien là ce sur quoi il importe d'insister. En effet, ce n'est pas faute d'avoir été étudiée, bien ou mal, par des celtisants dont les travaux n'atteignent que rarement le grand public, que la littérature médiévale irlandaise — et la *Táin Bó Cúalnge* en est un des monuments essentiels — est restée inconnue en Europe. C'est plutôt et surtout parce qu'elle ne correspond que très imparfaitement aux critères et aux normes littéraires classiques auxquels les Européens sont habitués et qui leur servent de règles depuis que la littérature existe (les Celtes traînent depuis l'Antiquité le poids insoutenable d'une « barbarie » parfaitement

calomnieuse). L'*Iliade* et l'*Odyssée* sont plus anciennes (de transcription, mais certainement pas de contenu), l'*Énéide* est plus élégante de facture et de style, le *Niebelungenlied* ou la *Chanson de Roland* sont plus accessibles, et, tout compte fait, il est peut-être plus honorable ou plus avantageux de commenter Dante, Shakespeare ou Goethe. Mais on n'échappera pas, un jour, à la nécessité de comparer les contenus et les structures des deux grandes épopées grecques et de leurs homologues celtiques en dehors de tout parti pris et de tout *a priori.* Et l'on verra alors que, en comparaison de l'archaïsme indo-européen du mythe et de l'épopée celtiques, Homère pourrait parfois passer pour un auteur du haut Moyen Âge, ce qui ne signifie pas qu'il faille le rajeunir, au contraire !

À cet égard, le premier essai de d'Arbois de Jubainville, *Les Celtes et l'épopée homérique,* entaché de positivisme et d'historicisme, montre la voie à ne pas suivre. Nous éprouvons le besoin de cette précision parce que, chaque fois qu'il a été question de comparaison celto-hellénique, c'est malgré tout l'influence de d'Arbois, homme du XIXe siècle s'il en fut, qui est restée prépondérante. Qu'on le lise ou le cite n'est certes pas condamnable, mais qu'on en reste à ses théories ou à ses hypothèses au bout d'un siècle de recherches, cela ne manque pas de surprendre. Or, il arrive que des auteurs estimables, et quelques autres qui le sont moins, n'aillent pas beaucoup plus loin que cette référence.

Il nous faut donc, d'emblée, renvoyer à notre explication d'ensemble de la littérature irlandaise ancienne (*La littérature mythologique et épique de l'Irlande médiévale,* in « Celticum » 10, à paraître), puis à l'introduction (pp. 14*-58*) et aux notes des *Textes mythologiques irlandais*, in « Celticum » 11/1 (Rennes, 1980).

L'évidence est en effet que la *Táin Bó Cúalnge* n'est pas un récit isolé que l'on pourrait étudier comme une œuvre littéraire, en fonction ou en comparaison d'autres œuvres littéraires, antérieures ou postérieures, rédigées par d'autres auteurs, n'ayant ni le même style ni les mêmes préoccupations. La *Táin Bó Cúalnge* n'a pas de place dans le temps ou l'histoire car, outre qu'elle est consubstantielle à l'Irlande, chrétienne et préchrétienne, elle

échappe à toute définition de genre, du point de vue irlandais médiéval s'entend : aucune langue celtique en effet ne possède de mot indigène qui puisse traduire « mythe » et « épopée », pas plus qu'il n'y a de mot indigène, d'ailleurs, pour rendre, même approximativement, « littérature », « écriture », « histoire » et encore moins « religion » (on verra à ce sujet nos explications, fondées sur la philologie, dans *Prêtres et dieux des Celtes,* t. I : *Le vocabulaire sacerdotal du celtique* à paraître). Il n'y a, en irlandais, qu'un seul mot celtique : le *scél* ou « récit », l'équivalent de la *saga* scandinave ou de la *Sage* allemande, ou bien encore du *tale* anglais, le fait de « dire » et rien d'autre. La *Táin Bó Cúalnge* fait partie de l'expression épique irlandaise du mythe celtique, saisie, figée par l'écriture à cause des particularités de la christianisation insulaire. Elle n'est pas autrement définissable.

Sur toutes ces questions qui ne seront pas évoquées exhaustivement ici, nous renvoyons aussi à nos trois ouvrages parus aux Éditions Ouest-France : *Les druides* (1986, 448 pages), *La civilisation celtique* (1990, 224 pages) et *La société celtique* (1991, 220 pages).

I. LE TEXTE ET LES DIFFÉRENTES VERSIONS

La version la plus complète est celle du *Book of Leinster,* folios 53b à 105a, dont l'édition diplomatique a été assurée par R. I. Best et M. A. O'Brien, *The Book of Leinster formerly Lebar na Núachongbála,* t. II (Dublin, 1956, éd. Dublin Institute for Advanced Studies), pp. 261-399, folios 53b, 1-105a, 1, lignes 7551-12420.

Le manuscrit lui-même, qui est conservé dans la bibliothèque de Trinity College à Dublin (référence H.2.18, numéro de catalogue 1339), a été écrit approximativement entre le milieu et la fin du XIIe siècle (voir Best-O'Brien, *op. cit.*, t. I, Introduction, pp. XI-XVII).

D'après une mention marginale du folio 206, laquelle est une lettre de Find Ua Gormain, évêque de Kildare en 1148, le trans-

cripteur était un certain Aed mac Crimthainn, qui était *fer leigind ardrí Leithi Moga,* « lecteur du haut-roi de Leth Moga », et par conséquent un lettré. D'après les dates de quelques événements historiques mentionnés dans la compilation, Aed mac Crimthainn est mort ou du moins a cessé d'écrire entre 1201 et 1224.

Incomplète, mais plus ancienne, la deuxième version importante de la *Táin Bó Cúalnge* est celle du *Lebor na hUidre* ou « Livre de la Vache Brune » (par allusion à la reliure du manuscrit). Le manuscrit a été édité par R. I. Best et Osborn Bergin, *Lebor na hUidre, Book of the Dun Cow,* éd. Royal Irish Academy, Dublin, 1929, XLIV et 342 pages, couvrant l'intégralité des cent trente-quatre folios. La partie conservée du récit va, dans ce manuscrit, du folio 55a, 1 au folio 82b, 44, pages 142 à 206 de l'édition Best-Bergin.

Le manuscrit appartient à la bibliothèque de la Royal Irish Academy, à Dublin, depuis 1844, et il y est répertorié sous la cote 23.E.25 (Best-Bergin, Introduction, pp. IX-X).

Il y a, dans ce manuscrit, trois mains, que Best-Bergin désignent par :

— A. : le premier transcripteur anonyme ;

— M. : Mael Muire, mort assassiné en 1106 à Clonmacnois et dont on remonte la généalogie, grâce aux *Annales des Quatre Maîtres,* jusqu'au début du VIIe siècle ;

— H. : l'interpolateur, anonyme lui aussi.

Nous reviendrons ultérieurement sur la signification et l'importance de ces distinctions, mais le principal scribe est et reste Mael Muire, dont la mort date l'essentiel du manuscrit de la fin du XIe siècle (Best-Bergin, Introduction, pp. XIII sqq.).

Les deux versions ainsi brièvement mentionnées sont les deux textes qui ont servi de base à toutes les analyses et discussions depuis bientôt un siècle. Nous tenons à souligner le fait que ce sont deux versions d'un même récit et non deux récits différents sur le même sujet. Elles ne divergent guère que dans les détails, et bien souvent par leurs lacunes respectives,

sinon par ce que la science contemporaine a nommé des « interpolations », plus ou moins chrétiennes ou plus ou moins savantes au sens médiéval du terme, lesquelles ne sont jamais que des passages de la transcription où la christianisation est parfois mieux perceptible.

Les autres versions, toutes sans exception, sont des copies incomplètes, ou plus récentes, dans d'autres manuscrits. La plus notable est la Version Stowe, laquelle est, en gros, une forme plus récente de la version du *Livre de Leinster* (elle descend au moins du même archétype). Le manuscrit le plus ancien de cette Version Stowe est daté de 1633, mais il est évident, comme le fait remarquer l'éditeur, Cecile O'Rahilly, que sa composition remonte à une époque bien antérieure (Cecile O'Rahilly, *The Stowe Version of Táin Bó Cúailgne*, Dublin Institute for Advanced Studies, 1961, 284 pages). La preuve en est qu'elle contient quelquefois des détails omis par le *Livre de Leinster*.

On peut cependant abréger les définitions en observant qu'il s'est agi, pour les éditeurs, beaucoup moins souvent de publier un fragment ou une version lacunaire que de présenter une version complète et homogène, susceptible d'être acceptée et utilisée par un public scientifique ou universitaire, si restreint soit-il, au prix de la juxtaposition de fragments de deux ou de plusieurs manuscrits. Tel est le cas de l'édition de John Strachan - J.G. O'Keeffe, dont le titre est assez explicite : *The Táin Bó Cúailnge from the Yellow Book of Lecan with variant readings from the Lebor na hUidre* (Royal Irish Academy, Dublin, 1912, 126 pages). Ou bien on choisit d'éditer la transcription récente (du XVIe siècle) et fragmentaire de la version ancienne. Tel est le cas de Padraig O'Fianachta, *Táin Bó Cúailnge* (Dublin Institute for Advanced Studies, Dublin, 1966, 98 pages), qui a édité le manuscrit 3 a 1 de Saint Patrick's College à Maynooth, lequel n'est pas antérieur à 1600.

À la vérité, tous les manuscrits, non plus que toutes les transcriptions, ne sont pas intéressants au même degré, étant bien entendu que plus un manuscrit est ancien, plus il a de chances d'être une référence de base. Mais cela ne dispense pas de consulter parfois un manuscrit plus récent, lequel peut contenir — cela

se produit assez souvent — un détail archaïque déjà perdu dans un manuscrit ancien.

Il semble que l'édition d'un texte, complet ou fragmentaire, ait été constamment motivée par la recherche de détails remarquables au niveau de la recherche philologique beaucoup plus que par le souci de l'étude des mythes. Dans le monde celtique plus encore que dans les autres domaines, la recherche religieuse accuse un retard considérable sur la recherche philologique et linguistique, parce que le mythe a trop souvent été considéré comme une sorte d'infra-littérature folklorique, voire, plus rarement, ethnographique. En tout cas, la « littérature » — et nous incluons ici dans ce terme le contenu conceptuel des récits — est largement dépendante de la philologie. Et le philologue se méfie toujours un peu de la littérature. Au surplus, l'impression laissée par la bibliographie de la *Táin Bó Cúalnge* est celle d'un émiettement des recherches pendant presque un demi-siècle, avec un ralentissement certain dû aux deux guerres mondiales.

Encore qu'il faille, encore et toujours, relire l'introduction de Windisch et ce qu'il y dit de la tradition manuscrite, ne serait-ce que pour le compléter et, souvent, le corriger, il faut surtout consulter l'avant-propos du tome II de l'édition diplomatique du *Book of Leinster* (*op. cit.* pp. VI-VII) pour trouver, simple et maniable, la liste des principaux manuscrits contenant une transcription de la *Táin Bó Cúalnge* :

— Additional 18748, du British Museum, manuscrit qui a servi de base au texte anglais de la *TBC* rédigé par Standish O'Grady et inséré dans l'ouvrage d'Eleanor Hull, *Cuchulinn Saga* (Londres, 1898), pp. 109-234. Le travail de Standish O'Grady n'a guère été utilisé depuis la fin du siècle dernier, non pas qu'il soit mauvais, mais il s'agit plus d'une paraphrase que d'une traduction, et, surtout, le manuscrit date seulement de 1800, recopié d'un manuscrit plus ancien daté de 1730. Il n'est toutefois pas sans mérites.

— Egerton 93, du British Museum, manuscrit des XVe-XVIe siècles ; le fragment de la *TBC* contient des parcelles de la fin du récit et a été publié par Nettlau dans la *Revue celtique* 14 (1893), pp. 254-266, et 15 (1894), pp. 62-78 et 198-208. La

date récente de la transcription, ajoutée à la brièveté du texte, fait qu'il n'est guère utilisable dans une étude d'ensemble.

— Egerton 106, du British Museum, manuscrit daté de 1715, qui contient l'épisode du combat de Cuchulainn contre Ferdiad, et utilisé par Nettlau, « The Fer Diad episode of the Táin Bó Cúalnge », in *Revue celtique* 10 (1889), pp. 330-346, et 11 (1890), pp. 23-32 et 318-343.

— Egerton 209, du British Museum, manuscrit du XVIIIe siècle, qui contient deux fragments de l'épisode du combat de Cuchulainn contre Ferdiad, et est mentionné par Nettlau, *loc. cit.*, 10, p. 334, et 11, pp. 23 et 318.

— H.2.12 de Trinity College à Dublin, manuscrit des XVe-XVIe siècles, lequel ne comprend que deux feuillets de parchemin et contient un fragment de l'épisode du combat de Cuchulainn contre Ferdiad ; il a été édité par R.I. Best, in *Zitschrift für Celtische Philologie* 10 (1914), pp. 274-308, et 11 (1916), p. 166, qui a joint à cette publication celle du MS 16 du Couvent des Franciscains de Dublin.

— H.2.17 de Trinity College à Dublin, manuscrit du XVe siècle environ, qui contient des fragments de la *TBC* et a été publié par Rudolf Thurneysen, in *Zeitschrift für Celtische Philologie* 8 (1912), pp. 524-554.

— Yellow Book of Lecan ou H.2.16 de Trinity College à Dublin, de la fin du XIVe siècle ; la partie de la *TBC* qu'il contient a été éditée par John Strachan - J.G. O'Keeffe *(op. cit.)*.

II. LES ÉDITIONS ET LES TRADUCTIONS

Les éditions de la *Táin Bó Cúalnge* sont nombreuses si l'on considère comme telles toutes les publications d'une traduction, complète ou partielle, accompagnée ou non du texte du manuscrit original. Elles sont loin d'être toutes intéressantes ou recommandables au même degré. Leur qualité s'étage du travail scientifique fait par un spécialiste pour des spécialistes, à la traduction faite pour le grand public sans nul apparat ni esprit critique, voire trop souvent à la paraphrase approximative ou à la

« traduction » rédigée à la hâte par un polygraphe peu consciencieux qui, ne sachant pas un mot de la langue qu'il massacre, se sert d'une traduction anglaise ou française antérieure à l'aide d'un dictionnaire des synonymes. Il ne sera évidemment pas question ici du détail de ces travaux de seconde zone — lesquels sont, hélas, les plus fréquents —, qui, par ignorance, font fi des règles les plus élémentaires de la philologie et se moquent aussi bien du sujet que du lecteur. Que dirait-on, en France et ailleurs, d'un traducteur d'Homère qui ne saurait pas un mot de grec ou d'un traducteur de Virgile qui ne saurait pas le latin ? Nous avons, en 1980, dans l'introduction des *Textes mythologiques irlandais (op. cit.)*, pp. 20*-53*, fait le point sur les traductions françaises, réelles ou prétendues, de textes irlandais. Nous n'avons, en 1994, rien à y changer, si ce n'est que nous ajouterions à la liste des scories condamnées à l'oubli un ou deux titres supplémentaires.

La principale édition, celle dont la consultation est indispensable, est et reste après bientôt un siècle celle d'Ernst Windisch, *Die altirische Heldensage Táin Bó Cúalnge nach dem Buch von Leinster, in Text und Übersetzung, mit einer Einleitung*, vol. V de la série des « Irische Texte » publiés par Ernst Windisch et Whitley Stokes (Leipzig, 1905, 92 + 1120 pages).

Comme toutes les éditions sérieuses, celle de Windisch est complétée par un glossaire et des indices de noms de lieux et de personnes qui couvrent les pages 913 à 1120. Ce n'est plus là l'essentiel, car l'état philologique du glossaire est maintenant dépassé par les vastes *Contributions to a Dictionary of the Irish Language* de l'Académie Royale d'Irlande, mais il peut encore rendre des services ponctuels.

On peut aussi considérer comme techniquement dépassée l'introduction des pages I-XC, encore que nous en recommanderions volontiers la lecture ou la relecture à maint spécialiste en avance d'une ou deux générations sur la sclérose de notre fin de siècle, car tout est loin d'y être périmé, au moins quant à la documentation. Les idées ou les hypothèses sont beaucoup plus discutables.

L'essentiel est toutefois le texte et la traduction. Windisch a disposé du *fac-similé* publié par les soins de l'Académie Royale d'Irlande et d'une transcription faite d'après l'original par Standish H. O'Grady. Sa transcription correspond rigoureusement, à de rares exceptions près, au texte du *Livre de Leinster* dans l'édition diplomatique de R.I. Best et M.A. O'Brien. L'originalité est dans la présentation du texte, laquelle se veut intégrale. Dans des notes abondantes, Windisch signale au fur et à mesure les variantes des principaux manuscrits : Stowe, Lebor na hUidre, Yellow Book of Lecan, Egerton 1782, Egerton 93 et Egerton 106. Quand la version du *Livre de Leinster* est lacunaire, il suit le texte de Stowe (encore qu'il n'ait pas consulté tous les manuscrits), dont il respecte les graphies plus récentes et qu'il imprime en point plus petit.

Le texte irlandais, dont les lignes sont numérotées de cinq en cinq, est sur la page de droite (impaire), et la traduction allemande, excellente, élégante, précise, lui fait face sur la page de gauche (paire). Les notes de la page paire sont philologiques et élucident ou examinent la plupart des innombrables problèmes de traduction et de compréhension d'un texte souvent difficile ; les notes de la page impaire sont rigoureusement textuelles. Toutes ces notes témoignent d'une science profonde et efficace : bon nombre de passages qui étaient difficiles ou obscurs dans l'édition Windisch le sont encore à notre époque.

Le principal reproche qu'on puisse faire à cette édition, c'est son actuelle rareté, qui la rend malaisée à consulter. Il serait cependant vain de prétendre mener à bien un travail quelconque sur la *Táin Bó Cúalnge* sans en avoir pris connaissance.

Le second ouvrage qui, à nos yeux, mérite le nom d'édition, est celui de Cecile O'Rahilly, *Táin Bó Cúalnge from the Book of Leinster* (Dublin Institute for Advanced Studies, Dublin, 1967, LV + 356 pages).

Le texte est celui du *Livre de Leinster* et, hormis pour quelques coupures de mots, il correspond exactement, comme celui de Windisch, à l'édition diplomatique de Best - O'Brien. Mais il

n'est fait usage d'aucune autre source manuscrite. L'esprit et la méthode sont donc radicalement différents.

Le texte original va de la page 1 à la page 136, avec des lignes numérotées de cinq en cinq. La traduction anglaise va de la page 137 à la page 272. Elle est suivie des notes, pp. 273-344, d'un index des noms de personnes, pp. 345-350, et d'un index des noms de peuples, de lieux et de rivières. Le tout est complété par une page de *corrigenda* non paginée.

L'intérêt de ce travail, de soixante ans plus jeune que celui de Windisch, est de bénéficier d'un énorme acquis de recherches et, entre autres, de l'achèvement du grand dictionnaire de l'Académie Royale d'Irlande. En outre, les principales versions connues de la *Táin Bó Cúalnge* avaient alors été publiées. (La version du *Lebor na hUidre* sera éditée, traduite et annotée par Cecile O'Rahilly en 1976, sous le titre *Táin Bó Cúailnge, Recension I*, Dublin Institute for Advanced Studies, Dublin, XXIV + 312 pages.) Cependant, les notes de Cecile O'Rahilly sont presque exclusivement philologiques ou textuelles. Elle reste d'une extrême prudence quant à la compréhension du contenu du texte et quant à ce que nous nommerons ses aspects traditionnels : elle se base dans la généralité des cas sur les interprétations de Rudolf Thurneysen dans sa *Heldensage*.

L'une des raisons majeures alléguées pour l'édition de son livre est d'ailleurs que l'ouvrage de Windisch était depuis longtemps épuisé et inaccessible. Mais, dans la pratique, il n'annule pas cet imposant travail d'un prédécesseur : il le rajeunit et l'améliore. Là où les progrès sont le plus sensibles, c'est dans la traduction des poèmes et des passages obscurs dits de « rhétorique ». Par contre, nous l'avons dit, Cecile O'Rahilly s'en tient strictement au texte du *Livre de Leinster* et ne traduit pas les passages qui ne sont contenus que dans la version Stowe.

Nous mentionnerons pour mémoire la première publication partielle, en anglais, d'Eugene O'Curry, *Manners and Customs of the Ancient Irish*, t. III, Dublin, 1873, pp. 414-463. C'est, à notre connaissance aussi, le premier essai de traduction en langue

anglaise de l'épisode du combat de Cuchulainn contre Ferdiad, et cet essai est plus qu'honorable.

Deux autres traductions anglaises peuvent être consultées. Ce sont celles de :

— Joseph Dunn, *The ancient epic tale Táin Bó Cúalnge « The Cúalnge Cattle-Raid ». Now for the first time done entire into English out of the Book of Leinster and allied manuscripts*, Londres, 1914.

— L. Winifred Faraday, *The Cattle-Raid of Cúalnge (Táin Bó Cúalnge). An old Irish prose-epic, translated for the first time from Leabhar na hUidri and the Yellow Book of Lecan*, Londres, 1904, XVI + 114 pages (à propos de cette traduction, on verra l'introduction à notre propre traduction du *Lebor na hUidre*, in *Ogam* 15, 1963, p. 140).

Plus embarrassante est la première — et jusqu'à présent la seule — traduction française, celle de d'Arbois de Jubainville, « Enlèvement du taureau divin et des vaches de Cooley », in *Revue celtique* 28 (1907), pp. 145-177 et 241-261 ; 29 (1908), pp. 153-201 ; 30 (1909), pp. 78-88 et 235-251 ; 32 (1911), pp. 30-42 et 377-390. Beaucoup plus littéraire que littérale, elle interprète souvent le texte, à commencer par le titre, dont la traduction qu'elle propose est inexacte. *Táin Bó Cúalnge* signifie « Razzia des vaches de Cooley » et ne peut signifier rien d'autre. Il n'est pas question d'enlèvement, non plus que de taureau divin, même si le Brun de Cúalnge est un taureau mythique à l'intelligence humaine. D'Arbois n'a pas prêté attention au fait que les récits irlandais portent souvent un titre qui ne correspond que partiellement — ou ne correspond pas du tout — à leur contenu. Il est beaucoup plus souvent question dans la *Táin* de Cuchulainn ou de la reine Medb que des vaches de Cooley. La traduction, enfin, n'est précédée d'aucune introduction expliquant à partir de quelle version elle est faite. Il semble que d'Arbois ait pris connaissance de la traduction de Windisch, qu'il ne cite pas, et qu'il se soit servi, selon les circonstances et des raisons qu'il ne dévoile pas, tantôt du *Livre de Leinster*, tantôt du *Lebor na hUidre*.

Nous avons nous-même touché à la *Táin Bó Cúalnge* à deux reprises :

— une première fois avec la traduction des « Exploits d'enfance de Cuchulainn » dans la version du *Livre de Leinster*, in *Ogam* 11 (1959), pp. 206-215 et 325-335 ;

— une seconde fois avec la traduction du texte du *Lebor na hUidre* et du *Yellow Book of Lecan* in *Ogam* 15 (1963), pp. 139-160, 265-288, 339-412, et 16 (1964), pp. 225-230. (La même traduction a été reprise dans le *Patrimoine littéraire européen, racines celtiques et germaniques*, tome III, Bruxelles, 1992, pp. 145-189.)

On ajoutera à cela les quelques pages consacrées à la *Táin Bó Cúalnge* par Georges Dottin, *L'épopée irlandaise*, Paris, 1926, pp. 101-123, mais ce que l'on peut reprocher à Dottin, c'est précisément de n'avoir consacré à ce récit fondamental que trop peu de pages. Le reproche s'adresse aussi, nous tenons à le répéter, aux quelques celtisants de langue française qui, depuis un siècle, d'Arbois de Jubainville excepté, n'ont jamais pensé à publier une traduction complète. L'absence d'une traduction sérieuse a favorisé les divagations infantiles ou absurdes des celtomanes et de quelques autres.

III. LES ÉTUDES CRITIQUES

Il nous manque encore un grand traité d'ensemble de la littérature médiévale de l'Irlande, et, de ce fait, les études critiques, de qualité très variable, sont relativement peu nombreuses. Les principales ont été énumérées dans l'introduction à l'édition diplomatique du *Livre de Leinster* :

— Heinrich Zimmer, « Keltische Studien, V, 1. Über den compilatorischen Charakter der irischen Sagentexte im sogenannten Lebor na hUidre. 2. Táin Bó Cúalngi », in *Zeitschrift für Vergleichende Sprachforschung* 28 (1887), pp. 442-475.

— Victor Tourneur, « La formation du Táin Bó Cúalnge », in *Mélanges Godefroi Kurth* (Liège, 1908), pp. 413-424.

— Rudolf Thurneysen, « Die Überlieferung der Táin Bó Cúailnge », in *Zeitschrift für Celtische Philologie* 9 (1913), pp. 418-443, et *Die irische Helden- und Königsage bis zum siebzehnten Jahrhundert* (Halle, 1921), pp. 87 sqq.

On sera surpris, rétrospectivement, que d'Arbois de Jubainville, dans le tome V de son *Cours de littérature celtique*, intitulé *L'épopée celtique en Irlande*, paru en 1892 à Paris (XLIV + 536 pages), ait analysé ou partiellement traduit une douzaine de récits du cycle épique sans rien dire de la *Táin Bó Cúalnge*. Il est vrai qu'il en a proposé ultérieurement une traduction, dont il a été question *supra*, dans la *Revue celtique*. Mais il n'en a fait aucune analyse. Or, l'épopée irlandaise est inexplicable sans la *Táin*.

On est de même un peu étonné de ne lire dans un ouvrage de James Carney, *Studies in Irish Literature and History* (Dublin, 1985, 412 pages), qu'une maigre dizaine de pages de comparaison entre la *Táin Bó Cúalnge* et la *Táin Bó Fráech*, qui en est un des *remscéla* ou « récits préliminaires ». Mais tout cela est inhérent à la nature même des études celtiques, lesquelles consistent en une extraordinaire surabondance de travaux de détail jointe à un énorme volume de travaux de présentation et de vulgarisation — généralement très inégaux —, à côté d'un assez petit nombre d'ouvrages de synthèse, qui trop souvent se recopient, se répètent ou se critiquent les uns les autres. En outre, si les études linguistiques ont progressé, au moins théoriquement par le nombre des chercheurs et la quantité des travaux, les études religieuses piétinent encore trop souvent dans des idées ou des principes de recherche figés à la fin du XIXe siècle. C'est en grande partie pour cette raison que la présentation du monde mythique et religieux des Celtes au public européen est une tâche toujours recommencée, jamais achevée. On en pressent l'importance et, faute de méthode adéquate, on ne parvient pas à la démontrer, la conséquence étant que le lecteur profane se contente de ce qu'il a, à savoir un flot ininterrompu de généralités, si ce n'est de banalités perpétuellement et inutilement redites.

En conclusion de ce que nous venons de constater, les seuls ouvrages que nous ayons à prendre en considération pour l'ensemble du sujet sont ceux de Thurneysen à propos de l'étude du texte, de Windisch et de d'Arbois de Jubainville pour les faits de mythologie et de civilisation ou d'histoire. Il est presque inutile d'ajouter que les travaux de ces trois auteurs, saisis en vue

cavalière, outre qu'ils portent tout le poids de leur âge, sont à la fois hétéroclites et disparates. On s'étonne à peine, entre autres, de voir d'Arbois penser à l'historicité des peuplements mythiques de l'Irlande, ce qui est une ineptie, ou Windisch, excellent philologue s'il en fut, recommander imprudemment et naïvement la lecture du *Barddas* apocryphe de William Ab Ithel à propos des remarques faites sur les druides par les écrivains de l'Antiquité (Introduction, p. XI, note 1).

Bien que tout le monde sache désormais qu'elle est vieillie et qu'elle nécessite beaucoup de corrections ou d'additions, la référence, obligatoire et toujours acceptée, est et reste *Die irische Helden- und Königsage* de R. Thurneysen, qui a œuvré suivant des critères à la fois philologiques et littéraires. Selon lui, dans le cas d'un récit dont les transcriptions sont attribuées par la paléographie à telle ou telle époque, il conviendrait d'examiner tous les éléments du récit, le style, le vocabulaire, la syntaxe, sans omettre le contexte littéraire, social, politique ou religieux de l'époque, non plus que la biographie du transcripteur considéré comme un « auteur » à part entière. Loin de nous l'idée que tous ces éléments soient négligeables, mais en l'occurrence ils ne sont pas le fait primordial. Car, à soumettre ainsi les récits irlandais médiévaux à toutes les contingences contraignantes de l'analyse littéraire contemporaine, on oublie l'essentiel, à savoir que ces vieux récits gaéliques ne sauraient être pris pour une « littérature » ordinaire. À en croire certaines pages de Thurneysen, on finirait même par penser que le transcripteur d'un récit en est aussi l'auteur, à la mode de ces « conteurs » contemporains qui inventent des contes.

Sur ce sujet, nous renverrons le lecteur à ce que nous avons dit de la littérature irlandaise médiévale dans les pages introductives du *Patrimoine littéraire européen*, *op. cit.*, pp. 3-7, et surtout, une fois de plus, à notre ouvrage sur *La littérature mythologique et épique de l'Irlande médiévale* (*Celticum* 10, à paraître). On pourra aussi lire, pour s'initier aux récits celtiques, les deux volumes de la collection « Que sais-je ? » des Presses Universitaires de France parus sous le titre *Les littératures celtiques*, l'un sous la signature de Jean-Philippe Marx, paru en 1967, l'autre sous celle de Pierre-

Yves Lambert, paru en 1981. On y acquerra la connaissance des généralités indispensables. Le reste de ce qui a été publié entre 1970 et 1994 en France à propos de textes celtiques, en dehors de quelques revues savantes, vaut approximativement le poids du papier.

Nous insisterons ici sur deux points :

— Quant aux origines, tout emploi de l'écriture à des fins didactiques ou narratives, littéraires en général (au sens contemporain de l'adjectif), était proscrit, parce que le fait d'écrire est lié à la magie (cf. *Les druides*, éd. 1986, pp. 263-269, et *Magie, médecine et divination chez les Celtes*, à paraître). Il a fallu la conversion de l'Irlande au christianisme pour que l'écriture devînt, comme dans le reste de l'Europe, le moyen de la révélation religieuse et le véhicule d'un enseignement sacré, à cette restriction près que le texte écrit n'est doctrinalement signifiant que pour le christianisme de l'époque postpatricienne. Pour tout le fonds mythique antérieur, il reste inefficace : le récit irlandais ancien, même transmis par l'écriture, est intrinsèquement oral ; il ne s'explique, ne se comprend que par une oralité foncière dans laquelle l'intrusion de l'écriture est, dans la réalité brute, un accident de l'histoire. Il n'y a donc pas de « traitement » littéraire possible des *scéla* irlandais, dont, par surcroît, les origines se perdent dans la nuit des temps, le mythe étant intemporel par définition.

— Quant à la forme écrite elle-même, les récits irlandais ne sont, à aucun moment de leur transmission, et moins encore de leur transcription, des œuvres personnelles. Il n'y a, de la part des transcripteurs ou des scribes, aucune création ou fantaisie individuelle, aucune invention. Il y a essentiellement des altérations, des omissions, des confusions, des incompréhensions ou des méprises. Tout récit, quel qu'il soit, a été recopié de manuscrit en manuscrit et remonte, dans le principe, à une tradition orale qui, dans son état ultime, non écrit, ne nous est pas accessible.

Ces deux points vont être la base de notre explication de la *Táin Bó Cúalnge*, opposée à la doctrine que Thurneysen propose, ou plutôt impose, dans sa *Heldensage*. Et nous verrons finalement

que les « versions » *(Fassungen)* sont avant tout des rédactions divergentes, parce que c'est précisément la transmission écrite qui, au contraire de la transmission orale, est cause de déformation, d'appauvrissement et d'oubli partiel. Quand elles se superposent ou se contrarient, comme c'en est précisément le cas dans les pays celtiques, et surtout en Irlande, le résultat est plutôt pénible. C'est ce qu'écrivait à sa manière un linguiste de notre temps, vers 1962, en rendant compte des mérites et des difficultés de l'édition de la *TBC* dans la version Stowe par Cecile O'Rahilly : « On ne saurait, en matière d'hypothèses, être évidemment trop prudent [...] Et cela d'autant plus que la persistance de la transmission orale — sur laquelle, à plusieurs reprises, insiste avec raison Miss O'Rahilly — vient encore, ainsi que l'a bien des fois remarqué Vendryes, compliquer, en celtique, la tache du philologue » (*Études celtiques* X/1, 1962, Bibliographie, p. 331). Nous serions tenté de dire qu'elle la rend presque irréalisable. Mais avant d'envisager les particularités de la composition, de la structure et de la genèse du texte, il nous faut présenter le récit et, inséparables du récit, les personnages qui l'animent.

IV. LE RÉCIT ET LES PERSONNAGES

Répétons tout d'abord ce que nous n'avons cessé de dire depuis de nombreuses années : au sens latin des définitions, la *Táin Bó Cúalnge* est une *fabula* ou bien une *historia*, ce n'est pas au départ une légende écrite. Les personnages ne sont pas non plus des dieux, ce qui revient à dire qu'ils sont (presque) de notre monde, du moins quant à leur comportement : ils ont leurs grandeurs, leurs faiblesses, leurs amours, leurs jalousies et leurs haines. Ils naissent et ils vivent une vie surhumaine, puis ils meurent, généralement au terme d'un ultime combat. Cependant ils s'inscrivent dans le mythe et non dans l'histoire au sens contemporain du terme, et, plus précisément, dans cette grande variante du mythe qu'est l'épopée. Le héros Cuchulainn n'a pas sa place dans le panthéon irlandais. Mais il est fils du dieu Lug,

qui ne se fait pas faute de venir à son aide quand il est en difficulté. À ce titre, les héros sont comme les dieux : ils n'ont pas d'âge, si ce n'est qu'ils sont antérieurs à la christianisation de l'Irlande, tout en lui ayant survécu. Ils meurent jeunes parce qu'un héros ne peut mourir, ni de vieillesse ni dans son lit. Mais ils sont éternels parce qu'ils échappent au temps, et le lecteur devra se contenter de cette approximation chronologique en guise de première explication.

Un détail préliminaire, rarement noté mais sur lequel nous avons déjà insisté, est aussi que le titre de la *Táin Bó Cúalnge* ne correspond que très peu au contenu du récit : la razzia du bétail fait partie intégrante des us et coutumes, mais elle n'est ici qu'un accessoire des relations, juridiques ou politiques, hostiles entre les clans ou les royaumes d'Irlande. Certes, le point de départ de l'action est la quête manquée d'un taureau, cependant que le combat de deux taureaux, respectivement d'Ulster et de Connaught, sert de point final au récit. Mais entre ces deux brefs épisodes, la narration est singulièrement riche d'événements de toutes sortes, combats, négociations, aventures diverses qui, sans nulle trêve, tiennent le lecteur en haleine et dans lesquels, il s'en faut de beaucoup, les taureaux n'occupent pas la première place.

Nous étudierons plus loin les raisons de l'extraordinaire vivacité de ce récit qui n'a de sens et de valeur que dans la mesure où l'on accepte de le considérer dans tout le contexte mythique de l'Irlande. Certes, il faut le définir en termes d'épopée. Mais précisément, avons-nous déjà dit, l'Irlande n'a aucun mot celtique pour dire « épopée », pas plus qu'elle n'en a d'ailleurs pour dire « mythe ». Et tout cela, même en dehors de l'histoire, n'a rien d'abstrait : ce n'est pas un simple sursaut du paganisme, c'est l'Irlande préchrétienne tout entière qui nous apparaît ainsi, telle qu'elle a existé, avec toutes ses nuances et ses richesses, ses complications et ses contradictions, profondes ou superficielles, réelles ou supposées. Il n'est pas nécessaire d'en rajouter, car il ne servirait à rien de nier quelques évidences : ce n'est pas parce que les druides et les *filid* ne sont pas mentionnés à toutes les pages du récit que leur influence n'est pas décisive ! C'est le druide Cathbad qui détermine, par sa prophétie, tout le destin guerrier

de Cuchulainn. Ce sont les druides d'Irlande qui, ayant lu les *ogam* gravés sur la branche plantée par Cuchulainn dans le gué, arrêtent l'armée entière de la reine Medb. Quant à la prophétesse Fedelm qui prédit à Medb le triste destin de l'armée d'Irlande, c'est une *banfile*, une « femme-poète » armée de pied en cap pour la guerre et initiée à la divination. Et c'est aussi et surtout, ce que prouve une brève mention du récit, incomprise des transcripteurs médiévaux aussi bien que des commentateurs contemporains, la divinité qui, à la veille du combat, tisse la trame du destin des hommes (cf. p. 299, note 23).

Pour résumer cela en termes accessibles à l'entendement contemporain, nous dirons donc que le récit irlandais, dont l'expression verbale est beaucoup plus simple que celle du théâtre grec, est d'une très exceptionnelle force d'émotion. Il ne s'est pas constitué en théâtre, à l'instar des pièces de Sophocle ou d'Euripide, mais il atteint déjà le niveau conceptuel et efficace du scénario. S'il n'est pas allé plus loin, c'est parce que ses personnages sont pourvus d'une psychologie trop rudimentaire. Ce sont des êtres animés de pulsions que leur caractère rend souvent prévisibles, et non pas encore des intelligences rationnelles, encore que leur conduite soit imprégnée d'une logique qui, bien que n'étant pas tout à fait la nôtre, est déjà rigoureuse et contraignante.

En outre, à une surprenante richesse de contenu (et donc de vocabulaire), correspond une extrême simplicité de l'expression. On se plaît souvent à dire que les langues celtiques — et tout particulièrement l'irlandais ancien — sont difficiles à apprendre. En fait, elles ne sont pas difficiles, elles sont différentes, sans plus. Les déclinaisons irlandaises ne sont pas plus compliquées que les déclinaisons latines, cependant que les mutations syntaxiques des consonnes initiales sont au moins aussi faciles à comprendre que les faits de *samdhi* du sanskrit classique. Tout cela remonte aux mêmes principes indo-européens initiaux. Mais la plupart de nos contemporains, quand ils se frottent au celtique pour la première fois, ne manquent pas d'être déroutés par des structures et des tournures insolites ou désuètes, et plus encore

archaïques, lesquelles commandent et ordonnent le rythme, la marche du récit. Et, bien qu'elle ne soit pas aristotélicienne, la logique celtique n'est pas totalement inaccessible à une intelligence normalement constituée. Et cela explique le langage, et aussi la langue, de tous ces personnages, lesquels n'ont de mystérieux que le fait d'être mal connus de la plupart des lecteurs.

Il suffit de constater pour expliquer : à travers quelques variantes de détail, la construction usuelle de la phrase veut, aussi bien dans les langues goidéliques que brittoniques, que le syntagme verbal soit en tête de la proposition. Dans la proposition principale, cela n'implique aucune conséquence, si ce n'est que la richesse des formes verbales peut se donner libre cours. Selon la nuance sémantique, l'irlandais dispose de trois formes différentes, qui ne s'emploient jamais l'une pour l'autre, pour rendre le français « je suis » ; le breton en a cinq, par le jeu des temps et des modes d'une conjugaison synthétique (radical verbal à désinence personnelle) et d'une conjugaison analytique (radical verbal invariable précédé d'un pronom personnel). Mais, dans la proposition subordonnée, la richesse devient brusquement pauvreté, et la souplesse se transforme en raideur monotone. Les langues celtiques sont des langues à tendance nominale (la conjugaison possède un nom verbal et non un infinitif), et la faiblesse morphologique et syntaxique du verbe oblige à l'emploi supplétif de tout un appareillage de préverbes, de particules, de préfixes ou d'infixes dont le maniement et l'analyse sont toujours complexes. En outre, le syntagme verbal en tête de la proposition n'admet plus qu'une seule conjugaison (particulière à la subordonnée dans le cas du verbe « être »), et cette raideur se double d'une paralysie congénitale : le système relatif est verbal et non pronominal, ce qui fait que seule est possible et claire, marquée par une désinence ou une particule provoquant la lénition de la consonne initiale du verbe, la relation directe du verbe et du sujet ou du verbe et du complément d'objet direct. Dès qu'il y a relation indirecte, l'absence de pronom relatif contraint à la périphrase et empêche toute construction complexe. L'irlandais n'a en fait qu'une seule conjonction de subordination, *co*, employée dans toutes les situations ; le breton et le gallois se tirent d'affaire

par un ancien infixe verbal devenu particule de subordination. Traduire Tacite ou Cicéron en irlandais, en gallois ou en breton est un exercice de haute virtuosité. Même le traducteur, irlandais, de la *Confessio* de saint Patrick a été contraint, en irlandais moderne, de couper les phrases latines en séquences beaucoup plus courtes pour ne pas trahir le texte (Liam Mac Philibín, *Mise Pádraig*, Dublin, 1961, pp. 32-87). Le récit celtique est fait, très souvent, de longues énumérations, substantifs ou adjectifs accumulés. Mais la phrase complexe, aux subordonnées successives, emboîtées ou incises, jouant sur les nuances de temps et de mode comme dans les *Commentaires* de César ou les discours de Cicéron, est interdite. Ajoutons à cela l'absence de tout verbe « avoir », et nous aurons une idée approchée de ce qui sépare le celtique, médiéval et contemporain, des langues classiques et germaniques. Tout celtisant est capable de reconnaître à la première lecture un exercice de *rewriting* littéraire sans jamais le confondre avec une traduction authentique faite par un spécialiste sachant véritablement la langue qu'il traduit. Corrigeons cependant au passage le détail, parfois trop vulgarisé, de l'origine non indo-européenne du verbe celtique, dont on a jadis pensé qu'il pourrait être d'essence hamitique : en fait, si en irlandais (et en breton, cornique et gallois) il ne reste presque rien de la conjugaison indo-européenne initiale du verbe « être », c'est au terme d'une très longue transformation, dont les dernières étapes sont largement postérieures à la fin de l'Antiquité.

Toutes les pages de prose et de vers que nous allons proposer prouveront ainsi que la « littérature » celtique est douée pour la description ou la narration rapides et colorées, vivantes et brutales, mais qu'il ne saurait être question d'ouvrages abstraits de longue haleine dans cette partie de la tradition qui nous a été transmise. Les équivalents celtiques des *brahmanas* et des *upanishads* ont dû être quelque peu différents : recueils de sentences ou de formules doublement elliptiques et métaphoriques que l'initié apprenait par cœur et comprenait sans doute après qu'on lui en eut donné l'explication ou le commentaire. Mais ici, dans cette prose et ces vers destinés à l'édification de la classe guer-

rière, tout est relativement simple et facile, à l'exception des passages dits de « rhétorique », presque toujours en vers, lesquels sont le souvenir probable d'une langue plus archaïque, mots ou phrases que plusieurs générations de transcripteurs ont altérés et rendus méconnaissables à force de cacographies. D'une manière générale, dans tous les récits, les passages en vers sont plus archaïques que ceux en prose, qui, souvent, en répètent le contenu sous une forme légèrement différente et évidemment plus récente, moins difficile à comprendre.

La *Táin Bó Cúalnge* est ainsi faite d'une suite très nombreuse d'épisodes qui, pris chacun en ce qui le concerne, sont autant de récits différents, relativement courts, sans autre lien réel entre eux que les personnages essentiels qui les animent. La seule exception est le très long récit du combat contre Ferdiad, dont l'intérêt dramatique est remarquable. On a tiré argument de cette longueur exceptionnelle pour attribuer à l'épisode une origine étrangère, germanique de préférence, avec des arguments dont la faiblesse est évidente. En outre, les récits de la *Táin* sont ainsi agencés que l'hétérogénéité des détails ne nuit nullement à l'homogénéité de l'ensemble. Il n'y a pas lieu de penser à une « formation » ou à une genèse à partir d'éléments épars ou sans lien entre eux. Cela a été jadis l'idée fausse de M.L. Sjoestedt, que la légende irlandaise avait été inspirée par les thèmes iconographiques des monnaies gauloises. L'explication est impossible et l'hypothèse insoutenable. Cependant, sous des aspects plus sournois, elles ont souvent été utilisées, tant il est vrai que, aux yeux de beaucoup de savants de notre siècle, les Celtes sont des barbares incapables d'originalité et d'expression indépendantes de l'imitation classique. Mais ce serait vraiment prendre les *filid* du haut Moyen Âge pour ce qu'ils ne sont pas que, d'une part, de les supposer incapables d'apprécier l'intérêt de la littérature classique, et d'autre part de les créditer d'emprunts plus ou moins systématiques et importants à cette même littérature, sans laquelle il n'y aurait pas de littérature celtique digne de ce nom. On voit à quoi tend tout cela : se dispenser d'examiner les problèmes de fond. Comme les Irlandais préchrétiens n'auraient pas eu de dieux, si l'on en croit certains, ils n'auraient donc pas eu non plus de littérature.

Mais laissons définitivement de côté tous ces détails qui, somme toute, sont désormais secondaires. La trame du récit est la guerre qui oppose l'Ulster aux quatre autres provinces (ou plutôt royaumes) d'Irlande coalisées contre lui. Cependant, si la chronologie des événements est simple et facile à suivre, la guerre, elle, n'est simple ni dans sa cause ni dans ses effets, non plus que dans sa conclusion. En outre, pour un Européen contemporain, tout ou presque est inattendu, beaucoup plus en tout cas que dans l'*Iliade* où les querelles des dieux prennent parfois l'allure de chamailleries d'adolescents.

Le départ est un « entretien sur l'oreiller » entre le roi Ailill et la reine Medb. Cependant, il ne s'agit nullement de casuistique amoureuse. C'est une querelle conjugale à fondement juridique : il s'agit uniquement de savoir qui, du roi ou de la reine, est supérieur à l'autre et exerce donc le plus légitimement le pouvoir royal. Et, en quelques pages, ce chapitre introductif, à force de chicanes et de querelles, nous plonge au cœur du problème de la souveraineté royale. Le roi Ailill prétend qu'il est le meilleur parce qu'il a choisi la reine ; cette dernière répond que c'est précisément le contraire qui est vrai et elle assène l'argument massue du paiement du prix d'achat : c'est elle qui, contrairement à la coutume, a acheté le roi parce qu'il était, suivant la formule trifonctionnelle qu'elle emploie en l'occurrence, « sans jalousie, sans peur et sans avarice ». Et elle explique qu'elle est, elle, fille du roi suprême d'Irlande, qu'elle a découragé tous les prétendants, quels qu'ils fussent, sauf le roi Ailill, et qu'elle n'est jamais « sans un homme dans l'ombre d'un autre ». La forme la plus élevée du mariage irlandais étant, comme à Rome, celui du flamine de Jupiter (le druide n'a pas besoin du mariage pour réaliser sa perfection humaine), celui du roi et de la reine sur égalité de bien, cette condition n'est plus remplie puisque l'un des taureaux de la reine a rejoint ceux du roi, d'où la nécessité, pour la reine, de remplacer d'urgence l'animal défaillant. Mais les négociations échouent, et c'est la guerre.

Là commence vraiment l'épopée, avec le récit, en forme de digression, des exploits d'enfance de Cuchulainn et des premières interventions du héros sur la frontière. Mais là aussi tout

se complique parce que les relations, voire les palabres, ne cessent jamais entre les adversaires, tant est profond et inscrit dans les habitudes le juridisme irlandais, à la fois chicanier, mesquin et pointilleux : rien ne se fait sans qu'on n'ait démontré au préalable à l'adversaire qu'il est dans son tort ; rien ne se conclut, même à la guerre, sans contrat (verbal) garanti par des cautions ; et le combat singulier est presque toujours une ordalie qui a valeur de preuve, voire de paiement juridique d'une dette. Tout l'équilibre du récit repose sur le succès ou l'échec des tractations de Medb et de Cuchulainn, marquées par la perfidie de la reine et les décisions brutales du jeune héros. Il refuse, avec hauteur et mépris, de changer de camp. Et Medb finit par comprendre, avec tout le dépit d'une jolie femme, que son charme restera sans effet. Mais le héros récalcitrant accepte une sorte de contrat tacite (lequel ne sera pas toujours respecté par Medb), à la fois coûteux et facile : il cesse de massacrer l'armée d'Irlande toutes les nuits à condition que, chaque matin, un guerrier vienne lutter contre lui dans le gué qui sert de frontière entre l'Ulster et le Connaught. C'est quand ce contrat sera définitivement rompu que les Ulates sortiront de leur faiblesse et entreront en campagne. Alors les Irlandais auront perdu la guerre, on négociera et, après le combat des deux taureaux d'Irlande, le Brun de Cúalnge et le Blanc-Cornu, chacun rentrera chez soi.

Ce n'est pas avec les personnages de l'épopée irlandaise que l'on fera de grandes études de psychologie. Silhouettes plutôt que personnages proprement dits, ils ont des traits accusés mais simples. Ceux qui ne sont pas des figurants sans consistance sont du reste peu nombreux :

— La reine Medb, souveraine du Connaught, inséparable de son mari, le roi Ailill, et, dans une moindre mesure, de sa fille Findabair. Considérée du strict point de vue moral contemporain, c'est une hétaïre, mais ce point de vue est sans valeur si l'on prend en compte l'attitude médiévale, car Medb est à la fois la personnification de la souveraineté et une des innombrables allégories possibles de l'Irlande. Maniant aussi bien la pure méchanceté que la promesse démesurée pour parvenir à ses fins, elle

symbolise par son nom l'ivresse du pouvoir, et elle sait aussi bien paralyser par sa beauté physique que tromper celui qui a eu le tort de se lier à elle. Prototype *a posteriori* des reines guerrières des Celtes insulaires, elle échoue cependant dans le cas de Cuchulainn, qui résiste à toutes ses tentatives. Sa fille Findabair (dont le nom correspond à la Gwenhyfar galloise, épouse infidèle du roi Arthur) l'aide aussi, par son pouvoir de séduction, à faire des dupes.

— Le roi Ailill, prince « consort » à qui la reine a imposé de respecter la formule : « sans jalousie, sans peur, sans avarice », a quelque peine à se plier aux situations, parfois scabreuses, qu'elle lui impose. C'est lui, et non la reine, qui interroge les divers interlocuteurs susceptibles de donner quelques renseignements sur les gens d'Ulster.

— Le roi Fergus, ancien roi d'Ulster détrôné par la reine Ness, mère du roi Conchobar, a quitté la cour d'Ulster à la suite du meurtre par Conchobar des trois enfants d'Uisliu (l'épisode n'est pas mentionné dans la *TBC*). Mais il lui reste un penchant de sympathie pour les Ulates et, à plusieurs reprises, il égare l'armée d'Irlande ou fait traîner en longueur la poursuite. C'est un des « pères » adoptifs chargés de l'éducation de Cuchulainn. Il sait lire les *ogam*.

— Le roi d'Ulster Conchobar, souverain fastueux et exigeant, mais dont on ne saurait dire si son caractère ou sa force d'âme sont à la hauteur de ses fonctions. Outre un certain nombre de commensaux dont les noms apparaissent sporadiquement dans le récit, il est entouré de ses druides, dont les deux principaux sont Cathbad, le grand druide d'Ulster, et Fingin, le médecin.

— Ferdiad, frère de lait de Cuchulainn, compagnon de toute son initiation guerrière et de tous ses combats, fraternellement partagés. Dupé par la reine Medb qui l'a fait s'enivrer, il accepte d'aller à son tour au gué, au petit matin, pour se battre contre Cuchulainn. Le combat dure trois jours et se termine par sa mort, que Cuchulainn pleure amèrement.

— Cuchulainn enfin, personnage central et omniprésent dans tout le récit. Rien ou presque ne se passe sans lui, et c'est lui qui donne le ton de la plupart des épisodes, lesquels, d'ailleurs, ne se

terminent que par la mort des adversaires du héros. Il n'est guère plus difficile à cerner et à décrire que les autres : archétype du héros celtique, pratiquant un code de l'honneur strict et simple (loyauté, horreur du mensonge, absence de traîtrise dans le combat, mépris de la mort et de toute lâcheté), il tue ou blesse sans état d'âme quiconque s'oppose à lui. Il doit sa supériorité à son initiation guerrière en Écosse sous la direction de reines (Scathach, Aife) qu'il a préalablement vaincues en combat singulier et qui lui enseignent le maniement du *gae-bolga* ou « javelot-foudre », arme imparable qu'il est le seul à posséder. Il a les deux qualités fondamentales du guerrier irlandais, la *nert* ou « force physique » dont la privation engendre une faiblesse irrémédiable, et la *ferg* ou « fureur » qui est le seul moteur valable de l'action héroïque dans la bataille, que ce soit un combat singulier ou, plus rarement, collectif. Cuchulainn possède ainsi tout un répertoire de *clessa* ou « jeux » guerriers, lesquels ne sont pas toujours explicables ou même simplement compréhensibles. On notera cependant qu'il sait aussi lire et écrire les *ogam* (son père adoptif Fergus ne sait que les lire), et il se sert de cette capacité pour arrêter l'armée d'Irlande sur la frontière de l'Ulster. Il a enfin pour ultimes arguments la beauté physique et la jeunesse, ce qui le fait désirer ou admirer par toutes les filles et toutes les femmes d'Irlande. Les guerriers, au contraire, lui reprochent une jeunesse excessive : il doit se grimer d'une fausse barbe pour que certains adversaires acceptent de se battre contre lui. D'une manière générale, le combat est solitaire, rapide, à la conclusion brutale, et Cuchulainn ne prend guère le temps de réfléchir aux périls qui le guettent parfois : ses décisions s'imposent presque toujours sur-le-champ. L'Irlande a concentré en lui la démesure de tout ce qu'elle aime ou préfère : intelligence, agilité, jeunesse, force, courage, adresse, honnêteté, habileté, clairvoyance, éloquence, mais aussi parfois ruse et rancune. Si l'Irlande, préchrétienne ou chrétienne, n'existe pas sans la *Táin Bó Cúalnge*, la *Táin Bó Cúalnge* elle-même n'existerait pas sans Cuchulainn.

En regard de ces grandes figures qui tiennent le devant de la scène, il y a peu de personnages secondaires, et encore doivent-ils être comptés au rang de la haute société des druides et des mili-

taires qui vivent dans la familiarité ou à tout le moins dans le voisinage immédiat du roi. La plèbe, la foule, jongleurs, serviteurs, domestiques, valets, artisans, agriculteurs, éleveurs, sont à peine nommés, et c'est tout juste si l'on a, de temps à autre, une trace condescendante de leur existence. Par définition, l'Irlande épique est le pays de l'aristocratie militaire alliée à la classe sacerdotale. Seule exception à cela : le cocher, qui est le compagnon de tous les jours du guerrier et qui, bien souvent, lui signale un piège ou déjoue une menace. Dans le cas du cocher de Cuchulainn, Loeg, son intelligence et son habileté sont à la mesure de celles de son maître. Du reste, il est « roi des cochers d'Irlande » à l'instar de son maître qui est « roi des guerriers d'Irlande » et de ses chevaux qui sont « rois des chevaux d'Irlande ». Et il a aussi son propre répertoire de magie.

Retenons de tout cela quelques remarques simples, voire élémentaires :

1° Tout d'abord, la *Táin* est une coutume juridiquement et socialement fondée, et non pas seulement un fait épique fortuit ou accidentel. Mais nous sommes loin ici du banal fait divers d'un exercice royal de début de règne. C'est bien l'atmosphère irlandaise, grandie, amplifiée par le mythe. On en a tiré parti pour affirmer que la comparaison avec l'*Iliade* n'était pas possible parce que les Irlandais ne sont pas des marins comme les Grecs (Windisch, Introduction, p. III). Mais le *Nibelungenlied* non plus que le *Beowulf* ne sont pas davantage directement comparables à l'*Iliade*. Du reste, si aucune épopée indo-européenne, à commencer par la plus importante et la plus ancienne, qui est le *Mahabharata*, n'a besoin de référence extérieure ou étrangère pour justifier son existence, la majeure partie du travail comparatif est à faire. Et si les Gaëls ne sont pas des marins aussi compétents que les Vikings, la mer et les navigations jouent un rôle assez important dans leur mythologie pour qu'on puisse les en absoudre.

2° On a dit aussi qu'il n'y a pas, dans la *Táin*, d'éléments mythiques apparents et que, de ce fait, il serait plus difficile de trouver, dans ce récit, des éléments à proprement parler religieux

(Windisch, p. II). Mais ce qui distingue le mythe de l'histoire et, surtout, du quotidien ou du « profane » le plus ordinaire, ce n'est pas uniquement le merveilleux ou l'étrange, c'est le fait qu'il dépasse le réel et qu'il garde son efficacité, sa valeur d'explication ou d'illustration au-delà et en dehors de l'histoire. Disons par exemple que la division de l'Irlande en cinq royaumes est une donnée traditionnelle dont il est vain de rechercher les origines dans le temps historique ; ou bien on se condamne à rechercher, puis à admettre, une explication historique impossible à toutes les affabulations des « synchronismes » de l'« histoire » d'Irlande qui font des Gaëls de nouveaux Hébreux ou relatent leur séjour en Grèce et en Espagne, en passant par le Caucase et l'Adriatique.

3° Toujours dans la ligne de l'« historicité », perdue ou recherchée, presque toute l'érudition celtisante du XIXe et du XXe siècle a tenté de replacer les personnages principaux du mythe irlandais dans un cadre historique qui, en l'occurrence, ne peut être qu'illusoire. C'est ainsi que, pour nous limiter à quelques figures centrales de la *Táin Bó Cúalnge*, le roi Conchobar aurait commencé à régner l'année de la mort de Marc Antoine et de Cléopâtre (en 30 av. J.-C.), ou bien qu'il serait né la même nuit que le Christ et serait mort de colère en apprenant sa crucifixion. La *Táin Bó Cúalnge* elle-même est datée entre la naissance de la Vierge Marie et la mort de Virgile (cf. la *Revue celtique* 16, pp. 405-407). Cuchulainn est moulé dans les mêmes contraintes : il a pris les armes à l'âge de sept ans, il avait dix-sept ans lors des événements de la razzia, et il est mort à vingt-sept ans. Et c'est cette mort héroïque qui serait le premier événement survenant, en Irlande au moins, immédiatement après la mort du Christ. La synchronisation des faits de l'histoire sainte, surtout celle du Nouveau Testament, et de l'« histoire » mythique de l'Irlande n'est nullement un moyen de repérage chronologique, et elle n'a aucune valeur historique : elle témoigne simplement de la volonté, consciente ou inconsciente, des Irlandais de sauver leur passé préchrétien du néant et de l'oubli.

Ce fait ne change d'ailleurs rien à l'essence héroïque ou divine de la plupart des personnages des récits : même sous la plume de

transcripteurs œuvrant dans des *scriptoria* de monastères, les héros n'en sont pas christianisés pour autant. On ne voit d'ailleurs pas comment un Cuchulainn serait christianisable sans perdre son identité. Quand il parle du « Jugement (dernier) », ce n'est qu'un tic de langage du transcripteur. Et il ne peut pas être christianisé pour une autre raison, peut-être plus péremptoire encore : en tant que personnage mythique, il ne peut pas être inscrit dans le temps, parce que son existence n'est pas réductible à des dates temporelles. Ses exploits sont des exemples et des modèles valables pour tous les Irlandais et, *a fortiori*, pour tous les Celtes de tous les temps. Ils n'ont pas de point de départ dans l'histoire : ils ont toujours été des exemples et des modèles, parce qu'ils ont toujours existé. Si l'épopée accorde au héros un âge relatif, cinq ans lors de ses premiers exploits, dix-sept ans lors de la razzia, vingt-sept ans à sa mort, c'est parce que le vrai guerrier meurt jeune, dans la plénitude d'une gloire impérissable, qu'aucune tache, aucune faiblesse, aucune petitesse humaine ne diminue ni ne ternit.

4° La pérennité du mythe explique aussi par contrecoup l'archaïsme latent de bon nombre d'usages consignés dans les récits. L'un des plus notables est l'usage des chars de combat, lequel avait déjà disparu en Gaule au temps de César mais dont le proconsul constate l'usage en Bretagne au Ier siècle avant notre ère. Il est évident que, lors de la transcription du *Livre de Leinster*, du *Yellow Book of Lecan* ou même du *Lebor na hUidre*, le char de combat n'était plus en usage en Irlande depuis quelques siècles, mais son emploi généralisé dans les récits suffit à situer leur état de civilisation matérielle dans une période de l'histoire qui remonte au Ve siècle avant notre ère, en pleine époque de La Tène. Il n'est nul besoin, comme l'a fait Windisch (Introduction, pp. XI-XII), de recourir à l'influence de l'épopée homérique traduite en irlandais assez tardivement. Seuls des détails tels que ceux des *turres ambulatoriae*, vers la fin de la *Táin Bó Cúalnge*, sont justiciables, à cause de leur technicité, d'une influence classique. Mais il n'est pas impossible non plus qu'ils soient originaux au même titre que le cheval de Troie est original dans une *Iliade* où la technique militaire n'est pas encore très usuelle.

Autre détail archaïque : la nudité guerrière quand, vers la fin du récit, le Ulates surgissent nus de leurs tentes pour se précipiter à l'assaut de l'armée de la reine Medb : un tel usage n'est plus, à coup sûr, celui du temps de la transcription du récit. Déjà au temps de la guerre des Gaules, un bon millénaire auparavant, César ne fait plus aucune mention de la nudité guerrière des Gaulois. Mais le fait est attesté dans une plus lointaine antiquité, ne serait-ce que par le célèbre *Gaulois mourant* du Capitole. Il a survécu dans le mythe parce qu'il est la meilleure expression de la *ferg* ou « colère » du guerrier, laquelle s'extériorise par une chaleur ardente. En Irlande septentrionale, vers le mois de novembre, on n'aura nulle peine à croire que cette chaleur était plus théorique ou mythique que réelle.

Autre détail encore : l'usage de l'aiguillon pour conduire les chevaux recoupe une trouvaille archéologique du VIe siècle av. J.-C. (un aiguillon long de 1,66 m, perche en sureau entourée d'un ruban de bronze) faite dans la tombe « princière » de Hochdorf, dans le Wurtemberg, en 1978 (cf. *La civilisation celtique*, éd. 1990, p. 27).

Mais notre énumération, s'il fallait qu'elle soit complète, serait d'une longueur telle qu'elle alourdirait considérablement une introduction, laquelle ne prétend nullement se substituer, en intérêt et en richesse, au récit lui-même. Tout détail qui nécessite une explication sera, *a priori*, expliqué en note, les notes étant cependant, pour ne pas gêner le lecteur dans le plaisir de la narration, réduites au strict minimum. Nous avons désormais une autre urgence.

V. LA TRANSMISSION TRADITIONNELLE DU RÉCIT

L'urgence, c'est en effet l'explication du pourquoi et du comment de la littérature celtique insulaire. Rappelons à grands traits le processus de la christianisation de l'Irlande. Des élites (c'est-à-dire, en bref et en clair, la classe sacerdotale des druides),

qui n'employaient jamais l'écriture à des fins didactiques, se sont converties au christianisme sous l'impulsion de saint Patrick et, par voie de conséquence, ont commencé à utiliser aussi l'écriture, inséparable de la lecture des textes sacrés et liturgiques. Et, par voie de conséquence encore, le gaélique, qui a d'abord été décrit comme une langue auxiliaire du latin pour transmettre des documents ou des enseignements religieux, a fini par être transcrit aussi pour lui-même, c'est-à-dire pour la transmission de tout un savoir « historique » ou « national », lequel est en propre le passé mythique de l'Irlande (nous renvoyons à notre article sur « La conversion de l'Irlande au christianisme et à l'écriture », in *Connaissance des religions* VI/1, juin 1990, pp. 21-26, et à toutes nos notes des *Textes mythologiques irlandais* I/1, pp. 17-23, 53-156).

Cela nous oblige à poser une question, et une seule : *le traitement des récits irlandais, saisis par l'écriture au terme d'une longue transmission orale sur laquelle nous n'avons aucun contrôle ni même aucune prise, est-il légitime sur des bases littéraires, comme dans le cas d'un roman de Balzac ou de Victor Hugo ?* Il est bien évident que, si la réponse est affirmative, il nous suffira de renvoyer aux travaux de nos quelques prédécesseurs, ceux de Thurneysen en particulier, auxquels nous n'aurions plus que des virgules à ajouter. Peu nous importe au fond que l'interpolateur X, Y ou Z ait omis ou conservé tel ou tel détail, qu'il tienne telle ou telle version en plus grande estime que telle autre s'il nous faut mettre cet état de choses sur le compte du hasard ou de la fantaisie personnelle du transcripteur. Mais si par hasard la réponse est négative, elle ébranle brusquement toute la façade, laborieusement édifiée depuis trois quarts de siècle, des études littéraires médiévales irlandaises. Nous voulons dire par là qu'elle oblige au soupçon d'être erronés, non seulement les résultats, ou plutôt parfois les illusions qui en tiennent lieu, mais aussi et surtout la méthode et tous les principes sur lesquels elle se base. Car nous avons de bonnes raisons de penser que le soin de la composition et l'effort de la correction du style sont des faits très récents, quand ils existent dans les récits irlandais, *parce que ce sont des critères de textes écrits et non des qualités de récits oraux tardivement saisis par l'écriture.*

Nous avons déjà signalé l'erreur qui consiste à classer ou à résumer un récit d'après son titre irlandais. La *Táin Bó Cúalnge* n'est pas, et il s'en faut de beaucoup, la simple narration des aventures d'un taureau merveilleux. Il suffit, pour s'en convaincre, de constater combien d'épisodes sont consacrés au(x) taureau(x) au début et à la fin du récit. La razzia du bétail n'étant qu'un prétexte à la fois juridique et coutumier, il est surtout question des exploits du grand et jeune héros Cuchulainn. Thurneysen (*op. cit.*, p. 96) ouvre son commentaire de la *Táin Bó Cúalnge* par la même erreur que d'Arbois de Jubainville dans le titre de sa traduction française : il fait de l'enlèvement *(Wegtreiben)* d'un taureau merveilleux le point central *(Mittelpunkt)* de la légende irlandaise médiévale, et, plus encore, il le date, vers les VIII[e]-XI[e] siècles. À propos de récit épique ou mythologique (l'un n'allant guère sans l'autre), il est vain, en effet, de parler de datation. On peut *grosso modo* dater la langue, c'est-à-dire le vêtement du texte transcrit : elle est presque obligatoirement plus récente que le contenu de la narration : les VIII[e]-XI[e] siècles sont déjà trop vieux pour la langue du *Livre de Leinster* aussi bien que pour celle du *Lebor na hUidre*. Mais ils sont encore beaucoup trop jeunes s'il faut assigner une date précise au récit lui-même, qui remonte au fond celtique le plus ancien et dont l'archaïsme est au moins aussi accusé que celui de l'*Iliade*.

L'erreur se répète à propos de la filiation des récits : s'il est indubitable que la *Táin Bó Cúalnge*, en tant que répertoire des aventures guerrières essentielles de Cuchulainn, est le récit le plus important du cycle épique irlandais, rien ne permet d'affirmer que d'autres récits en proviennent ou en sont des parties détachées. Ce que l'Irlande nomme *remscéla* ou « récits préliminaires » est une sorte de série de récits secondaires ou annexes classés ou placés dans la mouvance de l'épopée d'Ulster à cause de leur contenu et des personnages qu'ils mettent en scène. Mais on serait bien en peine de leur assigner une place fixe ou une date déterminée dans le déroulement des événements de la *Táin Bó Cúalnge*. L'ordre dans lequel ils se déroulent est variable, d'une version à l'autre, sans que cela ait une importance particulière.

Rien ne permet non plus d'affirmer, ou plus modestement de

supposer, qu'elle serait le chef-d'œuvre ou l'accomplissement du travail littéraire d'un barde ou d'un *file*, plus ou moins proche de nous dans le temps, qui, en partant d'un ou de plusieurs canevas ou schèmes anciens, aurait savamment relié les uns aux autres des épisodes isolés ou épars pour en faire un tout comparable à l'*Énéide* de Virgile. Pure hypothèse, et même, pensons-nous, hypothèse absurde, mais que Thurneysen a présentée le plus sérieusement du monde : « À partir des courtes narrations et épisodes que les conteurs avaient l'habitude de présenter, créer un grand ensemble imposant qui pourra être mis sur le même rang que les épopées antiques, l'*Énéide* avant tout, qui était très lue » (*Heldensage*, p. 96). Une vingtaine d'années auparavant, en 1899, d'Arbois de Jubainville était encore plus catégorique dans l'absurdité : pour lui, la *Táin Bó Cúalnge* ne pouvait être « que le résultat factice d'une opération littéraire comme celle qui nous a donné l'*Iliade*. C'est le produit d'un accord maladroitement établi entre des morceaux séparés ; cette espèce de concordance fut en Irlande l'œuvre d'un homme de lettres dont le talent était plus que médiocre, tandis que l'arrangeur, ou plutôt les arrangeurs grecs auxquels on doit l'*Iliade* et l'*Odyssée* ont fait preuve d'éminentes qualités littéraires » (*La civilisation des Celtes et celle de l'épopée homérique*, p. 137). Un seul exemple suffira à montrer tout ce que ce genre de discussion comporte de creux et d'inutile. Dans la version du *Lebor na hUidre*, un passage obscur fait état de la Furie *Allecto*, plus ou moins assimilée à la Mórrígan : « Pendant que les armées allaient vers Mag Breg, Allechtu les frappa encore. C'était elle la Mórrígan, sous la forme d'un oiseau sur le pilier de Tara Cúalnge, et elle dit au taureau... » (éd. Best-Bergin, *op. cit.*, p. 167, l. 5319-5322). Cecile O'Rahilly, dans son édition de la *TBC* du *Livre de Leinster*, écrit sans plus dans son Introduction, p. XIII : « Le compilateur de la version *LU* de la *Taín* avait connaissance de l'*Énéide* et il fait de la Mórrígan l'équivalent de la Furie Allecto » (voir aussi son édition de *Lu, notes to text*, p. 255, ligne 955). En 1971, M. Proinsias Mac Cana a ramené l'échafaudage de Thurneysen et de d'Arbois de Jubainville à de plus justes proportions et mis fin à l'aventure : « L'identification de la Mórrígan, la déesse de la guerre, avec

Allecto peut être tout simplement un autre exemple de l'introduction de noms classiques qui deviennent très communs dans les textes moyen-irlandais » (« Conservation and innovation in Early Celtic Literature », in *Études celtiques* XIII/1, 1972, p. 87).

S'il doit être admis ou tenu pour certain que la *Táin Bó Cúalnge* contient de-ci de-là quelques vagues réminiscences classiques, il est donc tout aussi certain que les faits allégués peuvent et doivent être classés au chapitre des correspondances ou bien à celui des emprunts de détail. Dans la facture, dans le contenu, dans le mode narratif du récit, rien, absolument rien ne fait penser à Virgile ou à Homère, hormis l'archaïsme latent et la psychologie simple et rude des personnages (Cuchulainn est l'homologue ou le proche parent d'Achille, bien qu'il soit loin de lui ressembler par tous les traits de son caractère ou de son comportement). Au fond, l'analyse littéraire de l'*Iliade* et, surtout, de l'*Énéide*, exercice classique au sens plein de l'adjectif, justifié dans le cas de l'*Énéide* dont on connaît au moins l'auteur sans toujours bien connaître toutes ses sources, peut-être moins justifié et en tout cas beaucoup plus complexe dans le cas de l'*Iliade* (et de l'*Odyssée*), a été appliquée à la *Táin Bó Cúalnge*, mais on ne s'est pas soucié de savoir si l'analyse et la dissection, ainsi conçues, convenaient au récit irlandais. Par contre, on a souvent perdu un temps précieux à chercher à mesurer la part ou le degré de réalité historique des descriptions et des situations du récit.

On ne s'est pas soucié davantage de faire le départ entre la cohérence du récit pris dans son ensemble et les innombrables imperfections ou lacunes dues, non pas à une « conception » défectueuse de la narration, mais aux conditions de la transcription, et nous rappellerons à ce propos le vieux et intangible principe traditionnel : l'emploi de l'écriture comme moyen mnémotechnique est la seule cause déterminante de la dégradation des divers « textes ». *Autrement dit, c'est l'écriture et non l'oralité qui est la cause de l'oubli, de la déformation ou de la mutilation de récits mythiques.* En l'occurrence, les différences qui séparent les trois versions analysées distinctement par Thurneysen dans sa *Heldensage*, pour si grandes qu'elles soient parfois, ne vont jamais au-delà de lacunes et de différences qui n'entament pas l'unité

narrative globale ni ce qu'en définition moderne on appellerait maintenant l'unité d'action, de lieu ou de temps, pour ne rien dire de l'unité de style.

Nous avons pu, au moins une fois, saisir le premier degré de dégradation de la mythologie celtique insulaire. C'est dans l'analyse du récit intitulé *Aided Muirchertach Meic Erca* (« "La mort de Muirchertach fils d'Erc" : la femme, le saint, le roi. Un texte irlandais du très haut Moyen Âge », in *Annales, Économies, Sociétés, Civilisations* 38/5, septembre-octobre 1983, pp. 985-1015). Le sujet lui-même sort ici de notre propos, mais le procédé de composition du récit est archaïque et remarquable : des passages de prose entrecoupés de vers. Et le premier traducteur anglais, Whitley Stokes (*Revue celtique* 23, 1902, pp. 395-431), avait biffé les vers parce qu'ils disaient la même chose que la prose. Mais ce ne sont pas les vers qui répètent la prose : c'est la prose qui répète et explicite le contenu des vers, dont la langue est toujours plus obscure et difficile. Cela laisse pressentir aussi dans le cas de la *Táin Bó Cúalnge* la manière traditionnelle celtique de transmettre la matière de l'enseignement : *le fond ou la trame du récit, apprise en vers, est fixe, invariable, immuable, transmise d'âge en âge, mais la forme extérieure, le détail de la narration ou du commentaire est libre et se renouvelle suivant l'inspiration propre du récitant ou du commentateur.* La transmission écrite a brusquement figé les récits vivants dans une forme fixe, et par conséquent morte du point de vue traditionnel. (Voir aussi *Les Druides*, pp. 267-268, à propos de la valeur et des risques de l'écriture.)

Et cela change tout, car la tâche surhumaine qui consistait à élucider par le détail les innombrables mystères des filiations manuscrites, sans rien perdre de son intérêt technique, devient tout à coup moins fondamentale du point de vue de l'élucidation des mythes. C'est-à-dire que le mythe gagne en importance ce que les scribes ou transcripteurs perdent en intérêt, compte tenu du fait que, pour un lecteur ou un conteur médiéval, seules importaient la véracité et la signification du récit.

Nous attacherons donc désormais beaucoup plus d'importance au contenu conceptuel du récit tel qu'il nous est parvenu qu'aux diverses péripéties, connues ou inconnues, de sa transmission

matérielle. En effet, si nous savons le *pourquoi* de l'existence de la « littérature » irlandaise, nous ne savons le *comment* que par approximation ou reconstitution, si ce n'est par hypothèse érudite. Nous savons que c'est la christianisation de l'Irlande qui est la cause de la transmission écrite des *scéla*. Il y a un nom : saint Patrick, et il y a toute une histoire, hagiographique, annalistique ou narrative, qui raconte et explique les procédés et les conséquences. Les *Ancient Law of Ireland* sont, par exemple, assez explicites à ce sujet : le saint patron de l'Irlande est crédité par les *Lois* et un certain nombre d'annales de beaucoup de remises en ordre évangéliques. Mais ce n'est pas dans les premiers témoignages écrits du gaélique, vers les VIIIe-IXe siècles, que nous trouverons la pureté épique et mythologique originelle, c'est parfois beaucoup plus tard, vers les XIIe-XIIIe siècles, quand ce n'est pas vers les XIVe ou XVe siècles. En bref, saint Patrick a implanté le christianisme et, par cela même, introduit l'écriture et sauvé le fonds préchrétien transformé en histoire. Ce faisant, il a aussi inscrit l'Irlande dans le temps historique, mais préservé la non-historicité des « temps » mythiques antérieurs. La conséquence technique est que les textes d'inspiration chrétienne du haut Moyen Âge sont beaucoup moins archaïques que des transcriptions de récits préchrétiens attestés plus tardivement, entre les Xe et XVe siècles. La *Táin Bó Cúalnge* elle-même en est la preuve absolue. C'est là un des paradoxes apparents qui faussent l'évaluation chronologique du départ de la transmission écrite des récits. Il resterait bien évidemment à dire qui est saint Patrick, probablement à la fois saint historique et druide mythique. Mais tel n'est pas notre propos dans le présent ouvrage.

Nous ne dirons certes pas que les trésors de patience, d'intelligence et de subtilité dépensés aux multiples travaux de paléographie irlandaise l'ont été en pure perte. Nous en avons même assez fait notre profit pour nous sentir à même de discerner parfois la version la plus intéressante, sinon la plus archaïque d'un récit. Mais si la paléographie permet le plus souvent, à quelques détails près, de reconstituer l'essentiel des étapes de la transcription, elle est impuissante à nous renseigner sur la *formation* du récit : il ne sert à rien de supposer que tel ou tel récit, dont la

plus ancienne version date du Xe ou du XIe siècle, s'est « formé » vers le VIIe ou le VIIIe siècle. Compte tenu de la date présumée de l'arrivée de saint Patrick, il était nécessairement constitué bien avant cette date, laquelle serait au mieux le point de départ de la transmission écrite (pour le détail de l'étude, nous renvoyons une fois de plus à notre travail de présentation générale de la littérature médiévale de l'Irlande, *La littérature mythologique et épique de l'Irlande médiévale*, in « Celticum » 10, à paraître). Mais s'il faut à toute force attribuer une datation et une origine aux *scéla* de l'Irlande médiévale, le plus simple, sinon le plus rationnel, sera toujours de les situer aux origines indo-européennes, au même titre que l'*Iliade* ou le *Mahabharata*. Quant à savoir à quelle date les Celtes sont arrivés en Irlande, la variété des hypothèses ou des réponses apportées par les spécialistes pourrait inquiéter une intelligence normalement constituée puisque cela oscille, *grosso modo*, de l'âge du bronze au IIe siècle avant notre ère. Cela rejoint le rajeunissement constant de l'arrivée des Celtes en Gaule dans quelques travaux archéologiques, et tout cela aussi devra fatalement, un jour à venir, être remis en question.

En bref, et en conclusion, il est inutile de replacer des récits mythiques dans une histoire ou une phénoménologie auxquelles ils sont étrangers. Le mythe est, en effet, une véritable et authentique explication du monde, ou du cosmos si l'on préfère, à la fois dans sa totalité et dans ses plus infimes détails. C'est ce que nous nommerons de la « théologie » à l'état pur, ou bien du « symbolisme » en ce qu'il a de plus élevé. Ni l'Irlande, ni le Pays de Galles, ni *a fortiori* la Gaule ne nous donnent les moyens de pénétrer très avant dans cette « théologie » ou dans ce « symbolisme » précisément parce qu'il nous manque tous les commentaires sacrés équivalant aux *Vedas* et aux *Brahmanas*. Mais il faut bien nous pénétrer de l'idée que tout cela est, à l'origine, à l'échelon le plus élevé du savoir humain éventuel. Et ni les brahmanes ni les druides les plus savants n'ont sûrement été de trop pour l'étudier. L'essentiel de la science d'un docteur indien consiste à ne jamais être en contradiction, soit par ignorance, soit par erreur de jugement, avec la signification profonde d'un mythe. On peut admettre à coup sûr qu'il en allait de même

pour un druide de Gaule ou d'Irlande. Il n'y a pas, non plus, le « temps du mythe » et le temps « hors du mythe ». Par définition intrinsèque, le mythe est éternel, et ce n'est pas le temps, ou un temps historique quelconque, qui est hors du mythe, c'est le mythe qui est hors du temps, c'est-à-dire indifférent au temps. Rappelons que ce n'est pas l'éternité du *síd* qui est une variante du temps, mais le temps qui est un dérèglement de l'éternité.

Il n'existe donc que deux manières de dénaturer le mythe : ou bien, comme les sophistes grecs, on n'y croit plus guère et l'on comprend ou l'on imagine les aventures des dieux en autant d'épisodes grivois ou peu sûrs dans des existences presque humaines ; ou bien on y voit de menus événements de la vie quotidienne des dieux, dignes tout au plus d'amuser les enfants pendant quelques minutes. *La mythologie achève le parcours de sa dégradation à l'état de bandes dessinées.* Ce n'était certes pas là la conception irlandaise primitive, laquelle bénissait quiconque récitait exactement, sans y changer un mot, le récit traditionnel. Il n'est que de lire la formule finale qui clôt, presque rituellement, la *Táin Bó Cúalnge* pour comprendre de quoi il s'agit. Ce n'était plus une parole divine puisque l'Irlande était désormais chrétienne : tout cela était tombé à l'état de *figmenta poetica*, de fictions poétiques à l'usage des sots. Cependant, il est caractéristique que la bénédiction a subsisté : le mythe ne concurrence certes plus la parole évangélique puisqu'on ne peut plus y croire tout à fait, mais la parole évangélique, si précieuse soit-elle dans la bouche de saint Patrick, ne saurait remplacer complètement le mythe. Elle n'a pas la même signification, non plus que la même utilité. C'est pour cette raison que les *filid* trop nombreux et trop exigeants de l'histoire de *La Lourde Compagnie* sont condamnés à ne pas rester un seul jour en paix tant qu'ils ne sauront pas réciter la *Táin Bó Cúalnge* dans son intégralité (*Betha Collumb Chille*, « La vie de saint Columba », éd. Andrew Kelleher, in *Zeitschrift für Celtische Philologie* 9, pp. 242-244 ; voir aussi *Les druides*, *op. cit.*, p. 120, et l'annexe 1 *infra*).

Mais la parole n'a jamais été totalement perdue. Elle a changé de registre avec la christianisation de l'Irlande car, elle aussi, est devenue chrétienne, et, en récompense ou en conséquence de

cette conversion, si elle a perdu toute valeur religieuse, elle a été sauvée de l'oubli et du néant. Les savants contemporains, lorsqu'ils étudient les textes de l'Irlande médiévale, sont frappés par le désordre et l'impression de fouillis, d'inachevé et d'incomplet qu'ils laissent. En général, on attribue cela à une certaine inaptitude littéraire, voire, comme d'Arbois de Jubainville, à une intelligence des Celtes moindre que celle des Grecs, sans chercher plus avant la cause. On ne pense guère aux perturbations causées par la conversion au christianisme d'un peuple qui avait poussé très loin l'élaboration de sa culture traditionnelle et qui, du jour au lendemain, a dû s'adapter à une religion qui supposait d'autres structures sociales et politiques et, par-dessus tout, à une façon de penser entièrement différente. Il suffit de constater les bouleversements apportés dans toutes les langues celtiques insulaires par la christianisation. Le celtique continental, affaibli par la romanisation de la Gaule, a moins bien résisté à l'épreuve puisqu'il a disparu. Mais l'Irlande a toujours su concilier les inconciliables, et c'est peut-être pour cette raison aussi que, devenue chrétienne, elle a pu garder sa langue et sa mythologie, cette dernière, intacte ou presque, devenue « histoire » sur l'étiquette officielle du christianisme.

Cesson-Sévigné, le 12 décembre 1993.

NOTE SUR LA PRÉSENTE TRADUCTION

Cette traduction est la plus littérale possible, au risque parfois de laisser transparaître la rudesse ou la maladresse, l'absence de style de l'original. Mais cela fait partie de l'oralité celtique : dans ce genre d'écrits, ce n'est pas l'élégance du style qui importe, mais la justesse des mots, la simplicité et la vérité de la narration. Cela implique une certaine violence verbale, une accumulation torrentielle de mots et d'images, une rapidité et une virtuosité de diction, une démesure en quelque sorte, une force irrésistible de vocabulaire et d'éloquence, qui s'évanouit en grande partie, hélas, à la traduction.

En ce qui concerne les noms de personnes et de lieux, là où elles sont plus récentes (dans les passages de la version Stowe), nous avons maintenu les graphies du moyen irlandais, beaucoup plus simples : *Medb*, *Fergus*, *Cathbad* sont, pour un lecteur français, moins rébarbatifs que *Meadhbh*, *Fearghus* ou *Cathbhadh*. Le lecteur constatera que les graphies d'un même personnage ou d'un même lieu varient elles-mêmes d'un instant à l'autre. Les mystères de la prononciation de tous ces termes sont expliqués ci-après.

Nous avons conservé, pour des raisons de simplicité et de clarté, la division en chapitres de Windisch, laquelle correspond très exactement au déroulement de la narration dans la version la plus complète et la plus cohérente qui est celle du *Livre de Leinster*. Nous avons joint en annexes trois récits relatifs à la redécouverte de la *Táin*, à la conception et à la mort de Cuchulainn, sans la connaissance desquels l'épopée elle-même serait plus obscure.

Le découpage du texte en paragraphes et les quelques lignes de blanc ajoutées par endroits (lorsque la suite de la narration n'était plus concernée par l'intertitre précédent) sont de notre fait. Tous les ajouts éditoriaux ont été mis entre crochets : crochets simples pour la restitution d'un mot ou pour des précisions utiles au sens de la phrase, crochets avec guillemets pour la traduction de noms propres celtiques, [?] après un mot obscur dont on avance une traduction, [... ?] pour un mot ou un passage incompréhensible ou pour une lacune du texte.

Nous avons renoncé à l'explication systématique des multiples toponymes et anthroponymes cités tout au long du récit. La plupart d'entre eux sont mythiques

et n'apparaissent qu'une ou deux fois. Leur élucidation, sémantique ou étymologique, n'aurait fait que surcharger le texte de quelques centaines de notes. Or, les notes, dans le présent travail, ne sont pas destinées à des spécialistes et ont été délibérément réduites au minimum indispensable à la bonne compréhension d'un texte qui, pour un lecteur de langue française de la fin du XX[e] siècle, appartient à un autre âge et à un autre monde.

Ces notes ont été regroupées en fin d'ouvrage, p. 295. On y trouvera, pour chaque chapitre, les références aux différentes versions et éditions.

NOTE SUR LES GRAPHIES ET LA PRONONCIATION DE L'IRLANDAIS

L'irlandais possède une orthographe à la fois traditionnelle et étymologique. La principale nécessité y est de distinguer les voyelles palatales (*a*, *o*, *u*) et non palatales (*e* et *i*). Les premières sont dites « ouvertes » ou « larges », les secondes sont dites « fermées » ou « étroites », la première règle de grammaire irlandaise étant ainsi formulée : *« caol le caol agus lethan le lethan »* (« large avec large et fermé avec fermé »). Autrement dit, toute voyelle « étroite » palatalise et toute voyelle « large » dépalatalise les consonnes qui sont à son contact.

L'autre règle essentielle de l'orthographe irlandaise est l'aspiration des consonnes intervocaliques. Soit par exemple le nom de la fête de *Samain* : le *m* est vocalisé pour se prononcer à peu près /w/ et cette aspiration est notée par *mh*, soit *Samhain*, prononcé /sowan/, en orthographe moderne. C'est à peu près comme si, en français, on continuait à écrire *coagulare* pour prononcer *cailler*, ou bien encore *fragilem* pour *frêle*. Cela étant, les graphies modernes se sont surchargées de lettres étymologiques ou indiquant l'aspiration, ce qui a pour conséquence une orthographe compliquée et aux lettres muettes innombrables. C'est ainsi qu'on écrivait *badhbhdhún* pour prononcer approximativement /bawn/ (« enclos à bétail »), mot passé en anglo-irlandais (il figure sous cette graphie dans le dictionnaire de Dinneen, édition de 1904, p. 46b). Une simplification des graphies a été faite à partir de 1948, et ce qu'on écrivait *lughnasadh* s'écrit maintenant *lúnasa* (« assemblée de Lug », c'est-à-dire le 1[er] août), le *g* et le *d* étant aspirés et donc devenus muets.

Mais les graphies du vieil et du moyen irlandais (qui varient généralement d'un transcripteur à l'autre) ont ceci de particulier que les aspirations étaient prononcées sans être notées et qu'on ne s'occupait pas davantage de distinguer dans l'écriture les consonnes palatalisées de celles qui ne l'étaient pas. Soit par exemple un mot très simple dans sa graphie moderne : *leabhar* (« livre ») (dont la prononciation [l'our] n'est, tout compte fait, pas très éloignée de celle du breton *levr* qui a la même origine latine : *liber*. Le *a* de la première syllabe n'a d'autre raison d'être que d'empêcher le contact direct du *e* palatal et du *a* non palatal de la seconde syllabe. Tout en ayant très probablement déjà la même prononciation, l'irlandais médiéval écrivait simplement *lebar* ou, plus simplement (le *a* non accentué se prononce /o/), *lebor*.

On se conformera aux remarques générales suivantes :

a non accentué se prononce /o/,

á accentué se prononce /a/.

ú accentué se prononce /u/.

le groupe consonantique *ch* est toujours guttural /X/.

s est sifflant devant *a*, *o*, *u*, palatal devant *e* et *i*.

th est la même spirante dentale qu'en anglais.

dh et *gh* sont généralement muets.

bh se prononce /v/.

Il est évidemment assez difficile de prononcer très correctement un mot irlandais quand on ne l'a jamais entendu. Cela a donné lieu une fois, dans une émission de France-Culture, à la remarque inattendue que « l'irlandais n'a pas de prononciation » (!). On pourra toutefois se reporter assez souvent à la graphie anglicisée d'un toponyme ou d'un anthroponyme pour avoir la prononciation approximative : *Findabair / Finever, Dubthach / Duffy, Mag Tured / Moytura, Mag Bile / Moville, Cúalnge / Cooley, Medb / Mève*, etc.

TÁIN BÓ CÚALNGE

La Razzia des vaches de Cooley

1. LA DISPUTE SUR L'OREILLER[1]

[Il arriva] une fois à Ailill et à Medb, après qu'on leur eut préparé leur lit royal dans la forteresse de Cruachan du Connaught, d'avoir entre eux une dispute sur l'oreiller[2].

« C'est une parole vraie, ô fille, dit Ailill : c'est une femme bonne que la femme d'un homme noble. — Elle est bonne, en vérité, dit la fille, d'où cela te vient-il ? — Cela me vient, dit Ailill, de ce que tu es meilleure aujourd'hui qu'au jour où je t'ai prise. — J'étais bonne avant toi, dit Medb[3]. — C'est un bien dont nous n'avons pas entendu parler et dont nous n'avons rien su, dit Ailill, si ce n'est que tu étais sur bien de femme et que les ennemis des territoires les plus proches étaient toujours à voler ce qu'il y avait chez toi à voler et à piller[4]. — Je n'étais pas ainsi, dit Medb, mais mon père était dans la haute royauté d'Irlande, à savoir Eochu Feidlech, fils de Find, fils de Findoman, fils de Findén, fils de Findguin, fils de Rogen Ruad, fils de Rigén, fils de Blathacht, fils de Beothacht, fils d'Enna Agnech, fils d'Oengus Turbech[5]. Il avait six filles : Derbriu, Ethi et Éle, Clothru, Mugain, Medb[6]. C'est moi qui étais la plus noble et la plus distinguée d'entre elles. J'étais la meilleure pour la grâce et la générosité ; j'étais la meilleure à la bataille, au combat et à la contestation. J'avais avec moi quinze cents guerriers royaux, fils d'exilés extérieurs au pays, et le même nombre de fils de nobles du pays ; et dix hommes pour chacun de ces mercenaires, et huit hommes pour chaque mercenaire, et sept hommes pour chaque mercenaire, et six hommes pour chaque mercenaire, et cinq

hommes pour chaque mercenaire, et trois hommes pour chaque mercenaire, et deux hommes pour chaque mercenaire et un mercenaire pour chaque mercenaire[7].

« Ils étaient ma suite habituelle, dit Medb, si bien que mon père me donna l'un des cinquièmes[8] de l'Irlande, à savoir le cinquième de Cruachan, si bien que l'on m'appelle Medb de Cruachan. On vint de la part de Finn, fils de Ross Ruad, roi du Leinster, me demander en mariage, et de la part de Coirpre Nia Fer, fils de Ross Ruad, roi de Tara ; on vint de la part de Conchobar, fils de Fachtna Fathach, roi d'Ulster ; on vint de la part d'Eocho Bic, et je n'allai pas[9]. Car c'est moi qui demandais un prix d'achat inhabituel, comme aucune femme avant moi n'en avait demandé à l'un des hommes d'Irlande, à savoir un homme sans avarice, sans jalousie, sans peur[10]. Si l'homme à qui je serais était avare, il ne serait pas convenable que nous fussions ensemble parce que je suis bonne pour ce qui est de la douceur et de la générosité. Et ce serait une dérision pour mon mari si je lui étais supérieure en douceur, mais ce ne serait pas une dérision que nous soyons également bons à condition que nous soyons bons tous les deux. Si mon mari était peureux, il serait tout aussi peu convenable que nous soyons ensemble parce que je livre seule les batailles, les rencontres et les combats, et ce serait une dérision pour mon mari que sa femme fût plus vive que lui. Mais ce ne serait pas une dérision que nous soyons également vifs, à condition que nous soyons également vifs tous les deux. Si l'homme à qui je serais était jaloux, ce ne serait pas convenable non plus car je n'ai jamais été auparavant sans un homme dans l'ombre d'un autre.

« Or, j'ai trouvé cet homme, c'est-à-dire toi, Ailill, fils de Ross Ruad du Leinster : tu n'étais pas avare, tu n'étais pas jaloux, tu n'étais pas lâche. Je t'ai donné le contrat et le prix d'achat, comme cela convient le mieux à une femme, à savoir l'équipement de douze hommes en habillement, un char de trois fois sept *cumal*, la largeur de ton visage en or rouge, le poids de ton avant-bras gauche en électrum. Qui que ce soit qui te cause honte, trouble ou ennui, tu n'auras comme composition ou prix de l'honneur que ce qui me revient, dit Medb, car tu es un homme

sur bien de femme[11]. — Je n'étais pas ainsi, dit Ailill, mais j'avais deux frères, l'un [régnant] sur Tara et l'autre sur le Leinster, à savoir Find sur le Leinster et Carpre sur Tara. Je leur laissai la royauté à cause de leur droit d'aînesse, [mais] ils n'étaient pas meilleurs que moi pour ce qui est de la douceur et de la générosité. Et je n'ai pas entendu parler d'un cinquième de l'Irlande sur bien de femme, hormis ce seul cinquième. Je suis donc venu, je me suis emparé de la royauté à la suite de ma mère, car ma mère est Máta Murisc, fille de Magach. Et qui aurait été pour moi meilleure que toi, comme reine, pour être avec moi puisque tu es la fille du haut roi d'Irlande ? — Cependant, dit Medb, mon bien est plus grand que le tien. — Cela me paraît étrange, dit Ailill, car il n'y a personne qui ait plus de biens, de trésors et de richesses que moi, et je sais qu'il n'y a personne. »

2. LES CAUSES DE LA RAZZIA

On leur apporta ce qui avait le moins de valeur de leurs richesses, afin qu'ils sussent lequel des deux avait le plus de richesses, de trésors et de biens. On leur apporta leurs seaux et leurs cuveaux, leurs récipients de fer, leurs cuves et leurs cuvettes. On leur apporta leurs anneaux et leurs bracelets, leurs objets d'or et leurs vêtements, soit pourpres, soit bleus, noirs et verts, jaunes, bariolés, gris, bruns, tachetés et rayés. On leur amena leurs nombreux troupeaux de moutons des champs, des prairies et des plaines. On compta, on recompta et on reconnut qu'ils étaient de même poids, de même taille et de même nombre, si ce n'est qu'il se trouvait un bélier très beau parmi les moutons de Medb : il était estimé à une *cumal*[12], mais il se trouva un bélier correspondant parmi les moutons d'Ailill. On leur amena leurs chevaux, leurs attelages et leurs troupeaux de chevaux des prairies et des pâturages. Il y avait un très beau cheval dans le troupeau de Medb, et il était estimé à une *cumal* ; mais il y avait un cheval correspondant chez Ailill. On leur amena aussi leurs nombreux troupeaux de porcs des forêts, des vallées retirées et des taillis. On évalua, on compta et on reconnut qu'il y avait un très beau verrat chez Medb et un autre chez Ailill. On leur amena leurs troupeaux de vaches, leur cheptel et leur bétail des forêts et des lieux sauvages de la province. On évalua, on compta et on reconnut qu'ils avaient le même poids, la même taille et le même nombre, si ce n'est qu'il y avait un très beau taureau parmi les vaches d'Ailill, et c'était un veau d'une vache

de Medb ; il s'appelait Findbennach ("Blanc-Cornu"), mais il avait estimé peu honorable d'être sur bien de femme, si bien qu'il était allé avec les vaches du roi. Il sembla à Medb qu'elle ne possédait pas un penny [13] en propre si elle n'avait pas un taureau semblable dans son troupeau.

On appela alors chez Medb Mac Roth, le héraut [14], et Medb lui demanda de savoir où il y avait un taureau pareil dans l'une des provinces d'Irlande. « Je sais, en vérité, dit Mac Roth, l'endroit où il y a un très bon taureau, qui est le meilleur, dans la province d'Ulster : dans la "trente-centaines" de Cúalnge, dans la maison de Dáre, fils de Fachtna. Son nom est le Donn Cúalnge ("Brun de Cúalnge"). — Va-t'en chez lui, ô Mac Roth, et prie Dáre pour moi de me prêter le Brun de Cúalnge pendant un an, et il recevra le prix de son prêt au bout d'un an, à savoir cinquante génisses et le Brun de Cúalnge lui-même. Fais-lui encore une autre proposition, ô Mac Roth : si les gens du pays et de la région prennent mal qu'on donne ce trésor particulier, à savoir le Brun de Cúalnge, qu'il vienne avec son taureau, il recevra l'équivalent de sa propre terre dans la douce plaine de Mag Ái, un char de trois fois sept *cumal*, et il aura en outre l'amitié de ma propre cuisse [15]. »

Les hérauts allèrent donc jusque chez Dáre, fils de Fiachna. Voici le nombre avec lequel Mac Roth alla : neuf hommes comme hérauts. On souhaita la bienvenue à Mac Roth dans la maison de Dáre. Cela était convenable : Mac Roth était le premier de tous les hérauts. Dáre demanda à Mac Roth la raison de son voyage et pourquoi il était venu. Le héraut dit pourquoi il était venu et il dit la dispute entre Medb et Ailill, « et c'est pour demander le prêt du Brun de Cúalnge, face au Blanc-Cornu, que je suis venu, dit-il, et tu auras la récompense pour le prêt, à savoir cinquante génisses et le Brun de Cúalnge lui-même, et il y a encore quelque chose d'autre : si tu viens toi-même avec ton taureau, tu recevras l'équivalent de ta propre terre dans la douce plaine de Mag Ái, un char de trois fois sept *cumal*, et l'amitié de la hanche de Medb en plus pour cela ». Cela fut agréable à Dáre, et il s'agita si bien que les montants de son lit de plumes craquèrent sous lui, et il dit : « Par la vérité de notre conscience,

quoi qu'en pensent les Ulates, ce trésor doit cette fois être apporté à Ailill et à Medb, à avoir le Brun de Cúalnge, dans le territoire du Connaught. » Ce que disait [Dáre, fils de] Fiachna parut bien à Mac Roth.

Après cela on s'occupa d'eux et on disposa sous eux de la paille et des roseaux frais. On leur apporta de la bonne nourriture et on leur offrit un festin, si bien qu'ils furent bruyamment ivres. Et une conversation eut lieu entre les deux hérauts : « Une parole vraie, dit l'un des hérauts : l'homme est bon, dans la maison de qui nous sommes. — Il est bon, en vérité, dit l'autre. — Y a-t-il chez les Ulates eux-mêmes quelqu'un qui soit meilleur que lui ? dit encore le premier héraut. — Il y en a un, dit le deuxième héraut : Conchobar est meilleur, à qui il appartient, et même si tous les Ulates se groupaient autour de lui, ce ne serait pas une honte pour eux. C'est une grande bonté de sa part que de nous laisser, à nous, neuf hérauts, ce qui serait un travail pour quatre puissantes provinces d'Irlande, à savoir emmener hors du pays d'Ulster le Brun de Cúalnge ! » Un troisième héraut se joignit à la conversation : « Que disiez-vous ? dit-il. — Ce héraut-là dit : c'est un homme bon que l'homme dans la maison de qui nous sommes. — Oui, il est bon, dit le deuxième héraut : Conchobar est meilleur, à qui il appartient, et même si tous les Ulates se groupaient autour de lui, ce ne serait pas une honte pour eux. C'est une grande bonté de sa part que de nous laisser, à nous neuf hérauts, emmener ce qui serait un travail pour quatre puissantes provinces [d'Irlande]. — Un crachat de sang et de sanie ne serait pas trop agréable dans la bouche d'où vient cela, car s'il n'est pas donné de bon gré, il sera enlevé par la force. »

C'est alors qu'arriva l'homme de Dáre pour la distribution des parts, [ayant] avec lui un homme chargé de boisson et un homme chargé de nourriture, et il entendit ce qu'ils racontaient. La colère lui vint : il leur déposa sa nourriture et sa boisson, [mais] il ne leur dit ni de les consommer ni de ne pas les consommer. Il alla ensuite dans la maison où était Dáre, fils de Fiachna, et il lui dit : « Est-ce toi qui as donné ce trésor bien connu, à savoir le Brun de Cúalnge, aux hérauts ? — C'est moi, en vérité, dit Dáre. — Il n'y a pas de royauté là où il a été donné,

car c'est vrai ce qu'ils disent, que si tu ne le donnes pas de bon gré, tu le donneras de force, à cause de l'armée d'Ailill et de Medb et de la grande science de Fergus, fils de Roech. — Je jure par les dieux que j'adore qu'ils n'emporteront pas par la force ce qu'ils n'emporteront pas de bon gré. » Ils restèrent ainsi jusqu'au matin.

Les hérauts se levèrent de bonne heure le lendemain matin et allèrent dans la maison où était Dáre. « Donne-nous connaissance, ô noble seigneur, pour que nous allions à l'endroit où est le Brun de Cúalnge. — Non, dit Dáre, et si j'avais l'habitude d'user de traîtrise envers les hérauts, les voyageurs ou les gens qui courent la route, aucun de vous ne s'en irait en vie. — Pourquoi donc ? dit Mac Roth. — J'ai une bonne raison, dit Dáire : vous avez dit que si je ne le donne pas de bon gré, je le donnerai de force à cause de l'armée d'Ailill et de Medb et à cause de la grande science de Fergus. — Mais, dit Mac Roth, quoi qu'il en soit, et quoi qu'aient dit des hérauts à cause de ta bière et de ta nourriture, il ne faut pas y faire attention, ni le prendre en considération ni en faire reproche à Ailill et à Medb. — Je ne donnerai pas, ô Mac Roth, mon taureau cette fois-ci si je le puis. »

Les hérauts firent donc demi-tour et s'en revinrent à Cruachanraith du Connaught. Medb leur demanda des nouvelles. Mac Roth annonça la nouvelle qu'ils ne ramenaient pas le taureau de Dáre. « Qu'est-ce qui a causé cela ? » dit Medb. Mac Roth dit d'où cela venait. « Il n'est pas nécessaire de lisser des nœuds à ce sujet, ô Mac Roth, dit Medb, car on sait qu'il ne sera pas donné de bon gré et qu'il sera donné par force, et c'est ainsi qu'il sera donné[16]. »

3. LA LEVÉE DES HOMMES DU CONNAUGHT À CRUACHAN AÍ[17]

Des messagers partirent de chez Medb chez les Mane afin qu'ils vinssent à Cruachan : les sept Mane avec leurs sept trente-centaines[18], à savoir Mane semblable à sa mère, Mane semblable à son père, et Mane qui avait tout [de son père et de sa mère], Mane à la douce piété et Mane à la grande piété, et Mane au grand discours. D'autres messagers partirent chez les fils de Magu, à savoir chez Cet mac Magach, et Anluan mac Magach, Maccorb mac Magach, Doche Mac Magach, Scandal mac Magach.

Ils vinrent et leur nombre était celui-ci : dix fois cent plus vingt fois cent hommes armés. D'autres messagers allèrent de la part [d'Ailill et Medb] chez Cormac Condlongas, le fils de Conchobar, et chez Fergus, fils de Roech, et ils vinrent. Leur nombre était de dix fois et de vingt fois cent.

La première troupe tout d'abord : [ils avaient] le dessus de la tête rasé; ils portaient des manteaux verts avec des broches d'argent, des chemises avec des fils d'or sur la peau et des incrustations d'or rouge. [Ils avaient] des épées à garde blanche et à pommeau d'argent. « Est-ce Cormac, là-bas ? dit chacun. — Non, ce n'est pas lui », dit Medb.

La deuxième troupe : [ils avaient] les cheveux fraîchement coupés. [Ils portaient] des manteaux verts, des tuniques blanches brillantes sur leur peau. [Ils avaient] des épées à gardes d'or rondes et à pommeaux d'argent. « Est-ce Cormac là-bas ? dit chacun. — Non, ce n'est pas lui », dit Medb.

La dernière troupe : [ils avaient] les cheveux largement coupés

{par-devant}, des crinières blond clair, toutes dorées, tombant librement {par-derrière}. {Ils portaient} des manteaux pourpres très bien arrangés, des chemises de soie longues et fines tombant jusqu'au milieu du pied. Ils levaient le pied et l'abaissaient à nouveau tous en même temps[19]. « Est-ce Cormac là-bas ? dit chacun. — Oui, c'est lui », dit Medb.

Ils établirent leur campement et leur bivouac cette nuit-là, et il y eut d'épaisses masses de fumée et de feu entre les quatre gués d'Aí, c'est-à-dire entre Ath Moga, Ath Bercna, Ath Slissen et Ath Coltna. Et ils restèrent longtemps, quinze jours, dans la forteresse de Cruachan du Connaught, buvant dans la magnificence et dans la joie, si bien que leur entreprise et leur expédition n'en étaient que plus faciles[20]. Là-dessus, Medb dit à son cocher d'atteler les chevaux pour qu'elle allât s'entretenir avec son druide et lui demander savoir et prédiction.

4. LA PROPHÉTIE

Quand Medb arriva à l'endroit où était le druide, elle lui demanda savoir et prédiction. « Beaucoup de gens se séparent aujourd'hui de leurs êtres chers et de leurs amis, dit Medb, de leur pays et de leur domaine, de leur père et de leur mère, et s'ils ne reviennent pas tous en bonne santé, c'est sur moi qu'ils feront tomber leurs soupirs et leurs malédictions. Cependant il ne part personne et il ne reste pas à la maison quelqu'un qui ne nous soit plus cher que nous-même. À toi de trouver si nous reviendrons ou ne reviendrons pas. » Le druide dit : « Qui que ce soit qui ne reviendra pas, toi, tu reviendras[21]. »

Le cocher tourna le char, et Medb s'en revint. Elle vit alors quelque chose qui lui parut étrange : une femme seule sur le timon d'un char venant tout près d'elle. C'est ainsi qu'était la fille : tissant une bordure, une épée de bronze blanc à la main droite, avec sept raies d'or rouge jusqu'à la pointe [?] ; [elle portait] un manteau vert tacheté, une broche ronde à forte tête au manteau sur son sein ; [elle avait] un visage pourpre à la belle forme, l'œil bleu et rieur, les lèvres rouges et minces, des dents brillantes comme des perles ; on aurait dit que c'était une averse de perles blanches dont sa bouche était remplie. Ses lèvres étaient semblables à du *partaing*[22] neuf. Aussi mélodieux que des cordes de harpes quand elles sont touchées par des mains de maîtres confirmés était le son de sa voix et de ses paroles amicales. Aussi blanc que la neige tombée en une nuit était l'éclat de sa peau et de sa chair en dehors de ses vêtements. [Elle avait] les

pieds longs et blancs, des ongles pourpres également ronds et acérés, une longue chevelure dorée, blonde et claire ; trois tresses de sa chevelure autour de la tête, et une autre tresse qui jetait de l'ombre sur son mollet[23].

Medb la regarda : « Que fais-tu ici maintenant, ô jeune fille ? dit Medb. — Je désire publier tes avantages et tes réussites quand tu rassembles quatre puissantes provinces d'Irlande contre le pays des Ulates en vue de la razzia des vaches de Cúalnge. — Pourquoi fais-tu cela pour moi ? dit Medb. — J'ai une grande raison à cela, je suis une servante de ta famille. — Qui es-tu de mes gens ? dit Medb. — Ce n'est pas difficile, je suis Fedelm, la prophétesse du *síd*[24] de Cruachan.

— Bien, ô Fedelm la prophétesse, comment vois-tu notre armée ?
— Je vois du pourpre sur eux, je vois rouge.

— Conchobar est dans sa faiblesse à Emain[25], dit Medb, mes hérauts sont allés jusque-là. Nous n'avons rien à craindre des Ulates. Mais dis la vérité, ô Fedelm.

« Fedelm la prophétesse, comment vois-tu notre armée ?
— Je vois du pourpre sur eux, je vois rouge.

— Cuscraid Mend Macha, fils de Conchobar, est à Inis Cuscraid dans sa faiblesse. Mes hérauts sont allés là-bas. Nous n'avons rien à craindre des Ulates. Mais dis la vérité, ô Fedelm.

« Fedelm la prophétesse, comment vois-tu notre armée ?
— Je vois du pourpre sur eux, je vois rouge.

— Eogan, fils de Durthacht, est à Ráith Airthir dans sa faiblesse. Mes hérauts sont allés là-bas. Nous n'avons rien à craindre des Ulates. Mais dis la vérité, ô Fedelm.

« Fedelm la prophétesse, comment vois-tu notre armée ?
— Je vois du pourpre sur eux, je vois rouge.

— Celtchar, fils d'Uthechar, est dans sa forteresse dans la faiblesse. Mes hérauts sont allés là-bas. Nous n'avons rien à craindre des Ulates. Mais dis-nous la vérité, ô Fedelm.

« Fedelm la prophétesse, comment vois-tu notre armée ?
— Je vois du pourpre sur eux, je vois rouge.

— Je ne crois pas à ce que tu penses, car dès que les hommes d'Irlande sont rassemblés en un endroit, il y a parmi eux des disputes, des querelles, des scandales et des tumultes à cause de la réunion à l'avant-garde ou à l'arrière-garde, ou à un gué ou au bord d'un fleuve, à cause du premier abattage d'un porc ou d'un cerf, ou d'une pièce de gibier, ou d'un lièvre. Mais dis-nous la vérité, ô Fedelm.

« Fedelm la prophétesse, comment vois-tu notre armée ?
— Je vois du pourpre sur eux, je vois rouge. »

Et elle commença à prédire et à prophétiser aux hommes d'Irlande à propos de Cuchulainn, et elle fit un chant :

« Je vois un homme blanc qui fera de nombreux jeux,
avec une foule de blessures dans sa belle peau ;
la lumière du héros est au sommet de sa tête ;
une assemblée de triomphe est sur son front.

Ce sont les sept joyaux des héros de la valeur
au milieu de ses deux yeux ;
c'est la mise à nu de ses pointes de lances.
Il a sur lui un manteau rouge avec des crochets.

Il a le plus noble visage,
il rend honneur aux femmes ;
c'est un jeune garçon à la belle couleur ;
il montre la forme d'un dragon au combat.

L'aspect de son courage ressemble
à celui de Cuchulainn de Murthemne.

Je ne sais pas qui est le chien
de Culann de Murthemne,
mais ce que je sais,
c'est que cette armée-là sera rouge à cause de lui.

Les quatre petites épées d'un jeu brillant,
sont dans chacune de ses deux mains ;
il viendra en jouer contre l'armée.
Dans une action spéciale chacune d'elles partira de lui.

Il utilisera son javelot-foudre[26]
en plus de son épée et de sa lance.
L'homme enveloppé du manteau rouge
pose son pied sur chaque champ de bataille.

Ses deux épées au-dessus du char brillant,
il les séparera, le contorsionniste[27].
La forme sous laquelle il s'est jusqu'à présent montré à moi,
je suis sûre qu'il va en changer.

Il a entrepris de se rendre au combat ;
si l'on ne se garde pas de lui, ce sera la destruction.
Il vous cherche au combat,
Cuchulainn, fils de Sualtach.

Il abattra vos armées saines
jusqu'à vous conduire à votre massacre.
vous lui laisserez toutes vos têtes.
La prophétesse Fedelm ne le cache pas.

Le sang dégouttera de la peau des héros ;
le souvenir en restera longtemps.
Il y aura des corps hachés, des femmes pleureront
à cause du Chien du forgeron que je vois. »

Ce sont la prédiction et la prophétie, et la première partie du récit, la cause de sa découverte et de sa composition, et l'entretien sur l'oreiller que firent Ailill et Medb, jusqu'à maintenant.

5. LES ROUTES DE LA RAZZIA CI-DESSOUS

Et le début de l'expédition et les noms des routes par où allèrent les quatre puissantes provinces d'Irlande dans le territoire des Ulates :

1. vers Mag Cruinn ; 2. par Túaim Móna ; 3. par Turloch teóra Crích ; 4. par Cúil Sílinne ; 5. par Dubloch ; 6. par Badbgna ; 7. par Coltain ; 8. par le Shannon ; 9. par Glúne Gabur ; 10. par Mag Trega ; 11. par Tethba du nord ; 12. par Tethba du sud ; 13. par Cuil ; 14. par Ochain ; 15. par Uatu au nord ; 14. par Tíarthechta à l'est ; 15. par Ord ; 18. par Slass ; 19. par Indeóin ; 20. par Carn ; 21. par Meath ; 22. par Ortrach ; 23. par Finglassa Assail ; 24. par Drong ; 25. par Delt ; 26. par Duelt ; 27. par Delinn ; 28. par Selaig ; 29. par Slabra ; 30. par Slechta que frappa l'épée de Medb et d'Ailill ; 31. par Cúil Siblinne ; 32. par Dub ; 33. par Ochonn ; 34. par Catha ; 35. par Cromma ; 36. par Tromma ; 37. par Fodromma ; 38. par Sláne ; 39. par Gort Sláne ; 40. par Druimm Licce ; 41. par Áth Gabla ; 42. par Ardachad ; 43. par Feorainn ; 44. par Findabair ; 45. par Asse ; 46. par Airne ; 47. par Aurthuile ; 48. par Druimm Sálfhind ; 49. par Druimm Cáin ; 50. par Druimm Coimthechta ; 51. par Druimm Mac n-Dega ; 52. par le petit Eo Dond ; 53. par le grand Eo Dond ; 54. par Méide in Togáin ; 55. par Méide ind Eóin ; 56. par Baile ; 57. par Aile ; 58. par Dall Scéna ; 59. par Ball Scéna ; 60. par Ross Mór ; 61. par Scúap ; 62. par Imscúap ; 63. par Cenn Ferna ; 64. par Ánmag ; 65. par Fid Mór dans le Crannaig Cúalngi ; 66. par Druimm Cáin sur la route de Midluachair[28].

6. LA MARCHE DE L'ARMÉE

La première route que prirent les troupes, c'est Cúil Sílinne, où elles dormirent cette nuit-là. Et l'on dressa sa tente à Ailill fils de Ross, la tente de Fergus fils de Roech à sa main droite, celle de Cormac Condlongas fils de Conchobar à son côté, celle d'Íth mac Etgaith à son côté, celle de Fiachu mac Firaba à son côté, celle de Gobnenn mac Lurguig à son côté. Et ainsi dans une expédition la tente d'Ailill était à sa droite, et la trente-centaines des hommes d'Ulster à son côté. La raison pour laquelle il plaçait la trente-centaines des hommes d'Ulster à sa main droite, c'était pour les entretiens secrets, pour la conversation et pour qu'ils fussent plus proches de la nourriture et de la boisson[29]. Medb de Cruachan était à la gauche d'Ailill, Findabair à son côté, Flidais Foltchain à son côté. C'était elle la femme d'Ailill Find, et elle fut à la razzia des vaches de Cúalnge après qu'elle eut dormi avec Fergus. C'est elle qui apportait toutes les sept nuits aux hommes d'Irlande en expédition le ravitaillement en lait pour le roi, la reine, le candidat-roi, les *filid* et les apprentis[30].

Medb fut la dernière dans les troupes ce jour-là, alors qu'elle demandait science, prédiction et connaissance, afin de savoir qui était lent et qui était pressé de partir en expédition. Medb ne permit pas que son char fût rangé et ses chevaux dételés avant qu'elle ne fît le tour du camp.

Ensuite on détela les chevaux de Medb, on rangea son char et elle s'assit à côté d'Ailill mac Mata. Et Ailill demanda à Medb des nouvelles, par qui l'expédition était conduite énergiquement

et par qui elle était conduite avec répugnance. « Il est inutile de l'entreprendre, pour tous sauf pour une troupe (la trente-centaines des Galian[31]), dit Medb. — Que font-ils de bien pour être loués au-dessus de tous ? dit Ailill. — Il y a des raisons de les louer, dit Medb : quand tous commençaient à faire la clôture et le campement, ils avaient terminé de construire leurs abris et leurs huttes. Quand tous avaient terminé leurs abris et leurs huttes, ils avaient terminé de préparer la nourriture et la boisson. Quand tous avaient terminé de préparer la nourriture et la boisson, ils avaient terminé leur repas et leur dîner. Quand [tous les autres] avaient terminé leur repas et leur dîner, ils étaient déjà dans le sommeil. Comme leurs hommes non libres et leurs serviteurs ont surpassé les hommes non libres et les serviteurs des hommes d'Irlande, leurs héros et leurs guerriers surpasseront les héros et les guerriers des hommes d'Irlande cette fois-ci dans l'expédition. — Ce n'en est que mieux, dit Ailill, car c'est avec nous qu'ils marchent et c'est pour nous qu'ils combattent. — Ce n'est pas avec nous qu'ils marcheront et ce n'est pas pour nous qu'ils combattront. — Ils resteront donc chez eux, dit Ailill. — Ils n'y resteront pas, dit Medb. — Que feront-ils alors, dit Findabair, s'ils ne partent pas et s'ils ne restent pas chez eux ? — Mort, meurtre et massacre est ce que je leur souhaite, dit Medb. — Il est dommage que tu dises cela, dit Ailill, parce qu'ils établissent leur campement et leurs quartiers rapidement et promptement.

— Par la vérité de notre conscience, dit Fergus, on n'infligera pas la mort à ces gens-là si on ne m'inflige pas la mort à moi-même. — Ce n'est pas à toi de me dire cela, ô Fergus, dit Medb, car je suis en nombre pour te tuer et te massacrer avec la trente-centaines des Galian autour de toi, car il y a les sept Mane avec leurs sept trente-centaines, et les [sept] Mac Magach avec leur trente-centaines, Ailill avec sa trente-centaines, et il y a moi avec ma suite. Nous sommes en nombre pour te tuer et te massacrer avec la trente-centaines des Galian autour de toi. — Il n'est pas convenable de me dire cela, dit Fergus, car il y a ici avec moi les sept vice-rois du Munster avec leurs sept trente-centaines. Il y a ici [encore] la meilleure trente-centaines des guerriers d'Ulster,

et les meilleurs des bons guerriers d'Irlande, la trente-centaines des Galian, et c'est moi qui suis pour eux le traité, la garantie et la sécurité depuis qu'ils sont venus de leur propre pays, et c'est avec moi qu'ils tiendront en ce jour du combat. Il y a quelque chose encore, dit Fergus : ces hommes ne feront pas l'objet d'une dispute [... ?] Je disperserai cette trente-centaines des Galian parmi les hommes d'Irlande, si bien qu'il n'y en aura pas cinq d'entre eux à la même place. — Cela me paraît bien, dit Medb, quelle que soit la forme sous laquelle ils sont, pourvu qu'ils ne soient pas dans la formation dans laquelle ils sont [maintenant]. » Fergus dispersa alors cette trente-centaines parmi les hommes d'Irlande, si bien qu'il n'y en eut pas cinq au même endroit[32].

Les troupes continuèrent alors leur chemin et leur marche. Mais il leur était difficile d'entretenir une très grande armée. Ils allaient à cette expédition suivant leurs nombreux cantons, leurs nombreuses familles et suivant les nombreux milliers de personnes qu'ils emmenaient, pour se voir et pour apprendre les uns des autres que chacun venait à l'expédition avec ses êtres chers, avec ses amis et avec ce qui lui appartenait[33]. Ils disaient aussi qu'il était juste d'y aller. Ils disaient encore comment il était convenable d'y aller : chaque troupe autour de son roi, chaque bataillon autour de son prince, chaque compagnie autour de son chef, chaque roi et chaque candidat-roi des hommes d'Irlande étant à part, [chacun] sur sa hauteur. Ils disaient encore qui était convenable pour aller en reconnaissance devant eux entre les deux provinces. Et ils dirent que c'était Fergus parce que c'était une expédition hostile pour lui que cette expédition, car il avait été sept ans dans la royauté d'Ulster et, après le meurtre des fils d'Usnech, qui étaient sous sa protection et sous sa garantie, il avait quitté [les Ulates] et depuis dix-sept ans il était en exil et en inimitié contre les Ulates. Pour cette raison, il était convenable qu'il allât devant eux en reconnaissance.

Fergus alla donc après cela devant eux en reconnaissance. Il lui vint une crise d'affection pour les Ulates, et il emmena les troupes par des routes erronées au nord et au sud. Et des messagers partirent de sa part avec des avertissements pour les Ulates.

Il se mit à retenir et à arrêter l'armée. Medb le remarqua et elle lui fit des reproches. Elle chanta le chant :

M. « Ô Fergus, qu'allons-nous dire ?
Quelle sorte de chemin est-ce ?
Dans l'errance du sud et du nord,
nous passons par tous les autres cantons.

F. — Ô Medb, pourquoi es-tu agacée ?
Cela ne ressemble pas à une trahison.
C'est aux Ulates, ô femme,
qu'appartient le pays par où je suis allé.

M. — Il craint de toi, avec sa valeur,
Ailill le brillant, avec ses armées,
que tu n'aies pas l'esprit occupé
à la conduite de la route.

F. — Ce n'est pas au détriment de l'armée
que je fais chaque détour maintenant,
c'est pour éviter, après cela,
Cuchulainn, fils de Sualtach.

M. — Il n'est pas convenable de ta part de désavantager notre armée,
ô Fergus, fils de Ross Ruad ;
tu as trouvé beaucoup de bien ici,
dans ton exil, ô Fergus !

— Je ne serai pas plus longtemps devant les troupes, dit Fergus, mais cherche quelqu'un pour être devant elles. » Fergus se plaça cependant devant les troupes.

Les quatre puissantes provinces d'Irlande furent à Cúil Silinne cette nuit-là. Il arriva à Fergus de penser intensément à Cuchulainn et il dit aux hommes d'Irlande de faire attention car il viendrait, le lion déchirant, l'anéantissement de ses ennemis et l'ennemi de la foule, la tête de la résistance, le massacre de la

grande armée, la main du don et la torche enflammée, à savoir Cuchulainn, fils de Sualtach. Il continua à prophétiser ainsi, il fit un chant, et Medb lui répondit :

F. « Il est bon pour vous d'être attentifs et de veiller
avec une foule d'armes et de guerriers.
Il viendra, celui que nous craignons,
celui aux grands exploits de Murthemne.

M. — Celui-ci t'est cher — conseil de bataille —,
ô fils hardi de Roech.
J'ai des armes et des hommes en quantité,
pour attendre Cuchulainn.

F. — Il faudra bien, ô Medb de la plaine,
des hommes et des armes pour le combat
contre le cavalier du Gris de Macha,
chaque nuit et chaque jour.

M. — Nous avons ici en réserve
des héros pour le combat et le pillage,
une trente-centaines de chefs otages
des héros valeureux des Galian.

Les héros de Cruachan la belle,
les guerriers de Luachair au beau manteau,
les quatre provinces des Gaels blancs
me défendront contre l'homme seul.

F. — Celui qui est riche en troupes de Bairrche et Banna,
il tirera du sang le long des fûts de lances
et il jettera à terre et dans le sable
cette trente-centaines des hommes des Galian.

Avec la vitesse de l'hirondelle,
avec la hâte du vent rude,

mon cher et beau Chien est occupé
à causer des blessures au-dessus des respirations.

M. — Ô Fergus, il vient entre nous.
Qu'on aille dire de ta part à Cuchulainn
qu'il serait avisé d'être silencieux
car il aura à Cruachan une réprimande sanglante.

F. — C'est virilement que seront faites des dépouilles
pour satisfaire la fille de la Bodb.
Le chien du forgeron, avec des gouttes de sang,
il arrosera bien des troupes d'hommes. »

Après ce chant, les quatre puissantes provinces d'Irlande vinrent ce jour-là par Móin Coltna et elles rencontrèrent huit fois vingt cerfs. Les troupes se déployèrent et les encerclèrent. Ils les tuèrent si bien qu'ils ne leur échappèrent pas. Mais il y a quelque chose : bien que la trente-centaines des Galian fût dispersée, cinq cerfs seulement furent la part des hommes d'Irlande : une seule trente-centaines emporta tous les huit fois vingt cerfs.

C'est ce même jour que vinrent Cuchulainn, fils de Sualtach, et Sualtach Sídech, son père[34], si bien que leurs chevaux broutèrent l'herbe autour du pilier d'Ard Cuillenn. Les chevaux de Sualtach broutèrent l'herbe au nord du pilier jusqu'à la terre, et les chevaux de Cuchulainn broutèrent l'herbe au sud du pilier jusqu'à la terre et jusqu'aux pierres nues. « Bien, ô mon père Sualtach, dit Cuchulainn, je pense fortement à l'armée, mets-toi en route avec des avertissements pour les Ulates, afin qu'ils ne soient pas dans des plaines, mais qu'ils aillent dans les forêts, les déserts et les gorges pour échapper aux hommes d'Irlande. — Et toi, mon enfant, que vas-tu faire maintenant ? — Il m'est nécessaire d'aller au rendez-vous de la suivante de Fedelmid Noichruthach[35], au sud de Tara, d'après ma propre garantie, jusqu'au matin. — Malheur à celui qui va ainsi, dit Sualtach, et qui laisse les Ulates sous les pieds de leurs ennemis et des étrangers pour aller au rendez-vous d'une femme. — Il faut que j'aille cependant, car si je ne vais pas, les conventions des hommes devien-

dront des mensonges et les paroles des femmes deviendront des vérités. »

Sualtach se mit en route avec des avertissements pour les Ulates. Cuchulainn alla dans la forêt et il frappa d'un seul coup la maîtresse branche d'un chêne, tronc et cime ; il s'occupa à cela sur une seule jambe, avec une seule main, avec un seul œil[36]. Il en fit un cercle et il grava le nom des *ogam* sur la fermeture du cercle. Il plaça le cercle autour de la partie étroite du pilier d'Ard Cuillenn. Il poussa le cercle jusqu'à la partie épaisse du pilier. Après cela, Cuchulainn alla à son rendez-vous[37].

On raconte désormais ici ce qui concerne les hommes d'Irlande : ils vinrent jusqu'au pilier d'Ard Cuillenn et ils se mirent à regarder la province qui leur était inconnue, la province d'Ulster. Deux hommes de la famille de Medb étaient toujours devant eux en avant-garde dans chaque camp et à chaque expédition, à chaque gué, à chaque rivière et à chaque défilé : ils faisaient cela pour que ne vînt aucune souillure sur les habits des fils de rois dans la foule ou dans la presse de l'armée ou des gens, et c'étaient les deux fils de Nera, fils de Nuatar, fils de Tacan, les deux fils de l'intendant de Cruachan, Err et Innell. Fráech et Fochnam étaient les noms de leurs cochers.

Les nobles d'Irlande arrivèrent au pilier et ils se mirent à regarder là où les chevaux avaient brouté autour du pilier. Ils se mirent à regarder le cercle barbare que le héros royal avait laissé autour du pilier. Ailill prit le cercle dans la main et il le mit dans la main de Fergus[38]. Fergus lut le nom des *ogam* qui étaient sur la fermeture du cercle, et Fergus dit aux hommes d'Irlande ce qu'annonçaient les noms des *ogam* qui étaient sur la fermeture. Il commença à le dire ainsi et il fit un chant :

« Ceci est un cercle. Que nous dit-il ?
Sur quoi repose son mystère ?
Quel est le nombre de ceux qui l'ont posé ?
Était-ce un seul homme ou beaucoup ?

Si vous passez outre cette nuit
sans passer une nuit au camp,

le chien viendra sur vous, qui déchire toute chair.
Honte sur vous si vous le méprisez !

Il cause la ruine de l'armée
si vous passez outre votre chemin.
Trouvez-nous, ô druides,
pourquoi le cercle a été fait.

[Un druide parle :]

— C'est le coup d'un héros, d'un héros qui l'a jeté,
c'est un piège complet pour l'ennemi,
c'est l'obstacle pour les rois avec l'assemblée des hommes.
C'est un homme seul qui l'a jeté, d'une seule main.

Il a entrepris le vrai, avec la colère sauvage
du chien du forgeron de la Branche Rouge.
C'est le bien d'un héros qui a lié la vérité d'un homme,
c'est le nom de ce qui est dans le cercle.

Mettre dans l'inquiétude par des centaines de combats
les quatre provinces d'Irlande,
et si ce n'est pas cela, je ne sais pas
pourquoi le cercle a été fait. »

Après ce chant : « Je vous donne ma parole, dit Fergus, si vous méprisez ce cercle et le héros royal qui l'a fait sans que vous passiez ici une nuit de campement et de bivouac, sans que l'un de vous fasse un cercle semblable sur un pied, avec un œil et une main comme il l'a fait, lui, même s'il était caché sous terre ou dans une maison verrouillée, il vous frappera et il vous blessera avant l'heure du lever du matin, si vous le méprisez. — Ce n'est pas ce qui nous serait agréable, dit Medb, que quelqu'un nous fasse saigner ou rougir, après que nous sommes venus dans cette province inconnue, à savoir la province d'Ulster. Il nous est plus agréable de faire saigner et rougir quelqu'un d'autre. — Nous ne mépriserons pas du tout ce cercle, dit Ailill, et nous ne méprise-

rons pas le héros royal qui l'a fait, si ce n'est que nous irons à l'abri dans ce grand bois au sud jusqu'au matin. » Ils établirent là leur campement et leur bivouac. Les armées allèrent et elles frappèrent alors devant elles la forêt de leurs épées devant leurs chars, si bien que Slechta est le nom de cet endroit, là où est situé Patraigi Beca près de Cúil Sibrille.

Il leur tomba une lourde neige cette nuit-là, et il y en avait tellement qu'elle atteignait l'épaule des hommes, le poitrail des chevaux, le timon des chars, et que toutes les provinces d'Irlande n'étaient plus qu'une seule surface plane avec la neige[39]. Mais on ne dressa ni hutte ni abri ni tente cette nuit-là, on ne fit aucun préparatif de nourriture ou de boisson, on ne fit ni repas ni collation. Aucun homme d'Irlande ne sut jusqu'à la clarté de l'aube le lendemain matin si c'était un ami ou un ennemi qu'il avait auprès de lui. Il est certain que les hommes d'Irlande ne trouvèrent pas de nuit de campement et de bivouac dans laquelle ils eurent plus de peine et de difficulté que cette nuit-là à Cúil Sibrille. Les quatre grandes provinces d'Irlande vinrent au matin, avec le lever du soleil, sur le brillant de la neige, et elles avancèrent d'un territoire dans l'autre.

Pour ce qui est de Cuchulainn, il ne se leva pas du tout de bonne heure, mais il consomma un repas et de la nourriture, il se lava et se baigna ce jour-là. Il dit à son cocher de prendre les chevaux et d'atteler le char. Le cocher prit les chevaux, attela le char, et Cuchulainn alla dans son char. Ils arrivèrent sur la piste de l'armée. Ils trouvèrent la trace des hommes d'Irlande allant d'un territoire dans l'autre. « Hélas ! mon père Laeg, dit Cuchulainn, ce n'est pas en bien que nous sommes allés à notre rendez-vous de femme hier au soir. Le moins qui puisse arriver de la part de quelqu'un qui est dans un territoire frontalier, c'est d'appeler ou de crier, ou de [donner] un avertissement ou une information, qui arrive sur la route. Il ne nous est pas arrivé de le dire. Les hommes d'Irlande sont passés avant nous dans le territoire d'Ulster. — Je te l'avais dit à l'avance, ô Cuchulainn, dit Laeg, bien que tu sois allé à ton rendez-vous de femme, qu'il te vien-

drait une telle honte. — Bien, ô Laeg, place-toi pour nous sur la trace de l'armée et fais-en une évaluation, trouve-nous le nombre des hommes d'Irlande qui sont passés avant nous. »

Laeg vint sur la trace de l'armée et il alla devant la trace, il alla à côté d'elle et il alla derrière elle. « Il y a confusion de ta part à leur sujet, ô mon père Laeg, dit Cuchulain. — Il y a confusion, en vérité, dit Laeg. — Monte alors dans le char et j'en ferai une évaluation. » Le cocher vint dans le char. Cuchulainn alla sur la trace de l'armée et en fit une évaluation. Il vint d'un côté à l'autre et il alla derrière elle. « Il y a confusion de ta part, ô Cuchulainn, dit Laeg. — Il n'y a pas de confusion, dit Cuchulainn, car je sais le nombre des troupes qui sont passées avant nous, à savoir dix-huit trente-centaines, et la dix-huitième trente-centaines était [dispersée] parmi les hommes d'Irlande. » Mais il y avait de nombreux dons chez Cuchulainn, le don de beauté, le don de la forme, le don de la stature, le don de la nage, le don de monter à cheval, le don des échecs et des dames, le don de bataille, le don du combat, le don de querelle, le don d'évaluation, le don d'éloquence, le don de conseiller, le don de chasse, le don de pillage, le don de butin dans un pays voisin[40].

« Bien, ô mon père Laeg, [attelle pour nous le char] et applique l'aiguillon aux chevaux, conduis [?] le char et tourne le côté gauche du char vers l'armée pour savoir si nous atteindrons l'avant-garde, l'arrière-garde ou le centre de l'armée. Car je ne vivrai pas s'il ne tombe pas un ami ou un ennemi des hommes d'Irlande devant moi cette nuit[41]. » Le cocher appliqua l'aiguillon aux chevaux[42]. Il tourna le côté gauche [du char] vers les troupes, et il arriva à Taurloch Caille Móre au nord de Cnogba na Ríg, que l'on appelle maintenant Ath Gabla. Cuchulainn alla dans le bois et sauta de son char. Il prit une fourche à quatre branches, tronc et cime, d'un seul coup. Il les tailla en pointes, les brûla et y grava le nom des *ogam* sur leur côté. Il la lança au loin, de la partie arrière de son char, du bout d'une main, si bien que les deux tiers allèrent dans la terre et qu'un seul tiers resta au-dessus.

C'est alors que le surprirent les deux mêmes garçons, à savoir les deux fils de Nera, fils d'Uatar, fils de Tacán, et il était à ce

travail. Ils cherchèrent à décider lequel des deux lui porterait le premier coup mortel et lui couperait la tête. Cuchulainn se tourna contre eux et il leur coupa leurs quatre têtes en même temps, et il mit la tête de chaque homme au bout des branches de la fourche. Cuchulainn fit courir les chevaux de cette troupe à la rencontre des hommes d'Irlande, par le même chemin, avec les rênes lâches, avec leurs cous rouges et les corps des guerriers laissant couler le sang sur les caisses des chars. Car il ne tenait pas pour honorable ou convenable de prendre les chevaux, l'habillement ou les armes des corps ou des morts. Les troupes virent alors les chevaux des gens qui étaient allés devant elles, les corps sans têtes et les corps des héros laissant couler le sang sur la caisse des chars. L'avant-garde de l'armée attendit l'arrière-garde. Ils furent tous en agitation et en bruits d'armes.

Vinrent Medb, Fergus, les Mane et les fils de Magu. Car c'est ainsi que Medb se déplaçait : neuf chars pour elle seule, deux chars devant elle, deux chars derrière elle, deux chars sur chacun des deux côtés, et son char entre eux au milieu[43]. La raison pour laquelle Medb faisait ainsi était pour que les mottes de terre des fers des chevaux, ou l'écume des courroies des mors, ou que la poussière soulevée par une grande armée ne vinssent sur le diadème d'or de la reine. « Qu'est-ce que ceci ? dit Medb. — Ce n'est pas difficile, dit chacun, ce sont les chevaux des gens qui étaient partis devant nous, et ce sont ici leurs corps dans leurs chars, sans les têtes. » Ils tinrent conseil, et ils tinrent pour certain que c'était la trace d'une grande troupe, que c'était la marche d'une foule, que c'était la trace d'une grande armée et que c'étaient les Ulates qui étaient venus. Voici la décision qu'ils prirent : envoyer Cormac Condlongas, fils de Conchobar, pour savoir qui était au gué, car, si c'étaient les Ulates qui étaient là, ils ne tueraient pas le fils de leur propre roi.

Cormac Condlongas y alla donc, et voici le nombre [de gens] avec lequel il alla : dix fois cent et vingt fois cent hommes armés, pour savoir qui était au gué, et, quand il fut arrivé, il ne vit que la fourche à la surface du gué avec les quatre têtes dégouttant le sang par le tronc de la fouche dans le courant de la rivière, et la trace des deux chevaux, l'empreinte d'un seul char et la trace

d'un seul guerrier sortant du gué vers l'est. Les nobles d'Irlande vinrent jusqu'au gué et se mirent tous à regarder la fourche. Ils étaient surpris et étonnés [de savoir] qui avait placé là ces dépouilles. « Quel est le nom de ce gué chez vous jusqu'à maintenant, ô Fergus ? dit Ailill. — Ath Grena, dit Fergus, et ce sera maintenant Ath Gabla à tout jamais son nom, à cause de cette fourche », et il dit le chant :

« Ath Grena changera de nom
par l'action du chien fort et impétueux.
Il y a ici une fourche à quatre pointes
pour les questions des hommes d'Irlande.

Il y a, sur deux pointes — signe de combat —,
la tête de Fraech et la tête de Fochnam.
Sur les deux autres pointes, il y a
la tête d'Err et celle d'Innell.

Quelle sorte d'ogam il y a là sur le côté,
trouvez-le, ô druides, avec élégance,
qui l'a mise ici
et combien sont-ils, qui l'ont plantée en terre.

[Un druide répond :]

— Cette fourche-là, avec l'horreur de l'action
que tu vois ici, ô Fergus,
c'est un seul homme qui l'a coupée pour la bienvenue
d'un parfait coup d'épée.

Il l'a taillée en pointes et il l'a prise sur son dos,
bien que ce ne soit pas une petite action.
Et il l'a jetée là
jusqu'à ce qu'un de vos hommes l'arrache de terre.

Si son nom était jusqu'à présent Ath Grena,
— le souvenir en restera pour chacun —,

Ath Gabla sera à tout jamais son nom
d'après la fourche que tu vois dans le gué. »

Après le chant : « Je suis surpris et étonné, ô Fergus, dit Ailill, {que quelqu'un} ait pu couper la fourche avec une telle rapidité et tuer les quatre hommes qui étaient venus avant nous. — Il serait plus convenable d'être surpris et étonné par celui qui l'a coupée d'un seul coup, tronc et cime, l'a taillée en pointes, l'a brûlée et l'a jetée d'une seule main de l'arrière de son char, si bien qu'elle est entrée aux deux tiers dans la terre et qu'il n'y en avait plus que le tiers au-dessus du sol, sans qu'on ait pu l'enlever avec une épée. Mais elle est passée à travers la plaque verte d'une pierre, et c'est un interdit[44] pour les hommes d'Irlande que de quitter le sol de ce gué jusqu'à ce que l'un de vous l'ait extraite de la pointe d'une seule main, tout comme celui-là l'y a fait pénétrer auparavant. — Tu es de notre armée, ô Fergus, dit Medb, va chercher pour nous la fourche dans le sol du gué. »

« Que l'on m'amène un char », dit Fergus. Et l'on amena un char à Fergus. Il saisit la fourche et il mit en pièces et en morceaux le char. « Que l'on m'amène un char », dit Fergus, et Fergus tira fortement sur la fourche. Il mit le char en pièces et en petits morceaux. « Que l'on m'amène un char », dit Fergus. Et Fergus appliqua sa force à la fourche. Il mit le char en pièces et en morceaux. Là où étaient les dix-sept chars des gens du Connaught, Fergus les mit tous en pièces et en morceaux, et il ne put pas enlever la fourche du sol du gué. « Laisse cela, Fergus, dit Medb, ne nous brise pas plus longtemps les chars de nos gens. Car si tu n'avais pas été cette fois dans cette expédition, nous aurions atteint l'Ulster avec toutes sortes de butins et de troupeaux. Nous savons pourquoi tu fais cela, pour arrêter et retenir l'armée jusqu'à ce que les Ulates se relèvent de leur faiblesse et jusqu'à ce qu'ils nous livrent bataille, la bataille de la razzia. »

« Qu'on m'amène un char », dit Fergus, et on amena à Fergus son propre char. Fergus tira sur la fourche, et ni une roue ni le châssis ni une des planches du char ne craqua ou ne gémit[45]. Ainsi étaient la force et la bravoure de celui qui avait enfoncé {la fourche} comme il l'avait enfoncée, ainsi étaient {aussi} la force et la bra-

voure de celui qui l'avait extraite : le guerrier, celui qui ouvre une brèche de cent [hommes] dans le front [de bataille], le marteau qui écrase, la pierre d'anéantissement de l'ennemi, la tête de la résistance, l'ennemi des masses, la mise en pièces de la grande armée, la torche allumée, le prince de la grande bataille. Il la tira d'en bas de la pointe d'une seule main, si bien qu'elle vint à la hauteur de son épaule, et il mit la fourche dans la main d'Ailill. Et Ailill la regarda et l'observa. « La fourche me paraît d'autant plus parfaite, dit Ailill, qu'elle a été coupée en une seule fois, à ce que je vois, du pied à la cime. — D'autant plus parfaite », dit Fergus. Il se mit à dire des louanges et il fit un chant à ce propos :

« Ici est la célèbre fourche
où a été Cuchulainn le rude,
où il a laissé, pour le mal de tous,
quatre têtes d'étrangers.

Il est certain qu'il n'a pas fui
devant un homme seul, courageux et dur.
Bien qu'il en soit parti, le Chien, sans douleur,
il reste du sang sur sa peau dure.

Malheur à celui qui ira à l'expédition vers l'est,
vers le sauvage Brun de Cúalnge.
Après la division [de l'armée], des héros seront
sous le poison de l'épée de Cuchulainn.

Son fort taureau ne sera jamais un cadeau
pour lequel aura lieu le combat des armes tranchantes.
Après l'écrasement du crâne de chaque tête,
chaque famille d'Irlande pleurera.

Il n'y a rien dont je doive parler
à propos du fils de Dechtire.
Les hommes et les femmes entendront parler
de cette fourche telle qu'elle est. »

Après ce chant : « Qu'on nous dresse des tentes et des pavillons, dit Ailill (ou Fergus), et qu'on fasse préparer pour nous de la nourriture et de la boisson, que l'on nous fasse de la musique et des jeux, que nous prenions un repas et à manger, car il est certain que les hommes d'Irlande n'ont jamais connu une nuit de campement et de bivouac dans laquelle ils ont eu plus d'inconfort et de désagrément que pendant cette dernière nuit. » On leur dressa leurs tentes et on prépara leurs pavillons. On entreprit de leur préparer de la nourriture et de la boisson, on leur fit entendre de la musique et des jeux, et on leur fit un repas et à manger.

Ailill demanda à Fergus : « Il est surprenant et étonnant pour moi [de savoir] qui est venu à la frontière du territoire et a tué les quatre hommes qui étaient allés devant nous avec tant de rapidité. Il est probable que c'est Conchobar, fils de Fachtna, haut roi d'Ulster, qui est venu à nous. — Ce n'est assurément pas probable, dit Fergus, et il est regrettable de le dénigrer en son absence. Il n'y a rien qu'il ne fasse pour son honneur, et si c'était lui qui était venu, ce sont des troupes, des foules et l'élite des hommes d'Ulster qui seraient venues avec lui ; quand bien même les hommes d'Irlande, les Écossais, les Bretons et les Saxons auraient été contre lui en un seul endroit, en une seule troupe, en une seule formation et sur une seule hauteur, il aurait mis l'ennemi en déroute, et ce n'est pas lui qui aurait été vaincu.

— Est-il probable que c'est Cuscraid Mend Macha, fils de Conchobar, qui est venu d'Inis Cuscraid ? — Ce n'est pas probable, dit Fergus, car c'est le fils du haut roi. Il n'y a rien qu'il ne fasse pour son honneur. Car si c'était lui qui était venu, il serait venu avec lui des fils de rois et des princes royaux qui sont en sa compagnie et lui vendent leurs services de mercenaires. Et quand bien même auraient été contre lui au même endroit, en une seule troupe, en une seule formation, en un seul campement, sur une seule hauteur, les hommes d'Irlande, les hommes d'Écosse, les Bretons et les Saxons, il leur aurait livré bataille, il aurait mis l'ennemi en déroute, et ce n'est pas lui qui aurait été vaincu.

— La question est alors : est-ce Eogan, fils de Durthacht, roi de Fernmag, qui est venu à nous ? — Ce n'est pas probable,

car si c'était lui qui était venu, les meilleurs des hommes de Fernmag seraient venus avec lui, il aurait livré bataille, il aurait mis l'ennemi en déroute, et ce n'est pas lui qui aurait été vaincu[46].

— La question est alors : de qui est-il probable qu'il soit venu jusqu'à nous ? Il est probable que c'est Celtchar, fils d'Uthechar ? — Ce n'est pas probable. Il est regrettable de le dénigrer en son absence : il est la pierre de destruction de l'ennemi de la province, la tête de la résistance à tous, la porte de bataille des Ulates. Et quand bien même auraient été contre lui en un seul endroit, en une seule troupe, en un seul campement et sur une seule hauteur tous les hommes d'Irlande, de l'ouest à l'est et du sud au nord, il leur aurait livré bataille, il aurait mis l'ennemi en déroute, et ce n'est pas lui qui aurait été vaincu.

— La question est alors : de qui est-il probable qu'il soit venu jusqu'à nous ? — Je ne le sais guère, si ce n'est pas le petit garçon qui est venu, mon propre fils adoptif et le fils adoptif de Conchobar, celui que l'on nomme le Chien de Culann le forgeron. — En vérité, dit Ailill, j'ai entendu parler par vous de ce petit garçon une autre fois à Cruachan. Qu'en est-il maintenant de l'âge de ce petit garçon ? — Ce n'est pas du tout son âge qui est le plus dangereux en lui, dit Fergus, car les exploits de ce petit garçon étaient déjà virils en un temps où il était plus jeune qu'au temps où il est maintenant. — Comment cela se fait-il ? dit Medb. Y a-t-il aussi maintenant chez les Ulates un héros de son âge qui soit plus dangereux que lui ? — Nous n'avons pas trouvé de loup plus assoiffé de sang, ni de héros plus téméraire, ni de compagnon du même âge qui atteigne le tiers ou le quart de la valeur de Cuchulainn. On ne trouvera pas, dit Fergus, un héros qui lui soit égal, ou un marteau à écraser, ou un jugement sur des troupes fières, ou un combat de valeur qui soit plus digne que Cuchulainn. On ne trouvera personne qui ait son âge, sa taille, sa croissance, sa beauté, sa forme et son éloquence, sa cruauté, son art du jeu, sa valeur aux armes, sa chasse, son attaque, sa recherche, sa destruction, sa façon de déranger, son vacarme, sa rapidité, sa fureur et son impétuosité, et le jeu de neuf hommes sur chaque [pointe de] cheveu au-dessus de lui,

comme Cuchulainn. — Nous ne l'estimons pas beaucoup, dit Medb, il n'a qu'un seul corps, il esquive les blessures, il évite d'être attaqué. On lui accorde l'âge d'une fille nubile, et ce jeune petit démon imberbe dont tu parles ne résistera pas à des hommes éprouvés. — Ce n'est pas vrai, dit Fergus, car les exploits de ce petit garçon étaient déjà ceux d'un homme quand il était plus jeune qu'au temps où il est [maintenant]. »

7. LES EXPLOITS D'ENFANCE DE CUCHULAINN

[C'EST ICI QUE] COMMENCENT LES EXPLOITS D'ENFANCE DE CUCHULAINN[47]

« Car ce garçon a été nourri dans la maison de son père et de sa mère à Airgdig dans la plaine de Murthemne[48], et on lui raconta les histoires des jeunes garçons d'Emain[49]. Car c'est ainsi que Conchobar jouissait de la royauté, après que le roi eut pris la royauté, c'est-à-dire que, quand il se levait, il réglait en premier les questions et les affaires de la province. Après quoi, il partageait le jour en trois : le premier tiers tout d'abord à regarder les jeunes garçons jouer leurs jeux d'adresse et de jet, le deuxième tiers du jour à jouer aux dames et aux échecs, et le troisième tiers à prendre de la nourriture et de la boisson, jusqu'à ce que le sommeil saisît chacun, avec en outre des chanteurs et des musiciens pour l'endormir.

« Bien que je sois en exil de lui, j'en donne ma parole, dit Fergus, qu'il n'y a pas en Irlande ou en Écosse de guerrier semblable à Conchobar.

« Et on raconta à ce garçon les récits des jeunes garçons et de la troupe des jeunes garçons d'Emain, et le petit garçon dit à sa mère qu'il irait à ses jeux dans la plaine des jeux d'Emain. "C'est trop tôt pour toi, ô petit garçon, dit la mère, jusqu'à ce qu'aille avec toi l'un des guerriers d'Ulster, ou bien l'une des escortes de Conchobar, pour confier ta protection et ta sauvegarde à la

troupe de garçons. — Cela est bien long pour moi, ô mère, dit le petit garçon, et je n'attendrai pas, mais enseigne-moi à quel endroit est Emain. — C'est loin de toi, dit la mère, l'endroit où cela est. Il y a Sliab Fuat entre toi et Emain. — J'en ferai une estimation", dit-il.

« Le garçon partit et il prend ses jouets : son bâton à lancer de bronze et sa balle d'argent, il prend ses petites javelines et il prend son épieu de jeu à l'extrémité brûlée, et il commence avec eux à raccourcir son chemin. Il donna un coup de bâton à la balle si bien qu'elle fit un bond loin de lui. Il lança aussi son bâton à nouveau pour frapper si bien que le bond qu'elle fit ne fut pas plus petit que le premier. Il lança ses javelines et il lança son bâton, il saisit sa balle et il saisit ses javelines, et l'extrémité de son épieu de jeu n'avait pas atteint le sol qu'il en saisissait la pointe dans l'air.

« Il s'avança vers la place libre d'Emain, à l'endroit où étaient les jeunes garçons. [Il y avait] trois cinquantaines de jeunes garçons autour de Follomain, fils de Conchobar, [occupés] à leurs tours dans la prairie d'Emain. Le petit garçon s'avança dans la place de jeu au milieu d'eux, et il envoya la balle avec ses deux pieds loin d'eux, et il ne la laissa pas aller au-delà de la hauteur de son genou, et il ne la laissa pas aller plus bas que sa cheville. Il la pressa et la tint fermement de ses jambes, et aucun d'entre eux ne parvint à lancer son bâton ni à porter un coup ou un jet ou un toucher sur elle, et il l'envoya loin d'eux par-delà la limite du but.

« Tous le regardent alors ensemble. Ils étaient en étonnement et en admiration. "Bien, ô jeunes garçons, dit Follomain, fils de Conchobar, jetez-vous tous sur celui-là et sa mort viendra par moi, car c'est un interdit pour vous qu'un jeune garçon vienne à votre jeu sans qu'on vous ait confié sa protection, et jetez-vous tous sur lui en une seule fois, puisque nous savons que celui-là est [un] des fils des guerriers d'Ulster, afin qu'ils ne prennent pas l'habitude de venir à votre jeu sans qu'on vous ait confié sa protection ou sa sauvegarde."

« C'est alors qu'ils se précipitèrent tous sur lui en une seule fois. Ils lancèrent leurs trois cinquantaines de bâtons vers le som-

met de la tête du garçon. Il leva son unique bâton de jeu et il écarta les trois cinquantaines de bâtons. Ils lancèrent ensuite les trois cinquantaines de balles en visant le petit garçon. Il leva les bras, les avant-bras et les paumes [de ses mains] et il écarta les trois cinquantaines de balles. Ils lui lancèrent alors les trois cinquantaines d'épieux de jeu à l'extrémité brûlée. Le garçon leva son petit bouclier de bois et il écarta les trois cinquantaines d'épieux. C'est alors qu'il se jeta parmi eux. Il jeta cinquante fils de roi à terre sous lui.

« Cinq d'entre eux, dit Fergus, vinrent entre moi et Conchobar, à l'endroit où nous étions en train de jouer aux échecs, à savoir sur le Cennchaem, sur la place d'Emain. Le petit garçon alla après eux pour les abattre. Conchobar saisit le poignet du petit garçon. "Mais je vois que ce n'est pas aimablement que tu traites, ô petit garçon, la troupe de garçons. — J'ai une grande raison à cela, dit le petit garçon, je n'ai pas trouvé l'honneur d'un hôte, bien que je fusse venu de terres lointaines, après être arrivé à la troupe de garçons. — Qu'est-ce ? Qui es-tu ? dit Conchobar. — Je suis le petit Setanta[50], fils de Sualtam, fils de Dechtire, ta propre sœur, et ce n'est pas avec toi que je pensais trouver mon martyre ainsi. — Qu'est-ce donc, petit garçon ? dit Conchobar, ne connais-tu pas l'obligation qui est faite à la troupe de jeunes garçons, que c'est un interdit pour eux qu'un garçon vienne vers eux, sur leur terrain, sans qu'on leur ait confié sa protection ? — Je ne le savais pas, dit le petit garçon ; si je l'avais su, j'aurais été sur mes gardes devant eux. — Bien, ô jeunes garçons, dit Conchobar, prenez sur vous la protection du petit garçon. — Bien sûr", dirent-ils.

« Le petit garçon alla sous la protection de la troupe de garçons. C'est alors que les mains le lâchèrent, et il se jeta parmi eux à nouveau. Il jeta cinquante fils de rois d'entre eux à terre sous lui. Leurs pères étaient d'avis qu'il leur aurait donné la mort. Ce ne fut pas cela, mais il les mit dans un grand abasourdissement par les coups sur le front et les coups de milieu et les coups en longueur puissants. "Mais, dit Conchobar, que veux-tu encore d'eux ? — J'en jure [par] les dieux que j'adore, à moins qu'ils ne viennent sous ma protection et sous ma sauvegarde, je ne lèverai

pas la main de dessus eux qu'ils ne soient tous à terre. — Bien, petit garçon, prends sur toi la protection de la troupe de garçons. — Bien sûr", dit le petit garçon. Et c'est alors que la troupe de garçons vint sous sa protection et sous sa sauvegarde[51].

« Un petit garçon qui a fait ces exploits, dit Fergus, au bout de la cinquième année après sa naissance, si bien qu'il a vaincu les fils des héros et des guerriers à la porte de leurs habitations et de leurs propres forteresses, il n'y a pas nécessité de s'étonner ou d'admirer parce qu'il vient à la frontière du pays limitrophe, même s'il coupe la fourche à quatre branches, même s'il tue un homme ou deux, ou trois, ou quatre, au moment où dix-sept années sont pleines de lui, pour la razzia des vaches de Cooley[52]. »

CI-DESSOUS LE MEURTRE PAR CUCHULAINN DU CHIEN DU FORGERON ET CE POURQUOI IL S'APPELLE CUCHULAINN

C'est alors que parla Cormac Condlongas, fils de Conchobar : « Ce petit garçon a fait à nouveau un second exploit l'année suivante. — Quelle sorte d'exploit ? dit Ailill. — Culann le forgeron était dans le territoire d'Ulster, il prépara un festin pour Conchobar et il vint à Emain pour l'inviter. Il lui dit qu'il devait venir avec un petit nombre [d'hommes] seulement, à moins que ne vînt un hôte véritable avec lui, parce qu'il ne possédait ni terre ni bien, [mais] seulement ses marteaux, ses enclumes, ses poings et ses pinces. Conchobar dit qu'un petit nombre seulement irait chez lui[53].

« Culann alla vers sa forteresse pour arranger et préparer la boisson et la nourriture. Conchobar siégea à Emain jusqu'au moment du départ, jusqu'à ce que vînt la fin du jour. Le roi prit son vêtement autour de lui et alla prendre congé de la troupe de jeunes garçons. Conchobar alla dans la prairie et il vit quelque chose qui lui était inhabituel : trois cinquantaines de garçons à un bout de la prairie et un seul garçon à l'autre bout. Et le garçon [qui était seul] remportait la victoire du but et du lancer sur les trois cinquantaines de jeunes garçons. Quand ils en furent au

jeu du trou[54], car c'est le jeu du trou que l'on faisait dans la prairie d'Emain, et que ce fut à eux de lancer et à lui de défendre, il mettait les trois cinquantaines de balles à l'extérieur du trou et rien ne parvenait au-delà de lui dans le trou. Quand ce fut à eux de défendre et que ce fut à lui de lancer, il mit les trois cinquantaines de balles dans le trou sans erreur. Quand ils furent au jeu de s'enlever les vêtements, il leur enleva leurs trois cinquantaines d'habits, et tous ensemble ils n'enlevèrent pas la broche de son manteau. Quand ils furent à la lutte, il mit ces trois mêmes cinquantaines à terre sous lui, et, tous ensemble autour de lui, ils n'atteignaient pas le nombre pour le saisir [et le jeter à terre].

« Conchobar dit en regardant le petit garçon : "Eh bien ! dit Conchobar, heureux est le pays d'où est venu le petit garçon que vous voyez, si les exploits d'hommes sont chez lui comme sont les exploits du jeune garçon. — Il ne convient pas de dire cela, dit Fergus, comme le petit garçon grandira, ses exploits d'homme grandiront [pareillement]. Que le petit garçon soit appelé à nous, si bien qu'il viendra avec nous à la boisson et au festin auquel nous allons." On appela le petit garçon devant Conchobar. "Bien, ô petit garçon, dit Conchobar, viens avec nous à la boisson et au festin auquel nous allons. — Je n'irai pas, dit le petit garçon. — Qu'est-ce que cela ? dit Conchobar. — Parce que la troupe de garçons n'est pas rassasiée de tours, de jeux et de gaieté, et je ne les quitterai pas avant qu'ils ne soient rassasiés de jeux. — C'est trop long pour nous d'être avec toi à t'attendre. — Allez devant nous, dit le petit garçon, et j'irai à votre suite. — Mais tu ne connais pas du tout le chemin, dit Conchobar. — Je prendrai la trace de la troupe, des chevaux et des chars[55]."

« Et ensuite Conchobar vint à la maison de Culann le forgeron. Et le roi fut reçu et accueilli en hôte [royal] selon les degrés, les arts, les droits, la noblesse et les coutumes. On disposa sous eux de la litière et des roseaux frais. Ils se prirent de boisson et de gaieté. Culann demanda à Conchobar : "Bien, ô roi, as-tu ordonné à quelqu'un cette nuit de venir à ta suite à la forteresse ? — Je n'ai ordonné à personne", dit Conchobar car il ne se souvenait plus du petit garçon qu'ils avaient appelé après eux. "Pour-

quoi ? dit Conchobar. — J'ai un bon chien de combat, et, dès qu'on lui a détaché sa chaîne, il n'est personne qui oserait s'approcher avec lui de cette trente-centaines ou rôder ou venir, car il ne connaît personne d'autre que moi-même. Il a la force de cent hommes pour vigueur." Conchobar dit alors : "Qu'on ouvre la forteresse au chien pour qu'il protège la trente-centaines." On détacha la chaîne du chien de combat, et il fit un tour rapide de la trente-centaines. Il vint vers l'endroit où il était habituellement à garder la ville, et voici qu'il était là, la tête sur les pattes, et c'était sauvage, barbare, furieux, ardent, rude, guerrier, que celui qui était là.

« Pour ce qui est de la troupe des garçons qui étaient à Emain, quand ce fut pour eux le moment de se séparer, chacun d'eux alla à la maison de son père et de sa mère, de sa mère adoptive et de son père adoptif. Le petit garçon prit ensuite la trace de la troupe jusqu'à ce qu'il atteignît la maison de Culann le forgeron. Il se mit à se raccourcir le chemin devant lui avec ses jeux. Quand il arriva dans la prairie de la forteresse où étaient Culand et Conchobar, il lança tous ses jeux devant lui, excepté sa balle. Le chien de combat remarqua le petit garçon et aboya sur lui, si bien que l'aboiement du chien de combat fut entendu par tous les cantons. Et ce n'était pas partager pour un festin qu'était son désir, mais l'avaler en une seule fois par tout le coffre de sa poitrine, sur toute la largeur de son gosier et par les tuyaux de sa poitrine. Le garçon n'avait rien de convenable pour se défendre, mais il lança devant lui la balle en un jet qui atteignit le gosier du cou du chien, si bien qu'il emporta tout ce qu'il avait d'entrailles à l'intérieur par la porte de derrière. Et il le saisit par deux pattes et le lança contre un pilier tout autour, si bien que ses morceaux séparés touchèrent terre.

« Conchobar entendit l'aboiement du chien de guerre. "Douleur, ô guerriers, dit Conchobar, nous ne sommes pas venus en bien boire à ce festin. — Qu'y a-t-il ? dit chacun. — Le petit garçon qui est venu à ma suite, le fils de ma sœur, Setanta, fils de Sualtam, il a été abattu par le chien." Tous les Ulates pleins de gloire se levèrent en une seule fois. Bien que la porte de la ville fût ouverte, chacun alla droit devant soi au-dehors par-des-

sus la palissade de la forteresse. Et si lestement que vînt chacun, c'est Fergus qui arriva le plus vite, et il souleva le petit garçon de terre sur le haut de ses épaules, et il l'emmena à reconnaître à Conchobar. Et Culand sortit et vit son chien de combat dans ses morceaux séparés. Il sentit les coups de son cœur contre ses côtes. Il rentra alors à l'intérieur de la forteresse.

« "Bonne est ta venue, ô petit garçon, dit Culand, à cause de ta mère et de ton père, et non pas bienvenue à cause de toi-même. — Qu'as-tu donc avec le garçon ? dit Conchobar. — Ce n'est pas pour mon bien que tu es venu consommer ma boisson et manger ma nourriture, car c'est un bien perdu cette fois-ci que mon bien, et c'est une vie à l'extérieur que ma vie. Le serviteur que tu m'as enlevé était bon, puisqu'il me gardait mes bêtes, mes troupeaux et mes biens. — Ne sois pas du tout méchant, ô mon père Culand, dit le petit garçon, car je vais porter un jugement juste dans cela. — Quel jugement vas-tu porter sur cela, ô garçon ? dit Conchobar. — S'il existe en Irlande un jeune chien de la race de ce chien, il sera élevé par moi jusqu'à ce qu'il soit capable comme son père. Dans l'intervalle, je serai le chien qui protégera ses troupeaux, ses biens et sa terre. — Tu as bien porté ton jugement, ô petit garçon, dit Conchobar. — En vérité, nous n'en n'aurions pas porté un, dit Cathbad, qui eût été meilleur. Pourquoi ne t'appellerait-on pas Cu Chulaind à la suite de cela ? — Non, dit le petit garçon, je préfère mon nom, Setanta, fils de Sualtam. — Ne dis pas cela, ô petit garçon, dit Cathbad, car quand les hommes d'Irlande et d'Écosse entendront ce nom, les hommes d'Irlande et d'Écosse auront la bouche pleine de ce nom. — Il sera donc bon pour moi, quel que soit celui que j'aurai pour nom", dit le petit garçon, si bien qu'à partir d'alors, il lui resta ce nom célèbre, à savoir Cuchulainn, puisqu'il avait tué le chien qui était chez Culand le forgeron.

« Un petit garçon qui a accompli cet exploit, dit Cormac Condlongas fils de Conchobar, au bout de six ans après sa naissance, puisqu'il tua le chien de combat que ni troupe ni compagnie n'osait approcher dans la trente-centaines, il n'y a pas nécessité de s'étonner ou d'admirer, même s'il vient à la frontière du pays limitrophe, même s'il coupe la fourche à quatre branches

et même s'il tue un homme ou deux, ou trois, ou quatre, au moment où dix-sept années sont pleines de lui pour la razzia des vaches de Cooley. »

LE MEURTRE DES TROIS MAC NECHTA
SCENE CI-DESSOUS

« Le petit garçon fit un troisième exploit encore au bout de l'année suivante, dit Fiachu fils de Feraba. — Quel exploit a-t-il fait ? dit Ailill. — Cathbad le druide était en train de dispenser [l'enseignement] à ses élèves, au nord-est d'Emain, et huit élèves étaient de rang de science druidique en sa présence. L'un d'eux demanda à son tuteur[56] quels étaient le signe et le présage du jour où ils étaient, s'ils étaient bons ou s'ils étaient mauvais. Voici que Cathbad dit qu'un petit garçon qui prendrait les armes [ce jour-là] serait brillant et serait célèbre, [mais] que sa vie serait courte et ne durerait pas. Il entendit cette chose-là, et il était cependant à ses tours de jeu au sud-ouest d'Emain. Il jeta tous ses jouets loin de lui et il entra dans la maison de repos de Conchobar. "Que tout te soit bien, ô roi des Féné[57], dit le petit garçon. — Cette adresse est une adresse quand on demande quelque chose à quelqu'un. Que désires-tu, ô petit garçon ? dit Conchobar. — Prendre les armes, dit le petit garçon. — Qui t'a enseigné, ô petit garçon ? dit Conchobar. — Cathbad le druide, dit le petit garçon. — Celui-là ne te tromperait pas", dit Conchobar.

« Conchobar lui donna deux lances, une épée et un bouclier. Le petit garçon jeta, brandit et utilisa correctement et secoua les armes, si bien qu'il en fit des petits morceaux et qu'il les brisa. Là où étaient les quatorze armes qui étaient chez Conchobar à Emain pour équiper les jeunes gens et les garçons, quand un garçon d'entre eux prenait les armes, si bien que c'était Conchobar qui lui donnait ses armes offensives — et c'était pour lui la victoire de la valeur —, ce petit garçon cependant en fit de petits morceaux et les brisa toutes. "Ces armes en vérité ne sont pas bonnes, ô mon père Conchobar, dit le petit garçon, ma dignité

ne vient pas de cela." Conchobar apporta ses deux propres lances, son bouclier et son glaive. Il les lança, les jeta, les secoua et les mania correctement, si bien que leur extrémité vint près du manche. Il ne brisa pas les armes et elles le satisfirent. "Ces armes sont bonnes, en vérité, dit le petit garçon, et c'est ce qui me convient. — Heureux le roi dont ce sont les armes et l'équipement ; heureux le pays d'où il vient."

« Et voici que le druide Cathbad vint dans la tente et dit : "Sont-ce les armes que celui-là a reçues ? dit Cathbad. — Cela est certain, en vérité, dit Conchobar. — Je ne désirais pas que le fils de ta mère les prît en ce jour, dit Cathbad. — Qu'est-ce ? N'est-ce pas toi qui l'as enseigné ? dit Conchobar. — Ce n'est pas moi, en vérité, dit Cathbad. — Que te prend-il, nain démoniaque ? dit Conchobar, est-ce un mensonge que tu nous as apporté ? — Ne sois pas méchant cependant, ô mon père Conchobar, dit le petit garçon, car c'est lui-même qui m'a enseigné, puisqu'un élève a demandé quel était le signe du jour, et il a dit qu'un petit garçon qui prendrait les armes serait brillant et serait célèbre, [mais] que sa vie serait courte et de peu de durée. Grande est la célébrité, quand bien même je ne serais qu'un seul jour et une seule nuit dans le monde, pourvu que mes récits et mes voyages restent après moi. — Bien, ô petit garçon, monte dans un char, car cela est pour toi dans le même [signe][58]."

« Il monta dans un char. Et ce même char dans lequel il vint encore, il le jeta et le secoua autour de lui, si bien qu'il en fit des petits morceaux et qu'il le brisa. Il alla dans un deuxième char, si bien qu'il en fit des petits morceaux et qu'il le brisa de la même manière. Il fit des petits morceaux encore du troisième char. À l'endroit où étaient les dix-sept chars pour équiper la troupe de garçons et les jeunes gens chez Conchobar à Emain, le petit garçon en fit des petits morceaux et les brisa tous, et ils ne le satisfirent pas. "Ces chars-ci ne sont pas bons, ô mon père Conchobar, dit le petit garçon, ma dignité ne vient pas de cela. — Où est Ibar, fils de Riangabair ? dit Conchobar. — Je suis ici, dit Ibar. — Prends avec toi mes deux chevaux pour celui-là et attelle mon char." Le petit garçon monta dans le char. Il secoua le char tout autour de lui. Il lui convint et il ne le brisa pas. "Ce

char est bon, en vérité, dit le petit garçon, et ceci est mon char convenable.

« — Bien, ô petit garçon, dit Ibar, laisse les chevaux à leur pâture pour cette fois-ci. — C'est encore trop tôt, ô Ibar, dit le petit garçon, conduis-nous autour d'Emain aujourd'hui, {car} c'est aujourd'hui le premier jour que j'ai pris les armes, afin que j'aie la victoire de la valeur." Ils vinrent trois fois autour d'Emain. "Laisse les chevaux à leur pâture cette fois-ci, ô petit garçon, dit Ibar. — C'est encore trop tôt, ô Ibar, dit le petit garçon, conduis-nous afin que la troupe de garçons me bénisse, car c'est aujourd'hui le premier jour que j'ai pris les armes." Ils avancèrent donc à la place où était la troupe de garçons. "Celui-là a reçu les armes, dit chacun. — Ceci est bien certain. — Que ce soit pour la victoire et pour le premier sang et pour le triomphe. Mais c'était trop tôt pour que tu prisses les armes, puisque tu te sépares de nous dans nos tours de jeu. — Je ne me sépare pas du tout de vous, mais c'est à cause d'un signe que j'ai pris les armes aujourd'hui.

« — Laisse, ô petit garçon, les chevaux à leur pâture pour cette fois-ci, dit Ibar. — Il est encore trop tôt, ô Ibar, dit le petit garçon. Et cette grande route qui va au-delà de nous, de quel côté va-t-elle ? dit le petit garçon. — Qu'as-tu avec elle ? dit Ibar. Mais je vois que tu es un homme de bonnes manières, ô petit garçon, dit Ibar. — Je voudrais bien, ô petit fils, demander la route principale de la province, à quelle distance va-t-elle ? — Elle va jusqu'au Gué de la Veille, en Sliab Fuait, dit Ibar. — Pourquoi l'appelle-t-on Gué de la Veille, le sais-tu ? — Je le sais, en vérité, dit Ibar : un bon guerrier des Ulates s'y tient pour veiller et protéger et pour que des guerriers étrangers ne viennent pas chez les Ulates les provoquer au combat, si bien que c'est le guerrier qui est garant du combat pour toute la province. Quand encore des gens d'art mécontents des Ulates s'en vont de la province, c'est lui qui leur offre des trésors et des cadeaux pour l'honneur de la province. Quand encore des gens d'art viennent dans le pays, c'est lui l'homme qui est leur garant, si bien qu'ils recevront la faveur de Conchobar et de sorte que leurs poèmes et leurs chants soient pris à Emain dès leur arrivée. — Sais-tu qui

est aujourd'hui à ce gué ? — Je le sais en vérité, dit Ibar : Conall Cernach, héros victorieux, fils d'Amorgen, roi des guerriers d'Irlande, dit Ibar. — Emmène-nous, ô petit fils, jusqu'à ce que nous atteignions le gué."

« Ils avancèrent alors jusqu'au rivage du gué où était Conall. "Celui-là a reçu les armes ? dit Conall. — Bien sûr, dit Ibar. — Que ce soit pour la victoire et pour le triomphe et pour le premier sang, dit Conall, mais c'est trop tôt que tu as pris les armes, puisque tu n'es pas encore fait pour les exploits. Si c'était une garantie dont avait besoin celui qui viendrait ici, dit Conall, tu serais une garantie pleine chez les Ulates, tous les jeunes gens et tous les nobles de la province se lèveraient pour te combattre. — Que fais-tu ici, ô père Conall ? dit le petit garçon. — Garder la province ici et veiller sur elle, ô petit garçon, dit Conall. — Va-t'en à la maison cette fois-ci, ô père Conall, dit le petit garçon, et tu me laisseras ici monter la garde et veiller sur la province. — Non, ô petit garçon, dit Conall, tu n'es pas capable de contestation devant un bon guerrier jusqu'à maintenant. — J'irai alors vers le sud, dit le petit garçon, jusqu'à Fertais Locha Echtrann, pour voir si je trouve aujourd'hui à ensanglanter mes mains sur un ami ou un ennemi. — J'irai, ô petit garçon, dit Conall, pour te protéger, afin que tu n'ailles pas seul dans le territoire limitrophe. — Non, dit le petit garçon. — J'irai en vérité, dit Conall, car les Ulates me reprocheraient de t'avoir laissé tout seul dans le territoire limitrophe."

« On prend les chevaux de Conall et on lui attelle son char. Il alla pour protéger le petit garçon. Quand Conall arriva à sa hauteur, il fut certain que, bien qu'une action sanglante lui convînt, Conall ne le laisserait pas la faire. Il prit à la surface de la terre une pierre [grosse comme la] main et qui lui remplissait la main. Il la lança devant lui à la longueur d'un coup vers le joug du char de Conall, et il lui brisa le joug de son char, si bien qu'ainsi Conall tomba à terre et que son omoplate sortit de ses épaules[59]. "Qu'est-ce que ceci, ô garçon ? dit Conall. — C'est moi qui l'ai lancé, pour savoir si mon coup est droit, ou surtout comment je lance, ou si j'ai ce qu'il faut pour un homme en armes. — Poison sur ton coup et poison sur toi-même. Même si tu laisses ta tête

avec tes ennemis cette fois-ci, je n'irai pas te protéger plus loin. — C'est ce dont je vous ai priés, dit-il, car c'est un interdit pour vous, chez les Ulates, que d'avancer après un accident à votre char." Conall alla vers le nord à nouveau, retournant vers le Gué de la Veille.

« En ce qui concerne le petit garçon, celui-ci alla vers le sud, vers Fertais Locha Echtrann. Il y fut jusqu'à ce que vînt la fin du jour. "Si nous osions te le dire, ô petit garçon, dit Ibar, il serait temps pour nous d'aller à Emain cette fois-ci, car on a commencé la distribution, le partage et la répartition [des boissons et des mets] à Emain depuis longtemps ; et il te revient une place choisie et il t'est donné chaque jour d'être entre les jambes de Conchobar, et il ne me revient que d'être parmi les domestiques et les jongleurs de la maison de Conchobar. Il est temps pour moi d'aller me colleter avec eux[60]. — Prends-nous donc les chevaux." Le cocher prit les chevaux, et le petit garçon alla dans le char. "Mais, ô Ibar, quelle est cette hauteur qui est là maintenant au nord ? dit le petit garçon. — C'est maintenant Sliab Moduirn, dit Ibar. — Et quel est ce carn blanc, là-bas, au sommet de la montagne ? — C'est le carn blanc de Sliab Moduirn, dit Ibar. — Mais ce carn-là est joli, dit le petit garçon. — Il est joli en vérité, dit Ibar. — Conduis-nous, ô petit fils, que nous atteignions ce carn là-bas. — Mais tu es un homme capable, et je vois que tu es difficile, dit Ibar. — Mais c'est ma première fois avec toi, et c'est ma dernière fois jusqu'à la fin du jugement si je reviens jamais à Emain."

« Ils allèrent jusqu'au sommet de la hauteur. "C'est bien ici, ô Ibar, dit le petit garçon. Enseigne-moi à connaître l'Ulster de chaque côté, car je n'ai pas du tout connaissance du pays de mon père Conchobar." Le serviteur lui enseigna l'Ulster de chaque côté. Il lui enseigna les collines et les sommets et les hauteurs de la province de chaque côté. Il lui enseigna les plaines et les villes et les châteaux de la province. "Cela est bien, ô Ibar, dit le petit garçon. Quelle est cette plaine avec des coins, des angles, des bordures et des vallées devant nous en direction du sud ? — Mag Breg, dit Ibar. — Enseigne-moi les constructions et les châteaux de cette plaine." Le serviteur lui enseigna : Tara et Tailtiu, Cle-

tech et Cnogba, et Brug Meic inn Ooc, et Dun Mac Nechta Scene. “Mais ne sont-ce pas ces Mac Nechta qui se vantent qu'il n'y a pas plus d'Ulates en vie qu'il n'en a été abattu par eux ? — C'est eux en vérité, dit le serviteur. — Conduis-moi jusqu'à Dun Mac Nechta, dit le petit garçon. — Malheur que tu dises cela, en vérité, dit Ibar, c'est une chose connue de nous que c'est une grande action de folie que de dire cela. Qui que ce soit qui aille, dit Ibar, ce n'est pas moi qui irai. — Tu iras vivant ou mort, dit le petit garçon. — C'est vivant que j'irai vers le sud, dit Ibar, et c'est mort que je serai laissé à côté du château que je sais, à savoir le château des Mac Nechta.”

« Ils s'avancèrent jusqu'à la forteresse. Et le petit garçon sauta du char dans la prairie. C'est ainsi qu'était la prairie de la forteresse. Il y avait dans elle un pilier entouré d'un anneau de fer, et c'était un anneau de vaillance. Il y avait une inscription en ogam sur la base, et l'inscription était que : qui que ce soit qui vînt dans la prairie, s'il était armé, c'était un interdit pour lui que de quitter la prairie sans provoquer au combat singulier[61]. Le petit garçon lut l'inscription et mit ses deux bras autour du pilier. Tel que le pilier était avec son anneau, il le jeta dans l'eau, si bien qu'une vague vint sur lui[62]. “Il nous semble, dit Ibar, que ce n'est pas mieux que si le pilier était resté là où il était. Et nous savons que tu trouveras dans cette prairie ce que tu cherches dans cette expédition, à savoir les signes de la mort, du périssement et du trépas. — Bien, ô Ibar, prépare-moi les couvertures du char et la peau pour que je trouve un peu de sommeil léger. — C'est un malheur que tu dises cela, en vérité, dit le serviteur, car ceci est un pays ennemi et ce n'est pas une prairie de divertissement.” Le serviteur prépara les couvertures du char et la peau. Le petit garçon se mit à dormir dans la prairie.

« Et voici que vint l'un des fils de Nechta dans la prairie, c'est-à-dire Foill Mac Nechta. “Ne dételle pas du tout les chevaux, ô serviteur, dit Foill. — Je ne les dételle pas du tout, dit Ibar, j'ai encore les traits et les guides à la main. À qui sont donc les chevaux ? dit Foill. — Les deux chevaux de Conchobar, dit le serviteur, les deux têtes tachetées. — Je les reconnais à cela. Et qui a emmené les chevaux jusqu'ici en territoire limitrophe ? —

Un gentil petit garçon qui a reçu les armes chez nous, dit le serviteur, et qui est venu jusqu'en territoire limitrophe pour montrer sa forme. — Ce n'est pas pour une victoire ou pour un triomphe, dit Foill ; si je savais qu'il était capable d'exploits, c'est mort qu'il retournerait vers le nord, en direction d'Emain, et ce n'est pas vivant. — Il n'est pas capable d'exploits, en vérité, dit Ibar, il n'est pas convenable, s'il faut seulement le nommer ainsi ; il est dans la septième année après sa naissance."

« Le petit garçon leva alors sa face de terre. Il se mit la main sur le visage et il se transforma en une balle ronde et pourpre depuis le sommet de la tête jusqu'à terre. "Je suis capable d'exploits, en vérité, dit le petit garçon. — Il me semble plus que tu ne le dis que tu n'es pas capable d'exploits. — Cela te semblera si nous nous rencontrons dans le gué, mais va chercher tes armes puisque je vois que c'est lâchement que tu es venu, car je ne tue pas les cochers ou les valets ou les gens sans arme." L'homme se précipita vers ses armes. "Il est convenable pour toi de nous protéger de celui-là, ô petit garçon, dit Ibar. — Pourquoi donc ? dit le petit garçon. — Foill Mac Nechta est l'homme que tu vois, et aucune pointe, aucune arme, aucun tranchant ne lui fera de mal. — Ce n'est pas à moi qu'il te convient de dire cela, ô Ibar, dit le petit garçon. Je mettrai la main pour lui à mon bâton de jeu, c'est-à-dire à la pomme de fer deux fois fondue, et elle l'atteindra au plat de son bouclier et de son front, et elle emportera aussi lourdement la pomme de sa cervelle à travers sa nuque, si bien qu'elle fera une passoire à travers sa tête vers l'extérieur et si bien que les lumières des airs seront visibles à travers sa tête." Foill Mac Nechta sortit. Il [le petit garçon] mit la main à son bâton de jeu et lança devant lui un coup si bien qu'il atteignit le plat de son bouclier et le plat de son front et qu'il emporta aussi lourdement la pomme de sa cervelle à travers sa tête vers l'extérieur et que les lumières des airs furent visibles à travers sa tête. Et il lui enleva la tête du cou.

« Le deuxième fils sortit dans la prairie, Tuachall Mac Nechta. "Mais je vois que tu t'en vanterais, dit Tuachall. — Je ne me vanterai d'abord pas d'avoir tué un seul guerrier. — Tu ne te vanteras pas cette fois-ci car tu vas tomber devant moi. — Cours

chercher tes armes, car c'est lâchement que tu es venu [sans armes]." L'homme se précipita vers ses armes. "Il est convenable pour toi de nous protéger de celui-là, ô petit garçon. — Pourquoi ? dit le petit garçon. — Tuachall Mac Nechta est l'homme que tu vois. Si tu ne l'atteins pas au premier coup ou au premier jet ou au premier contact, tu ne l'atteindras pas à cause de la malice et de l'adresse avec laquelle il évite la pointe des épées. — Ce n'est pas à me dire, ô Ibar, dit le petit garçon, je mettrai la main à la lance impétueuse de Conchobar, la lance pleine de poison : elle traversera son bouclier au-dessus de sa poitrine, elle le brisera à travers les côtes de son flanc sur tout son long, et elle percera son cœur dans sa poitrine. Ce sera le coup d'un héros sans loi et non l'amitié d'un homme libre. Je ne serai pas une maison de guérison et de soin pour lui jusqu'à la fin du jugement." Tuachall Mac Nechta sortit dans la prairie, et le petit garçon mit la main à la lance impétueuse de Conchobar : elle atteignit le bouclier au-dessus de la poitrine et elle brisa les côtes dans son autre flanc sur tout son long après avoir percé son cœur dans sa poitrine. Il lui coupa la tête avant même qu'il eût touché la terre.

« Voici que sortit le plus jeune des enfants dans la prairie, c'est-à-dire Fandle Mac Nechta. "Stupides sont les gens qui se sont battus contre toi, dit Fandle. — Pourquoi ? dit le petit garçon. — Cours donc en bas, dans l'eau, à l'endroit où ton pied n'atteint pas le fond." Fandle se précipita dans l'eau. "Il est convenable pour toi de nous protéger de celui-là, ô petit garçon, dit Ibar. — Pourquoi donc ? dit le petit garçon. — Fandle Mac Nechta est l'homme que tu vois. Son nom lui vient de ce qu'il se meut dans la mer comme une hirondelle ou une belette. Les nageurs de la terre ne peuvent pas l'atteindre. — Ce n'est pas à moi qu'il convient de dire cela, ô Ibar, dit le petit garçon, la rivière est connue de toi, qui est chez nous, à Emain, Callman. Quand la troupe de garçons y est tout autour pour accomplir ses tours de jeu, et quand l'eau n'est pas sous eux, je porte un garçon sur chacune de mes paumes, et un garçon sur chacune de mes épaules, et je ne me mouille pas même la cheville sous eux." Ils en vinrent au combat sous l'eau, et le garçon mit ses avant-bras sur lui, si bien que la mer arriva à sa hauteur. Il lui porta un coup

de l'épée de Conchobar et il lui enleva la tête de son cou. Il laissa le tronc [aller] avec le courant et il emporta la tête.

« Ils allèrent ensuite à la forteresse et ils ravagèrent la ville et ils la brûlèrent, si bien que la hauteur des bâtiments ne dépassa pas celle des fondations. Ils retournèrent en direction de Sliab Fuait et ils emportèrent les trois têtes des Mac Nechta.

« Jusqu'à ce qu'ils vissent un troupeau de cerfs devant eux. "Que sont ces très nombreux animaux sauvages, ô Ibar ? dit le petit garçon. Est-ce que ce sont des animaux apprivoisés, ou sont-ce aussi des bœufs ? — Ce sont aussi des bœufs, dit Ibar, c'est un troupeau de cerfs qui se tient sous les couverts de Sliab Fuait. — Tourne-nous l'aiguillon sur les chevaux pour savoir si nous atteindrons l'un d'entre eux." Le cocher orienta l'aiguillon sur les chevaux. Les gros chevaux du roi ne pouvaient pas aller en même temps que les cerfs. Le petit garçon sortit du char et prit parmi eux deux cerfs rapides et forts. Il les attacha aux montants, aux traits et aux courroies du char.

« Ils s'avancèrent jusqu'à la plaine d'Emain, jusqu'à ce qu'ils vissent un troupeau de cygnes blancs devant eux. "Que sont ces oiseaux, ô Ibar ? dit le petit garçon. Sont-ils apprivoisés, ou est-ce aussi une espèce d'oiseaux ? — Ce sont des oiseaux en vérité, dit Ibar, un troupeau de cygnes qui sont venus des falaises, des rochers et des îles de la grande mer extérieure pour paître les plaines et les plateaux d'Irlande. — Qu'est-ce qui sera le plus glorieux, que ceux-là viennent vivants à Emain ou morts ? ô Ibar, dit le petit garçon. — Ce sera plus glorieux vivants, en vérité, dit Ibar, car jamais personne n'est arrivé à prendre des oiseaux vivants." Et voici que le garçon fit usage d'un petit art contre eux et qu'il saisit huit oiseaux. Il fit usage d'un grand art après cela et il saisit seize oiseaux. Il les attacha aux montants, aux traits, aux courroies, aux cordes et aux tentures du char.

« "Emporte avec toi les oiseaux, ô Ibar, dit le petit garçon. — Je suis en difficulté, dit Ibar. — Pourquoi donc ? dit le petit garçon. — J'ai beaucoup de raisons. Si je bouge de l'endroit où je suis, les roues de fer du char me couperont à cause de la virilité, de la force et de la vigueur de la marche des chevaux. Et si je bouge davantage, les bois des cerfs me perceront et me transper-

ceront. — Mais tu n'es donc pas un vrai héros, ô Ibar, car du regard dont je regarderai les chevaux, ils ne sortiront pas de la route droite. Et du coup d'œil que je lancerai aux cerfs, ils baisseront leurs têtes par peur de moi et par crainte de moi, et pour toi il est égal que ce soit devant leurs bois que tu marches."

« Ils avancèrent jusqu'à ce qu'ils atteignissent Emain. C'est alors que Lebarcham, cette fille d'Aue et Adarc, les remarqua : "Voici un homme en char, dit Lebarcham, et effrayante est sa venue. Les têtes de ses ennemis, rouges de sang, sont à côté de lui dans son char. De beaux oiseaux blancs restent près de lui dans son char ; des cerfs qui ne sont pas faits pour la course en char sont retenus prisonniers par lui par des chaînes et par les liens de la captivité ; et si l'on ne s'attend pas à lui, cette nuit, les guerriers d'Emain tomberont devant lui." Et la décision qu'ils prirent fut de faire sortir une troupe de femmes à la rencontre du jeune garçon, c'est-à-dire trois cinquantaines de femmes, c'est-à-dire dix et sept fois vingt femmes fières et rougissantes de leur nudité, toutes en une seule fois, avec devant elles la princesse des femmes, Scandlach, pour lui montrer leur nudité et leur pudeur.

« Toute la troupe de femmes sortit, et elles lui montrèrent leur nudité et leur pudeur. Le garçon cacha sa figure devant elles et dirigea son visage vers le char pour qu'il ne vît pas la nudité et la pudeur des femmes. Alors le jeune garçon fut levé de son char. On le porta dans trois cuves d'eau froide pour lui noyer sa fureur, et dans la première cuve le petit garçon fit sauter les planches et les cercles de la cuve comme une coquille de noix autour de lui. Dans la deuxième cuve, l'eau aurait bouilli haut comme le poing[63]. Dans la troisième cuve, l'un supportait la chaleur et l'autre ne la supportait pas. Voici que la fureur du jeune garçon diminua et qu'on lui passa ses vêtements. Ses formes lui vinrent, et il se transforma en une roue pourpre depuis le sommet de la tête jusqu'à terre.

« Sept doigts à chacun de ses pieds et sept doigts à chacune de ses mains, sept pupilles dans chacun de ses deux royaux et sept gemmes de l'éclat de l'œil en particulier dans chaque pupille. Quatre fossettes sur chacune de ses deux joues : une fossette bleue, une fossette pourpre, une fossette verte, une fossette jaune.

Cinquante tresses de cheveux blonds d'une oreille à l'autre comme le peigne d'un bouleau ou comme les aiguilles d'or brillant vers le visage du soleil. Une partie chauve sur lui, comme si une vache l'avait léché; un manteau vert sur lui avec une broche d'argent, une chemise tissée d'or sur lui, et le jeune garçon fut porté entre les jambes de Conchobar, et le roi se mit à caresser sa chevelure rasée.

« Un petit garçon qui a accompli ces exploits au bout de la septième année après sa naissance et qui a abattu les héros et les guerriers par lesquels étaient tombés les deux tiers des hommes d'Ulster, sans qu'ils aient trouvé vengeance pour eux jusqu'à ce que ce bourgeon s'ouvrît pour eux, il n'y a pas nécessité de s'étonner ou d'admirer, même s'il est venu en pays limitrophe, même s'il a tué un homme ou deux ou trois ou quatre, au temps où dix-sept années sont pleines pour la razzia des vaches de Cooley. »

Si bien que cela est quelque chose des exploits d'enfance de Cuchulainn lors de la razzia des vaches de Cooley, et l'avant-propos de l'histoire, et les noms des chemins et des marches de l'armée jusqu'à présent.

Le récit lui-même est ce qui suit maintenant.

8. LES PREMIÈRES HOSTILITÉS[64]

1. LE MEURTRE D'ORLAM

Les quatre provinces d'Irlande arrivèrent le lendemain matin sur Cruind (c'est-à-dire une montagne) à l'est. Cuchulainn les y avait précédés et il rencontra le cocher d'Orlam, le fils d'Ailill et de Medb. Il était à Tamlachta Orlaim au nord de Disert Lochait. Il était en train de couper des montants de char en houx dans la forêt. « Malheur, ô Laeg, dit Cuchulainn, la façon dont agissent les Ulates est téméraire, si c'est eux qui abattent la forêt de cette façon devant les hommes d'Irlande. Attends un peu ici jusqu'à ce que je sache qui abat la forêt de cette façon. » Cuchulainn y alla donc, et il rencontra le cocher. « Que fais-tu ici, ô garçon ? dit Cuchulainn. — Je suis, dit le garçon, en train de couper des montants de char en bois de houx, car nos chars se sont cassés en deux à la chasse de ce fameux daim, Cuchulainn, et par ta valeur, ô guerrier, aide-moi, afin que ce célèbre Cuchulainn ne vienne pas contre moi. — [Tu as] le choix, garçon, dit Cuchulainn : les cueillir ou les couper, l'un des deux. — Je les cueillerai, car c'est plus facile. » Cuchulainn se mit alors à les tailler. Il les passait par les fourches de ses pieds et de ses mains, contre leurs courbures et leurs nœuds, si bien qu'il les rendait droites et lisses, au point qu'une mouche n'aurait pas pu s'y tenir quand il les jetait. Le garçon le regarda alors. « Il me semble, en vérité, que ce n'est pas un travail convenable que je t'ai confié. Qui es-tu donc ? dit le garçon. — Je suis ce célèbre Cuchulainn dont tu parlais ce

matin. — C'est un grand malheur, vraiment, dit le garçon, je suis perdu à tout jamais. — Je ne te frapperai pas, ô garçon, dit Cuchulainn, car je ne tue ni les cochers ni les messagers ni les gens sans armes. Mais où est donc ton maître ? — Là-bas, près du fossé, dit le garçon. — Va-t'en le trouver, avec l'avertissement qu'il prenne garde. Car lorsque nous nous rencontrerons, il tombera devant moi. » Le cocher alla donc vers son maître, et aussi vite que le garçon allât, Cuchulainn l'atteignit encore plus vite ; il coupa la tête d'Orlam, il brandit la tête et la montra aux hommes d'Irlande.

2. LE MEURTRE DES TROIS MAC ARACH

Alors vinrent les trois Mac Arach[65], au gué près d'Arc Ciannach, au rendez-vous avec Cuchulainn, Lón, Uala et Diliu. Meslir, Meslaig et Meslethain [sont] les noms de leurs cochers. La raison pour laquelle ils venaient à cette rencontre avec Cuchulainn était que c'était de trop que les exploits qu'il avait accomplis contre eux le jour précédent, c'est-à-dire tuer les deux fils de Nera, fils de Nuatar, fils de Tacan, près d'Ath Gabla, abattre aussi Orlam, fils d'Ailill et de Medb, et montrer sa tête aux hommes d'Irlande. Ils tueraient Cuchulainn de la même façon et ils emporteraient sa tête avec eux pour l'exposer. Ils allèrent dans la forêt et ils coupèrent trois baguettes de coudrier [qu'ils mirent] dans les mains de leurs cochers afin qu'ils livrassent tous les six en même temps le combat contre Cuchulainn. Cuchulainn se tourna vers eux et leur coupa leurs six têtes[66]. Les Mac Arach tombèrent ainsi devant Cuchulainn.

3. LE COMBAT DE LETHAN CONTRE CUCHULAINN

Lethan vint alors à son gué de Nith dans le territoire de Conalle de Murthemne, pour se battre contre Cuchulainn. Il l'attaqua dans le gué. Áth Carpait est le nom du gué, à l'endroit

où ils se rencontrèrent, car leurs chars se brisèrent au combat dans le gué. C'est alors que tomba Mulcha, sur la colline entre les deux gués, si bien que l'endroit s'appelle désormais Guala Mulchi. C'est là que Cuchulainn et Lethan se rencontrèrent, et Lethan tomba devant Cuchulainn ; il lui sépara la tête du cou dans le gué et il la lui laissa, c'est-à-dire qu'il laissa la tête près du tronc[67], et c'est de là que vient le nom du gué désormais, à savoir Ath Lethain, dans le territoire de la Conalle de Murthemne.

4. LES HARPISTES

Vinrent alors les Cruitti Cainbili [« les Belles et Bonnes Harpes »] d'Ess Ruad pour les distraire. Mais il leur sembla qu'ils venaient pour renseigner les Ulates, et les troupes leur firent une chasse indescriptible, si bien qu'ils s'échappèrent sous la forme de cerfs près des rochers de Lia Mór[68]. Car même s'ils étaient nommés « les Belles et Bonnes Harpes », ils étaient des hommes avec un grand savoir, une grande science de la prophétie et du druidisme.

5. LA MORT DU FURET ET DE L'OISEAU APPRIVOISÉ

Cuchulainn menaça alors, là où il verrait Medb, de lancer une pierre contre elle et ce ne serait pas loin du côté de la tête. Cela fut vrai pour lui : là où il aperçut Medb, il lança contre elle une pierre de sa fronde, si bien qu'elle atteignit l'oiseau apprivoisé qui était sur son épaule, à l'ouest du gué. Medb traversa alors le gué, vers l'est, et il lança à nouveau une pierre de sa fronde contre elle, si bien qu'il tua le furet apprivoisé qui était sur son épaule à l'est du gué. Désormais Méde in Togmaill et Méde ind Eoin sont les noms de ces deux endroits, et Ath Srethe [« Gué de la Fronde »] est le gué où Cuchulainn lança une pierre de sa fronde[69].

6. L'AVERTISSEMENT DE LA MÓRRÍGAN

Les quatre grandes provinces d'Irlande arrivèrent le lendemain matin et elles se mirent à ravager Mag Breg et Mag Murthemne. Il vint à Fergus, son père adoptif, une pensée tranchante et coupante pour Cuchulainn. Il dit aux hommes d'Irlande de faire attention cette nuit-là car Cuchulainn viendrait à eux. Et il fit à nouveau sa louange, comme nous l'avons déjà écrite auparavant, et il fit un chant :

« Si Cuchulainn de Cúalnge vient contre vous,
avant les héros de la Branche Rouge,
des hommes seront sanglants
parce qu'ils auront ravagé Murthemne.

Il a entrepris une expédition, ce fut la plus longue,
jusqu'à ce qu'il atteignît les montagnes d'Arménie.
Il a osé un combat qui dépasse sa manière :
il a infligé une défaite aux seins-coupés [i.e. les Amazones].

Le plus difficile pour lui, ce fut
de faire sortir de leur camp les fils de Nechtan ;
le chien du forgeron, ce fut un acte de combat,
que de le tuer d'une seule main.

J'ai quelque chose [à dire], j'en parle,
à propos du fils de Dechtire :
ma conviction est, ce n'est pas faux,
que si vous ne l'atteignez pas, il viendra à vous. »

Après ce chant : c'est le même jour que le Brun de Cúalnge vint dans le territoire de Margine, avec autour de lui cinquante génisses des Ulates. Et il creusa ce qu'il avait foui, c'est-à-dire qu'il jeta par-dessus lui la terre des plantes. C'est le même jour que vint la Mórrígu, fille d'Ernmas des *síde*, si bien qu'elle fut

sur le pilier de Temair Cúalnge cependant qu'elle donnait un avertissement au Brun de Cúalnge contre les hommes d'Irlande[70]. Elle se mit à lui parler et voici ce qu'elle lui dit : « Bien, ô malheureux Brun de Cúalnge, dit la Mórrígan, fais attention, car les hommes d'Irlande vont venir à toi, et ils t'emmèneront à leur camp si tu ne fais pas attention. » Elle se mit ainsi à l'avertir et elle prononça à haute voix les paroles suivantes :

« Ne sait pas
le taureau inquiet.
[... ?]
de la rencontre, ce n'est pas incertain,
soupir de héros,

du corbeau qui ne dissimule pas.
Transpercer des ennemis.
J'ai un secret :
le noir l'apprendra.
[... ?]
des vagues de la mer,
de l'herbe verte [... ?]
la belle plaine aimable,
l'éclat des fleurs, la Bodb,
mugissement de vache,
corbeaux sauvages,
hommes morts,
un discours de souci,
victoire de Cúalnge
chaque jour,
pour la mort de grandes races.
Vois les gens
après la mort des gens,
ta propre mort ! »

7

Le Brun de Cúalnge alla [après avoir entendu ces paroles] vers Glenn na Samaisce [« la Vallée des Génisses »] en Sliab Culinn, avec cinquante de ses génisses autour de lui. Voici encore quelque chose des triomphes du Brun de Cúalnge : il montait cinquante génisses chaque jour. Elles donnaient des veaux avant la même heure du lendemain, et celles qui ne mettaient pas bas leurs veaux [au bon moment] en crevaient parce qu'elles ne supportaient pas la conception du Brun de Cúalnge. Il y avait parmi les triomphes du Brun de Cúalnge les cinquante jeunes garçons qui étaient occupés à leurs tours de jeux chaque midi sur son joli dos. Il y avait parmi les triomphes du Brun de Cúalnge les cent guerriers qu'il abritait de la chaleur et du froid par son ombre et par sa protection. Il y avait parmi les triomphes du Brun de Cúalnge qu'aucun Bánánach ni Bócanach ou Genit Glinne[71] n'osait s'approcher de lui dans la même trente-centaines. Il y avait parmi les triomphes du Brun de Cúalnge le mugissement mélodieux qu'il faisait chaque neuvième heure quand il allait à sa maison, à son étable et à sa ferme. C'était assez de musique et de jeu pour un homme au nord, au sud et au centre de la trente-centaines du Cúalnge que le mugissement mélodieux qu'il faisait chaque neuvième heure quand il allait à sa maison, à son étable et à sa ferme. Cela est quelque chose des triomphes du Brun de Cúalnge[72].

8

Les troupes allèrent le lendemain matin autour des rochers et des dunes du territoire de Conalle Murthemne. Et Medb dit qu'on lui tînt un toit de boucliers au-dessus de la tête pour que Cuchulainn ne l'atteignît pas des collines, des hauteurs ou des sommets. Mais Cuchulainn ne vint pas ce jour-là attaquer ou blesser les hommes d'Irlande tout autour du territoire de la Conalle de Murthemne.

9. LE MEURTRE DE LOCHA CI-DESSOUS

Les quatre grandes provinces d'Irlande passèrent la nuit à Réde Loche en Cúalnge, et c'est là qu'elles établirent leurs quartiers et leur campement pour la nuit. Medb dit à la bien-aimée servante de sa suite d'aller chercher de l'eau à boire et pour se laver à la rivière. Loche était le nom de la fille. Loche y alla, entourée de cinquante femmes, avec le diadème d'or de la reine sur la tête. Et Cuchulainn lança contre elle une pierre de sa fronde, si bien qu'il brisa en trois le diadème et qu'il tua la fille dans la plaine [qui porte son nom]. C'est de là que vient Réde Loche en Cúalnge. Il est probable que, pour Cuchulainn, en l'absence d'information et de renseignement, c'était la reine Medb qui était là[73].

10. LA MORT D'UALA

Les troupes partirent le lendemain matin et atteignirent le Glaiss Cruind. Elles cherchèrent le Glaiss et elles ne purent pas le traverser. Clúain Carpat est le nom du premier endroit auquel elles arrivèrent. Le nom de Clúain Carpat de cet endroit vient des cent chars que le Glaiss leur emporta à la mer. Medb dit à ses gens qu'un héros d'entre eux devait aller tester le fleuve. Il se leva un guerrier grand et fort de la famille de Medb, du nom d'Uala. Il prit la pierre de force d'un rocher sur son dos et il alla tester le Glaiss. Le Glaiss le rejeta, mort sans âme, avec sa pierre sur le dos. Medb dit qu'on l'enlevât, que l'on creusât sa tombe, que l'on dressât sa pierre. C'est de là que vient Lia Ualann dans le territoire de Cúalnge.

11

Cuchulainn s'attacha étroitement aux troupes ce jour-là, cherchant combat et bataille contre elles. Il leur tua cent guerriers autour de Róen et de Rói, les deux historiens de la razzia.

12

Medb dit à ses gens qu'ils devaient aller au combat et à la bataille contre Cuchulainn : « Ce n'est pas moi, ce n'est pas moi », dit chacun de sa place. « Il n'y a aucun coupable dans ma famille, et même si quelqu'un est accusé, ce n'est pas moi qui irai contre Cuchulainn car il n'est pas facile de se battre contre lui. »

13

Les troupes allèrent le long du Glaiss, car elles ne purent pas le traverser tant qu'elles n'arrivèrent pas à l'endroit où le Glaiss sort de la montagne, et, si elles l'avaient voulu, elles auraient passé entre le Glaiss et la montagne, si ce n'est que Medb ne le permit pas, et que la montagne dut être creusée et coupée devant elles pour que ce fût une honte et une injure pour les Ulates. Bernas Tána Bó Cúalnge [« la Brèche de la Razzia des Vaches de Cooley »] est le nom de cet endroit désormais, parce que c'est par là que fut apporté ensuite le butin.

14

Les quatre grandes provinces d'Irlande établirent leurs quartiers et leur campement cette nuit-là à Bélat Aileáin. Bélat Aileáin fut le nom de l'endroit jusqu'à ce moment-là, mais après cela ce fut Glenn Táil, à cause de la quantité de lait que les troupeaux et les vaches offrirent aux hommes d'Irlande. Liasa Liac est un autre nom de l'endroit, et le nom lui a été donné parce que les hommes d'Irlande y établirent leurs étables et leurs enclos pour leurs troupeaux et leur cheptel[74].

15

Les quatre grandes provinces d'Irlande vinrent et atteignirent le Sechair. Sechair est le nom du fleuve jusque-là. Glaiss Gatlaig est son nom ensuite. Le nom vient de ce que les hommes d'Irlande y firent passer leurs troupeaux attachés par des liens et des cordes, et que les troupes laissèrent tous les liens et toutes les cordes être emportés par le fleuve après qu'elles l'eurent traversé. C'est de là que vient le nom de Glaiss Gatlaig[75].

9. LES PROPOSITIONS FAITES À CUCHULAINN[76]

Les quatre grandes provinces d'Irlande vinrent établir leurs quartiers et leur campement à Druim-En dans le territoire de la Conalle de Murthemne cette nuit-là, et Cuchulainn se tint cette nuit-là à Ferta Illerga tout près d'eux. Et Cuchulainn fit trembler, brandit et agita ses armes cette nuit-là, si bien que cent guerriers de l'armée moururent de frayeur, d'effroi et de peur à cause de Cuchulainn.

Medb dit à Fiachu, fils de Ferfebe, d'Ulster, d'aller s'entretenir avec Cuchulainn pour lui apporter des propositions. « Quelles propositions lui apporter ? dit Fiachu fils de Ferfebe. — Ce n'est pas difficile, dit Medb, il lui sera fait réparation de tout le dommage qui a été fait en Ulster et il sera payé au mieux de ce qu'auront estimé les hommes d'Irlande. Il y aura toujours un festin pour lui à Cruachan, avec du vin et de l'hydromel qui lui seront servis ; qu'il entre à mon service et au service d'Ailill, car cela sera plus avantageux pour lui que d'être au service du petit seigneur chez qui il est maintenant. » Et cela est la parole la plus ironique et la plus offensante qui fut dite pendant la razzia des vaches de Cooley, à savoir appeler un petit seigneur le meilleur des rois de province qui fût en Irlande, c'est-à-dire Conchobar[77].

Fiachu, fils de Ferfebe, vint alors s'entretenir avec Cuchulainn. Cuchulainn lui souhaita la bienvenue. « C'est loyal pour nous. — C'est loyal pour toi [dit Cuchulainn]. — Je suis venu pour te parler de la part de Medb. — Qu'as-tu apporté ? — Tu auras

réparation de ce qui a été détruit en Ulster, et cela te sera payé au mieux de ce qu'auront estimé les hommes d'Irlande. Il y aura un festin pour toi à Cruachan, du vin et de l'hydromel te seront offerts, et tu entreras au service d'Ailill et de Medb car cela est plus avantageux pour toi que d'être au service du petit seigneur chez qui tu es maintenant. — Non, en vérité, dit Cuchulainn, je ne vendrai pas le frère de ma mère pour un autre roi[78]. — Et viens demain matin à un rendez-vous avec Medb et Fergus à Glenn Fochaine. »

Cuchulainn alla donc le lendemain matin à Glenn Fochaine. Medb et Fergus vinrent aussi à la réunion. Et Medb regarda Cuchulainn, et son esprit s'agita à son sujet ce jour-là parce qu'il ne lui apparaissait pas plus grand que la taille d'un jeune garçon. « Est-ce là le célèbre Cuchulainn dont tu parles, Fergus ? » dit Medb. Medb commença à s'entretenir avec Fergus et elle fit un chant :

M. « Si c'est là le beau Chien
dont vous parlez entre vous, Ulates,
il ne met pas le pied contre un homme fort
qui ne le défend pas des hommes d'Irlande.

F. — Bien que soit jeune ce chien que tu vois,
qui court dans la plaine de Murthemne,
il ne met pas le pied sur une terre
qu'il n'ait défendue en combat singulier.

M. — Que l'on fasse une proposition de notre part au guerrier.
S'il passe outre, c'est de la folie.
Il aura la moitié des vaches et la moitié des femmes,
et il changera de combat[79].

F. — Je serai heureux s'il n'est pas vaincu par vous,
le chien de la grande Murthemne ;
il ne craint pas une action rude et brillante,
je le sais, si c'est lui qui est ici.

— Parle à Cuchulainn, ô Fergus, dit Medb. — Non, dit Fergus, mais parle-lui toi-même, car il n'y a pas loin entre vous, des deux côtés du Glend Fochaine. » Medb se mit à adresser la parole à Cuchulainn et elle fit un chant :

M. « Ô Cuchulainn, réputé dans le chant,
éloigne de nous ta fronde.
Ton assaut rude et brillant
nous a brisés et nous a troublés.

C. — Ô Medb, de Mur de Mac Magach,
je ne suis pas un mauvais guerrier sans gloire.
Je n'abandonnerai pas pour toi, de mon temps,
la razzia des vaches de Cooley.

M. — Si tu prenais cela de nous,
ô Chien riche en combats, de Cooley,
la moitié de tes vaches et la moitié de tes femmes
seraient à toi, car c'est la contrainte de la valeur.

C. — Puisque je suis, par le droit des blessures,
le vétéran protecteur des Ulates,
je ne prendrai rien, jusqu'à ce que me soit donnée
chaque vache laitière et chaque femme des Gaëls.

M. — C'est trop, ce que tu veux
après avoir abattu nos braves gens :
ne garder que la foule de nos chevaux et la foule de nos trésors,
par le fait d'un seul homme !

C. — Ô fille d'Eocho Find, de Fál,
je ne suis pas bon à la dispute,
et bien que je sois un héros,
mon avis est insignifiant.

M. — Ce n'est pas une honte pour toi, ce que tu dis,
ô fils riche en troupes de Dechtire.
Le partage est très glorieux pour toi,
ô Chien riche en combats, de Culann. »

Après ce chant : Cuchulainn n'accepta aucune des propositions qu'elle lui faisait. Ils se séparèrent donc d'un côté et de l'autre de la vallée, et ils partirent mutuellement en colère l'un contre l'autre.

Les quatre grandes provinces d'Irlande firent leur camp et prirent leurs quartiers pendant trois jours et trois nuits près de Druim En dans la Conalle de Murthemne, si ce n'est qu'on ne dressa ni tente ni pavillon, qu'il ne fut préparé par eux ni repas ni nourriture et qu'ils ne chantèrent ni chansons ni mélodies pendant ces trois nuits. Cuchulainn leur tua cent guerriers chaque nuit jusqu'à la claire lumière du lever le lendemain matin.

« De cette façon nos troupes ne dureront pas longtemps, dit Medb, si Cuchulainn nous tue cent guerriers chaque nuit. Pourquoi ne lui fait-on pas des propositions et ne lui parle-t-on pas de notre part ? — Quelle sorte de proposition ? dit Ailill. — Qu'on lui amène tout ce qui, dans le troupeau, peut donner du lait et tout ce qui, dans le butin [des femmes], est servile. Il épargnera sa fronde aux hommes d'Irlande et il laissera nécessairement les troupes dormir[80]. — Qui ira avec cette proposition ? dit Ailill. — Qui, dit Medb, si ce n'est Mac Roth le héraut ? — Je n'irai pas, dit Mac Roth, car je n'ai aucune connaissance et je ne sais pas où est Cuchulainn. — Demande à Fergus, dit Medb, il est probable qu'il le sait. — Je ne sais pas, en vérité, dit Fergus, si ce n'est qu'il est probable pour moi qu'il est entre Fochain et la mer, laissant le vent et le soleil passer sur lui, à cause du manque de sommeil de la nuit dernière quand il frappait et détruisait seul les troupes. » Cela était vrai pour lui.

Il était tombé cette nuit-là une forte neige, si bien que toutes les provinces d'Irlande étaient également blanches sous la neige.

Et Cuchulainn enleva les vingt-sept chemises cirées et raides qui, sous des fils et des coutures, étaient sur sa peau afin que son intelligence ne devînt pas folle si la violence de sa nature éclatait. La neige fondit à trente pieds de chaque côté de lui, à cause de l'élévation de la chaleur du guerrier et à cause de la chaleur du corps de Cuchulainn. Le garçon ne put pas rester à proximité de lui à cause de la grandeur de sa colère et de l'ardeur du guerrier et à cause de la chaleur de son corps[81].

« Un guerrier [vient] vers nous, ô Cucucán, dit Laeg. — Comment est le guerrier ? dit Cuchulainn. — Un garçon brun, au visage large et beau, un manteau brun remarquable autour de lui, une fine aiguille de bronze au manteau, une tunique de cuir fin sur sa peau, deux sandales entre ses deux pieds et le sol, un bâton de coudrier blanc à une main, une épée à un tranchant à l'autre main. — Mais, garçon, dit Cuchulainn, ce sont les marques d'un messager. C'est l'un des messagers d'Irlande qui m'apporte une ambassade et un message. »

Mac Roth s'approcha alors et il atteignit l'endroit où était Laeg. « Quel est ton surnom comme serviteur, ô garçon ? dit Mac Roth. — Je suis le serviteur du jeune guerrier là-haut », dit le garçon. Mac Roth vint à l'endroit où était Cuchulainn. « Quel est ton nom comme serviteur, ô jeune guerrier ? dit Mac Roth. — Je suis le serviteur de Conchobar, fils de Fachtna Fathach. — As-tu quelque chose [comme nom] qui soit plus exact que cela ? — Cela suffit pour maintenant, dit Cuchulainn. — Saurais-tu pour moi à quel endroit je trouverai ce célèbre Cuchulainn à propos de qui les hommes d'Irlande crient maintenant dans cette expédition ? — Que lui diras-tu, que tu ne me diras pas ? — Je suis venu pour lui parler de la part d'Ailill et de Medb, avec des propositions et des paroles aimables pour lui. — Qu'as-tu apporté pour lui ? — Ce qui, dans le bétail, a du lait est à lui, et ce qui, dans le butin [des femmes], n'est pas libre. Il retiendra sa fronde loin des troupes, car le tonnerre qu'il fait contre elles chaque soir n'est pas agréable. — Même si celui que tu cherches était réellement à proximité, il n'accepterait pas les conditions que tu proposes, car les Ulates tueront leurs vaches laitières à cause des injures, des malédictions et des interdits, pour leur

honneur, s'ils n'ont pas de vaches stériles. Et en outre ils prendront leurs femmes non libres avec eux dans leurs lits. Il grandira ainsi une descendance non libre dans le pays d'Ulster du côté des mères[82]. »

Mac Roth s'en retourna. « Tu ne l'as donc pas trouvé, dit Medb. — J'ai trouvé en vérité un garçon de mauvaise humeur, coléreux, effrayant et méchant, entre Fochain et la mer. Je ne sais pas si c'était Cuchulainn. — A-t-il accepté les propositions ? — Il ne les a pas du tout acceptées. » Et Mac Roth dit pourquoi il ne les avait pas acceptées. « C'est à lui que tu as parlé », dit Fergus.

« Qu'on lui porte une autre proposition, dit Medb. — Quelle sorte de proposition ? dit Ailill. — Qu'on lui apporte ce qui est stérile dans le bétail et ce qui est noble dans le butin, et il s'abstiendra alors de [se servir de] sa fronde contre les troupes, car le jeu du tonnerre qu'il fait contre elles chaque soir n'est pas agréable. — Qui ira avec cette proposition ? — Qui, si ce n'est Mac Roth ? — J'irai donc, dit Mac Roth, car cette fois je suis renseigné. »

Mac Roth alla parler à Cuchulainn. « Je suis venu pour te parler, cette fois, car je sais que tu es le célèbre Cuchulainn. — Que m'as-tu donc apporté ? — Ce qu'il y a de bétail stérile et ce qu'il y a de noble dans le butin [des femmes prisonnières], pour que tu retiennes ta fronde loin des hommes d'Irlande et que tu laisses les hommes d'Irlande dormir, car le jeu du tonnerre que tu fais sur eux n'est pas agréable. — Je n'accepterai pas ces propositions. Les Ulates abattront, pour leur honneur, leur bétail stérile, car les Ulates sont des gens nobles, et les Ulates seront sans vaches stériles et sans vaches laitières. Ils mettront leurs femmes libres aux meules et aux pétrins, et ce sera pour elles la servitude et un travail d'esclaves. Je ne veux pas laisser après moi cette honte aux Ulates, que l'on fasse des servantes et des esclaves des filles des rois et des princes royaux d'Ulster[83]. — Y a-t-il cette fois-ci une proposition que tu acceptes ? — Il y en a une, dit Cuchulainn. — Dis-moi alors cette condition, dit Mac Roth. — Par ma parole, dit Cuchulainn, ce n'est pas moi qui vous en ferai part. — Une question alors, dit Mac Roth. — S'il y a quelqu'un parmi vous au milieu du camp, dit Cuchulainn, qui sache les conditions que j'ai en tête, qu'il vous les dise ; autre-

ment, qu'on ne vienne plus me visiter à propos de propositions ou de dispute amicale, et qui que ce soit qui vienne, cela aura été la plus longue partie de sa vie. »

Mac Roth s'en retourna. Medb lui demanda des nouvelles. « Je l'ai trouvé, en vérité, dit Mac Roth. — A-t-il accepté ? dit Medb. — Il n'a pas accepté, dit Mac Roth. — Y a-t-il une proposition qu'il accepte ? — Il y en a une, dit-il. — T'a-t-il nommé cette proposition ? — Sa parole est celle-ci, dit Mac Roth, que ce n'est pas lui qui vous la fera connaître. — C'est une difficulté, en effet, dit Medb, mais s'il y avait parmi nous quelqu'un qui sût les conditions qu'il a en tête, qu'il me le dise, et s'il n'y a personne, qu'on n'aille pas plus longtemps le voir. — Mais il y a une chose que je dis aussi, dit Mac Roth : même si on lui proposait la royauté d'Irlande, je n'irais pas moi-même le lui dire. »

Medb regarda alors vers Fergus : « Quelle sorte de proposition demande celui-là, ô Fergus ? demanda Medb. — Je ne vois absolument rien de bon pour vous dans la proposition qu'il demande, dit Fergus. — Quelle est cette proposition ? dit Medb. — Qu'un des hommes d'Irlande combatte chaque jour contre lui ; qu'aussi longtemps qu'il est occupé à tuer cet homme, il est permis par lui à l'armée d'avancer ; que dès qu'il a fini de tuer cet homme, un autre héros vienne vers lui dans le gué, ou bien, l'un des deux, que les hommes d'Irlande fassent leur camp et prennent là leurs quartiers jusqu'au clair moment du lever le lendemain matin ; et que Cuchulainn, encore, ait de vous sa nourriture et son vêtement pendant cette expédition.

— À notre connaissance, c'est cela, dit Ailill, c'est une proposition injurieuse. — Ce qu'il réclame est bon, dit Medb, et il aura ces propositions, parce que chaque jour l'un de nos héros pour lui vaut mieux que cent guerriers chaque nuit. — Qui ira avec ces propositions pour les dire à Cuchulainn ? — Qui d'autre que Fergus ? dit Medb. — Non pas, dit Fergus. — Qu'est-ce que cela ? dit Ailill. Que l'on donne à Cuchulainn des traités, des garanties, des cautions et des sécurités pour le maintien de ces propositions et pour leur exécution. — Je m'y oblige », dit Medb, et elle lia Fergus à elle de la même manière.

10. LA MORT D'ETARCUMUL

On prit les chevaux de Fergus et on attela son char ; et l'on prit les deux chevaux d'Etarcumul, fils de Fid et de Lethrinn, un tendre jeune homme des gens de Medb et d'Ailill. « Où vas-tu ? dit Fergus. — Nous allons avec toi, dit Etarcumul, pour voir l'aspect et la forme de Cuchulainn, et pour le regarder. — Si tu suivais mon conseil, dit Fergus, tu n'irais absolument pas. — Pourquoi cela ? — Ta joie et ton orgueil, et la sauvagerie, la pugnacité et l'hostilité du garçon à la rencontre de qui tu vas. Il me paraît probable que vous vous battrez avant de vous séparer. — Ne pourras-tu pas venir entre nous ? dit Etarcumul. — Je le pourrai, dit Fergus, si tu ne cherches pas [querelle] toi-même. — Je ne lui chercherai jamais [querelle]. »

Ils s'avancèrent ensuite vers Cuchulainn, où il était, entre Focháin et la mer, en train de jouer aux échecs avec Loeg. Il ne venait personne dans la plaine sans que Loeg le remarquât. Et malgré cela il gagna une partie sur deux aux échecs sur Cuchulainn[84]. « Un héros seul vient vers nous, ô Cucuc[85], dit Laeg. — Comment est le héros ? dit Cuchulainn. — Aussi grand que l'une des plus grandes premières montagnes, qui est au-dessus d'une grande plaine, est le char qui vient vers moi et dans lequel est le héros ; aussi grande que les principaux arbres qui sont dans la prairie d'une forteresse principale est la chevelure touffue, nattée, blond clair, dorée, éparse autour de sa tête. Il a un manteau pourpre avec une bordure de fil d'or autour de lui ; une broche d'or ornée au manteau ; une lance verdâtre et lançant des

flammes à la main ; un bouclier ciselé et bombé avec un umbo d'or rouge ; une épée longue, aussi longue que la rame d'un navire, posée sur les deux cuisses du grand guerrier brun. — Mais la venue de cet hôte vers nous est la bienvenue, dit Cuchulainn, nous savons qui est cet homme, c'est mon père Fergus qui est venu ici. — Je vois encore un autre conducteur de char qui vient vers nous. C'est avec beaucoup d'habileté, de beauté et de magnificence que ses chevaux s'approchent. — C'est l'un des jeunes gens des hommes d'Irlande, ô mon père Laeg, dit Cuchulainn, c'est pour regarder ma beauté et ma forme que cet homme est venu, car je suis célèbre chez eux, au milieu de leur camp. »

Fergus s'approcha, il sauta hors du char, et Cuchulainn lui souhaita la bienvenue. « C'est loyal envers moi, dit Fergus. — C'est certainement loyal pour toi, dit Cuchulainn, car si un vol d'oiseaux s'avance sur la plaine, tu auras une oie sauvage avec une autre ; si le poisson remonte dans les estuaires, tu auras un saumon avec un autre ; tu auras une poignée de cresson, une poignée d'ortie de mer et une poignée d'algue[86]. Si tu as une querelle ou un combat, je suis celui qui ira pour toi au gué, et tu auras veille et protection pour que tu ailles à ton sommeil et à ton repos. — Bien, en vérité, nous savons qu'il y a cette fois ton hospitalité dans la razzia des vaches de Cúalnge. Mais tu auras le traité que tu as demandé aux hommes d'Irlande, le combat contre un seul homme. Je suis venu pour cela, pour t'y lier ; prends-le sur toi. — En vérité, je m'y oblige, dit Cuchulainn, ô mon père Fergus. » Et il [Fergus] ne fut pas plus longtemps que cela à s'entretenir, pour que les hommes d'Irlande ne disent pas que Fergus les trahissait à cause de son fils adoptif. On prit les deux chevaux de Fergus, on attela son char et il s'en retourna.

Etarcumul resta après lui, regardant longuement Cuchulainn. « Que regardes-tu, garçon ? dit Cuchulainn. — Je te regarde, dit Etarcumul. — Ta force de vue ne va vraiment pas loin, dit Cuchulainn, mais si tu savais seulement que le petit animal que tu regardes, à savoir moi, est méchant. Et comment me trouves-tu à me regarder ? — À vrai dire, je te trouve bien : tu es un beau, célèbre et élégant jeune homme avec des jeux nombreux, brillants et dignes d'être regardés. Mais pour ce qui est de l'esti-

mation, là où sont les bons guerriers, les jeunes hommes ou les héros de la valeur et les manteaux de la destruction, nous ne te comptons pas et nous ne disons rien de toi. — Je sais qu'il y a une sécurité pour toi, parce que tu es venu du camp sur l'honneur de mon père Fergus, mais je jure aussi, par les dieux que j'adore, que si ce n'était à cause de l'honneur de Fergus, ne rentreraient au camp que tes os en petits morceaux et tes membres mutilés. — Tu ne me menaceras pas plus longtemps de cela, car cette convention que tu as demandée aux hommes d'Irlande, à savoir le combat contre un seul homme, aucun autre homme d'Irlande que moi ne viendra pour t'attaquer demain. — Sors donc, et aussi tôt que tu viennes, tu me trouveras ici, je ne fuirai pas devant toi. »

Etarcumul s'en retourna et se mit à parler à son cocher : « Il me faut demain matin me battre contre Cuchulainn. — Tu l'as promis de toute façon, dit le cocher, mais je ne sais pas si tu y parviendras. — Et qu'y a-t-il de mieux à faire, demain ou dès ce soir ? — Par ma conscience, dit le garçon, si ce n'est pas une victoire de le faire demain matin, ce sera un malheur plus grand encore de le faire dès ce soir, car ton combat est plus proche. — Tourne donc le char en sens inverse, ô garçon, car, je le jure par les dieux que j'adore, je ne retournerai pas si je n'apporte pas pour la montrer la tête de ce jeune gibier, à savoir la tête de Cuchulainn. » Le cocher dirigea à nouveau le char vers le gué. Ils tournèrent son côté gauche vers l'assemblée en direction du gué. Laeg le remarqua. « Le dernier conducteur de char qui était ici il y a peu de temps, ô Cucuc, dit Laeg. — Qu'en est-il avec lui ? dit Cuchulainn. — Il tourne son côté gauche contre nous en direction du gué. — C'est Etarcumul, mon garçon, il recherche le combat contre moi. Et je n'en ai pas un grand désir, à cause de l'honneur de mon père adoptif [sous la protection de qui] il est sorti du camp, et pas du tout parce que je souhaite le protéger. Emporte, garçon, mes armes jusqu'au gué. Il ne serait pas honorable pour moi qu'il arrivât avant moi au gué. » Et Cuchulainn alla jusqu'au gué, il dénuda son épée sur ses épaules blanches et il fut prêt au gué avant Etarcumul.

Etarcumul s'approcha. « Que cherches-tu, ô garçon ? dit Cuchu-

lainn. — Je cherche le combat contre toi, dit Etarcumul. — Si tu agissais selon moi, tu ne serais pas venu du tout, dit Cuchulainn. Moi, j'agis ainsi à cause de l'honneur de Fergus, sous la protection de qui tu es sorti du camp, et non parce que je voudrais te protéger. » Cuchulainn lui donna alors un « coup long », si bien qu'il lui coupa le gazon sous la semelle du pied et qu'il tomba en arrière comme un sac, avec le gazon sur le ventre. S'il avait voulu, il aurait pu le mettre en deux morceaux. « Va-t'en maintenant, car je t'ai donné un avertissement. — Je ne m'en irai pas, nous nous battrons encore », dit Etarcumul. Cuchulainn lui porta un « coup tranchant avec mesure ». Il lui rasa la chevelure de l'arrière de la tête jusqu'au front, d'une oreille à l'autre, comme s'il l'avait tondu avec un rasoir léger et tranchant. Il ne lui vint pas une goutte de sang. « Va-t'en maintenant, dit Cuchulainn, car je t'ai fait quelque chose de souriant. — Je ne m'en irai pas et nous nous battrons encore, jusqu'à ce que j'emporte ta tête et la victoire sur toi, et ta gloire, ou bien jusqu'à ce que tu emportes ma tête, et la victoire sur moi, et ma gloire. — Ce qui sera est ce que tu as dit en dernier, car c'est moi qui emporterai ta tête, ta victoire et ta gloire. » Cuchulainn lui porta un « coup du milieu » sur le haut de la tête, si bien qu'il atteignit le nombril. Il porta un second coup de côté, si bien que les trois parties séparées de son corps tombèrent en même temps à terre. C'est ainsi que tomba Etarcumul, fils de Fid et de Lethrinn.

Et Fergus ne savait pas que le combat avait été livré. Cela était normal, parce que Fergus n'avait pas regardé derrière lui auparavant, soit en s'asseyant, soit en se levant, soit en route, soit dans un détour près d'une forteresse ou près d'un combat, ou d'un duel, afin que personne ne dît que c'était une précaution de sa part que de regarder derrière lui. Mais il ne voyait que ce qui était sur la même ligne que lui. Le cocher d'Etarcumul vint à la même hauteur que lui. « Où est ton maître, ô garçon ? dit Fergus. — Il est tombé il y a peu de temps sur le gué devant Cuchulainn, dit le garçon. — Ce n'était pas convenable, dit Fergus, de la part de ce démon diabolique, que d'offenser mon honneur dans celui qui était venu sous ma protection. Tourne-nous le char, ô garçon, dit Fergus, que nous allions nous entretenir avec Cuchulainn. »

Le cocher tourna le char. Ils avancèrent vers le gué. « Que te prend-il, nain démoniaque, dit Fergus, d'offenser mon honneur dans celui qui était venu sous ma garde et sous ma protection ? — Après l'éducation et le soin que tu as eus pour moi, dis-moi ce qui aurait été le mieux pour toi, son triomphe sur moi ou qu'il se glorifie de moi, ou mon triomphe sur lui et que je me glorifie de lui ? Et encore autre chose : demande à son cocher lequel de nous est coupable envers l'autre ! — Le mieux pour moi est ce que tu as fait. Bénédiction sur la main qui l'a frappé ! »

On attacha alors deux chaînes autour de la partie mince des pieds d'Etarcumul, et il fut traîné derrière ses chevaux et son char. À chaque pierre qui était inégale pour lui, étaient laissés ses poumons et son foie aux rochers et aux rocs. À chaque endroit qui était plat pour lui, ses morceaux séparés artificiellement se rajustaient près des chevaux. On le traîna ainsi à travers le camp. « Voici votre fils, dit Fergus, car la restitution est juste avec la livraison. » Medb sortit, jusqu'à la porte de sa tente, et elle fit entendre sa forte voix. « Il me semble bien, dit Medb, que l'ardeur et la colère de ce petit chien étaient grandes au commencement du jour, lorsqu'il sortit du camp. — Il me semble que l'honneur sous lequel il alla n'était pas celui d'un poltron, à savoir l'honneur de Fergus. Qu'est-ce qui a rendu folle la commère et la pécore ? dit Fergus. Quoi donc, quelle raison avait le chien de paysan de fréquenter le chien de combat, dont les quatre grandes provinces d'Irlande n'ont pas osé s'approcher et auquel elles n'ont pas osé tenir tête ? Moi-même, je me suis trouvé bien de l'avoir quitté en bonne santé. » C'est ainsi que tomba Etarcumul[87].

C'est le combat d'Etarcumul contre Cuchulainn.

11. LA MORT DE NATHCRANTAIL

Un grand et fort guerrier de la suite de Medb se leva alors, du nom de Nathcrantail. Il vint attaquer Cuchulainn. Il ne tenait pas comme valant la peine de prendre des armes sur lui, si ce n'est trois fois neuf épieux de houx, qui étaient taillés en pointe, brûlés et durcis au feu. Cuchulainn se trouvait là sur l'eau devant lui, il n'y avait nulle protection et il y avait neuf épieux. Aucun épieu ne manqua Cuchulainn. Il lança un épieu contre Cuchulainn. Cuchulainn fit un pas, si bien qu'il fut à la pointe supérieure de l'épieu. Nathcrantail lança encore le deuxième épieu. Nathcrantail lança le troisième épieu, et Cuchulainn marcha vers la pointe du deuxième épieu, et il fut [bientôt] sur la pointe du dernier épieu[88].

Voici qu'il vint un vol d'oiseaux sur la plaine. Cuchulainn les suivit, [aussi rapide que] chaque oiseau, si bien qu'ils lui laissèrent son repas du soir. Car c'est de cela que Cuchulainn s'occupait et se souciait dans la razzia des vaches de Cooley : poisson, volatiles et gibier[89].

Mais il y a quelque chose : il sembla à Nathcrantail que Cuchulainn était parti loin de lui sur le chemin de l'évasion et de la fuite. Il partit devant la porte de la tente d'Ailill et de Medb, et il fit retentir sa haute voix : « Ce célèbre Cuchulainn, comme vous le nommez, a pris le chemin de l'évasion et de la fuite devant moi ce matin. — Nous savions, dit Medb, que c'était vrai, que si un bon guerrier et un homme capable venait à lui, ce jeune démon sans barbe ne tiendrait pas contre eux, car là où un

bon guerrier est venu contre lui, il n'a pas tenu tête mais il a pris la fuite devant lui. »

Fergus entendit cela, et ce fut une grande colère pour Fergus que quelqu'un reprochât à Cuchulainn de s'être enfui[90]. Et Fergus dit à Fiachu, fils de Feraba, qu'il allât parler à Cuchulainn. « Et dis-lui qu'il aurait été convenable d'être près des troupes, que soient longs ou brefs les exploits de valeur qu'il fît contre elles, et qu'il aurait été plus convenable pour lui de se cacher que de fuir devant un seul de leurs guerriers. »

Fiachu alla donc parler à Cuchulainn. Cuchulainn lui souhaita la bienvenue. « Cette bienvenue est loyale pour moi, mais je suis venu te parler de la part de ton père adoptif Fergus. Et il a dit qu'il serait convenable pour toi d'être près des troupes, que soient longs ou brefs les exploits de valeur accomplis contre elles, et il aurait été plus convenable pour toi de te cacher plutôt que de fuir devant un seul de leurs héros. — Qu'est-ce que cela ? Qui se vante de cela chez vous ? dit Cuchulainn. — C'est Nathcrantail, dit Fiachu. — Qu'est-ce que cela ? Ne savez-vous pas, toi, Fergus et les nobles d'Ulster, que je ne tue pas les cochers ou les messagers, ni les gens sans armes ? Il n'avait pas d'armes, si ce n'est un épieu de bois. Et je ne tuerai pas Nathcrantail tant qu'il n'aura pas d'armes. Dis-lui de venir ici demain matin, et je ne fuirai pas devant lui. »

Et cela parut long à Nathcrantail, jusqu'à ce qu'il fît jour pour lui, avec la clarté, pour attaquer Cuchulainn. Cuchulainn se leva de bonne heure, et ses accès de colère lui vinrent ce jour-là. Et il jette avec son manteau un jet de colère sur lui-même, si bien que [le manteau] arriva sur le pilier de pierre, et qu'il arracha le pilier de pierre entre lui et le manteau. Il ne savait pas la grandeur de la colère qui lui était survenue et le faisait se contorsionner. Nathcrantail vint alors et dit : « À quel endroit est ce Cuchulainn ? dit Nathcrantail. — Mais il est là-bas, dit Cormac Condlongas fils de Conchobar. — Mais ce n'est pas la forme qu'il m'a montrée hier, dit Nathcrantail. — Défends-toi du guerrier là-bas, dit Cormac, et c'est la même chose pour toi que si tu te défendais contre Cuchulainn. »

Nathcrantail vint alors, et il lance son épée à une portée de jet

contre Cuchulainn. [L'épée] arriva contre le pilier qui était entre Cuchulainn et son manteau, et l'épée se brisa contre le pilier. Cuchulainn fit un pas en partant du sol, si bien qu'il fut à la partie supérieure de l'umbo du bouclier, qu'il lui porta un « coup de côté » et qu'il lui sépara la tête du tronc. Il leva la main à nouveau rapidement en l'air, et il donna un nouveau coup sur le sommet du tronc, si bien qu'il fit tomber à terre deux morceaux séparés. C'est ainsi que Nathcrantail tomba [par la main] de Cuchulainn[91].

Cuchulainn dit après cela :

« Si Nathcrantail est tombé,
il y aura augmentation des combats.
Il est dommage que Medb n'ait pas à cette heure
de bataille à livrer avec le tiers de l'armée[92]. »

12. LA DÉCOUVERTE DU TAUREAU[93]

Medb partit alors avec le tiers des hommes d'Irlande autour d'elle, jusqu'à ce qu'elle atteignît Dun Sobarche au nord. Cuchulainn suivit Medb de près ce jour-là, et Medb alla à Cuib devant Cuchulainn. Et après être allé vers le nord, Cuchulainn tua Fer Taidle, d'où vient le nom de Taidle. Et il tua les Mac Buachalla, d'où vient le nom de Carn Mac mBuachalla. Et il tua Luasce à Leittre, d'où vient le nom de Leitre Luasce. Et il tua Bóbulge dans sa fange, d'où vient le nom de Grellalch Bó Bulge. Et il tua Murthemne sur sa colline, d'où vient le nom de Delga Muirthemne.

Après cela, Cuchulainn revint du nord pour protéger et défendre son propre territoire et sa propre terre, car cela lui était plus cher que le territoire et la terre de quelqu'un d'autre. Il rencontra alors les Fir Crandche, c'est-à-dire les deux Mac Licce, les deux Mac Durchride, les deux Mac Gabla, Drucht, Delt et Dathen, Tae, Tualang et Turscur, et Torc Glaisse, Glass et Glaissne. Ce sont les mêmes que les vingt Fer Fochard. Cuchulainn les surprit en train de faire leur camp avant tout le monde, et ils tombèrent devant lui.

C'est alors que Cuchulainn rencontra Buide mac Báin Blai, du territoire d'Ailill et Medb et de la suite de Medb, avec vingt-quatre guerriers. Un manteau entourait chaque homme. Le Brun de Cúalnge en course rapide [était poussé] par eux après avoir été amené de Glen na Samaisce à Sliab Culind en même temps que cinquante de ses génisses autour de lui. « D'où amenez-vous ce

troupeau ? dit Cuchulainn. — De la montagne, là-bas, dit Buide. — Quel est ton nom à toi ? dit Cuchulainn. — Celui qui ne t'aime pas et qui ne te craint pas, je suis Buide, fils de Báin Blai, du territoire d'Ailill et Medb. — Que ce petit javelot soit donc pour toi ! » dit Cuchulainn, et il lance le javelot contre lui. Il pénétra dans le bouclier au-dessus de la poitrine et il brisa trois côtes dans le côté qui était le plus éloigné de lui après lui avoir transpercé le cœur dans la poitrine. Et Buide tomba, le fils de Báin Blai, et c'est de lui qu'est nommé Áth mBuide dans le territoire de Ross.

Qu'ils aient été longtemps ou peu de temps à ce travail, alors qu'ils échangeaient des javelots courts, ce n'est pas tout de suite qu'ils terminèrent. Le Brun de Cúalnge fut mené en course hâtive et poussé au loin, comme au mieux on pousse un bœuf vers un campement. Et c'est la plus grande honte, le plus grand trouble et la plus grande contrariété qui furent infligés à Cuchulainn dans cette expédition.

Pour ce qui est de Medb, tout gué où elle a été porte le nom de « Gué de Medb », tout endroit où elle a dressé sa tente a pour nom « Tente de Medb », tout endroit où elle a planté sa cravache porte le nom d'« Arbre de Medb ». Cependant Medb, pendant ce voyage, livra bataille à Findmor, la femme de Celtchar, à la porte de Dun Sobarche. Elle tua Findmor et dévasta Dun Sobarche.

Les quatre grandes provinces d'Irlande, au bout d'un mois et d'une longue quinzaine, vinrent au camp et à la forteresse, aussi bien Medb et Ailill que la troupe qui amenait le taureau.

LA MORT DE FORGEMEN

Et son pâtre ne leur laissa pas le Brun de Cúalnge, si bien qu'ils poussèrent [le taureau] en frappant des javelots sur les boucliers. Ils l'amenèrent [le pâtre] dans un défilé étroit, et les troupeaux firent entrer son corps à trente pieds sous terre. Ils firent de son corps de la bouillie et des petits morceaux. Forgemen était son nom. C'est la mort de Forgemen dans la razzia des vaches de Cúalnge.

LA MORT DE REDG LE SATIRISTE[94]

Lorsque les hommes d'Irlande furent arrivés en un certain endroit, aussi bien que Medb et Ailill et que la troupe qui devait conduire le taureau au campement, tous dirent que Cuchulainn n'aurait pas été le plus combatif, si ce n'avait été cet étrange petit jeu qu'il possédait, à savoir le petit javelot de Cuchulainn. Les hommes d'Irlande envoyèrent donc Redg, le satiriste de Medb, pour lui réclamer le petit javelot. Redg demanda le petit javelot, et Cuchulainn ne lui donna pas le javelot. Cela n'était rien de particulier pour lui que de le donner ou de ne pas le donner. Redg dit qu'il enlèverait l'honneur de Cuchulainn. Cuchulainn lui lança le petit javelot, si bien qu'il lui traversa les deux os de la nuque et qu'il arriva à travers sa bouche dans la terre. Et il ne parvint à dire que ceci : « Cette chose précieuse nous est vite [tombée] d'elle-même. » Son âme se sépara de son corps dans le gué. Le gué est nommé à cause de cela Ath Solom-set. Et le cuivre du petit javelot fut jeté dans la rivière. On l'appelle depuis Umanshruth[95].

13. LA MORT DE CUR

Les hommes d'Irlande parlèrent [pour savoir] qui, parmi eux, était capable d'attaquer Cuchulainn. Et tous dirent que c'était Cúr mac Da Loth qui était apte à l'attaquer. Car c'était ainsi qu'était Cur : faire lit commun ou existence commune avec lui n'était pas agréable. Ils dirent que, si Cur tombait, ce serait un éloignement des difficultés pour les troupes, et que si c'était Cuchulainn qui tombait, ce serait encore mieux.

On appela Cur dans la tente de Medb. « Qu'y a-t-il à mon propos ? dit Cur. — Attaquer Cuchulainn, dit Medb. — Vous estimez peu ma capacité, vous en avez une idée étrange. Un garçon comme lui, que vous me comparez, est trop tendre. J'aurais assez de garçons de son âge parmi mes gens pour aller contre lui dans le gué. — Mais c'est imbécile de parler ainsi, dit Cormac Condlongas, fils de Conchobar. Ce serait pour toi-même célèbre et brillant, si c'était par toi que tombait Cuchulainn. — Faites une excursion à l'aube, demain matin, car je me fais la joie d'une promenade. Cela ne vous retiendra pas longtemps que la mise à mort de ce gibier-là, Cuchulainn. »

Cur mac Da Loth se leva de bonne heure le lendemain matin. Il avait pris un plein chargement d'armes pour attaquer Cuchulainn et il se prépara en cherchant à le tuer. Or, Cuchulainn était parti à ses jeux de bonne heure ce jour-là. Voici tous leurs noms : jeu de la pomme, jeu du bouclier horizontal, jeu du tranchant, jeu du javelot, jeu de la corde, jeu du corps, jeu du chat, saut du saumon, jeu de la fronde, le saut sur le poison, le manteau d'un

noble guerrier, le javelot-foudre, le bétail de la rapidité, le jeu de la roue, le jeu sur le souffle de la respiration, le [... ?], le cri du héros, le coup avec adaptation, le coup de côté, monter à la lance, extension du corps sur la pointe avec le lien du noble héros[96]. Car la raison pour laquelle Cuchulainn s'exerçait chaque matin à chacun de ces tours était qu'ils ne le quittassent pas parce qu'il les oublierait ou ne s'en souviendrait plus[97].

Et Cur Mac Da Loth resta jusqu'au tiers de la journée près de son bouclier, cherchant à tuer Cuchulainn. « Bien, ô Cucuc, tu dois faire attention au guerrier qui cherche à te tuer. » Cuchulainn le regarda alors. Il brandit et jeta en l'air les huit pommes à la distance d'un jet [et la neuvième] contre Cur Mac Da Loth, si bien qu'elle frappa le plat de son bouclier et de son front et qu'elle emporta [un poids] aussi lourd qu'une pomme de sa cervelle. C'est ainsi que Cur Mac Da Loth tomba devant Cuchulainn[98].

« Si vous respectez vos contrats et vos garanties maintenant, dit Fergus, un autre guerrier ira à lui au gué, ou bien vous ferez votre camp et prendrez vos quartiers ici jusqu'au clair moment du lever demain matin puisque Cur Mac Da Loth est tombé. — Compte tenu de la raison pour laquelle nous sommes venus, dit Medb, il nous est égal que nous soyons dans les mêmes tentes. » Ils restèrent dans ce camp jusqu'à ce que Cur mac Da Loth, Dath mac Da Bro et Srub Daire mac Fedaig, et Morc, fils de Tri nAignech, fussent tombés. Ils tombèrent devant Cuchulainn en combat singulier. Mais il est fastidieux de raconter séparément la prouesse de chacun d'eux.

14. LA MORT DE FERBAETH[99]

[LA MORT DE FERBAETH]

Cuchulainn dit à son cocher Laeg : « Va, mon père Laeg, dit Cuchulainn, et apporte une salutation de ma part à mes camarades, à mes frères de lait et à mes compagnons d'âge ; apporte mon salut à Fer Diad, fils de Daman, à Fer Det, fils de Daman, et à Bres, fils de Ferb, à Lugaid, fils de Nós, et à Lugaid, fils de Solamach, à Ferbaeth, fils de Baethan, et à Ferbaeth, fils de Ferbend, et une salutation encore pour lui-même, mon frère de lait Lugaid, fils de Nós, car c'est le seul homme qui a maintenu avec moi communauté et amitié cette fois dans cette expédition, apporte-lui une bénédiction pour qu'il te dise qui est venu pour m'attaquer demain. »

Laeg alla alors au campement des hommes d'Irlande et apporta le salut aux camarades et aux frères de lait de Cuchulainn. Il alla aussi dans la tente de Lugaid, fils de Nos. Lugaid lui souhaita la bienvenue. « Cela est loyal pour moi, dit Laeg. — Cela est loyal pour toi, en vérité, dit Lugaid. — Je suis venu pour te parler de la part de Cuchulainn, dit Laeg, et je t'apporte de sa part un salut avec sincérité et zèle afin que tu me dises qui est venu pour attaquer Cuchulainn aujourd'hui. — Malédiction de sa communauté, de sa fraternité, de son amitié et de son alliance sur lui, son propre frère de lait, à savoir Ferbaeth, fils de Fer Bend. Il a été appelé il y a peu de temps dans la tente de Medb. On a mis la fille, Findabair, à côté de lui. C'est elle qui

remplit les cornes pour lui, c'est elle qui lui donne un baiser à chaque gorgée, c'est elle qui lui sert sa part [de nourriture]. Tout le monde n'a pas, de la part de Medb, la boisson que l'on verse à Ferbaeth. Il n'en a été apporté qu'un chargement de cinquante voitures au camp[100]. »

Laeg s'en retourna vers Cuchulainn avec la tête lourde, très triste, sans joie, plein de soupirs. « C'est avec la tête lourde, très triste, sans joie, plein de soupirs, que mon père Laeg est venu à moi, dit Cuchulainn, il y a certainement l'un de mes frères de lait qui est venu pour m'attaquer. » Car un homme d'égale valeur aux armes était pour lui pire qu'un autre guerrier. « Bien, ô mon père Laeg, dit Cuchulainn, qui est venu m'attaquer aujourd'hui ? — Malédiction sur sa communauté, sur sa fraternité et sur son alliance ! C'est ton propre frère adoptif, Ferbaeth, fils de Ferbend. Il a été appelé, il y a peu de temps, dans la tente de Medb. La fille a été placée à côté de lui, c'est elle qui lui verse les coupes, qui lui donne un baiser à chaque gorgée ; c'est elle qui lui sert sa part [de nourriture]. Tout le monde n'a pas, de la part de Medb, la boisson que l'on verse à Ferbaeth. Il n'en a été apporté qu'un chargement de cinquante voitures au camp. »

Ferbaeth n'attendit pas jusqu'au matin mais il alla aussitôt restituer son amitié à Cuchulainn. Et Cuchulainn lui garda valables l'amitié, la communauté et la fraternité. Mais Ferbaeth refusa de renoncer au combat. Cuchulainn le quitta en colère contre lui, et il s'enfonça un épieu de houx dans la plante des pieds, si bien qu'il se la passa à travers la chair, les os et la peau. Puis Cuchulainn retira l'épieu par la racine et le lança par-dessus son épaule vers Ferbaeth. C'était juste s'il l'atteignait et c'était juste s'il ne l'atteignait pas. Le javelot l'atteignit au creux de la nuque et vint jusqu'à la terre par la bouche. Ferbaeth tomba ainsi. « C'est un bon lancer, ô Cucuc », fit Fiacha, fils de Ferfebe, car c'était pour lui un bon lancer que de tuer un guerrier par une branche de houx. C'est pour cela que l'endroit où ils étaient s'appelle Focheird Murthemne.

« Lève-toi pour moi, ô mon père Laeg, et va parler à Lugaid dans le campement des hommes d'Irlande, et découvre si quelque chose a atteint Ferbaeth ou si rien ne l'a atteint, et demande-lui qui vient demain contre moi. » Laeg s'en va jusqu'à la tente de Lugaid. Lugaid lui souhaite la bienvenue. « C'est loyal pour moi, dit Laeg. — C'est loyal pour toi, en vérité, dit Lugaid. — Je suis venu te parler de la part de ton frère adoptif pour que tu me dises s'il a atteint Ferbaeth. — Il l'a atteint, dit Lugaid, et bénédiction sur la main qui est venue contre lui, car il est tombé mort dans la vallée il y a un moment. — Dis-moi qui vient contre Cuchulainn au combat. — On est en train de dire à un frère que j'ai qu'il aille contre lui. C'est un jeune guerrier fou, fier, orgueilleux, distribuant aussi des coups forts et durables. Et c'est pour cela qu'il est envoyé combattre contre lui, pour qu'il tombe et que j'aille moi-même le venger. Mais je n'irai pas, jusqu'au Jugement dernier. Lairine, fils de Blathmic, est ce frère. — J'irai parler à Cuchulainn à son sujet », dit Lugaid.

On prit les deux chevaux de Lugaid et on les attela au char. Il alla au rendez-vous de Cuchulainn, si bien qu'il y eut un entretien entre eux. Lugaid dit alors : « On est en train de dire à un frère que j'ai d'aller au combat contre toi ; c'est un jeune homme fou, barbare, distribuant des coups violents, et la raison pour laquelle on l'envoie au combat contre toi est pour voir si j'irai le venger sur toi, mais je n'irai pas, jusqu'au Jugement dernier. Par la camaraderie qu'il y a entre nous, ne tue pas mon frère. — Par ma conscience, en vérité, dit-il, je lui ferai ce qu'il y a de plus proche de la mort. — Je le permets parce qu'il a blessé mon honneur en allant contre toi. »

Cuchulainn s'en retourna, et Lugaid va vers le camp. Lairine, fils de Nós, fut appelé dans la tente d'Ailill et de Medb, et l'on mit Findabair à côté de lui. C'est elle qui lui donnait les coupes, qui lui donnait un baiser à chaque gorgée et qui s'occupait de sa part [de nourriture]. « Ce n'est pas à tout le monde qu'est donnée par Medb la boisson qui a été distribuée à Ferbaeth ou à Lai-

rine, dit Findabair. Elle n'en a apporté au camp qu'un chargement de cinquante voitures. — Que dis-tu ? dit Medb. — L'homme qui est là, dit-elle. — Qu'en est-il de lui ? dit Ailill. — Il arrive souvent chez toi que tu fixes ton attention sur quelque chose qui ne convient pas. Il serait plus convenable que tu fisses attention au couple le meilleur, le plus distingué et le plus beau qui soit sur une route d'Irlande, Findabair et Lairine, fils de Nos. — Je les vois bien », dit Ailill. Lairine se mit alors à remuer et à s'agiter, si bien que les coutures des coussins qui étaient sous lui craquèrent et que la prairie du camp fut toute bariolée de leurs plumes[101].

Cela lui parut long jusqu'à ce qu'il fît plein jour pour l'attaque contre Cuchulainn. Il arriva de bonne heure au matin du lendemain, apporta une pleine voiture d'équipements guerriers, et il vint au gué pour la rencontre avec Cuchulainn. Il ne parut pas valoir la peine, aux bons guerriers de la forteresse et du camp, d'aller voir le combat de Lairine : les femmes, les garçons et les filles vinrent seuls rire et se moquer du combat. Cuchulainn vint à la rencontre dans le gué, mais il vint sans armes à la rencontre. Cuchulainn lui arracha toutes ses armes de la main comme on arrache des jouets de la main d'un petit garçon. Cuchulainn le moulut et le frotta entre ses mains. Il le tourmente, l'étreint, il le presse, il le secoue si bien qu'il en fit sortir toute sa fiente et que les quatre points cardinaux, là où il se trouvait, furent un brouillard aérien. Après cela, il le jeta loin de lui, depuis l'emplacement du gué à travers le camp jusqu'à la porte de la tente de son frère. Quoi qu'il en soit, il ne s'est plus jamais relevé sans gémir, il n'a plus mangé sans se plaindre et depuis lors il n'a plus jamais été sans faiblesse du dos, sans oppression de la poitrine, sans douleur du ventre et sans sortir à cause de la fréquence [de ses besoins]. Mais c'est le seul homme qui soit revenu d'un combat contre Cuchulainn dans la razzia des vaches de Cooley. Et il lui vint les conséquences de cette maladie, si bien qu'elles lui amenèrent la mort.

C'est le combat de Lairine lors de la razzia des vaches de Cooley.

15. LA MORT DE LOCH, FILS DE MOFEMIS

On appela alors Loch, fils de Mofebhas, dans la tente d'Ailill et de Medb. « Qu'avez-vous pour moi ? dit Loch. — Que tu combattes Cuchulainn, dit Medb. — Je n'irai pas à cette expédition, car il n'est ni honorable ni beau pour moi d'approcher un jeune et tendre garçon sans barbe et sans chevelure, encore que je n'aie aucun reproche à lui faire. Mais j'ai l'homme qui l'approchera, à savoir Long, fils d'Emonis, et il acceptera des propositions de votre part. »

Long fut appelé dans la tente d'Ailill, et Medb lui promit de grands cadeaux, à savoir l'habillement pour douze hommes d'un tissu de chaque couleur, un char de la valeur de quatre fois sept *cumal* et Findabair pour seule épouse, un festin perpétuel à Cruachan et du vin en partage.

Long alla donc contre Cuchulainn, et Cuchulainn le tua.

Medb dit à ses femmes d'aller parler à Cuchulainn pour lui dire de se faire une fausse barbe. Les femmes s'avancèrent vers Cuchulainn et elles lui dirent de se mettre une fausse barbe : « Car ce n'est pas digne d'un bon guerrier dans le camp d'aller au combat contre toi, alors que tu es sans barbe. » Cuchulainn se mit alors une fausse barbe[102], et il vint sur la colline au-dessus des hommes d'Irlande. Il leur montra à tous cette barbe.

Loch, fils de Mofebais, vit cela, et voici qu'il dit : « Une barbe, là-bas, sur Cuchulainn. — C'est ce que je vois », dit Medb. Medb promit à Loch les mêmes grands cadeaux pour qu'il allât contre Cuchulainn.

Loch s'approcha de Cuchulainn, et ils se rencontrèrent au gué où Long était tombé. « Allons en avant, au gué supérieur, dit Loch, car nous ne combattrons pas près de ce gué. » Car c'était un gué impur que le gué où était tombé son frère. Puis ils combattirent près du gué supérieur.

C'est alors que vint la Mórrígan, fille d'Ernmas, des *síde*, pour détruire Cuchulainn, car elle avait promis de détruire Cuchulainn quand il serait à se battre contre un bon guerrier dans la razzia des vaches de Cooley.

La Mórrígan vint sous la forme d'une génisse blanche aux oreilles rouges, entourée de cinquante génisses, avec une chaîne de bronze blanc entre chaque couple de génisses. Les femmes mirent des interdits et des injonctions sur Cuchulainn pour qu'elle ne s'en sorte pas sans dommage. Cuchulainn lui porta un coup et il creva un œil de la Mórrígan.

La Mórrígan vint alors sous la forme d'une anguille noire et glissante en descendant le fleuve. Elle vint par l'eau et s'enroula autour des jambes de Cuchulainn. Pendant que Cuchulainn était occupé à s'en débarrasser, Loch le blessa à la poitrine.

La Mórrígan vint alors sous la forme d'une cruelle louve grise. Pendant le temps, bref ou long, que Cuchulainn mit à se débarrasser d'elle, Loch le blessa à nouveau. Alors la colère de Cuchulainn se leva contre lui, si bien qu'il le blessa du javelot-foudre et qu'il lui transperça le cœur dans la poitrine[103].

« Accorde-moi une faveur maintenant, ô Cuchulainn, dit Loch. — Quelle faveur demandes-tu ? — Ce n'est pas une faveur de grâce ou de lâcheté que je te demande, dit Loch. Retire ton pied pour moi, que je tombe en avant, sur le visage, et non en arrière, afin qu'aucun d'eux ne dise que j'ai reculé ou fui devant toi puisque je suis tombé par le javelot-foudre. — Je reculerai, dit Cuchulainn, car c'est une prière héroïque que tu fais. » Et Cuchulainn retira son pied devant lui, si bien que désormais le gué tire de cela son nom : Áth Traged [« Gué du Pied »] dans le Cenn Tíre Móir.

Et un grand regret saisit Cuchulainn à ce jour, à savoir d'être absolument seul à la razzia. Cuchulainn dit à son cocher, Laeg, d'aller trouver les Ulates afin qu'ils vinssent combattre pour leur

razzia. L'abattement et l'épuisement l'avaient saisi, et il fit des vers :

« Va-t'en loin de moi, ô Laeg, que les armées prennent feu.
J'en ai besoin dans Emain la forte.
Je suis fatigué, chaque jour au combat ;
je suis plein de blessures et couvert de sang.

Mon flanc droit et mon flanc gauche,
il est difficile de juger de l'un et de l'autre,
ce n'est pas la main de Fingin qui les a touchés.
[... ?]

Dis à l'aimable Conchobar
que je suis triste, au côté meurtri.
L'apparence a beaucoup changé,
du cher fils de Dechtire aux nombreuses troupes.

Je suis tout seul près des troupeaux,
je ne les laisse pas et je ne les garde pas,
je suis très mal, je ne suis pas bien,
tout seul aux nombreux gués.

Une pluie de sang s'égoutte sur mon arme,
si bien que je suis couvert de blessures et rude.
Il ne me vient aucun ami, ni pour l'aide ni pour la gloire,
si ce n'est le cocher de mon unique char.

S'il n'y en a que peu qui chantent pour moi,
une seule corne n'est pas une réjouissance.
S'il y a beaucoup de chants de cornes
le son de la basse est plus doux.

Un proverbe dans un flot de générations :
une bûche unique ne flambe pas ;
s'il y en a deux ou trois,
leurs tisons flambent.

La bûche isolée n'est pas facile à brûler
si elle ne trouve pas son embrasement.
L'isolé est traîtreusement menacé.
Une seule meule ne sert à rien.

N'as-tu pas entendu dire en tout temps
qu'un homme seul est toujours abusé — je dis vrai.
Ce que je n'ai pas pu supporter,
c'est le continuel agacement de la foule.

Même si l'effectif de la troupe est petit,
l'attention se porte sur elle.
La part de l'armée, c'est une ressemblance,
ne se cuit pas sur une seule fourche.

J'ai lutté tout seul contre l'armée
au gué de Cenn Tire Moir.
Il y avait plus : Loch allié à la Bodb,
pour les prédictions de la razzia des vaches de Regamon.

Loch m'a lacéré les deux hanches ;
la louve gris-rouge m'a mordu.
Loch m'a blessé au foie,
l'anguille m'a abattu.

Par mon javelot je me suis défendu
de la louve quand je lui ai crevé l'œil.
Je lui ai brisé la jambe
au commencement du combat.

Quand Laeg a préparé le javelot d'Aife
dans le courant, c'était un essaim d'abeilles.
J'ai lancé le javelot acéré de colère
par lequel Loch fils de Mofebhas a péri.

Pourquoi les Ulates ne livrent-ils pas le combat
contre Ailill et la fille d'Eochu

pendant que je suis ici dans la douleur,
plein de blessures, couvert de sang ?

Dis aux brillants Ulates
de venir suivre leur razzia.
Les fils de Maga ont emmené leurs vaches
et se les ont partagées entre eux.

Je livre le combat qui a été promis
et qui a été accompli.
Je livre le combat de l'honneur du Chien.
Qu'un seul [Ulate] ne vienne pas vers moi seul.

Mais joyeux sont les corbeaux de la brèche
dans le campement d'Ailill et de Medb.
Pitoyables sont les plaintes...
et les cris dans la plaine de Murthemne.

Conchobar ne sort pas
et ses troupes ne sont pas au combat.
Tant qu'il n'est pas joyeux,
il est plus difficile d'évaluer sa colère. »

C'est le combat de Loch Mor, fils de Mofebas, contre Cuchulainn lors de la razzia des vaches de Cooley.

16. LA RUPTURE DE LA CONVENTION

Medb envoya six [personnes] en même temps pour attaquer Cuchulainn, à savoir Traig Dorn et Dernu, Col, Accuis et Erisi, trois druides et trois druidesses[104]. Cuchulainn les attaqua, et ils tombèrent devant lui. Après que la parole de vérité eut été rompue contre Cuchulainn, à savoir le combat d'un seul, Cuchulainn prit sa fronde et se mit à lancer des pierres sur l'armée de Delga au sud ce jour-là. Bien que les hommes d'Irlande fussent nombreux ce jour-là, aucun d'entre eux ne put tourner son visage vers le sud, ni chien ni cheval ni homme[105].

LA GUÉRISON DE LA MÓRRÍGAN

C'est alors que vint la Mórrígan, fille d'Ernmas, des *síde*, sous la forme d'une vieille femme, et elle était occupée à traire en présence de Cuchulainn une vache à trois pis. Elle était venue ainsi, afin que Cuchulainn l'aidât. Car Cuchulainn ne blessait jamais personne, à la guérison de qui, s'il en réchappait, il ne prenait pas part. Cuchulainn lui demanda une traite après avoir été torturé par la soif. Elle lui donna la traite d'un pis. « Que soit saine promptement celle qui m'a donné cela. » L'œil de la reine fut guéri. Il lui demanda la traite du [deuxième] pis. Elle la lui donna. « Que soit promptement guérie celle qui l'a donnée. » Il demanda une troisième fois à boire, et elle lui donna la traite du [troisième] pis : « Bénédiction des dieux et des non-dieux sur

toi, ô jeune fille. » Les dieux étaient les gens du pouvoir, les non-dieux les agriculteurs[106]. Et la reine fut guérie.

Ensuite Medb envoya cent guerriers en une seule fois pour attaquer Cuchulainn. Cuchulainn les attaqua tous, et ils tombèrent devant lui. « C'est une abomination pour nous, que nos gens soient ainsi tués, dit Medb. — Cela n'a pas été, de ce même homme, la première chose haïssable pour nous », dit Ailill. C'est pour cela que Cuillenn cind-dúne est, depuis, le nom de l'endroit où ils étaient. Et Áth Cró[107] est le nom du gué où ils étaient. Cela est adapté à la masse du sang coagulé et du sang liquide qui partait dans le courant de la rivière.

17. LA GRANDE RUINE DE MAG MURTHEMNE

Les quatre grandes provinces d'Irlande établirent leur campement et leurs quartiers à Breslech Mor, dans la plaine de Murthemne. Elles envoyèrent au sud leur part de bétail et de butin vers le sud, à Clitar Bo Ulad. Cuchulainn se tenait près de la tombe de Lerga, à proximité et dans leur voisinage. Et son cocher, Laeg, fils de Riangabair, lui alluma un feu au soir de cette nuit. Il vit dans le lointain l'éclat des armes en or au-dessus des têtes des quatre grandes provinces d'Irlande, au coucher du soleil dans les nuages du soir. La colère et une grande fureur le saisirent à les voir, à cause de la multitude de ses adversaires et du grand nombre de ses ennemis. Il saisit ses deux lances, son bouclier et son épée. Il secoua son bouclier, brandit ses lances, fit mugir son épée, et il poussa de sa gorge le cri du héros, si bien que les Bánánach et les Boccánach, les esprits de la vallée et les démons de l'air répondirent devant l'horreur du cri qu'il poussa. La Nemain, c'est-à-dire la Bodb[108], jeta alors le trouble dans l'armée. Les quatre provinces d'Irlande furent en agitation d'armes, à la pointe de leurs propres lances et de leurs armes, si bien que cent guerriers moururent de frayeur mortelle et de tremblement du cœur au milieu de la forteresse et du campement cette nuit-là[109].

Quand Laeg fut là, il vit quelque chose : un homme seul traversait le camp des quatre grandes provinces d'Irlande, depuis le nord-est, et venant directement vers lui. « Un homme seul, ici, vient maintenant vers nous, ô Cucucán, dit Laeg. — Quelle sorte

d'homme est-ce ? dit Cuchulainn. — Ce n'est pas difficile. Un homme grand et beau, avec une large tonsure, avec des cheveux blonds et bouclés. Il a un manteau vert drapé autour de lui, une aiguille d'argent blanc au manteau sur sa poitrine. Il a une tunique de velours royal sous des broderies d'or rouge, avec une ceinture sur sa peau blanche, jusqu'aux genoux. Il a un bouclier noir avec un cercle dur de bronze blanc, une lance à cinq pointes à la main, un épieu à fourche à son côté. Étranges sont l'art, le jeu et le divertissement qu'il fait. Mais personne ne fait attention à lui, et il ne fait lui-même attention à personne, comme si personne ne le voyait dans le camp des quatre grandes provinces d'Irlande. — Cela est vrai, mon fils adoptif, dit-il, celui-ci est l'un de mes amis du peuple des *síde*, qui a pitié de moi, car ils savent la grande misère dans laquelle je suis, moi seul cette fois contre les quatre grandes provinces d'Irlande dans la razzia des vaches de Cooley[110]. »

Cuchulainn était dans le vrai. Quand le jeune héros arriva à l'endroit où était Cuchulainn, il lui parla et le plaignit. « Dors un peu, ô Cuchulainn, dit le jeune héros, ton lourd accès de sommeil, près de la tombe de Lerga, jusqu'à la fin de trois jours et de trois nuits. Je resterai près des troupes pendant tout ce temps. »

Cuchulainn dormit alors de son lourd accès de sommeil près de la tombe de Lerga jusqu'à la fin de trois jours et de trois nuits. Cela était normal car, aussi grand qu'était le sommeil, aussi grande était la fatigue : du lundi avant Samain exactement jusqu'au mercredi après Imbolc[111], Cuchulainn n'avait pas dormi, si ce n'est qu'il avait dormi appuyé sur sa lance, après midi, sa tête sur son poing, son poing autour de sa lance et sa lance sur son genou, frappant, massacrant, abattant et tuant les quatre grandes provinces d'Irlande pendant tout ce temps. Le héros mit alors des plantes du *síd*, des herbes de guérison et un charme de guérison, sur les coupures, les blessures et les plaies de Cuchulainn, si bien que Cuchulainn guérit dans son sommeil sans le remarquer[112].

C'était le temps où les garçons sortirent d'Emain Macha au nord, trois fois cinquante garçons des fils de rois des Ulates, autour de Follomain, fils de Conchobar. Ils livrèrent trois batailles aux troupes, si bien qu'ils firent tomber trois fois leur nombre [de guerriers], et les garçons tombèrent, à l'exception de Follomain, fils de Conchobar. Follomain avait promis qu'il ne rentrerait pas à Emain jusqu'au jour du Jugement et de la vie sans apporter la tête d'Ailill et le diadème d'or qui était dessus. Cela ne lui était pas facile, car les deux fils de Bethe mac Báin, les deux fils du père adoptif et de la mère adoptive d'Ailill, le blessèrent, si bien qu'il tomba devant eux. C'est la mort des garçons d'Ulster et de Follomain, fils de Conchobar[113].

Cependant Cuchulainn fut dans son accès de lourd sommeil jusqu'à la fin de trois jours et de trois nuits près de la tombe de Lerga. Cuchulainn se leva de son sommeil et se passa la main sur le visage, il se transforma en une roue pourpre du sommet du crâne jusqu'à la terre, et il se sentit l'esprit fort comme s'il allait à une assemblée, à une expédition, à un rendez-vous, à une maison de bière ou à l'une des principales assemblées d'Irlande. « Depuis combien de temps suis-je dans le sommeil maintenant, ô guerrier ? dit Cuchulainn. — Trois jours et trois nuits, dit le guerrier. — Malheur à moi, dit Cuchulainn. — Pourquoi cela ? dit le guerrier. — Les troupes [sont restées] sans être attaquées pendant tout ce temps, dit Cuchulainn. — Elles n'ont pas été ainsi, dit le guerrier. — Question : qui les a attaquées ? dit Cuchulainn. — Vos jeunes garçons sont venus du nord, d'Emain Macha, trois cinquantaines de garçons autour de Follomain, fils de Conchobar, des fils de rois des Ulates, et ils ont livré trois batailles aux troupes, pendant les trois jours et les trois nuits où tu as été dans le sommeil. Il est tombé par eux trois fois leur nombre, et les jeunes gens sont tombés, à l'exception de Follomain, fils de Conchobar. Follomain a promis, etc. — Il est dom-

mage que je n'aie pas eu ma force, car si j'avais eu ma force, les garçons ne seraient pas tombés comme ils sont tombés, et Follomain ne serait pas tombé.

— Continue à combattre, ô Cucán, ce n'est ni un reproche pour ton honneur ni une injure pour ta valeur. — Reste avec nous cette nuit, ô guerrier, dit Cuchulainn, pour que nous vengions ensemble les garçons sur les troupes. — Je ne resterai certainement pas, dit le jeune guerrier, car si grands que soient la valeur et l'art guerrier de quelqu'un, ce n'est pas sur lui que seront la renommée, la gloire et la considération, mais sur toi. C'est pour cette raison que je ne resterai pas, mais exerce toi-même ta valeur seul contre les armées, car ce n'est pas elles qui ont cette fois le pouvoir sur ton âme[114]. »

LE CHAR À LA FAUX

« Et le char à la faux, mon père Laeg, dit Cuchulainn, peux-tu le préparer ? Si tu peux le préparer et si tu as son équipement, prépare-le, et si son équipement n'est pas ici, ne le prépare pas. »

Le cocher se leva alors et il mit son équipement héroïque de cocher. De cet équipement de cocher, il revêtit sa tunique souple, en peau qui était légère, aérienne, lisse et fine, cousue, en peau de daim, et qui ne gênait pas à l'extérieur le mouvement des bras. En plus il prit son manteau à capuchon de plumes de corbeau que Simon le druide avait fait pour Darius le roi des Romains[115]. Darius le donna à Conchobar, Conchobar le donna à Cuchulainn, Cuchulainn le donna à son cocher. Le même cocher prit son casque à quatre coins, avec des crêtes et des plaques, avec toutes les couleurs et toutes les formes au-dehors au-dessus du milieu, entre les épaules. Cela était un ornement pour lui et non une lourde charge. Il pressa de la main le cercle d'or rouge comme une plaque d'or fondu au bord d'une enclume, sur son front en signe de sa qualité de cocher par rapport à son maître. Dans sa main, il prit les entraves ouvertes de ses chevaux, et dans la main droite il prit sa baguette plaquée d'or. Il prit la longe pour tenir les chevaux dans sa main gauche, c'est-à-dire les rênes

de ses chevaux dans la main gauche, pour exercer son art de cocher.

Alors il plaça sur les chevaux leur cuirasse de fer plaquée {d'or ?} qui les couvrait du front à la jambe [et les protégeait] des petits javelots, des petits épieux, des petites lances et des pointes durcies, car chaque mouvement dans ce char était proche d'une pointe, si bien que c'était un chemin de lacération que chaque coin, chaque extrémité, chaque pointe, chaque front de ce char.

Il jeta un charme de protection sur ses chevaux et sur son compagnon, si bien qu'ils n'étaient visibles à personne dans le camp, cependant que chacun dans ce camp leur était visible. Et c'était normal, en vérité, quand il jetait ce charme, parce que, à ce jour, le cocher avait eu les trois triomphes de l'art du cocher, à savoir le saut au-dessus d'une crevasse, le fait de conduire tout droit et le maniement de la baguette[116].

C'est alors que se leva le géant et le guerrier du combat, l'instrument de la haie de la Bodb parmi les hommes de la terre, Cuchulainn, fils de Sualtam. Il mit son équipement de bataille, du combat et de la contestation. Il y avait dans cet équipement de la bataille, du combat et de la contestation vingt-sept chemises cirées, comme des planches, tenues à même la peau par des ceintures de fil, de ficelle et de corde, cousues et brodées, de façon que son esprit ni son intelligence ne devinssent fous si la violence de sa nature l'assaillait. Il prit sa ceinture de héros autour de lui, de cuir dur tanné de l'épaule de sept peaux de bœufs d'un an, qui atteignait, depuis son côté mince, le creux de l'aisselle. Elle l'entourait, le protégeant des javelots, des pointes, des fers, des lances et des flèches. Car de même façon ils rebondissaient sur elle comme s'ils avaient heurté de la pierre, du roc ou de la corne. Il prit alors son tablier de soie mince comme de la peau avec une bordure d'or clair bariolée sur la partie molle et inférieure du milieu {de son corps}. Il prit son tablier brun foncé, bien lisse, de cuir brun, de quatre bœufs d'un an, avec sa ceinture de peau de vache par-dessous, et au-dessus de tout cela son tablier de soie mince comme de la peau. Le héros royal prit alors ses armes de combat, de contestation et de bataille. Il prit ses huit petites épées autour de l'épée à la brillante apparence. Il prit

ses huit petits javelots autour de son javelot à cinq pointes. Il prit ses huit petits épieux autour de son épieu dentelé. Il prit ses huit petits boucliers autour de son bouclier courbe noir et rouge dans lequel un verrat serait entré, avec son pourtour très tranchant comme un rasoir, si bien qu'il aurait coupé un cheveu contre le courant par son tranchant, sa capacité de couper et son acuité. Lorsque le jeune guerrier faisait le jeu du tranchant, c'est également qu'il tranchait avec son bouclier, avec sa lance et avec son épée. Il prit alors son casque de bataille à crête de combat et de contestation autour de sa tête, par lequel il faisait retentir le cri de cent guerriers, avec l'écho plaintif de chaque angle et de chaque coin. Car c'est également que, à cause de cela, les Bánánach, les Boccánach, les esprits des vallées et les démons de l'air criaient devant lui, au-dessus de lui et autour de lui quand il sortait pour répandre le sang des héros et des champions. Il était jeté sur lui son habit de protection, fait du costume des habits de la Terre de Promesse, qui lui avaient été donnés par Manannan, fils de Ler, le roi de la Terre de Lumière.

C'est alors que la première contorsion vint sur Cuchulainn, si bien qu'il se fit effrayant, multiforme, étrange et inouï. Ses muscles tremblèrent autour de lui comme un arbre contre le courant ou comme un roseau contre le courant, et chaque membre et chaque articulation, chaque pointe et chaque jointure du sommet du crâne jusqu'au sol. Il fit le jeu du retournement de la colère de son corps au milieu de sa peau. Ses pieds, ses tibias et ses genoux vinrent derrière lui ; ses talons, ses mollets et ses fesses vinrent devant lui. Les tendons de ses mollets vinrent devant ses tibias, si bien que chacune de leurs fortes protubérances était aussi grosse que le poing fermé d'un guerrier. Il tira les muscles de son crâne, si bien qu'ils furent à l'arrière de sa nuque et que chacune de leurs protubérances, puissante, indescriptible, inouïe, énorme, était aussi grosse que la tête d'un enfant d'un mois[117].

Il fit alors un *cuach cera* de son visage et de sa face[118]. Il enfonça l'un de ses deux yeux dans la tête, si bien qu'un héron sauvage aurait à peine réussi à le faire revenir du fond du crâne à la surface de la joue. L'autre œil jaillit si bien qu'il fut en dehors

sur la joue. Il retira la joue du menton, si bien que l'intérieur de son gosier fut visible. Ses poumons et son foie vinrent jusqu'à flotter dans sa bouche et dans son cou. Il frappa un coup de lion de la mâchoire supérieure contre le palais, si bien qu'étaient aussi grandes que la peau d'un bélier de trois ans les parcelles de feu qui venaient de sa bouche et de son cou. On entendait le choc de son cœur contre sa poitrine comme l'aboiement d'un chien de combat [... ?] ou comme un lion venant parmi des ours. On vit les lumières de la Bodb, des nuages de poison et des étincelles de feu rouge dans les nuages et les vapeurs au-dessus de sa tête comme des branches d'épines rouges autour du trou d'une vieille haie. Si l'on avait secoué un pommier royal plein de fruits royaux autour de lui, c'est à peine si une pomme aurait atteint la terre au-delà de lui, si ce n'est qu'une pomme serait restée sur chacun de ses cheveux à cause du piquant de la colère qui faisait sa chevelure se dresser sur lui. L'auréole de la valeur se leva sur son front, et elle était aussi longue et aussi épaisse que la pierre à aiguiser d'un guerrier. Aussi haut, aussi épais, aussi vigoureux, aussi fort, aussi long que le mât d'un grand navire était le jet droit de sang noir qui jaillissait du sommet de sa tête vers le haut, si bien que cela faisait une brume druidique noire, comme la brume d'une auberge royale, quand le roi vient à son repas au soir d'un jour d'hiver[119].

Après cette contorsion qui se produisit chez Cuchulainn, le héros de la valeur sauta dans son char de combat à la faux, avec ses faucilles de fer, avec ses tranchants minces, avec ses crochets et avec ses épieux durs, avec ses pointes de héros, avec sa disposition à l'ouverture, avec ses clous pointus qui étaient aux barres, aux courroies, aux courbes et aux cordes de ce char.

Il fit alors le jeu du tonnerre de cent, et le jeu du tonnerre de deux cents, et le jeu du tonnerre de trois cents, et le jeu du tonnerre de quatre cents. Il s'arrêta au jeu du tonnerre de cinq cents, car ce n'était pas que pour lui que ce nombre [d'hommes] tombât par lui dans ce premier assaut et cette première attaque contre les quatre cinquièmes de l'Irlande. Il sortit de cette façon pour aller chercher ses ennemis, et il mena son char à l'extérieur dans un grand circuit des quatre puissantes provinces d'Irlande.

Il imposa une course difficile à son char. Les roues de fer du char allèrent dans la terre, si bien que cela aurait suffi pour un fort et une forteresse de la façon dont les roues du char allaient dans la terre, car c'est de la même façon que les hautes mottes de terre, les piliers et les rochers, et le sable de la terre, étaient aussi hauts que les roues de fer du char à l'extérieur. Il faisait ce grand circuit guerrier à l'extérieur autour des quatre puissantes provinces d'Irlande pour qu'elles ne s'enfuient pas loin de lui et ne se dispersassent pas, pour que tombât avec certitude sur elles la vengeance des jeunes garçons. Il alla en plein milieu du combat, et il fit de grands tas des cadavres de ses ennemis dans un grand circuit autour de l'armée. Il fit contre elle l'assaut d'un ennemi contre des ennemis, si bien qu'ils tombèrent plante des pieds contre plante des pieds, et nuque contre nuque ; telle était l'épaisseur de leurs cadavres. Il fit le tour à nouveau trois fois de cette façon, si bien qu'il laissa un lit de six [hommes] autour d'eux dans son grand circuit, à savoir la plante des pieds de trois hommes contre la nuque de trois hommes. C'est ce que l'on appelle le *Sesrech Breslige*, le massacre des six hommes de la razzia. C'est l'un des trois massacres dont on ne peut faire le compte dans la razzia, à savoir *Sesrech Breslige*, *Imslige Glennamanach* et la *Bataille de Garech et Ilgarech*, à cela près que c'était la même chose pour un chien, un cheval et un homme. Certains disent que Lug, fils d'Ethliu, combattit avec Cuchulainn au *Sesrech Breslige*.

On ne sait pas le nombre et ne peut pas faire le compte de la quantité de gens du peuple qui tombèrent. On ne compte ici que leurs seigneurs. Voici leurs noms ci-dessous : deux Cruad, deux Calad, deux Cir, deux Ciar, deux Ecell, trois Cromm, trois Cur, trois Combirge, quatre Feochair, quatre Furechair, quatre Cass, quatre Fota, cinq Caur, cinq Cerman, cinq Cobthach, six Saxan, six Duach, six Dáre, sept Rochad, sept Ronán, sept Rurthech, huit Rochlad, huit Rochataid, huit Corpre, huit Mulach, neuf Daigith, neuf Dáre, neuf Dámach, dix Fíacc, dix Fíacach, dix Fedlimid.

Cuchulainn tua dix rois pour six fois vingt rois dans le grand massacre de Mag Murthemne. Et il tua en outre un nombre incalculable de chiens, de chevaux, de femmes, de garçons et

d'enfants du menu peuple, car il n'en échappa pas un sur trois des hommes d'Irlande sans que ne lui soit brisé un os de la hanche, soit la moitié de la tête, soit l'un des deux yeux, ou sans qu'il n'ait une infirmité durable pour le restant de ses jours.

LA DESCRIPTION DE LA FORME DE CUCHULAINN

Le lendemain matin, Cuchulainn alla regarder les troupes pour montrer sa forme belle et aimable aux dames et aux femmes, aux jeunes femmes et aux jeunes filles, aux poètes et aux hommes d'art, car cela ne lui paraissait ni honorable ni beau que la forme d'orgueil magique qui leur avait été montrée la nuit précédente. C'est pour cette raison qu'il était venu leur montrer sa forme belle et amicale ce jour-là.

Il était beau, en vérité, le garçon qui était venu là pour montrer sa forme aux troupes, à savoir Cuchulainn, fils de Sualtam. Il avait trois chevelures : brune près de la peau, rouge sang au milieu, et une couronne d'or jaune qui les recouvrait. L'arrangement de cette chevelure était beau et il formait trois tresses autour du creux de sa nuque. On pouvait comparer à un fil d'or chaque cheveu isolé, flottant librement, doré, magnifique, longuement tressé, à la belle couleur, tombant en arrière sur ses épaules. Cent fils d'escarboucles mêlées recouvrant sa tête ; quatre taches sur chacune de ses deux joues, à savoir une tache jaune, une tache verte, une tache bleue et une tache pourpre ; sept gemmes du brillant de l'œil dans chacun de ses deux yeux royaux ; sept doigts à chacun de ses deux pieds, sept doigts à chacune de ses deux mains, avec la prise d'une serre de faucon et avec la prise d'une griffe de hérisson à chacun d'entre eux[120].

Il prend aussi son habit de fête ce jour-là. De son habillement, il avait fait un beau manteau pourpre avec une bordure à cinq plis. Il avait une broche blanche d'argent blanc, avec de l'or plaqué, sur sa poitrine blanche, comme si c'était une lanterne brillante que des yeux humains ne pouvaient regarder à cause de son brillant et de sa splendeur. [Il avait] une tunique de soie sur

la peau, arrangée avec des bordures, des ceintures et des arêtes d'or, d'argent et de bronze blanc. Elle atteignait la partie supérieure du pantalon guerrier, brun-rouge sombre, qu'il avait sur lui, en velours de roi. [Il avait] un bouclier magnifique, brun-pourpre, avec un pourtour d'argent tout blanc. [Il avait] une épée avec une poignée d'or ornée à son côté gauche. [Il avait] une longue lance au tranchant bleu à côté d'un poignard d'attaque acéré, avec de splendides courroies et des rivets de bronze blanc, dans le char à côté de lui. Il avait neuf têtes dans une main et dix dans l'autre, et il les jetait loin de lui devant les troupes pour montrer sa valeur et sa capacité. Medb se cacha le visage sous un toit de boucliers afin que Cuchulainn ne la jetât pas [à terre ?] ce jour-là.

Les filles prièrent alors les hommes d'Irlande de les hisser sur le plat des boucliers au-dessus des hommes pour regarder la forme de Cuchulainn. Car cela leur était étrange que la belle forme amicale qu'elles lui voyaient ce jour-là, en regard de la forme commune de magie qu'elles lui avaient vue la nuit précédente.

C'est alors que l'envie, la jalousie et le mauvais vouloir saisirent Dubthach Dael Ulad au sujet de sa femme, et il donna aux troupes le conseil de trahir Cuchulainn et de l'abandonner, c'est-à-dire de livrer un combat de guet-apens autour de lui de tous côtés, de façon qu'il tombe par eux. Et il dit les paroles suivantes :

« Si c'est lui, le contorsionniste,
il y aura des cadavres d'hommes,
il y aura des cris autour des enceintes,
il y aura [... ?],
il y aura des corbeaux pour la nourriture à corbeaux.

Il y aura des pierres sur les tombes,
il y aura une augmentation du massacre des rois.
Il n'est pas bon que le combat soit venu à vous
sur le côté de la colline contre le fou.

Je vois la forme du fou,
neuf têtes avec ses coussins.
Je vois le butin avec lui, en fragments,
dix têtes sont son grand trésor.

Je vois que vos femmes lèvent
leurs têtes vers les faits héroïques.
Je vois votre grande reine
qui ne viendra pas pour le combat.

Si j'étais celui qui vous conseille,
il y aurait des hommes de tous les côtés
pour raccourcir son temps,
si c'est lui le contorsionniste. »

Fergus, fils de Roech, entendit cela, et il tint pour honteux le conseil de trahir Cuchulainn que Dubthach donnait aux troupes. Il lui porta un violent coup de pied, si bien qu'il le fit tomber sur le visage hors de la troupe. Il lui reprocha tout le mal et l'injustice, toute la trahison et la honte qu'il avait faits, avant et après, aux Ulates. Et il dit les paroles suivantes :

« Si c'est Dubthach Doeltenga,
qu'il se retire derrière les troupes.
Il n'a rien fait de bon
depuis qu'il a massacré les jeunes filles.

Il a accompli une action infâme et horrible,
le meurtre de Fiacha, fils de Conchobar,
et ce n'est pas plus beau ce que nous avons appris de lui :
le meurtre de Cairpre, fils de Fedilmid.

Ce n'est pas la souveraineté d'Ulster que recherche
le fils de Lugaid mac Casruba ;
c'est ce qu'il fait aux hommes :
ceux qu'il ne peut pas tuer, il les traque.

Il ne plaît pas aux exilés d'Ulster
le meurtre du garçon qui n'a pas toute sa barbe.
Si les hommes d'Ulster viennent vers vous,
ils retourneront vos troupeaux.

Ils disperseront votre bétail au loin
devant les Ulates, si {ces derniers} se lèvent.
Il y aura des actions, de grands récits.
Il y aura de grandes reines.

Des cadavres seront sous les pieds.
Des pieds d'hommes seront au séjour des corbeaux.
Il y aura des boucliers de travers sur le penchant des collines.
Il y aura une augmentation des actions brutales.

Je vois que vos femmes ont dressé
leur visage vers des actions héroïques ;
je vois que votre grande reine
ne se lève pas pour le combat.

Jamais il ne fera une action de valeur ou d'honneur,
le fils de Lugaid, sans nul héroïsme.
Devant un roi, les pointes de lances ne rougiront pas,
si c'est Dubthach Doeltenga ! »

C'est jusqu'ici le char à la faux.

18

1. LA MORT D'OENGUS MAC OENLAIME

Il vint alors parmi les troupes un très hardi guerrier des Ulates dont le nom était Oengus, fils d'Oenlám Gábe. Et il poussa devant lui les troupes depuis Moda Loga, qui se nomme Lugmud en ce temps-ci, jusqu'au Gué des Deux Tombes à Sliab Fuait. Ce que disent les savants est que, si Oengus, fils d'Oenláim Gábe, avait été attaqué en combat singulier, [les deux tiers de l'armée] seraient tombés devant lui en combat singulier. Mais ce n'est pas ce qu'ils firent, si ce n'est qu'ils lui tendirent un guet-apens de tous les côtés, si bien qu'il tomba devant eux au Gué des Deux Tombes à Sliab Fuait.

2. LE COUP MANQUÉ DE BÉLACH EOIN ICI MAINTENANT

Il vint alors à eux Fíacha Fialdána, des Ulates, pour s'entretenir avec le fils de la sœur de sa mère, Mane Andoé, des gens du Connaught. Et c'est ainsi qu'il vint, avec Dubthach Doel, des Ulates, en même temps que lui. C'est ainsi que vint Mane Andóe, avec Dóche Mac Mágach en même temps que lui. Quand Dóche Mac Magach vit Fíachna Fíaldána, il lança aussitôt un javelot contre lui, si bien qu'il passa à travers son propre ami, à travers Dubthach Doel des Ulates. Fíachna Fíaldána lança un

javelot contre Dóche mac Magach, si bien qu'il passa à travers son propre ami, Mane Andóe, des gens du Connaught. Là-dessus les hommes d'Irlande dirent : « C'est un coup raté, dirent-ils, qui s'est produit entre les hommes, que chacun d'eux ait tué son propre ami et son proche parent. » Et c'est cela ici le coup manqué de Bélach Eoin. Un autre nom en est le coup manqué de Bélach Eoin.

3. LE DÉGUISEMENT DE TAMON ICI MAINTENANT

Les hommes d'Irlande dirent alors à Tamon le fou de prendre le vêtement d'Ailill et sa parure d'or et d'aller au gué, et cela en leur présence. Il prit le vêtement d'Ailill et sa parure d'or, et il vint au gué en leur présence. Les hommes d'Irlande se mirent tout autour de lui à plaisanter, à crier et à se moquer. « C'est ton déguisement de Tamon, ô Tamon le fou, dirent-ils, le vêtement d'Ailill et sa parure d'or autour de toi. » Si bien que c'est cela le déguisement de Tamon. Cuchulainn le regarda et, dans une absence de science et de savoir, il lui sembla que c'était Ailill lui-même qui était là. Il lui jeta une pierre de sa fronde et il étendit Tamon le fou sans vie près du gué où il était. Et ce fut là le gué de Tamon et le déguisement de Tamon.

19

1. LE COMBAT DE FERGUS

Les quatre grandes provinces d'Irlande établirent leur camp et leurs quartiers près du rocher de Crich Roiss cette nuit-là. Medb demanda alors aux hommes d'Irlande de désigner l'un d'eux pour le combat et la bataille contre Cuchulainn le lendemain matin. Voici ce que dit chaque homme : « Ce n'est pas moi », et : « Ce n'est pas moi [qui bougerai] de ma place, il n'est dû aucun coupable par ma famille[121]. »

Medb demanda alors à Fergus d'aller au combat et à la bataille contre Cuchulainn, puisque les hommes d'Irlande avaient refusé. « Il n'est pas convenable pour moi, dit Fergus, de me battre contre un jeune garçon imberbe et sans barbe, et en plus contre un de mes propres pupilles. » Cependant Medb se plaignait beaucoup de Fergus parce qu'il refusait de se charger de son combat et de sa bataille à elle.

Ils restèrent là cette nuit-là. Fergus se leva de bonne heure le lendemain matin et il vint au gué du combat à l'endroit où était Cuchulainn. Cuchulainn le vit s'approcher de lui. « C'est une faible sûreté avec laquelle mon père Fergus est venu à moi, il n'y a pas d'épée dans le fourreau. » Il avait raison. L'année avant cette histoire, Ailill avait surpris Fergus allant à une réunion avec Medb sur le versant de la colline de Cruachan, son épée à côté de lui sur le versant de la colline. Ailill avait retiré l'épée du fourreau et il avait mis une épée de bois à sa place. Il avait donné sa

parole qu'il ne la rendrait pas jusqu'à ce qu'il la donnât au jour de la grande bataille. « Cela m'est égal, cher pupille, dit Fergus, car même s'il y avait une épée là-dedans, elle ne viendrait pas contre toi et elle ne serait pas employée contre toi. Mais par l'honneur et l'éducation que je t'ai donnés, et par ceux que les Ulates et Conchobar t'ont donnés, fuis aujourd'hui devant moi en présence des hommes d'Irlande. — Cela me répugne, en vérité, dit Cuchulainn, que de fuir devant un seul homme lors de la razzia des vaches de Cooley. — Cela ne doit pas te répugner, en vérité, dit Fergus, car je fuirai, moi, devant toi, quand tu seras plein de blessures, couvert de sang et tout percé dans la bataille de la razzia. Et quand je m'enfuirai tout seul, les hommes d'Irlande s'enfuiront tous. » Cela arriva, parce que Cuchulainn souhaitait fort l'avantage des Ulates, si bien qu'on lui amena son char et qu'il partit et s'enfuit devant les hommes d'Irlande.

Les hommes d'Irlande virent cela. « Il a fui devant toi, il a fui devant toi, ô Fergus ! dit chacun. — Poursuis-le, poursuis-le, ô Fergus ! dit Medb, qu'il ne t'échappe pas. — Certainement pas, dit Fergus, je ne le poursuivrai pas plus loin. Car aussi petite que soit pour vous cette fuite à laquelle je l'ai obligé, aucun des hommes d'Irlande qui l'ont rencontré dans la razzia des vaches de Cooley n'en a obtenu autant. Pour cette raison, aussi longtemps que les hommes d'Irlande n'iront pas autour de lui en combat singulier, je ne retournerai pas contre ce même homme. »

Cela est le combat de Fergus.

2. L'HISTOIRE DE CINNIT FERCHON

Ferchu Longsech, bien qu'il fût des hommes du Connaught, était en rapports de combat et de pillage avec Ailill et Medb. Depuis le jour où ils s'étaient emparés de la souveraineté, il n'était jamais venu dans le camp, ni à une expédition, ni à une difficulté, ni à un besoin, ni à une rencontre dans la nécessité. Mais il était continuellement derrière leur dos à piller leur pays et leur territoire. À ce moment-là, il était dans la partie orientale de Mag Ai. Le nombre de ses gens était de douze. On lui

annonça qu'un homme seul maintenait et contenait depuis le lundi du début de novembre jusqu'au début du printemps les quatre grandes provinces d'Irlande, cependant qu'il leur tuait chaque jour un homme et chaque nuit cent guerriers. Il tint conseil avec ses gens. « Quel plan, que nous exécuterons, serait mieux pour nous, dit-il, que d'aller attaquer cet homme-là, qui retient et qui arrête les quatre grandes provinces d'Irlande, et d'apporter avec nous sa tête et ses armes à Ailill et à Medb ? Quels que soient le tort et le mal que nous avons faits à Ailill et à Medb, nous aurons notre paix, si seulement cet homme tombe devant nous. »

Tel est le plan auquel ils se décidèrent, et ils allèrent à l'endroit où était Cuchulainn. Et quand ils arrivèrent, ce n'est ni la vérité des hommes ni un combat singulier qu'ils lui accordèrent, mais ils se tournèrent aussitôt tous les douze contre lui. Cuchulainn se tourna aussi contre eux et il leur coupa immédiatement leurs douze têtes. Il planta douze pierres pour eux dans la terre et il mit la tête de chacun d'eux sur sa pierre. Il mit aussi la tête de Ferchu Longsech sur sa pierre. Cinnit Ferchon Longsig est ainsi l'endroit où Ferchu Longsech laissa sa tête, à savoir cenn-áitt, l'endroit de la tête de Ferchu.

3. LE COMBAT DES ENFANTS DE CALATIN

On réfléchit alors chez les hommes d'Irlande, qui était convenable pour le combat et la bataille contre Cuchulainn le lendemain matin. Ce qu'ils dirent tous, c'est que c'était Calatin Dana avec ses vingt-sept fils et son petit-fils Glass mac Delga. C'est ainsi qu'il en était avec eux : du poison sur chaque homme d'entre eux, du poison sur chacune de leurs armes, et aucun d'entre eux ne faisait de coup manqué. Il n'y avait personne qui ne rapportât une blessure faite par eux et qui, s'il n'en mourait pas tout de suite, n'était pas mort avant la fin du neuvième jour. On leur promit de grands dons afin qu'ils livrassent le combat et la bataille. Ils acceptèrent de le faire, et c'est en présence de Fergus que cela devait être établi. Mais il refusa d'intervenir car ce

qu'ils disaient, c'est que c'était pour eux le combat d'un seul homme que celui de Calatin Dana avec ses vingt-sept fils et son petit-fils Glass mac Delga. Ce qu'ils disaient, c'est que son fils était un membre de ses membres, une partie des parties [de son corps] et que Calatin Dana devait avoir la multiplicité de son propre corps.

Fergus s'avança vers sa tente et vers ses gens, et il poussa très haut son soupir de fatigue. « Triste est pour nous l'action qui est faite ce matin, dit Fergus. — Quelle action est-ce ? dirent ses gens. — Tuer Cuchulainn, dit-il. — Hélas ! dirent-ils, qui le tue ? — Calatin Dana, dit-il, avec ses vingt-sept fils et son petit-fils, Glass mac Delga. C'est ainsi qu'ils sont : du poison dans chacun d'entre eux et du poison sur chacune de leurs armes, et il n'est personne qu'ils aient blessé qui, s'il ne meurt pas tout de suite, ne meurt pas avant la fin du neuvième jour. Et il n'y a personne qui irait là-bas pour moi, qui serait témoin du combat et de la lutte et qui me donnerait des nouvelles comment Cuchulainn aurait été tué, à qui je ne donnerais pas ma bénédiction et mon équipement. — J'irai là-bas », dit Fiachu, fils de Ferfebe.

Ils restèrent là cette nuit-là. Calatin Dana se leva de bonne heure le lendemain matin avec ses vingt-sept fils et son petit-fils Glass mac Delga. Et ils s'avancèrent jusqu'à l'endroit où était Cuchulainn. Ils lancèrent aussitôt leurs vingt-neuf javelots sur lui, et aucun coup manqué ne passa devant lui. Cuchulainn fit le jeu du tranchant avec son bouclier, si bien qu'ils s'enfoncèrent tous à la moitié dans son bouclier. Ce ne fut pas un coup manqué pour eux, et aucun des javelots ne devint sanglant ou rouge sur lui. Cuchulainn tira alors l'épée du fourreau de la Bodb pour couper les armes et alléger le bouclier. Et quand il était à faire cela, ils coururent tous à lui et lui frappèrent la tête en même temps de leurs vingt-neuf poings droits. Ils le maltraitèrent et le firent plier devant eux, si bien que sa figure, sa face et son visage vinrent contre le gravier et le sable du gué. Il lança très haut son appel de héros et son cri du combat inégal, si bien qu'il n'y eut aucun Ulate en vie, de ceux qui ne dormaient pas, qui ne l'entendît pas.

Fiacha, fils de Ferfebe, vint alors à lui et vit cela. Il vit en lui

la puissance de l'amour familial, il tira l'épée du fourreau de la Bodb et il leur porta un coup, si bien qu'il leur coupa leurs vingt-neuf poings en une seule fois, et ils tombèrent tous en arrière par l'intensité de l'effort et de la force dans laquelle ils étaient.

Cuchulainn releva la tête, reprit sa respiration, il poussa son soupir de fatigue et il vit celui qui était venu à son secours. « C'est une aide en temps voulu, mon frère adoptif, dit Cuchulainn. — Bien que ce soit pour toi une aide en temps voulu, ce n'est pas une aide en temps voulu pour nous. Car bien que nous soyons la meilleure trente-centaines des Clann Rudraige dans la forteresse et le campement des hommes d'Irlande, nous serons tous soumis au javelot et à l'épée, aussi petit que soit pour toi le coup que j'ai frappé, si cela est su parmi nous. — Je donne ma parole, dit Cuchulainn, maintenant que j'ai relevé la tête et repris mon souffle, que si tu ne donnes pas toi-même la nouvelle, aucun de ceux-là ne le fera désormais. »

Cuchulainn se tourna alors contre eux et se mit à les frapper et à les hacher si bien qu'il les dispersa autour de lui en petits morceaux et en quartiers séparés le long du gué à l'est et à l'ouest. Un seul d'entre eux s'échappa, en se fiant à la course, pendant qu'il était à les décapiter tous, à savoir Glass mac Delga. Cuchulainn courut après lui comme le vent. Il arriva devant la tente d'Ailill et de Medb, et il ne parvint à dire que *« fiach, fiach »* quand Cuchulainn lui porta un coup et lui coupa la tête.

« Il en a été vite fait de cet homme-là, dit Medb. De quelle dette parlait-il, Fergus ? — Je ne sais pas, dit Fergus, si ce n'est qu'il devait avoir des dettes à faire payer à quelques-uns dans la forteresse et le campement. C'est à eux qu'il pensait. Mais il y a quelque chose de plus, dit Fergus, pour lui c'est une dette de sang et de chair. Je vous dirai aussi quelque chose, dit Fergus, c'est que toutes les dettes lui ont été pleinement payées en une seule fois[122]. »

C'est de cette façon que Calatin Dana tomba devant Cuchulainn avec ses vingt-sept fils et son petit-fils Glass mac Delga. Il reste encore au milieu du gué le rocher autour duquel ils livrèrent leur bataille et leur combat et [dans le rocher] la marque de

leurs pommeaux d'épées, de leurs genoux, de leurs coudes et des fûts de leurs javelots. Si bien que Fuil Iairn [« Sang de Fer »] est le nom du gué à l'ouest du gué de Ferdiad. C'est pour cette raison qu'on l'appelle Fuil, parce qu'il y avait là du sang sur un tranchant.

C'est le combat des enfants de Calatin jusqu'à maintenant[123].

20. LE COMBAT DE FERDIAD

On réfléchit alors chez les hommes d'Irlande, qui était convenable pour le combat et la bataille contre Cuchulainn à l'heure du matin, le lendemain matin. Et ce qu'ils dirent tous est que c'était Ferdiad, fils de Daman, fils de Daire, le valeureux guerrier des Fir Domnann. Car leur lutte et leur combat étaient semblables et égaux. Ils avaient appris les exploits du courage et de la valeur auprès des mêmes femmes, à savoir Scathach, Uathach et Aife. Et aucun n'avait la supériorité sur l'autre, si ce n'est que Cuchulainn avait le jeu du javelot-foudre. Cependant, en contrepartie, Ferdiad avait une peau de corne au combat et à la bataille contre un héros dans un gué[124].

On envoya alors des messagers et des ambassadeurs chez Ferdiad. Ferdiad refusa, repoussa et renvoya ces messagers. Il ne vint pas avec eux, car il savait ce qu'ils voulaient de lui, à savoir le faire lutter et se battre contre son ami, son compagnon et son frère adoptif. Medb envoya alors les druides, les satiristes et les bandes cruelles contre Ferdiad, afin qu'ils fissent contre lui trois satires permanentes et trois malédictions suprêmes, et provoquassent trois abcès sur son visage, injure, honte et faute [et s'il ne mourait pas tout de suite, il mourrait au bout de neuf jours], s'il ne venait pas. Ferdiad vint avec eux à cause de son honneur, car il lui semblait plus facile de tomber devant des lances de courage, de valeur et d'exploit plutôt que de tomber devant des lances de satire, de mépris et de honte[125].

Quand il fut arrivé, on l'honora et on le servit, on lui versa une

boisson bonne à boire, belle et enivrante, si bien qu'il fut ivre et joyeux. On lui promit de grands cadeaux pour la lutte et le combat à livrer, à savoir un char de la valeur de quatre fois sept femmes esclaves, l'habillement de douze hommes en vêtements de toutes les couleurs et l'équivalent de sa terre dans la douce plaine de Mag Ai, sans taxe, sans tribut, sans camp, sans expédition, sans obligation pour son fils, pour son petit-fils, pour son arrière-petit-fils jusqu'au Jugement et la vie [éternelle], et Findabair pour femme unique, et la broche d'or qui était au manteau de Medb en plus de tout cela[126].

C'est ainsi que Medb parla. Elle dit ces paroles-ci et Ferdiad lui répondit :

M. « Tu auras une grande récompense de bracelets,
sur ta part de plaine et de forêt,
et la liberté de tes descendants
depuis aujourd'hui jusqu'au Jugement,
ô Ferdiad, fils de Daman.
Tu auras au-delà de toute attente.
Pourquoi ne prends-tu pas
ce que chacun prend ?

F. — Je ne prendrai pas sans garantie,
car je ne suis pas un héros sans adresse au lancer.
Demain sera difficile pour moi.
Il y aura un violent effort.
Le chien qui a le surnom de Culann,
il n'est pas facile à retenir.
La calamité sera grande.

M. — Tu auras des héros pour ta garantie.
Tu n'iras pas aux assemblées.
Des rênes et de magnifiques chevaux
te seront donnés en garantie,
ô Ferdiad du combat.
Comme tu es un homme hardi,
tu seras pour moi un homme aimé

devant tout le monde sans nul tribut.

F. — Je n'irai pas sans cautions
aux jeux du gué.
Cela restera jusqu'au jour du Jugement,
avec fureur et avec force.
Je n'accepterai pas, qui que ce soit qui m'entende,
qui que ce soit qui compte sur moi,
sans soleil et sans lune,
avec la mer et la terre[127].

M. — Quelle raison as-tu de retarder ?
Lie-toi afin d'être content,
à la main droite de rois et de princes
qui te serviront de cautions.
Il y a ici quelqu'un qui ne t'enlèvera rien.
Tu auras tout ce que tu demanderas.
Car on sait que tu tueras
l'homme qui vient à ton rendez-vous.

F. — Je n'accepterai pas sans six cautions.
Ce ne sera pas quelqu'un d'insignifiant
avant que j'accomplisse mes exploits.
Là où seront les troupes,
si cela m'est accordé,
je consentirai, même si c'est inégal,
à entreprendre le combat
contre le cruel Cuchulainn.

M. — Serait-ce Domnall ou Carpre,
ou Niamán, brillant au pillage ?
ou bien seraient-ce les gens du bardisme ?
Ils seront à toi sans nul doute.
Lie à toi Morann,
si tu souhaites qu'il te garantisse ;
lie à toi Carpre de Min Manann,
et lie à toi nos deux fils.

F. — Ô Medb à la profusion de poison,
la beauté d'un fiancé ne te touche pas.
Il est sûr que tu es la gardienne
de Cruachan des tombeaux.
Haute voix et haute et rude force,
apporte-moi du velours de toutes les couleurs,
donne-moi ton or et ton argent,
car c'est ce qui m'a été offert.

M. — N'es-tu pas le héros qui protège,
à qui j'ai donné ma broche à anneau ?
À partir d'aujourd'hui jusqu'à dimanche,
le délai ne sera pas plus long.
Ô héros glorieux et puissant,
tout doux trésor sur terre
va t'être donné.
Tu auras tout.

Findabair des champions,
la reine de l'ouest de l'Irlande,
après la mort du chien du forgeron,
ô Ferdiad, elle sera à toi. »

Ils dirent tous alors d'un commun accord que les cadeaux étaient grands. « Aussi grands soient-ils, dit Ferdiad, ils resteront loin de moi avec Medb, et je ne veux pas les avoir pour entreprendre le combat et la lutte contre mon frère adoptif et mon homme d'alliance et de communauté, à savoir Cuchulainn. » Et il dit :

« Le plus grand effort,
c'est le combat contre Cuchulainn le sanglant.
Il est triste qu'il n'y ait pas deux cents hommes d'Irlande
qui viendraient à mon rendez-vous, deux fois.

Triste est le combat
que nous allons livrer, moi et Cuchulainn des jeux.

Nous couperons la chair et le sang,
nous hacherons le corps et la peau.

Il est triste, ô Dieu,
qu'une femme soit venue entre lui et moi.
La moitié de mon cœur est le Chien, sans faute,
et je suis la moitié du cœur du Chien.

Par mon bouclier,
si Cuchulainn d'Ath Cliath est tué,
je passerai mon épée mince
à travers mon cœur, à travers mon flanc, à travers ma poitrine.

Par mon épée,
si Cuchulainn de Glenn Bolg est tué,
je ne tuerai plus aucun homme après lui,
jusqu'à ce que je fasse le saut de l'autre côté.

Par ma main,
si Cuchulainn de Glenn in Sgáil est tué,
je tuerai Medb avec son armée,
et ensuite [je ne tuerai] plus aucun des hommes d'Irlande.

Par mon javelot,
si le Chien d'Ath Cró est tué,
je serai enseveli dans sa tombe
et la même tombe sera pour moi et pour lui.

Dis-lui,
au Chien à la belle peau,
qu'il a été prophétisé par Scathach, sans crainte,
que je tomberai devant lui dans un gué.

Malheur à Medb,
qui a employé sa réputation contre nous,

pour nous mettre l'un contre l'autre, moi
et Cuchulainn, c'est une dure contrainte. »

« Ô hommes, dit Medb avec la manière convenable de diviser et d'exciter, la parole que Cuchulainn a dite est vraie. — Quelle est cette parole ? dit Ferdiad. — Il a donc dit, dit Medb, que ce n'était pas trop pour lui que tu tombes devant lui dès le commencement du jeu des armes dans le pays où il viendrait. — Il ne lui convient pas de dire cela, dit Ferdiad, car ce n'est ni de la lâcheté ni du mauvais héroïsme qu'il a appris de moi auparavant. Et je jure par mes armes, s'il est vrai qu'il a dit cela, que je serai demain le premier des hommes d'Irlande à combattre contre lui. — Bénédiction sur toi à cause de cela, dit Medb, je préfère cela de ta part à la crainte et à la lâcheté, car chacun aime son propre pays, et qu'y aurait-il de plus convenable pour lui à travailler à l'avantage des Ulates, que pour toi de travailler à celui des gens du Connaught[128] ? »

Medb obtint alors de Ferdiad la garantie du combat et de la bataille contre six héros le lendemain matin, ou bien le combat et la bataille contre Cuchulainn seul, si cela lui était plus facile. Ferdiad obtint d'elle la garantie de mettre ces six mêmes hommes à l'exécution des conditions qui lui avaient été promises si Cuchulainn tombait devant lui.

On prit alors ses chevaux pour Fergus, on attela son char et il vint à l'endroit où était Cuchulainn pour lui dire cela. Cuchulainn lui souhaita la bienvenue. « Bienvenue est ta visite, ô mon père Fergus, dit Cuchulainn. — Cette bienvenue est pour moi digne de confiance, ô mon petit enfant adoptif, dit Fergus, mais je suis venu pour te dire qui vient au combat et à la lutte contre toi demain au petit matin. — Je l'apprendrai donc de toi, dit Cuchulainn. — Ton propre ami, ton compagnon et ton frère adoptif, l'homme qui t'est égal en jeux, en valeur guerrière et en exploits, Ferdiad, fils de Damán, fils de Dáre, le très hardi héros des Fir Domnann. — Je le dis en conscience, dit Cuchulainn, nous ne souhaitons pas que notre ami vienne à nous pour une rencontre. — C'est précisément pour cette raison, dit Fergus, que tu dois être sur tes gardes et te préparer, car ce n'est pas

Damán, fils de Dáre. — Je suis ici, dit Cuchulainn, à contenir et à retenir les quatre puissantes provinces d'Irlande, depuis le lundi du début de novembre jusqu'au commencement du printemps, et je n'ai pas reculé d'un pas devant un homme pendant tout ce temps, et il est probable que je ne le ferai pas plus devant lui. » C'est ainsi que Fergus, pour le mettre en garde, dit les paroles suivantes et que Cuchulainn répondit :

F. « Ô Cuchulainn — brillante réunion —
je vois qu'il est temps pour toi de te lever :
est ici contre toi avec colère
Ferdiad, fils de Damán au visage rouge.

C. — Je suis ici, ce n'est pas un devoir facile,
à retenir fermement les hommes d'Irlande.
Je n'ai jamais mis le pied à la fuite,
à cause du combat contre un seul homme.

F. — Terrible est l'homme quand il dispense sa colère
au moyen de son épée rouge de sang.
Peau de corne autour de Ferdiad des troupes,
contre qui on ne gagne ni bataille ni combat.

C. — Sois silencieux, ne raconte pas ton histoire,
Ô Fergus aux fortes armes.
Dans aucun pays, sur aucun sol,
il n'y a pour moi de combat inégal.

F. — L'homme est terrible, avec des vingtaines d'exploits.
Il n'est pas facile de le vaincre.
Il a la force de centaines d'hommes dans son corps ; le héros est courageux.
La pointe ne le saisit pas, le tranchant ne le coupe pas.

C. — Si nous nous rencontrons au gué,

Moi et Ferdiad à la valeur bien connue,
ce ne sera pas une séparation sans violence :
notre combat à l'épée sera plein de colère.

F. — Ce serait pour moi une meilleure récompense,
ô Cuchulainn à l'épée rouge,
si c'était toi qui emportais à l'est
les dépouilles de Ferdiad le fier.

C. — Je dis cette parole avec certitude,
bien que je ne sois pas bon à la querelle de mots,
c'est moi qui remporterai la victoire
sur le fils de Damán, fils de Dáre.

F. — C'est moi qui ai rassemblé les armées à l'est,
en paiement de l'offense que m'ont faite les Ulates,
c'est à cause de moi que sont venus de leurs pays
leurs héros et leurs guerriers.

C. — Si Conchobar n'était pas dans sa faiblesse,
le voisinage serait difficile.
Medb de Mag in Scáil n'est jamais venue
à une expédition où il y a eu plus de plaintes.

F. — Le plus grand exploit est à ta main,
le combat contre Ferdiad, fils de Damán.
Aie avec toi, ô Cuchulainn,
une épée rude, dure, célèbre par le chant. »

Fergus retourna à la forteresse et au campement. Ferdiad alla à sa tente et vers ses gens, et il leur expliqua que Medb avait obtenu de lui l'obligation, soit de combattre et de lutter contre six héros le lendemain matin, soit de combattre et de lutter contre Cuchulainn tout seul, comme cela lui semblerait le plus facile. Il expliqua aussi qu'il avait obtenu de Medb l'obligation d'envoyer ces six mêmes héros pour remplir les promesses qui lui avaient été faites si Cuchulainn tombait devant lui.

Les gens de la tente de Ferdiad ne furent cette nuit-là ni joyeux ni contents ni tranquilles ni de bonne humeur, mais ils furent tristes, soucieux, au cœur lourd, parce qu'ils savaient que, là où les deux héros, ou les deux tailleurs de brèches de cent [hommes], se heurteraient, l'un d'eux tomberait, ou bien les deux tomberaient, et si c'était l'un des deux, ils pensaient que ce serait leur propre seigneur, car il n'était pas facile de lutter et de se battre contre Cuchulainn dans la razzia des vaches de Cooley.

Ferdiad dormit lourdement pendant le début de la nuit, et, quand vint la fin de la nuit, le sommeil le quitta et son ivresse le laissa. Et la question de la lutte et du combat lui pesait. Il donna ordre à son cocher de prendre les chevaux et d'atteler son char. Le cocher commença à l'en dissuader. « Cela serait mieux pour vous [dit le garçon, de rester à la maison que d'aller là-bas[129]]. — Laisse-nous tranquille, garçon », dit Ferdiad.

Il parla ainsi et prononça les paroles suivantes. Et le garçon répondit :

F. « Nous irons à cette rencontre
pour combattre cet homme,
jusqu'à ce que nous atteignions le gué,
le gué sur lequel la Bodb criera
dans la rencontre avec Cuchulainn,
pour le blesser dans son corps mince,
pour que je porte à travers lui le coup
par lequel il mourra.

G. — Il vaudrait mieux pour nous rester ici.
Vos menaces ne seront pas douces.
Il y en aura un qui sera malade.
Votre combat sera court.
Rencontrer un noble Ulate,
c'est une rencontre dont il viendra de la tristesse.
Elle restera longtemps en mémoire.
Malheur à celui qui fera cette course.

F. — Ce que tu dis n'est pas convenable.

La modestie n'est pas l'affaire du héros ;
on ne nous demande pas de la timidité.
Nous ne resterons donc pas ici à cause de toi.
Laisse-nous tranquille, garçon.
Nous serons hardi maintenant.
Mieux vaut la fermeté que la mollesse.
Nous irons à cette rencontre. »

On prit ses chevaux pour Ferdiad et on attela son char. Il vint jusqu'au gué du combat et le jour ne vint pas avec sa pleine lumière pour lui. « Bien, ô garçon, dit Ferdiad, étale pour moi les couvertures et les peaux de mon char pour que je dorme ici mon lourd accès de sommeil et de somnolence, car je n'ai pas dormi pendant la dernière partie de la nuit à cause de la question de la lutte et du combat. » Le garçon détela les chevaux et il défit le joug du char sous lui. Il dormit de son lourd accès de sommeil.

En ce qui concerne Cuchulainn maintenant : il ne se leva pas jusqu'à ce que vînt le jour avec sa pleine lumière, afin que les hommes d'Irlande ne disent pas, s'il se levait, qu'il les craignait ou qu'il avait peur d'eux. Quand le jour fut arrivé avec sa pleine lumière, il donna ordre à son cocher de prendre les chevaux et de les atteler au char. « Bien, ô garçon, dit Cuchulainn, prends nos chevaux pour nous et attelle notre char. Car le héros qui est destiné à nous rencontrer se lève de bonne heure, à savoir Ferdiad, fils de Damán, fils de Dáre. — Les chevaux sont pris, le char est attelé. Monte dans le char, et il n'y a nulle honte pour ta valeur guerrière. »

Cuchulainn, fils de Sualtaim, monta alors dans son char, le héros distribuant des coups, accomplissant des tours victorieux, à l'épée rouge, si bien que tout autour de lui crièrent les Boccánach et les Banánach, les esprits des vallées et les démons de l'air, car les Túatha Dé Dánann poussaient leurs cris autour de lui, afin que la frayeur, la peur, l'effroi et la crainte fussent d'autant plus grands dans chaque bataille et sur chaque champ de bataille, dans chaque lutte et chaque combat auxquels il allait.

Cela ne fut pas long pour le cocher de Ferdiad jusqu'à ce qu'il entendît quelque chose : un bruit, un tapage, un mugissement,

un tonnerre, un vacarme et un tumulte, c'est-à-dire le bruit des boucliers au jeu et le cliquetis des javelots, les chocs des épées et le bruit des casques, le choc dur de la cuirasse et le heurt des armes, la fureur des jeux, le crissement des cordes, le grincement des roues, le roulement du char et le claquement des sabots des chevaux, et la lourde voix du héros et du guerrier venant au gué pour le rencontrer.

Le garçon vint et posa la main sur son maître. « Bon, ô Ferdiad, dit le garçon, lève-toi car ils viennent ici vers toi dans le gué. » Et le garçon dit les paroles suivantes :

« J'entends le roulement d'un char.
La forme d'un homme à la grande taille
se dresse au-dessus du char solide,
sur Bri Ross, sur Brane.
Ils avancent vers toi
au-delà du tronc de Baile in Bile,
leur triomphe est victorieux.

C'est un chien sage qui pousse,
c'est un pur héros de char,
c'est un noble faucon qui éperonne
ses chevaux vers le sud.
Sanglant est le chien.
Il est sûr qu'il vient vers nous.
On sait — que ce ne soit pas le silence —
qu'il nous apporte le combat.

Malheur à celui qui sera sur la colline,
contre le chien harmonieux.
J'ai prédit l'année dernière
qu'il viendrait à un certain moment,
le Chien d'Emain Macha,
le Chien à la forme de toutes les couleurs,
le Chien des dépouilles, le Chien de la bataille.
Je l'entends et il nous entend.

— Bien, ô garçon, dit Ferdiad, pourquoi as-tu loué cet homme depuis que tu es parti de chez toi ? C'est presque une raison de bataille que la démesure avec laquelle tu l'as loué. Ailill et Medb m'ont prédit que cet homme tomberait devant moi. Et puisque cela est pour une récompense, il sera rapidement mis en pièces par moi. C'est le temps d'aider. » Il dit les paroles suivantes et le garçon répondit :

F. « C'est maintenant le temps de l'aide.
Sois silencieux pour nous, ne le loue pas ;
ce n'est pas un acte d'amitié
car ce n'est pas le jugement au bord [d'une tombe].
Si tu vois le héros de Cúalnge
avec ses fières actions,
puisque c'est pour une récompense
il sera vite massacré.

G. — Si je vois le héros de Cúalnge
avec ses fières actions,
il ne part pas en fuyant loin de nous
mais c'est vers nous qu'il vient.
Bien qu'il soit très adroit, il n'est pas avare ;
il roule et il n'est pas lent,
comme l'eau tombant d'un rocher
ou comme un tonnerre rapide.

F. — C'est presque une raison de bataille
que la démesure avec laquelle tu l'as loué.
Pourquoi l'as-tu choisi depuis que tu es parti de chez toi ?
Maintenant ils apparaissent
et ils le provoquent.
Ne viennent l'attaquer
que des gens de rien. »

Cela ne fut pas long pour le cocher de Ferdiad, lorsqu'il était là, avant qu'il ne vît quelque chose : un beau char avec cinq

pointes, avec impétuosité, avec rapidité, et avec une parfaite dextérité, avec une tente verte, avec une caisse de char à l'ouverture étroite et compacte, dans laquelle étaient accomplis des jeux, mince comme une lame d'épée, derrière deux chevaux rapides, sautant, aux grandes oreilles, beaux, faisant des bonds, aux naseaux flairant, au large poitrail, vifs, aux flancs très hauts, aux sabots larges, aux pieds minces, très forts et violents. Un cheval gris, à la large hanche, faisant des petits sauts, à la longue crinière sous l'un des jougs du char ; un cheval noir, frisé, au pas rapide, au dos large sous l'autre joug. C'étaient semblables à un faucon allant vers sa proie par un jour de rude vent d'hiver, ou encore au choc d'une tempête de printemps un jour de mars sur le dos d'une plaine, ou bien au cerf timide à son premier effarouchement par les chiens dans le premier champ, ainsi étaient les deux chevaux de Cuchulainn attelés au char, comme s'ils étaient sur une pierre brûlante de feu, si bien qu'ils faisaient frémir et trembler la terre par l'impétuosité de leur marche.

Et Cuchulainn arriva au gué. Ferdiad se tenait sur le côté méridional du gué. Cuchulainn s'installa sur le côté septentrional. Ferdiad souhaita la bienvenue à Cuchulainn. « Bienvenue est ton arrivée, ô Cuchulainn, dit Ferdiad. — Cette bienvenue m'était digne de confiance jusqu'à maintenant, dit Cuchulainn, mais aujourd'hui je n'ai plus confiance. Et, ô Ferdiad, dit Cuchulainn, il aurait été plus convenable que ce soit moi qui te souhaite la bienvenue, plutôt que toi qui me la souhaites, car tu es venu dans le territoire et dans le cinquième où je suis. Il n'est pas très convenable que tu viennes pour combattre et lutter contre moi et il aurait été plus convenable que je vinsse pour combattre et lutter contre toi, car c'est devant toi que sont mes femmes, mes fils et mes enfants, mes chevaux, mes troupeaux de chevaux. — Bien, ô Cuchulainn, dit Ferdiad, qu'est-ce qui t'a porté à combattre et à lutter contre moi ? Car lorsque nous étions chez Scathach, chez Uathach et chez Aife, c'est toi qui étais mon homme de confiance, à savoir que tu armais mes javelots et que tu préparais mon lit. — Cela est bien vrai, dit Cuchulainn, à cause de la jeunesse et de mon âge juvénile j'ai fait cela pour toi, mais cela n'est nullement un signe sous lequel je me trouve

aujourd'hui, et il n'y a aucun héros au monde que je ne repousserais pas aujourd'hui[130]. » Et ils se firent l'un à l'autre chacun le dur reproche de la renonciation à l'amitié. Ferdiad dit les paroles suivantes et Cuchulainn répondit :

F. « Qu'est-ce qui t'a amené, ô le Bigle,
au combat contre un fort héros ?
Ton corps sera rouge sang
au-dessus de l'haleine de tes chevaux.
C'est un malheur que ta venue.
Ce sera l'embrasement d'un incendie.
Tu auras besoin de soins
si tu atteins ta maison.

C. — Je suis venu devant les guerriers
à cause du sanglier de l'assaut riche en troupes,
devant les bataillons, devant les centaines,
pour te jeter sous l'eau,
par colère contre toi et pour t'éprouver
dans un combat de cent passages.
Que le vol soit tien
dans la querelle pour ta tête.

F. — Il y a ici quelqu'un qui te broiera
et c'est moi qui te tuerai.
[... ?]
[... ?][131]
la disposition de leurs héros
en présence des Ulates,
que ce soit longtemps en mémoire,
que ce soit pour eux la destruction.

C. — Comment combattrons-nous,
allons-nous nous lamenter pour des blessures ?
Quoi qu'il nous en semble, nous viendrons
au combat du gué.
Ou ce sont des épées dures,

ou bien des pointes de javelots rouges
pour t'abattre devant tes troupes
si l'heure en est venue.

F. — Avant le crépuscule, avant la nuit,
si tu y es contraint, tu attaques.
Si tu combats à Bairche,
le combat ne sera pas non sanglant.
Les gens d'Ulster t'appellent.
Il l'a pris [... ?]
La vue sera mauvaise pour eux.
Ils seront complètement vaincus.

C. — Tu es tombé dans la crevasse du danger ;
la fin de ton âge est venue.
Tu vas être frappé du tranchant [des armes],
La dextérité ne sera pas faible.
C'est quelqu'un aux grands exploits qui te tuera.
Toute paire [d'amis] se rencontrera [pour en parler].
Tu ne seras pas le prince de trois hommes
depuis aujourd'hui jusqu'au Jugement dernier.

F. — Épargne-nous ton avertissement,
tu es le plus grand vantard du monde.
Tu n'auras ni récompense ni pardon.
Tu n'es pas un buisson au-dessus d'un buisson.
C'est moi qui te connais,
toi, cœur d'oiseau emplumé,
tu n'es qu'un garçon nerveux,
sans valeur et sans force.

C. — Lorsque nous étions chez Scathach
à cause de nos exercices habituels,
c'est ensemble que nous voyagions
pour rechercher tout combat.
Tu étais mon ami de cœur,
tu étais ma race, ma parenté.

Je n'en avais pas trouvé un auparavant qui me fût plus cher.
Ta mort sera triste.

F. — Tu négliges trop ton honneur,
pour que nous ne fassions pas ce combat.
Avant que le coq ne chante
ta tête sera sur une pique,
ô Cuchulainn de Cúalnge.
La folie et la déraison t'ont saisi,
car c'est toi qui es coupable.

— Bien, ô Ferdiad, dit Cuchulainn, il n'était pas convenable de ta part de venir au combat et à la lutte contre moi, à cause de la division et de la dissension mises par Ailill et Medb. Quiconque est venu n'en a emporté ni victoire ni profit : ils sont [tous] tombés devant moi, et tu n'emporteras pas plus victoire ou profit, car tu tomberas devant moi. » C'est ainsi qu'il parla ; il dit les paroles suivantes et Ferdiad se mit à l'écouter :

« Ne viens pas vers moi, ô héros parfait,
ô Ferdiad, ô fils de Damán.
C'est le pire pour toi plutôt que pour moi.
Cela va apporter de la tristesse à beaucoup de gens.

Ne viens pas vers moi contre le droit véritable ;
c'est pour moi qu'est ton dernier camp.
Pourquoi n'y aurait-il pas un jugement pour toi,
mon héroïque combattant ?

Que ne te surpasse [?] pas la multitude des jeux,
bien que tu sois pourpre et à peau de corne.
La fille pour laquelle tu combats,
elle ne sera pas à toi, ô fils de Damán.

Findabair, la fille de Medb,
quelle que soit l'excellence de sa forme,

aussi douce que soit la beauté de la fille,
elle ne la donnera pas au premier mouvement.

Findabair, la fille du roi,
la récompense dont il est dit la vérité :
il en est beaucoup, qu'elle a trompés
et détruits, de tes pareils.

Ne brise pas le serment, contre moi, sans connaissance ;
ne brise pas [... ?], ne brise pas l'amitié.
Ne brise pas la parole et la promesse,
ne viens pas à moi, ô héros parfait.

Elle a été promise à cinquante héros,
la fille, ce n'est pas une promesse sage.
Par moi, ils sont allés dans la tombe.
Ils n'ont emporté de moi que le droit de la lance.

Bien que Fer Baeth fût tenu pour courageux,
lui qui avait une suite de bons guerriers,
le temps a été court jusqu'à ce que j'abatte son ardeur.
Je l'ai tué d'un seul coup.

Srubdaire, amer était l'affaiblissement de sa valeur,
il était le lieu du mystère de cent femmes.
Il fut un temps où sa gloire était grande :
ni or ni vêtement ne l'ont protégé.

Si c'était à moi qu'avait été fiancée la femme
à qui sourit la tête de la belle province,
je ne ferais pas rougir ton corps,
à droite ou à gauche, derrière ou devant.

« Bien, ô Ferdiad, dit Cuchulainn, c'est pour cette raison qu'il ne te convenait pas de venir à la lutte et au combat contre moi, parce que, quand nous étions chez Scathach, chez Uathach et chez Aife, nous nous rendions ensemble à chaque bataille et à

chaque champ de bataille, à chaque combat et à chaque lutte, dans chaque forêt et dans chaque désert, dans tout endroit sombre et dans tout endroit caché. » Il parla alors et il dit les paroles suivantes :

« Nous étions des amis de cœur,
nous étions des amis dans la forêt,
nous étions des hommes d'une couche commune,
quand nous dormions d'un lourd sommeil
après les durs combats
dans de nombreux pays étrangers.
Nous avons erré ensemble,
nous avons visité chaque forêt
dans l'enseignement de Scathach.

— Ô Cuchulainn riche en jeux, dit Ferdiad,
nous avons pratiqué le même art également hardi.
Les contrats sont venus à bout de l'amitié.
Tes premières blessures ont été payées.
Ne pense pas à notre fraternité,
ô Chien, elle ne te sert plus à rien.

« Il y a trop longtemps que nous sommes ainsi, dit Ferdiad, de quelles armes nous servirons-nous aujourd'hui, ô Cuchulainn ? — Tu auras toujours le choix des armes aujourd'hui, dit Cuchulainn, car c'est toi qui es arrivé tout d'abord au gué. — Te souviens-tu, dit Ferdiad, des premiers éléments de l'art des armes que nous faisions chez Scathach, Uathach et Aife ? — Je m'en souviens bien, dit Cuchulainn. — Si tu t'en souviens, allons-y. »

Ils pratiquèrent alors les premiers éléments de l'art des armes. Ils prirent leurs deux boucliers de jeu correspondants sur eux, et leurs huit bordures, leurs huit javelots et leurs huit épées dentelées, et leurs huit épieux dentelés. Ils volaient loin d'eux et vers eux comme des abeilles par un jour de beau temps. Et ils ne lançaient rien qui ne touchât [son but]. Chacun d'eux se mit à lancer contre l'autre, depuis l'aube du matin de bonne heure jusqu'au milieu du jour, cependant qu'ils accomplissaient leurs

multiples tours avec les umbos et les bords de leurs boucliers de combat. Aussi excellent que fût le lancer adverse, la défense était excellente, si bien qu'aucun d'eux pendant tout ce temps ne fit saigner ou ne rougit l'autre.

« Cessons maintenant ce jeu des armes, ô Cuchulainn, dit Ferdiad, car ce n'est pas de cela que viendra la décision entre nous. — Nous cesserons nécessairement si l'heure en est venue », dit Cuchulainn. Ils cessèrent. Ils jetèrent leurs instruments de jeu loin d'eux dans les mains de leurs cochers.

« Quelles armes emploierons-nous maintenant, ô Cuchulainn ? dit Ferdiad. — Tu as toujours le choix des armes, dit Cuchulainn, car c'est toi qui es arrivé tout d'abord au gué. — Nous emploierons donc, dit Ferdiad, nos lances forgées, lisses et dures, avec leurs cordes de lin raide. — Nous les emploierons donc nécessairement », dit Cuchulainn.

Ils prirent alors leurs deux boucliers également solides et raides. Ils employèrent leurs lances forgées, lisses et dures, avec leurs cordes de lin raide. Chacun d'eux commença à frapper l'autre, depuis le milieu de midi jusqu'à l'heure du soir de none. Quelle que fût l'excellence de la défense, il arriva par l'excellence de l'attaque que chacun d'eux fit saigner, rougit et blessa l'autre pendant tout ce temps.

« Cessons cela maintenant, ô Cuchulainn, dit Ferdiad. — Nous cessons certes par nécessité, si l'heure en est venue », dit Cuchulainn. Ils cessèrent et ils jetèrent leurs armes dans les mains de leurs cochers.

Chacun d'eux s'approcha de l'autre après cela ; chacun d'eux mit la main sur le cou de l'autre et lui donna trois baisers. Leurs chevaux furent dans un seul enclos cette nuit-là, et leurs cochers à un seul feu. Leurs cochers leur préparèrent une couche de roseaux frais avec, pour eux, les coussins des hommes blessés. Les guérisseurs et les médecins vinrent pour les guérir et les soigner. Ils mirent des herbes, des plantes médicinales et des bénédictions de guérison sur leurs coupures, leurs plaies, leurs lésions et leurs blessures de toutes sortes. Toute herbe, toute plante médicinale et toute bénédiction qui était appliquée sur les coupures, les plaies, les lésions et les blessures de toutes sortes de Cuchu-

lainn, la même quantité en était envoyée par lui au-delà du gué à l'ouest à Ferdiad, afin que les hommes d'Irlande ne disent pas, si Ferdiad tombait devant lui, qu'il s'était appliqué un excès de soins médicaux. Chaque nourriture et chaque boisson bonne à boire, salutaire et enivrante qui était donnée par les hommes d'Irlande à Ferdiad, une même quantité en était apportée de sa part au-delà du gué au nord à Cuchulainn, car les nourriciers de Ferdiad étaient plus nombreux que les nourriciers de Cuchulainn. Tous les hommes d'Irlande étaient les nourriciers de Ferdiad parce qu'il retenait Cuchulainn loin d'eux. Les gens de Breg étaient d'un autre côté les nourriciers de Cuchulainn et ils venaient s'entretenir avec lui chaque jour, c'est-à-dire chaque nuit.

Ils restèrent là cette nuit-là. Ils se levèrent de bonne heure le lendemain matin et ils vinrent au gué du combat. « De quelles armes nous servirons-nous aujourd'hui, ô Ferdiad ? dit Cuchulainn. — C'est toi qui as encore le choix des armes, dit Ferdiad, car en ce qui me concerne j'ai eu le choix des armes le jour passé. — Employons donc, dit Cuchulainn, nos grandes et lourdes lances aujourd'hui, car le choc mutuel d'aujourd'hui nous semble plus proche du combat décisif que le lancer mutuel d'hier. Qu'on nous prenne nos chevaux et qu'on attelle nos chars pour que nous fassions aujourd'hui le combat de nos chevaux et de nos chars. — Nous le ferons nécessairement », dit Ferdiad.

Ils prirent alors leurs deux larges et solides boucliers sur eux ce jour-là. Ils employèrent leurs grandes et lourdes lances ce jour-là. Chacun d'eux commença à percer, à transpercer, à abattre et à frapper l'autre, depuis la clarté du petit matin jusqu'au soir à l'heure de none. Si cela avait été l'habitude des oiseaux de passer en volant à travers les corps des hommes, ils seraient passés par leurs corps ce jour-là, tant ils auraient pris de morceaux de sang et de chair dans les nuages et dans les airs à travers leurs plaies et leurs blessures. Et quand arriva l'heure du soir à none, leurs chevaux étaient fatigués, leurs cochers étaient épuisés et eux-mêmes étaient fatigués.

« Cessons maintenant, ô Ferdiad, dit Cuchulainn, car nos chevaux sont fatigués, nos cochers sont épuisés, et quand ils sont

épuisés, pourquoi ne serions-nous pas épuisés aussi ? » Il parla alors et il dit les paroles suivantes :

« On ne doit pas nous demander de renverser [les chars],
dit-il,
contrainte pour les Fomoire,
Que l'on mette sous eux les chaînes aux chevaux
car le bruit de la bataille a cessé.

— Nous cesserons nécessairement en vérité, si l'heure est venue », dit Ferdiad. Ils cessèrent. Ils jetèrent leurs armes loin d'eux dans les bras de leurs cochers.

Chacun d'eux s'approcha de l'autre. Chacun mit la main sur le cou de l'autre et il lui donna trois baisers. Leurs chevaux furent dans un seul enclos cette nuit-là, et leurs cochers furent devant un seul feu. Leurs cochers leur préparèrent des lits de roseaux avec les coussins pour les hommes blessés. Les guérisseurs et les médecins vinrent pour s'occuper d'eux, les observer et pour veiller sur eux cette nuit-là. Car ils ne pouvaient rien faire pour eux à cause de l'horreur de leurs coups, de leurs blessures effroyables, de leurs lésions et de leurs nombreuses plaies, que de leur appliquer des potions magiques et des incantations et des charmes pour calmer leurs saignements, leurs plaies et leurs douleurs cruelles. De chaque boisson magique, de chaque incantation et de chaque charme qui était employé contre les coupures et les blessures de Cuchulainn, une même quantité était apportée de sa part au-delà du gué à l'ouest à Ferdiad. De toute nourriture et de toute boisson bonne à boire, salutaire et enivrante, qui était apportée à Ferdiad par les hommes d'Irlande, une même quantité en était apportée de sa part au-delà du gué au nord à Cuchulainn. Car les nourriciers de Ferdiad étaient plus nombreux que les nourriciers de Cuchulainn, et les nourriciers de Ferdiad étaient tous les hommes d'Irlande parce qu'il retenait Cuchulainn loin d'eux. Les nourriciers de Cuchulainn étaient les gens de Breg. Ils venaient lui parler pendant le jour, c'est-à-dire chaque nuit.

Ils restèrent là cette nuit-là. Ils se levèrent de bonne heure le

lendemain matin et ils s'avancèrent jusqu'au gué du combat. Cuchulainn vit que Ferdiad avait mauvaise mine et un air lugubre. « Tu te trouves mal aujourd'hui, ô Ferdiad, dit Cuchulainn. Ta chevelure est devenue noire, ton œil est terne, ta beauté, ta forme et ton être t'ont quitté. — Ce n'est certainement pas par peur ou par crainte de toi que je suis ainsi aujourd'hui, dit Ferdiad, car il n'y a en Irlande aujourd'hui aucun héros que je ne repousserais pas. » Cuchulainn gémit et le plaignit. Il dit les paroles suivantes et Ferdiad répondit :

C. « Ô Ferdiad, si c'est toi,
il est sûr pour moi que tu es promis à la mort.
Aller, sur un conseil de femme,
au combat contre ton frère adoptif.

F. — Ô Cuchulainn, accomplissement de sagesse,
vrai héros, vrai guerrier,
il faut que chacun aille
vers la motte qui sera sa tombe.

C. — Findabair, la fille de Medb,
bien que sa forme soit excellente,
ce n'est pas pour ton amour qu'elle t'a été donnée,
mais c'est pour éprouver ta force royale.

F. — Ma force a été éprouvée il y a longtemps,
ô Chien à la belle règle.
De quelqu'un qui fût plus courageux, on n'a pas entendu parler.
Jusqu'à aujourd'hui, je ne l'ai pas trouvé.

C. — Tu es la cause de tout ce qui est arrivé,
ô fils de Damán, fils de Dáre ;
aller, sur le conseil d'une femme,
échanger des coups d'épée avec ton frère adoptif.

F. — Si toi et moi, nous nous séparions sans combat,

même si nous sommes frères adoptifs, ô cher Chien,
ma parole et ma renommée seraient faibles
chez Ailill et chez Medb de Cruachan.

C. — Il n'a encore porté aucune nourriture à ses lèvres
et il est encore moins né,
de roi ou de reine sans faiblesse,
celui pour qui je te ferais du mal.

F. — Ô Cuchulainn aux flots d'exploits,
ce n'est pas toi mais Medb qui nous a trahis.
Tu en emporteras la victoire et la gloire,
ce n'est pas sur toi que tombe notre faute.

C. — Mon brave cœur est un bloc de sang,
mon âme s'est presque séparée de moi.
Il n'y a pas pour moi, avec un grand nombre d'exploits,
de combat égal à un combat contre toi, ô Ferdiad.

— Pour autant que tu me plains, dit Ferdiad, quelles armes emploierons-nous aujourd'hui ? — Tu as encore aujourd'hui le choix des armes, dit Cuchulainn, car c'est moi qui ai choisi le jour passé. — Nous emploierons donc, dit Ferdiad, aujourd'hui nos lourdes épées aux coups durs, car les coups mutuels d'aujourd'hui me semblent plus proches du combat décisif que les piqûres mutuelles d'hier. — Nous les emploierons donc nécessairement », dit Cuchulainn.

Ils prirent donc sur eux leurs deux grands et larges boucliers ce jour-là. Ils employèrent leurs épées lourdes et aux coups puissants. Chacun d'eux se mit à frapper et à abattre, à frapper et à abattre, à frapper et à détruire, si bien qu'était aussi grand que la tête d'un enfant d'un mois chaque morceau et chaque fragment que chacun d'eux enlevait aux épaules, aux cuisses et aux omoplates de l'autre. Chacun était à frapper l'autre de cette façon, depuis la lueur du petit matin jusqu'au soir à l'heure de none.

« Cessons cela maintenant, ô Cuchulainn, dit Ferdiad. —

Nous cessons nécessairement, si l'heure est venue », dit Cuchulainn. Ils cessèrent, ils jetèrent leurs armes loin d'eux, dans les mains de leurs cochers.

Bien que cela fût la rencontre de deux hommes joyeux, contents, sans souci, de bonne humeur, leur séparation, cette nuit-là, fut la séparation de deux hommes troublés, soucieux et tristes. Leurs chevaux ne furent pas dans le même enclos cette nuit-là. Leurs cochers ne furent pas au même feu.

Ils restèrent là cette nuit-là. Ferdiad se leva alors de bonne heure le lendemain matin et il s'avança seul vers le gué du combat. Car il savait que c'était le jour de la décision du combat et de la bataille, et il savait que l'un d'eux tomberait ce jour-là, ou que tous les deux tomberaient. Il mit alors son équipement de bataille, de combat et de lutte, avant que Cuchulainn ne s'approchât de lui. Et il y avait {ceci} dans cet équipement de bataille, de combat et de lutte : il prit son pantalon de soie mince comme de la peau, avec une bordure d'or bariolé sur sa peau blanche. Par-dessus, il prit son pantalon de cuir brun et lisse. Et par-dessus celui-là, il prit la grande et noble pierre de la taille d'une meule de moulin. Il prit son pantalon de fer, en fer refondu, solide, profond, au-dessus de la grande et noble pierre de la taille d'une pierre d'une meule de moulin, par peur et par crainte du javelot-foudre ce jour-là. Il prit autour de sa tête son casque de bataille, de combat et de lutte, orné d'un peigne, où il y avait quarante pierres d'escarboucle, qui le décoraient bien après qu'on l'eut garni d'émail, de cristal, d'escarboucle, et des plantes de la lumière de l'est du monde. Il prit son javelot, dur et cruel, dans la main droite. Il prit son épée de bataille recourbée avec son pommeau et sa poignée ronde en or rouge. Il prit son grand bouclier en beau cuir de buffle sur la chute courbe de son dos, où il y avait cinquante bosses dans lesquelles aurait pu se tenir exposé un sanglier, avec en plus la bosse centrale en or rouge. Ferdiad accomplit ce jour-là de nombreux jeux brillants et merveilleux en hauteur qu'il n'avait jamais appris de quelqu'un d'autre auparavant, ni chez Scathach ni chez Uathach ni chez Aife, mais qu'il faisait ce jour-là de lui-même contre Cuchulainn.

Cuchulainn arriva au gué et il vit les nombreux jeux brillants

et merveilleux que Ferdiad faisait en hauteur. « Tu vois là-bas, ô mon père Lag, les nombreux jeux brillants et merveilleux que Ferdiad fait en hauteur, et ces jeux-là, dans l'ordre, me sont destinés. Pour cette raison, si c'est sur moi que tombe la défaite aujourd'hui, tu feras mon excitation et ma satire, et tu me diras des méchancetés jusqu'à ce que se lèvent ma colère et ma fureur. Mais si c'est devant moi que survient la défaite, tu m'enseigneras, tu me loueras et tu diras du bien de moi de façon que mon courage soit très haut. — Cela sera certainement fait, ô Cucuc », dit Laeg.

Cuchulainn prit alors son équipement de combat, de lutte et de bataille, et il accomplit ce jour-là de nombreux jeux brillants et merveilleux en hauteur, qu'il n'avait jamais appris de quelqu'un d'autre auparavant, ni chez Scathach ni chez Uathach ni chez Aife.

Ferdiad vit ces jeux et il sut qu'ils lui étaient destinés en temps voulu. « Quelle sorte d'armes emploierons-nous, ô Ferdiad ? dit Cuchulainn. — Tu as toujours le choix des armes, dit Ferdiad. — Nous irons donc au jeu du gué, dit Cuchulainn. — Nous irons en vérité », dit Ferdiad. Bien qu'il dît cela, Ferdiad n'en craignait pas moins le pire, car il savait que c'est de là que Cuchulainn avait terrassé chaque héros et chaque combattant par ses jeux dans le gué.

Elle fut grande, en vérité, l'action qui fut faite ce jour-là dans le gué. Les deux héros, les deux lutteurs, les deux combattants en char de l'ouest de l'Europe, les deux brillants chandeliers de la valeur des Gaëls, leurs combats à grande distance à cause de la désunion et de la discorde mises par Ailill et Medb. Chacun d'eux se mit à frapper l'autre avec ces jeux depuis la lueur du petit matin jusqu'au milieu de midi. Quand arriva midi, la fureur des hommes était devenue sauvage et chacun d'eux était venu très près de l'autre.

C'est alors que Cuchulainn bondit une fois du bord du gué, si bien qu'il fut sur la bosse du bouclier de Ferdiad, fils de Damán, pour parvenir à le frapper à la tête d'en haut, par-dessus le bord du bouclier. Ferdiad porta un coup du coude gauche à son bouclier, si bien que Cuchulainn s'envola comme un oiseau sur le

bord du gué. Cuchulainn sauta à nouveau du bord du gué, si bien qu'il fut sur la bosse du bouclier de Ferdiad, fils de Damán, pour le frapper à la tête d'en haut par-dessus le bord du bouclier. Ferdiad donna un coup de son genou gauche au bouclier, si bien que Cuchulainn s'envola loin de lui, comme un petit enfant, sur le bord du gué.

Laeg remarqua cela. « Malheur, dit Laeg, le guerrier qui est en ta présence t'a corrigé comme une aimable femme corrige son fils. Il t'a lavé comme on lave une coupe dans l'eau. Il t'a moulu comme un moulin moud du bon malt. Il t'a transpercé comme un outil transperce un chêne. Il t'a enlacé comme le vent enlace les arbres. Il s'est jeté sur toi comme le faucon se jette sur de petits oiseaux, si bien qu'il ne te donnera rien en fait de prétention, de droit ou de tribut à cause de ta valeur ou de l'art des armes jusqu'au Jugement dernier et jusqu'à la vie éternelle, ô petit nain diabolique », dit Laeg.

Cuchulainn se leva alors avec la vitesse du vent, la rapidité de l'hirondelle, la violence du dragon et dans toute la force de l'air pour la troisième fois, si bien qu'il fut sur l'umbo du bouclier de Ferdiad pour arriver à lui frapper la tête d'en haut par-dessus le bouclier. Le guerrier secoua alors le bouclier, si bien que Cuchulainn s'envola de là jusqu'au milieu du gué, comme si auparavant il n'avait pas sauté du tout.

C'est alors que la première contorsion vint à Cuchulainn, si bien qu'il fut rempli d'un gros gonflement et d'une enflure, comme un souffle dans une ampoule, si bien qu'il fit de lui-même un arc effroyable et effrayant, multicolore et étrange, si bien que le très vaillant guerrier fut aussi grand qu'un Fomoire ou qu'un homme de mer au-dessus de Ferdiad.

Si dense était le combat rapproché qu'ils faisaient, que leurs têtes en haut, leurs jambes en bas et leurs mains au milieu se heurtèrent au-dessus des bords et des renflements des boucliers.

Si dense était le combat rapproché qu'ils faisaient, que leurs boucliers éclatèrent et se brisèrent, depuis les bords jusqu'au milieu.

Si dense était le combat rapproché qu'ils faisaient, que leurs

javelots se tordirent, qu'ils se courbèrent et qu'ils se creusèrent jusqu'aux rivets.

Si dense était le combat rapproché qu'ils faisaient, que les Boccánach et les Banánach, et les esprits des vallées et les démons de l'air crièrent, depuis les bordures de leurs boucliers, les pommeaux de leurs épées et les extrémités de leurs lances.

Si dense était le combat rapproché qu'ils faisaient, qu'ils poussèrent la rivière hors de son corps et de son pouvoir, si bien qu'il y avait un endroit où s'allonger pour un roi ou une reine au milieu du gué, et qu'il n'y avait là pas une goutte d'eau si ce n'est ce qui dégouttait à cause du piétinement des glissades que les deux héros, les deux guerriers faisaient sur le sol du gué.

Si dense était le combat rapproché qu'ils faisaient, que les chevaux des Gaëls s'échappèrent, prenant peur et sautant, devenus fous et déments, si bien qu'ils arrachèrent leurs chaînes et leurs entraves, leurs cordes et leurs licous, et si bien que les femmes et les enfants, les nains, les faibles et les fous des hommes d'Irlande s'enfuirent à travers le camp vers le sud-ouest.

Ils étaient pendant ce temps au jeu du tranchant des épées. Ferdiad atteignit une fois le moment du danger pour Cuchulainn, et il lui porta un coup de l'épée dentelée, si bien qu'il la lui enfonça dans la poitrine, que son sang lui tomba dans la ceinture et que le gué fut rougi du sang du corps du guerrier. Cuchulainn ne supporta pas cela, quand Ferdiad lui porta ses puissants coups de destruction, ses coups longs et ses grands coups du milieu.

Cuchulainn pensa à ses amis du *síd* et à ses gens puissants, pour qu'ils vinssent le défendre, et à ses disciples pour qu'ils le protégeassent quand il serait en difficulté dans un combat. Vinrent alors Dolb et Indolb pour aider et soutenir leur ami, à savoir Cuchulainn. Ferdiad remarqua l'intervention des trois en une seule fois par des coups sur son bouclier au-dessus de lui ; il soumit cela à son attention et à sa réflexion et, à la suite de cela, il sut ceci, à savoir que, lorsqu'ils étaient chez Scathach et Uathach, Dolb et Indolb venaient pour tirer Cuchulainn de tout embarras dans lequel il se trouvait.

« Notre fraternité ou notre camaraderie n'est pas équilibrée, ô

Cuchulainn, dit-il. — Pourquoi donc ? dit Cuchulainn. — Tes amis du *síd* viennent à toi et tu ne me les as pas montrés. — Cela ne m'est pas facile, dit Cuchulainn, car si le *feth fiada* est montré une fois à quelqu'un des fils de Mile, aucun des Tuatha Dé Danann ne peut plus être caché ou user de druidisme. Mais toi-même, tu as en plus de moi la peau de corne pour augmenter tes jeux et ta valeur guerrière, et tu ne m'as pas montré comment on l'ouvre ou on la ferme. » C'est ainsi qu'ils se montraient tous mutuellement leur adresse et leurs mystères, de telle façon qu'un secret de chacun d'eux était connu de tous les autres, à l'exception du javelot-foudre pour Cuchulainn.

Quoi qu'il en soit, quand les gens du *síd* trouvèrent Cuchulainn blessé, ils firent, chacun d'eux, trois grandes blessures à Ferdiad. Ferdiad porta alors un coup vers son côté droit, si bien que, de ce coup, il tua Dolb. Et ce sont les deux blessures et les deux coups qui le vainquirent. Ferdiad porta alors le deuxième coup à la gauche de Cuchulainn, si bien qu'il atteignit et tua net Indolb sur le sol du gué de ce coup, sur quoi l'historien chanta la strophe :

« Pourquoi nomme-t-on gué de Ferdiad
le gué où les trois sont tombés ?
Il ne les a pas moins lavés,
le gué de Dolb et le gué d'Indolb[132]. »

Quoi qu'il en soit, lorsque les deux chers pères également grands, les deux ours durs et victorieux dans la bataille, qui étaient autour de Cuchulainn, furent tombés, cela renforça beaucoup le courage de Ferdiad, si bien qu'il portait à Cuchulainn deux coups pour un. Quand Laeg, fils de Riangabair, vit que son seigneur était accablé par les coups écrasants du champion qui le pressait, il commença à exciter et à tourner Cuchulainn en dérision, si bien qu'il [celui-ci] fit de lui-même un arc effrayant et inconnu, comme un arc-en-ciel après une averse de pluie. Et il se jeta contre Ferdiad avec l'impétuosité d'un dragon, ou comme avec la force d'un chien de combat[133].

Et il demanda le javelot-foudre à Laeg, fils de Riangabair.

C'est ainsi qu'il en était avec ce dernier : il était préparé dans le fleuve et il était lancé par les orteils. Il faisait la blessure d'une seule lance en pénétrant dans un homme, et il avait trente pointes quand il s'ouvrait, et on ne l'enlevait pas du corps de l'homme[134].

Laeg vint alors au bord du fleuve, à l'endroit de la digue de l'eau véritable, et on affûta et on disposa le javelot-foudre. Laeg emplit l'étang, endigua l'eau et resserra le flot du gué. Le cocher de Ferdiad vit ce travail, car Ferdiad lui avait dit le matin : « Bien, ô garçon, dit-il, éloigne de moi Laeg aujourd'hui et j'éloignerai Cuchulainn de toi. — Hélas, dit le garçon, je ne suis pas, moi, l'homme approprié, car il est, lui, un homme pour le combat de cent, ce que moi je ne suis pas. Cependant sa petite part de travail n'ira pas par-dessus moi jusqu'à son seigneur. » Il regarda alors à ce moment-là son frère qui remplissait les pièces d'eau et qui commençait à disposer au-dessous le javelot-foudre. Idh monta alors, il libéra la rivière, ouvrit la digue et défit les préparatifs du javelot-foudre.

Cuchulainn devint rouge et pourpre quand il vit que ses préparatifs du javelot-foudre s'en allaient. Il bondit du sol, si bien qu'il fut sur le bord du bouclier de Ferdiad, léger et prêt. Ferdiad secoua son bouclier, si bien qu'il jeta Cuchulainn à neuf pas au-dessus du gué vers l'ouest. Cuchulainn appela alors Laeg et cria pour qu'il mît la main à la préparation du javelot-foudre. Laeg courut à la pièce d'eau et il se mit à la préparation. Id courut, et il ouvrit et détruisit la digue devant la rivière. Laeg bondit jusqu'à son frère, et ils luttèrent à cet endroit. Laeg défit Idh, et il le maltraita grandement car il ne désirait pas employer d'arme contre lui.

Ferdiad suivit Cuchulainn au-delà du gué vers l'ouest. Cuchulainn sauta sur la bordure du bouclier. Ferdiad secoua le bouclier, si bien qu'il jeta Cuchulainn à neuf pas au-dessus du gué vers l'est. Cuchulainn appela et cria sur Laeg. Laeg chercha à s'approcher de lui, mais le cocher de Ferdiad ne le laissa pas : il [Laeg] se tourna contre lui et il le vainquit sur le sol du gué. Il lui assena de grands coups de poing répétés sur la face et sur le visage, si bien qu'il lui brisa les lèvres et le nez, et qu'il lui abîma

l'œil et la vue. Il le quitta après cela, il remplit la pièce d'eau, il arrêta le courant, empêcha le grand bruit de la rivière et prépara le javelot-foudre. Il [Idh] courut donc jusqu'à la pièce d'eau et fit rapidement un trou dans le barrage, si bien que la rivière jaillit avec son bruit sauvage, son bondissement et son courant rapide, dans les rigoles de la rive, continuant son joyeux cours primitif.

Cuchulainn rougit et s'empourpra quand il vit que ses préparatifs du javelot-foudre étaient anéantis. Pour la troisième fois, il sauta de terre, si bien qu'il fut sur la bordure du bouclier de Ferdiad pour le frapper d'en haut du bouclier. Ferdiad donna un coup du genou gauche sur le cuir du bouclier, si bien que Cuchulainn arriva sous les eaux du gué. C'est alors que Ferdiad fit trois lourdes blessures à Cuchulainn. Cuchulainn appela Laeg et cria qu'il mît la main aux préparatifs du javelot-foudre. Laeg entreprit d'y aller, mais le cocher de Ferdiad ne le lui permit pas. Laeg se mit en colère contre lui, il se jeta sur lui, ferma ses mains longues et adroites sur lui, et il le renversa vite et le lia [?] aussitôt. Il s'en alla en hâte et de bonne humeur, il remplit la pièce d'eau, barra la rivière et prépara le javelot-foudre. Il dit à Cuchulainn de s'en servir, car il n'est pas donné sans une sentence d'avertissement et c'est pour cette raison que Laeg dit :

« Garde-toi, garde-toi du javelot-foudre,
ô Cuchulainn victorieux au combat. »

Cuchulainn se servit alors du blanc javelot-foudre au moyen de la force de son magnifique pied droit. Ferdiad réagit contre le tour suivant son témoignage. Il abaissa le bouclier, si bien que le javelot vint dans le courant riche en eau et froid. Il regarda Cuchulainn et il vit les nombreux jeux empoisonnés qu'il préparait, mais il ne savait auquel cela correspondait tout d'abord, si c'était le *cliabgæ glaici* ou le *lethangae bondsceith*, ou si c'était le javelot court du plat de la main, ou le blanc javelot-foudre le long de la rivière riche en eau[135].

Ferdiad entendit qu'il était question du javelot-foudre. Il donna de son bouclier un coup vers le bas pour protéger la partie inférieure de son corps. Cuchulainn saisit le javelot court, et il le

lança du plat de la main sur la bordure du bouclier et sur l'ouverture du cou de la peau de corne, si bien que cette moitié-là de lui fut visible après que son cœur eut été transpercé dans sa poitrine. Ferdiad donna de son bouclier un coup vers le haut pour protéger la partie supérieure de son corps, bien que ce fût le secours qui était trop tardif. Le garçon envoya le javelot-foudre ; Cuchulainn le reçut par la fourche de son pied, et il le lança de la longueur d'un coup contre Ferdiad, si bien qu'il traversa la cuirasse épaisse, solide, de fer, en fer refondu, qu'il brisa la grande pierre précieuse de la taille d'une meule de moulin en trois morceaux, qu'il entra dans son corps par l'anus, et que chaque membre et chaque partie de lui fut rempli de ses pointes[136].

« Cela suffit maintenant, dit Ferdiad, je suis tombé à cause de cela. Mais il y a quelque chose de plus : tu as frappé fort de ton [pied] droit, et il n'a pas été convenable que je tombe par ta main. » Il parla alors et il dit les paroles :

« Ô Chien des beaux jeux,
il n'était pas juste pour toi de me tuer.
La faute est à toi, qui t'attachais à moi,
c'est sur toi que mon sang est tombé.

Ils ne réussissent pas, les malheureux
qui entrent dans la brèche de la trahison.
Ma voix est maladie.
Hélas, des héros ont été anéantis.

Mes côtes, comme des dépouilles, sont brisées.
Mon cœur est du sang.
Je n'ai pas bien achevé le combat,
Je suis tombé, ô Chien. »

Après cela, Cuchulainn se hâta vers lui, il mit ses deux mains autour de lui et il le porta, avec ses armes, avec son équipement et avec ses vêtements, vers le nord au-delà du gué, de façon que ce soit au nord du gué que fût le triomphe et non au sud du gué avec les hommes d'Irlande. Cuchulainn déposa Ferdiad sur le sol

et, à côté de la tête de Ferdiad, il vint à Cuchulainn un nuage, une syncope et une faiblesse. Laeg vit cela, et tous les hommes d'Irlande se levèrent pour s'approcher de lui. « Bien, ô Cucuc, dit Laeg, lève-toi maintenant, les hommes d'Irlande viendront à nous, et ce n'est pas le combat d'un seul homme qu'ils nous garantissent, puisque Ferdiad, fils de Damán, fils de Daire, est tombé devant toi. — Quelle raison ai-je de me lever, ô garçon, dit-il, puisque celui-ci est tombé devant moi ? » Le garçon parla alors, il dit les paroles suivantes et Cuchulainn répondit :

L. « Lève-toi, ô Chien de combat d'Emain,
Un grand courage te convient de plus en plus.
Tu as jeté loin de toi le Ferdiad des troupes.
Par le jugement de Dieu, ton combat est dur !

C. — À quoi me sert un grand courage ?
La folie et le souci m'ont oppressé
après le meurtre que j'ai commis
par le corps que j'ai durement frappé de l'épée.

L. — Il ne te convient pas de le pleurer,
Il te convient mieux de t'en glorifier.
L'homme au javelot rouge t'a laissé
pleurant, plein de blessures, plein de sang.

C. — Même s'il m'avait coupé une jambe saine,
même s'il m'avait coupé un bras,
il est triste que Ferdiad qui était sur des chevaux
ne soit pas pour toujours en vie.

L. — C'est mieux pour elles, ce qui lui a été fait,
pour les filles de la Branche Rouge.
Qu'il soit mort, que tu vives :
votre séparation éternelle ne leur paraît pas une petite [chose].

C. — À partir du jour où je suis venu de Cooley,

à la suite de Medb, la très brillante,
cela a été pour elle un massacre d'hommes, avec gloire,
ce que j'ai tué de ses guerriers.

L. — Tu n'as pas dormi en paix,
à la poursuite de la grande razzia.
Bien que ta compagnie ait été en petit nombre,
tu t'es levé de bonne heure de nombreux matins. »

Cuchulainn commença à se lamenter et à pleurer Ferdiad. Il dit les paroles suivantes :

« Bien, ô Ferdiad, il a été triste pour toi que tu n'aies parlé à aucun de ceux qui savaient mes exploits exacts de valeur et d'art des armes, avant que nous nous heurtions dans le choc du combat.

« Il a été triste pour toi que Laeg, fils de Riangabair, ne t'ait pas fait de reproches au sujet de notre fraternité.

« Il a été triste pour toi que tu n'aies pas accepté le conseil sincère de Fergus.

« Il a été triste pour toi que ce ne soit pas le doux Conall, riche en trophées, riche en triomphes, victorieux au combat, qui t'ait aidé d'un conseil à propos de notre fraternité.

« Car ces hommes savent qu'il ne naîtra pas chez les gens du Connaught un être qui entreprendra des exploits aussi importants, aussi grands que les miens, jusqu'au Jugement et jusqu'à la vie éternelle.

« Car ces hommes n'auraient jamais parlé en entendant les mensonges, les ambassades, les souhaits, les compliments ou les mots de fausse promesse des femmes à belles têtes du Connaught.

« Au maniement des écus et des boucliers, au maniement des javelots et des épées, au jeu des dames et des échecs, au maniement des chevaux et des chars,

« la main d'un guerrier qui tranche la chair des héros ne sera pas semblable à celle de Ferdiad à la couleur des nuages.

« Ce ne sera pas le cri de la brèche de la Bodb à la bouche rouge, pour des haies de boucliers aux ombres bariolées.

« Ce n'est pas Cruachan qui briguera et obtiendra des contrats aussi importants que toi jusqu'au Jugement et jusqu'à la vie éternelle, ô fils de Daman au visage rouge », dit Cuchulainn.

C'est alors que Cuchulainn se leva au-dessus de Ferdiad. « Bien, ô Ferdiad, dit Cuchulainn, c'est une grande trahison et un grand abandon que les hommes d'Irlande ont faits envers toi quand ils t'ont fait combattre et lutter contre moi, car il n'est pas facile de lutter et de se battre contre moi dans la razzia des vaches de Cooley. » Il parla alors et il dit les paroles :

« Ô Ferdiad, la trahison t'a vaincu,
triste est ta dernière rencontre.
Toi, tu es mort, et moi, je reste.
Une longue tristesse est notre séparation.

Lorsque nous étions là-bas,
chez Scathach, Buanach, Buanann,
il nous semblait que, jusqu'au grand Jugement,
il n'y aurait pas de fin à notre amitié.

Chère m'était ta noble rougeur,
chère, ta forme belle et parfaite,
cher ton œil bleu et pur,
chères ta sagesse et ton éloquence.

Il ne marcherait pas à la querelle, celui qui coupe la peau,
il n'était pas pris d'une colère virile,
il ne portait pas son bouclier sur son dos,
un homme comme toi, ô le fils rouge de Damán.

Je n'ai jamais rencontré jusqu'à maintenant,
depuis que le fils unique d'Aife est tombé,
ton pareil en exploits de bataille.
Je ne l'ai pas trouvé ici, ô Ferdiad.

Findabair, la fille de Medb,
quelle que soit l'excellence de sa beauté,

autant lier une baguette d'osier autour d'un grain de sable
ou de gravier,
que de te l'avoir montrée, ô Ferdiad ! »

Cuchulainn se mit alors à regarder Ferdiad. « Bien, ô mon père Laeg, dit Cuchulainn, déshabille Ferdiad maintenant, enlève son équipement et son habillement, que je voie la broche pour laquelle il a livré la bataille et le combat. » Laeg vint et il déshabilla Ferdiad. Il lui enleva son équipement et ses vêtements, et [Cuchulainn] regarda la broche. Il se mit à gémir et à se lamenter, et il dit les paroles :

« Triste est la broche d'or,
ô Ferdiad des troupes,
toi, le noble et fort frappeur,
ta main était victorieuse.

Ta chevelure blonde et frisée,
le trésor était grand, était beau ;
ta ceinture souple, en forme de feuille,
autour de ton flanc, jusqu'à ta mort.

Notre belle fraternité,
le regard perçant de l'œil d'un noble,
ton bouclier avec une bordure d'or,
ton jeu d'échecs qui valait un trésor,
ta belle joue pourpre.

Ta chute par ma main,
je comprends que ce n'était pas convenable ;
ce n'était pas un beau combat.
Triste est la broche d'or. »

« Bien, ô mon père Laeg, dit Cuchulainn, ouvre maintenant Ferdiad et enlève de lui le javelot-foudre, car je ne peux être sans mon arme. » Laeg vint, il ouvrit Ferdiad et il enleva de lui le

javelot-foudre. [Cuchulainn] vit son arme ensanglantée et rouge à côté de Ferdiad et il dit les paroles :

« Ô Ferdiad, lamentable est la rencontre,
que je te voie rouge et très pâle ;
moi, sans mon arme à laver,
et toi, étendu sur ton lit de mort.

Quand nous étions de l'autre côté, à l'est,
chez Scathach et chez Uathach,
il n'y aurait pas eu de lèvres pâles
entre nous et les armes de nombreux combats.

Scathach a dit, durement,
son ordre fort et rude :
levez-vous, tous, pour la rude bataille :
German Garbglas viendra !

J'ai dit à Ferdiad
et à Lugaid le très noble,
et au fils de Baetan Bán,
que nous allions contre Germán.

Nous sommes allés aux rochers du combat,
sur la pente du Loch Lind Formait.
Nous avons sorti quatre cents hommes
des îles Athissech.

Quand nous étions, moi et Ferdiad du combat,
à la porte de la forteresse de Germán,
j'ai tué Rind, fils de Nél,
il a tué Rúad, fils de Fornel.

Ferbaeth a tué, sur la pente,
Blath, fils de Colba à l'épée rouge.
Lugaid a tué l'homme fort et furieux,
Mugairne de la mer Tyrrhénienne.

J'ai tué, après être entré à l'intérieur,
quatre fois cinquante hommes en colère.
Ferdiad a tué, troupe furieuse,
Dam Dremenn et Dam Dílenn.

Nous avons dévasté la forteresse du sage Germán,
au-dessus de la mer large au flot miroitant ;
nous avons amené Germán vivant
avec nous à Scáthach au large bouclier.

Notre maîtresse lia avec gloire
notre enclos d'alliance et d'unité,
pour qu'il n'y ait plus nos colères
parmi les familles de la blanche Elga.

Pitoyable est le matin, le matin de mars
qui l'a abattu, le fils de Damán sans force.
Hélas ! l'ami est tombé,
à qui j'ai tendu la boisson de sang rouge.

Si j'avais vu ta mort là-bas,
parmi les guerriers des grands Grecs,
je ne serais pas en vie après toi
et nous serions morts ensemble.

Pitoyable est ce qui nous est advenu,
à nous, pupilles de Scáthach,
moi, plein de blessures sous le sang rouge,
et toi, sans chars pour t'ébattre.

Pitoyable est ce qui nous est advenu,
à nous, pupilles de Scáthach,
moi, plein de blessures sous le sang cru,
et toi, complètement mort.

Pitoyable est ce qui nous est advenu,
à nous, pupilles de Scáthach,

toi mort, et moi vivant et actif,
la valeur est un combat de colère. »

« Bien, ô Cucuc, dit Laeg, nous quitterons le gué maintenant. Il y a trop longtemps que nous sommes ici. — En vérité, nous le quitterons, mon père Laeg, dit Cuchulainn, mais c'est pour moi un jeu et une plaisanterie que chaque lutte et chaque combat que j'ai livré en comparaison de la lutte et du combat de Ferdiad. » Il parla alors et il dit les paroles suivantes :

« Tout a été jeu, tout a été plaisanterie,
jusqu'à ce que Ferdiad vînt au gué.
Le même enseignement nous a été trouvé,
la même force, le même don,
la même douce maîtresse,
qui l'a nommé avant tout autre.

Tout a été jeu, tout a été plaisanterie,
jusqu'à ce que Ferdiad vînt au gué.
En nous la même nature, le même aspect redoutable,
le même art usuel des armes.
Scáthach nous donna deux boucliers,
à moi et à Ferdiad.

Tout a été jeu, tout a été plaisanterie,
jusqu'à ce que Ferdiad vînt au gué.
Chère était la colonne d'or
que j'ai abattue près du gué.
Le taureau des cantons,
il était plus courageux que tous.

Tout a été jeu, tout a été plaisanterie,
jusqu'à ce que Ferdiad vînt au gué.
Le lion étincelant, sauvage,
la vague sans retenue, monstrueuse, comme le Jugement.

Tout a été jeu, tout a été plaisanterie,
jusqu'à ce que Ferdiad vînt au gué.
Je croyais que le cher Ferdiad
vivrait après moi jusqu'au jour du Jugement.
Hier il était aussi grand qu'une montagne ;
aujourd'hui il n'y a de lui que son ombre. »

« Les trois sortes d'êtres innombrables de la razzia
qui sont tombés par ma main :
la foule des bovins, des hommes et des chevaux,
je les ai abattus de tous les côtés.

Bien que fussent nombreuses les troupes
qui vinrent de Cruachan la rude
plus que le tiers et moins de la moitié,
c'est ce que j'ai tué par mon jeu cruel.

Il n'est jamais venu dans l'enclos d'un combat,
Banba n'a jamais nourri dans son sein,
il n'est jamais sorti de la mer ou de la terre,
parmi les fils de rois, quelqu'un dont la gloire fût plus grande. »

[C'est le récit de] la mort de Ferdiad jusqu'à maintenant[137].

21. CUCHULAINN ET LES RIVIÈRES

Voici que vinrent quelques-uns des Ulates pour aider et assister Cuchulainn, à savoir Senal Uathach et les deux Mac Gegge, Muridach et Cotreb. Ils l'emmenèrent avec eux aux ruisseaux et aux rivières de la Conalle de Murthemne pour effacer et pour laver ses coupures, ses plaies, ses lésions et ses nombreuses blessures dans ces fleuves et dans ces rivières. Car les Tuatha Dé Danann mettaient des herbes et des plantes de guérison dans les ruisseaux et dans les rivières de la Conalle de Murthemne pour aider et assister Cuchulainn, si bien que leurs eaux étaient bariolées et avaient une surface verte[138].

Voici ci-dessous les noms des rivières guérisseuses de Cuchulainn :

1. Sás ; 2. Búan ; 3. Bithshlán ; 4. Findglais ; 5. Gleoir ; 6. Glenamain ; 7. Bedg ; 8. Tadg ; 9. Telaméit ; 10. Rind ; 11. Bir ; 12. Brenide ; 13. Dichæm ; 14. Muach ; 15. Miliucc ; 16. Cumung ; 17. Cuilenn ; 18. Gainemain ; 19. Drong ; 20. Delt ; 21. Dubglais.

22. LE DUR COMBAT DE CETHERN ET LES BLESSURES SANGLANTES DE CETHERN

Les hommes d'Irlande dirent alors à Mac Roth, le premier héraut, d'aller pour eux à Sliab Fuait pour veiller et faire attention, afin que les Ulates ne vinssent pas vers eux sans avertissement ni sans être remarqués. Mac Roth partit donc vers Sliab Fuait. Cela ne dura pas longtemps pour Mac Roth quand il y fut : il vit un seul char à Sliab Fuait, venant du nord directement vers lui. Un homme sauvage, rouge et complètement nu était dans le char, sans aucune arme et sans aucun vêtement, si ce n'est un épieu de fer à la main. C'est également qu'il piquait son cocher et ses chevaux. Et il sembla [à Mac Roth] qu'il n'atteindrait jamais les troupes tant qu'elles étaient en vie.

Mac Roth vint pour dire cette nouvelle à Ailill, Medb, Fergus et les nobles des hommes d'Irlande. Ailill lui demanda des nouvelles à son arrivée. « Bien, ô Mac Roth, dit Ailill, as-tu vu l'un des Ulates sur la trace de cette armée aujourd'hui ? — Je ne sais pas, en vérité, dit Mac Roth, mais j'ai vu quelque chose : un seul conducteur de char par Sliab Fúait, [venant] directement par ici, un homme sauvage, rouge et complètement nu dans son char, sans aucune arme et sans aucun vêtement, si ce n'est un épieu de fer à la main. C'est également qu'il piquait son cocher et ses chevaux. Il lui semblait qu'il n'atteindrait pas les troupes tant qu'elles étaient en vie. »

« Qui penses-tu que ce soit là-bas, ô Fergus ? dit Ailill. — Il me paraît réellement, dit Fergus, que c'est Cethern, fils de Fintan, qui est arrivé là-bas. » Et cela était vrai, réellement, [ce que

disait] Fergus, que c'était Cethern, fils de Fintan, qui était arrivé là-bas. Et Cethern, fils de Fintan, vint jusqu'à eux. La forteresse et le campement furent renversés sur eux, et il les blessa tous autour de lui, dans tous les sens et de tous les côtés. Lui-même fut blessé aussi, dans tous les sens et de tous les côtés. Il en revint avec ses entrailles et ses intestins hors de lui, à l'endroit où était Cuchulainn, pour être guéri et soigné. Et il demanda à Cuchulainn un médecin pour le guérir et le soigner.

« Bien, ô mon père Laeg, dit Cuchulainn, va-t'en à la forteresse et au campement des hommes d'Irlande. Et dis aux médecins de venir pour soigner Cethern, fils de Fintan. Je dis une parole, que s'ils ne viennent pas, même s'ils sont sous la terre ou enfermés à clef dans une maison, je leur apporterai mort, trépas et destruction avant qu'il ne soit la même heure demain, s'ils ne viennent pas. » Laeg s'avança vers la forteresse et le campement des hommes d'Irlande, et il dit aux médecins des hommes d'Irlande de sortir pour soigner Cethern, fils de Fintan. Cela n'était pas facile, en vérité, aux médecins des hommes d'Irlande, d'aller soigner leur adversaire, leur ennemi et un étranger. Mais ils redoutaient Cuchulainn, qu'il ne leur apportât la mort, le trépas et la destruction, s'ils ne venaient pas. Ils y allèrent donc.

À chacun d'eux qui arrivait près de lui, Cethern, fils de Fintan, montra ses plaies, ses coupures, ses blessures et ses saignements. Chacun d'entre eux qui lui disait qu'il ne resterait pas vivant, qu'il ne guérirait pas, Cethern, fils de Fintan, lui donnait un coup du poing droit sur le plat du front, si bien que sa cervelle sortait par les ouvertures des oreilles et par les sutures de sa tête. Quoi qu'il en soit, Cethern, fils de Fintan, tua jusqu'à quinze médecins des hommes d'Irlande qui étaient venus à cause de lui. Et même le quinzième médecin, seule la fin du coup arriva jusqu'à lui. Mais il tomba sans vie à cause d'un grand étourdissement pendant longtemps et pendant un long délai parmi les cadavres des autres médecins. Ithall, médecin d'Ailill et de Medb, était son nom.

Cethern, fils de Fintan, demanda alors à Cuchulainn un autre médecin pour le guérir et le soigner. « Bien, ô mon père Laeg, dit Cuchulainn, va-t'en chez Fingin, le médecin-devin, à Ferta

Fingin, au Leccan de Sliab Fúait, chez le médecin de Conchobar. Qu'il vienne pour soigner Cethern, fils de Fintan. » Laeg vint chez Fingin, le médecin-devin, à Ferta Fingin, près du Leccan de Sliab Fúait, le médecin de Conchobar. Et il lui dit de venir pour le traitement médical de Cethern, fils de Fintan. Fingin, le médecin-devin, vint alors. Et quand il fut arrivé, Cethern, fils de Fintan, lui montra ses plaies, ses coupures, ses blessures et ses saignements.

LES BLESSURES SANGLANTES DE CETHERN

Fintan regarda le sang. « C'est une blessure légère, donnée à contrecœur par un membre de la famille. Et encore elle ne va pas t'emporter. — Mais c'est vrai, dit Cethern. Un homme est venu à moi : [il avait] une chevelure rase, un manteau bleu qui l'enveloppait, une broche d'argent dans le manteau sur sa poitrine ; un bouclier avec un tranchant orné sur lui, une lance à cinq pointes à la main, une autre lance à fourche à côté. C'est lui qui m'a fait cette blessure. Il a emporté aussi de moi un peu de sang. — Mais nous savons qui est cet homme, dit Cuchulainn, c'est Illand Ilarchless, fils de Fergus. Il ne souhaitait pas que tu tombasses de sa main, mais il t'a porté ce coup apparent afin que les hommes d'Irlande ne disent pas que c'était pour les trahir ou les abandonner s'il ne le donnait pas[139]. »

« Regarde aussi pour moi cette blessure, ô mon père Fingin », dit Cethern. Fingin regarda la blessure. « Mais c'est le fait d'armes présomptueux d'une femme, dit le médecin. — C'est tout à fait vrai, dit Cethern. Une femme est venue vers moi, une belle femme, au visage blanc, aux larges joues, grande, à la chevelure blonde et dorée. Elle a un manteau pourpre sans autre couleur[140], une broche d'or à son manteau sur sa poitrine, une lance droite, à trois pans, flamboyante, à la main. Elle m'a apporté cette blessure sanglante. Mais elle a emporté aussi de moi une petite blessure. — Mais nous connaissons cette femme, dit Cuchulainn, c'est Medb, la fille d'Eochaid Feidlech, la fille du haut roi d'Irlande. C'est elle qui est venue à nous dans cette

expédition. C'est pour elle une victoire, un triomphe et une gloire que tu sois tombé de sa main. »

« Regarde pour moi aussi cette blessure, ô mon père Fingin », dit Cethern. Fingin regarda la blessure. « C'est le fait d'armes de deux guerriers ici, dit le médecin. — Oui, c'est vrai, dit Cethern. Deux hommes vinrent à moi. Deux tonsures complètes sur eux ; deux manteaux bleus autour d'eux ; des broches d'argent à leurs manteaux sur leurs poitrines ; un collier d'argent très blanc autour du cou de chacun d'eux. — Mais nous connaissons ces deux-là, dit Cuchulainn, ce sont Oll et Othine, de la suite particulière d'Ailill et de Medb. Ceux-là ne viennent jamais à un fait d'armes que lorsque des blessures d'hommes sont certaines. C'était pour eux une victoire, un triomphe et une gloire que tu sois tombé de leurs mains. »

« Regarde pour moi aussi cette blessure, ô mon père Fingin », dit Cethern. Fingin regarda la blessure. « Il est venu à moi deux hommes, des jeunes guerriers. Ils ont une allure virile et brillante. Chacun d'eux me lança un épieu. J'ai passé cet épieu-ci au travers de l'un des deux. » Fingin regarda la blessure. « Mais ce sang est tout noir, dit le médecin. Ils te sont passés à travers le cœur et ils se sont mis en croix. Je ne prophétise ici aucune guérison. Mais je devrais prendre pour toi des herbes de guérison et de santé pour qu'ils ne t'emportent pas de bonne heure. — Mais nous connaissons ces deux hommes, dit Cuchulainn : Bun et Mecconn, de la suite particulière d'Ailill et de Medb. C'était leur désir que tu tombasses de leurs mains. »

« Regarde aussi pour moi cette blessure, ô mon père Fingin », dit Cethern. Fingin regarda la blessure. « Mais ceci est l'attaque rouge des deux Ri Caille, dit le médecin. — Oui, c'est vrai, dit Cethern. Il est venu à moi deux jeunes guerriers au visage blanc, aux sourcils sombres, grands, avec des diadèmes d'or ; deux manteaux verts autour d'eux, deux aiguilles d'argent blanc aux manteaux sur leurs poitrines ; deux lances à cinq pointes dans leurs mains. — Elles sont proches l'une de l'autre, les blessures qu'ils t'ont faites, dit le médecin. Elles sont entrées dans ta gorge, si bien que les pointes des lances se sont heurtées en toi, et ce n'en est pas plus facile à guérir. — Mais nous connaissons ces deux

hommes, dit Cuchulainn : Broen et Brudne, les deux fils de Rí teora soillse, c'est-à-dire les deux fils de Ri Caille. C'était une victoire, un triomphe et une gloire pour eux que tu tombasses devant eux ».

« Regarde aussi pour moi cette blessure, ô mon père Fingin », dit Cethern. Fingin regarda la blessure. « C'est une action de deux frères, dit le médecin. — C'est vrai, dit Cethern. Il est venu vers moi deux hommes des premiers jeunes gens du roi. Ils avaient une chevelure blonde, des manteaux vert foncé autour d'eux, des broches en forme de feuilles de bronze blanc à leurs manteaux sur leurs poitrines, des lances vertes et larges à la main. — Nous connaissons ces deux hommes, dit Cuchulainn : Cormac Colomon ríg et Cormac, fils de Mael foga, de la suite particulière d'Ailill et de Medb. Ils souhaitaient que tu tombasses de leurs mains. »

« Regarde aussi pour moi cette blessure, ô mon père Fingin », dit Cethern. Fingin regarda la blessure. « C'est l'action de deux frères corporels, dit le médecin. — Cela est vrai, dit Cethern. Il est venu à moi un couple de doux jeunes gens, tous les deux semblables entre eux. L'un des deux avait une chevelure sombre et frisée, l'autre une chevelure blonde et frisée ; deux manteaux verts autour d'eux, deux aiguilles d'argent blanc à leurs manteaux sur leurs poitrines ; deux chemises de soie jaune et lisse sur leur peau ; deux épées à pommeaux blancs à leurs ceintures ; deux boucliers blancs avec des animaux d'argent blanc sur eux ; deux lances à cinq pointes avec des anneaux d'argent très blanc dans leurs mains. — Mais nous connaissons ces deux hommes, dit Cuchulainn : Mane semblable à son père et Mane semblable à sa mère, les deux fils d'Ailill et de Medb, et c'était une victoire, un triomphe et une gloire pour eux que tu tombasses de leurs mains. »

Ce sont les blessures de la razzia jusqu'à maintenant.

« Regarde pour moi cette blessure, ô mon père Fingin, dit Cethern. Il est venu à moi un couple de jeunes guerriers. Ils avaient un brillant cortège, excellent et viril, des vêtements étrangers et étranges. Chacun des deux enfonça en moi un épieu. » Fingin regarda la blessure. « Mais ce sont des blessures

sévères qu'ils t'ont faites, dit le médecin, si bien que les tendons blessés de ton cœur se sont brisés en toi, si bien que ton cœur dans ta poitrine bouge comme une pomme dans une voiture ou comme une pelote de fil dans un sac vide, parce qu'il n'y a plus de tendons pour tenir ton cœur, et je ne puis faire ici aucune guérison. — Mais nous connaissons ce couple, dit Cuchulainn, c'est un couple des guerriers d'Iruath, envoyés par Ailill et Medb dans l'intention de te tuer, car il n'est jamais fréquent de revenir vivant de leurs combats, puisqu'ils souhaitaient te faire tomber de leurs mains. »

« Regarde aussi pour moi cette blessure, ô mon père Fingin », dit Cethern. Fingin regarda aussi cette blessure. « C'est le choc alterné ici du fils et du père, dit le médecin. — Oui, c'est vrai, dit Cethern. Il est venu à moi deux hommes grands d'un rouge lumineux, avec des diadèmes d'or étincelants sur eux. Ils avaient des vêtements royaux, des épées à pommeaux d'or, plaquées d'or, à leurs ceintures, avec des fourreaux d'argent très blancs, avec un extérieur [?] d'or blanc. — Mais nous connaissons ce couple, dit Cuchulainn, c'est Ailill et son fils Mane qui a tout en lui. Ils tenaient pour une victoire, un triomphe et un objet de gloire que tu tombasses de leurs mains. »

« Bien, ô Fingen, le médecin-devin, dit Cethern fils de Fintan, quel est l'avis et quel est le conseil que tu me donnes maintenant ? — Voici ce que je te dis en vérité, dit Fingin le médecin-devin : tu ne changeras[141] pas tes grandes vaches pour des génisses cette année, car, si tu le fais, ce n'est pas toi qui en auras le profit, et elles ne te profiteront pas. — C'est l'avis et le conseil que les autres médecins m'ont donné, et il est certain qu'ils n'en ont tiré ni victoire ni croissance, et ils sont tombés devant moi. Tu n'en tireras pas davantage victoire et croissance, et tu tomberas devant moi. » Et il lui appliqua un fort et violent coup de pied, si bien qu'il tomba entre les deux roues du char. « Mais ce coup de pied est furieux », dit Cuchulainn. C'est à cause de cela qu'il y a Uachtur Lua [« Hauteur du Coup de Pied »] en Crich Roiss depuis lors jusqu'à aujourd'hui.

Cependant Fingin, le médecin-devin, donna le choix à Fintan : ou bien une longue maladie après laquelle il trouverait aide et assistance, ou bien une cure rouge de trois jours et de trois nuits, si bien qu'il ferait usage de sa force contre ses ennemis ; et ce que choisit Cethern, fils de Fintan, c'est une cure rouge de trois jours et de trois nuits, si bien qu'il ferait usage de sa force contre ses ennemis, car ce qu'il disait, c'est qu'il ne trouverait personne après lui qui aimât mieux que lui-même exercer les représailles ou le venger. Fingin le médecin-devin demanda alors à Cuchulainn un tonneau de moelle pour soigner et guérir Cethern, fils de Fintan.

Cuchulainn alla à la forteresse et au campement des hommes d'Irlande, et ce qu'il trouva, en fait de bovins, de troupeaux et de bétail, il l'emmena avec lui. Il fit de tout cela un tonneau de moelle, avec chair, os et cuir, et l'on mit Cethern, fils de Fintan, dans cette moelle, jusqu'à la fin de trois jours et de trois nuits. Il se mit à boire de la moelle tout autour de lui. Et le tonneau de moelle alla entre ses coups, ses plaies, ses lésions et ses nombreuses blessures. Voici qu'il se leva du tonneau de moelle au bout de trois jours et de trois nuits. Et c'est ainsi qu'il se leva, avec une planche de son char devant son ventre, pour que ses intestins et ses entrailles ne tombassent pas[142].

C'est en ce temps-là que son épouse vint du nord, de Dún Dá Bend, ayant avec elle son épée pour lui, à savoir Finda, fille d'Eocho. Cethern, fils de Fintan, vint à la recherche des hommes d'Irlande. Mais il y a encore quelque chose : ils donnèrent un avertissement devant lui. Ditholl, le médecin d'Ailill et de Medb, qui, par suite d'un grand étourdissement, était resté pour mort parmi les cadavres des autres médecins pendant longtemps et pour un bon moment, {dit} : « Bien, ô hommes d'Irlande, dit le médecin, Cethern, fils de Fintan viendra à votre recherche après avoir été soigné et guéri par Fingin, le médecin-devin, et il faut que vous vous attendiez à lui. » Les hommes d'Irlande envoyèrent alors l'habillement d'Ailill et sa cape d'or autour du pilier de pierre de Crich Ross, afin que Cethern, fils de Fintan, y exerçât sa colère dès son arrivée.

Cethern, fils de Fintan, vit cela, l'habillement d'Ailill et sa

cape d'or autour du pilier de pierre de Crich Ross, et il lui sembla, dans une absence de savoir et de connaissance, que c'était Ailill lui-même qui était là. Il bondit vers lui et il enfonça l'épée à travers le pilier jusqu'à ce qu'elle vînt au pommeau. « C'est un mensonge, dit Cethern fils de Fintan, et vous m'avez trompé par ce mensonge. Mais je dis une parole : tant qu'on n'aura pas trouvé chez vous quelqu'un qui prenne l'habillement royal et la cape d'or, je ne laisserai pas loin d'eux mes mains en train de les frapper et de les détruire. »

Mane Andoe, fils d'Ailill et de Medb, entendit cela, il prit le vêtement royal autour de lui, et la cape d'or, et il s'avança au milieu des hommes d'Irlande. Cethern, fils de Fintan, le suivit avec ardeur, et il lança un coup de la longueur d'un jet avec son bouclier, si bien que le bord ciselé du bouclier partagea [Mane Andoe] en trois morceaux à terre, tout, char, cocher et chevaux. Les troupes entourèrent [Cethern] alors de deux côtés, si bien qu'il tomba devant elles, dans la baie où il était.

Et c'est le combat de Cethern dans la baie, et les blessures de Cethern[143].

Sa compagne, Inda, fille d'Eocho Salbuide, vint à côté de lui, et elle était dans une grande tristesse. Elle fit le chant suivant :

« Cela m'est égal, cela m'est égal,
que la main d'un homme n'aille plus sous ma tête,
puisqu'on a creusé la tombe terrestre
de Cethern de Dún Dá Benn.

Cethern, fils de Fintan, semblable à un roi,
le nombre de ses gens était petit au gué ;
les hommes du Connaught, avec leur armée,
il ne les laissa pas pendant neuf heures !

Sans armes, c'est un art, sans armes c'est un art :
à la main seulement un épieu à deux têtes,
c'est avec cela qu'il attaqua les troupes,
aussi longtemps que dura sa colère.

Ils sont tombés devant l'épieu à deux têtes,
par la main de Cethern, par centaines :
sept fois cinquante [hommes] des troupes,
que le fils de Fintan a mis dans la tombe.

C'est une louange chez eux, c'est une louange,
la promenade d'une génisse à travers le brouillard !
C'est d'autant plus mauvais pour celui qui est mort,
qu'un taureau prenne ce qui est en vie.

Moi, je ne trouverai pas un taureau
dans les troupes du bon monde.
Je ne dormirai pas avec un homme :
mon homme ne dort pas avec une femme.

Chère était la petite forteresse, Dún Cindech,
où nos troupes allaient ;
chère était l'eau douce et tiède,
chère était l'île, Inis Rúaid.

Triste est le souci, triste est le souci
que la razzia des vaches de Cooley a mis sur moi.
Pleurer Cethern, le fils de Fintan.
Malheur ! Il n'a pas évité le pire.

Grandes sont les actions, grandes sont les actions,
l'action qui a été faite hier.
Je vais pleurer jusqu'à ma mort
après qu'il a été broyé pour la première fois.

Moi, Inda, fille d'Eocho,
j'ai trouvé le combat de la pelote qui enferme.
Quand ses armes étaient avec le héros,
à côté de lui il y avait un *cairn*. »

23

1. LE COMBAT DE DENTS DE FINTAN[144]

Fintan, celui des fils de Niall Niamglonnach de Dún Da Bend, {c'était lui} le père de Cethern fils de Fintan. Il vint pour rétablir l'honneur des Ulates et pour venger son fils sur les troupes. Le nombre {de ses gens} était de cent cinquante. C'est ainsi qu'ils vinrent : deux javelots pour chaque fût, un javelot à la pointe et un javelot à l'extrémité inférieure, si bien qu'il était égal qu'ils piquassent les troupes avec les pointes ou avec les extrémités inférieures. Ils livrèrent trois batailles aux troupes. Il tomba devant eux trois fois leur nombre, et les gens de Fintan, fils de Niall, à l'exception de Crimthann, fils de Fintan. Il fut sauvé par un toit de boucliers fait par Ailill et Medb.

Les hommes d'Irlande dirent alors que ce ne serait pas un déshonneur pour Fintan, fils de Niall, que la forteresse et le campement des hommes d'Irlande fussent évacués devant lui et que son fils lui soit rendu, à savoir Crimthann, fils de Fintan, que les troupes reculassent à une journée de marche vers le nord, et qu'il cessât d'exercer ses faits d'armes contre les troupes jusqu'à ce qu'il vînt au jour de la grande bataille, là où les quatre grandes provinces d'Irlande se heurteraient, à Garech et Ilgarech, à la bataille de la razzia des vaches de Cúalnge, comme l'avaient prédit les druides des hommes d'Irlande.

Fintan, fils de Niall, accepta cela, et son fils lui fut rendu. La forteresse et le camp furent évacués pour lui, et les troupes recu-

lèrent d'une journée de marche vers le nord pour les maintenir et les contenir. C'est ainsi que l'on trouva chaque homme des gens de Fintan, fils de Niall Mianglonnach, et chaque homme des hommes d'Irlande, la bouche et le nez de chacun d'eux dans les dents et la mâchoire de l'autre. « C'est ici pour nous le combat des dents, dirent-ils, le combat de dents des gens de Fintan et de Fintan lui-même. »

C'est ici le combat de dents de Fintan.

2. LA HONTE ROUGE DE MENN ICI MAINTENANT

Mend, fils de Sálcholga, des Renna de la Boyne : douze hommes était le nombre de sa troupe. Et c'est ainsi qu'ils venaient : deux fers de javelot à chaque fût, un javelot à la pointe et un javelot à la partie inférieure, si bien qu'il leur était égal de frapper les troupes avec les pointes ou avec les extrémités inférieures. Ils firent trois attaques contre les troupes. Il tomba par trois fois leur nombre, et les douze hommes des gens de Menn tombèrent. Mais Menn lui-même fut gravement blessé, si bien qu'il eut sur lui du rouge pourpre. Les hommes d'Irlande dirent alors : « Cette honte est rouge, dirent-ils, pour Menn, fils de Salcholga, que ses gens aient été tués et anéantis, si bien qu'il a du rouge pourpre sur lui. »

C'était ici la honte rouge de Menn.

Les hommes d'Irlande dirent alors qu'il n'était pas honteux pour Menn, fils de Salcholga, que la forteresse et le campement fussent évacués devant lui et que les troupes reculassent à nouveau vers le nord à une journée de marche, et qu'il cessât d'user du meurtre contre les troupes jusqu'à ce que Conchobar se levât de la faiblesse de sa neuvaine et qu'il leur livrât la bataille de Gárech et Ilgarech comme l'avaient prédit les druides, les devins et les savants des hommes d'Irlande. Mend, fils de Sálcholga, accepta cela, que la forteresse et le campement fussent évacués pour lui. Et les troupes reculèrent à nouveau à une journée de marche pour se maintenir et se contenir.

3. L'ÉQUIPEMENT DES COCHERS MAINTENANT ICI

C'est alors que vinrent à eux les cochers d'Ulster. Leur nombre était de trois fois cinquante. Ils livrèrent trois batailles aux troupes. Il tomba devant eux trois fois leur nombre, et les cochers tombèrent sur le champ [de bataille] là où ils étaient, si bien que c'est l'équipement des cochers.

4. LE BLANC COMBAT DE REOCHAID MAINTENANT ICI

Reochaid, fils de Fathemon, [était] un des Ulates. Le nombre de ses gens était de trois fois cinquante guerriers. Il prit une hauteur face aux troupes. Findabair, fils d'Ailill et de Medb, vit cela. Et elle en parla à sa mère, à Medb. « J'ai aimé depuis longtemps ce guerrier-là, dit-elle, et c'est mon bien-aimé et mon choix de courtise. — Si tu l'as aimé, ma fille, dors avec lui pendant la nuit et demande un armistice pour nous, pour les troupes, jusqu'à ce qu'il vienne au jour de la grande bataille, là où les quatre grandes provinces d'Irlande se rejoindront à Garech et Ilgarech, à la bataille de la razzia des vaches de Cooley. » Reochaid, fils de Fathemon, accepta cela, et la fille dormit avec lui pendant la nuit[145].

L'un des chefs du Munster[146], qui était dans le camp, entendit cela. Il s'en fut dire à ses gens : « Il y a longtemps que cette fille-là m'a été promise, dit-il, et c'est pour cette raison que je suis venu cette fois-ci à cette expédition. » Et cependant, là où étaient les sept vice-rois du Munster, c'est là qu'ils dirent tous que c'est pour cette raison qu'ils étaient venus. « Pourquoi n'irions-nous pas, dirent-ils, venger notre femme et notre honneur sur les Mane qui sont à veiller sur l'armée à Imlech de Glendammair ? »

Tel fut le plan qui fut décidé par eux, et ils se levèrent avec leurs sept trente-centaines. Ailill se leva contre eux avec sa

trente-centaines. Medb se leva avec sa trente-centaines. Les Mac Magach se levèrent avec leur trente-centaines. Se levèrent les Galeoin et les gens du Munster, et le peuple de Tara, et il fut fait une transaction entre eux, si bien que chacun d'eux se mettrait derrière l'autre et à côté de ses armes. Cependant, avant que la rencontre eût lieu, il tomba huit cents de leurs courageux guerriers.

Findabair, la fille d'Ailill et de Medb, entendit cela, qu'un tel nombre des hommes d'Irlande étaient tombés à cause d'elle et à son propos, et son cœur se brisa comme une coquille de noix dans sa poitrine de pudeur et de honte, si bien que Findabair Slébe est le nom de l'endroit où elle tomba[147]. Les hommes d'Irlande dirent alors : « Ce combat est blanc, dirent-ils, pour Rochaid, fils de Fathemon, puisque huit cents guerriers courageux sont tombés par son combat et à cause de lui, sans que lui-même ait une blessure ou une rougeur. »

C'est ici le combat blanc de Reochaid.

5. LE COMBAT DE BOULES D'ILIACH MAINTENANT ICI

Iliach était le fils de Cass, fils de Bacc, fils de Ross Ruad, fils de Rudraige. On leur expliqua que les quatre grandes provinces d'Irlande attaquaient et dévastaient l'Ulster et le pays des Pictes depuis le lundi de Samain jusqu'au commencement d'Imbolc. Et il réfléchit au projet qu'il avait, avec ses gens : « Quelle sorte de projet, que je réaliserais, serait meilleur pour moi, que d'aller chercher les hommes d'Irlande, de pousser ma victoire devant moi et de venger l'honneur des Ulates ? Il m'est égal si je tombe moi-même après cela. » Et c'est l'avis auquel il se rangea.

On prit pour lui ses deux vieux chevaux secs et décharnés, qui étaient sur la grève à côté de la forteresse. On leur attela son vieux char, sans couvertures, sans peaux. Lui-même prit son bouclier rude, sombre, en fer, avec sa bordure d'argent dur sur le pourtour. Il prit son épée rude, à pommeau gris, frappant des coups violents, à son côté gauche. Il prit ses deux lances à têtes

tremblantes, à cornes, dans son char à côté de lui. Ses gens munirent son char autour de lui de morceaux de rocher, de blocs et de grosses pierres. C'est ainsi qu'il vint [... ?] pendant dans son char. « Nous aimerions bien, dirent les hommes d'Irlande, que ce soit la description dans laquelle tous les Ulates viendraient à nous. »

Doche mac Magach vint à sa rencontre et lui souhaita la bienvenue. « Bienvenue est ton arrivée, ô Iliach, dit Dóche mac Magach. — Cette bienvenue me semble loyale, dit Iliach, mais viens vers moi désormais à cette heure où mes faits d'armes seront passés et où ma valeur faiblira, afin que ce soit toi qui me coupes la tête et que ce ne soit aucun autre des hommes d'Irlande, si ce n'est que mon épée restera avec toi pour Loegaire. »

Il vainquit les hommes d'Irlande avec ses armes, jusqu'à ce qu'ils fussent à bout. Et quand les armes furent épuisées, il vainquit les hommes d'Irlande avec des morceaux de rocher, des blocs de grosses pierres. Et quand ceux-ci furent épuisés, il s'en prit à celui des hommes d'Irlande [qui était le plus proche] et il l'écrasa puissamment entre son coude et le plat de sa main, si bien qu'il en fit un tas de moelle, avec la chair, les os, les nerfs et la peau. Il y eut désormais deux tas de moelle : le tas de moelle que fit Cuchulainn des os du bétail des Ulates pour guérir Cethern, fils de Fintan, et le tas de moelle que fit Iliach des os des hommes d'Irlande. Cela est l'une des trois choses innombrables de la razzia, ceux d'entre eux qui tombèrent devant lui. Si bien que cela est le combat de boules d'Iliach. La raison pour laquelle il est appelé combat des boules est qu'il livra son combat à coups de morceaux de rocher, de blocs et de grosses pierres.

Dóche mac Mágach le rencontra. « N'est-ce pas Iliach ? dit Dóche mac Mágach. — C'est moi, en vérité, dit Iliach, mais viens maintenant à moi et coupe-moi la tête ; mon épée restera cependant avec toi pour ton ami Loegaire. » Dóche s'approcha de lui et lui porta un coup d'épée si bien qu'il lui coupa la tête.

C'est le combat de boules d'Iliach jusqu'ici.

6. AMARGIN COUCHÉ À TAILTIU JUSQU'À MAINTENANT

Amargin [était] le fils de Cass, fils de Bacc, fils de Ross Rúad, fils de Rudraige. Il rejoignit les troupes alors qu'elles allaient vers l'ouest par Tara, et il les fit se tourner vers lui, par Tara, vers le nord. Et il mit à Tailtiu son coude gauche sous lui. Ses gens le munirent de morceaux de roche, de blocs et de grandes pierres. Il se mit à lancer cela sur les hommes d'Irlande jusqu'à la fin de trois jours et de trois nuits.

En ce qui concerne Cúroí, fils de Dáre, jusqu'ici : on lui expliqua qu'un seul homme maintenait et contenait les quatre grandes provinces d'Irlande, depuis le lundi du début de novembre jusqu'au commencement du printemps. Cela était pour lui un souci, et il lui paraissait trop long que ses gens fussent sans lui. Il s'avança donc pour lutter et se battre contre Cuchulainn. Et quand il fut arrivé à l'endroit où était Cuchulainn, il vit lui-même Cuchulainn gémissant, plein de blessures, transpercé, et il lui parut qu'il n'était ni honorable ni beau de livrer une bataille ou un combat contre lui après le combat contre Ferdiad, afin que Cuchulainn ne mourût plus des blessures et des plaies que Ferdiad lui avait faites en son temps, avant lui. Quoi qu'il en soit, Cuchulainn lui proposa de livrer le combat et la bataille contre lui.

Là-dessus, Cúroí s'avança à la recherche des hommes d'Irlande, et, quand il fut arrivé, il vit Amargin là, son coude gauche sous lui, à l'ouest de Tara. Cúroí s'approcha au nord des hommes d'Irlande. Ses gens le munirent de morceaux de rocher, de blocs et de grandes pierres plates. Et il se mit à les lancer contre Amargin, si bien que les blocs de pierre guerriers[148] se rencontraient dans les nuages et dans les airs au-dessus d'eux et qu'il faisait toujours cent pierres de chacune de ces pierres isolées. « Par le vrai de ta valeur, ô Cúroí, dit Medb, cesse de lancer, car ce n'est ni un soutien ni un secours qui nous vient, mais c'est un mauvais secours. — Je dis une parole, dit Amargin : je ne cesserai pas [de lancer des pierres] jusqu'au Jugement et jusqu'à la vie [éter-

nelle], jusqu'à ce que Cúroí cesse. Je cesserai, dit Amargin, mais prends sur toi de ne plus jamais venir au secours et à l'aide des hommes d'Irlande. » Cúroí accepta cela. Et Cúroí s'en alla pour visiter son pays et ses gens.

Ils passèrent par Tailtiu à l'ouest en ce temps-là. « Il ne m'a pas été imposé, dit Amargin, de ne pas lancer à nouveau des pierres sur l'armée. » Et il alla à l'ouest de l'endroit où ils étaient, et il les poussa devant lui par Tailtiu vers le nord-ouest. Il resta là à lancer [des pierres] sur eux pendant longtemps et pendant une grande durée.

Les hommes d'Irlande dirent alors qu'il n'était pas honteux pour Amargin que la forteresse et le campement fussent évacués devant lui et que les troupes reculassent à nouveau à une journée de marche vers le nord pour se contenir et se retenir, mais qu'il cessât d'appliquer ses faits de valeur guerrière aux troupes, jusqu'à ce qu'il vînt vers eux au jour de la grande bataille, là où se rencontreraient les quatre grandes provinces d'Irlande à Garech et Ilgarech pour le combat de la razzia des vaches de Cúalnge. Amargin accepta cela. Les troupes reculèrent à nouveau à une journée de marche vers le nord.

C'est ici [l'histoire] d'Amargin couché à Tailtiu.

24

1. LE LONG AVERTISSEMENT DE SUALTAM

Sualtam [était] le fils de Becaltach, fils de Moraltach, père de Cuchulainn, fils de Sualtam. On lui relata le besoin de son fils au combat et à la lutte de la razzia des vaches de Cooley, à savoir contre Calatin Dana avec ses vingt-sept fils et contre son petit-fils Glass, fils de Delg. « Cela est dans le lointain, dit Sualtaim, comme si le ciel se brisait, ou comme si la mer montait, ou comme si la terre se fendait, ou bien cela est le besoin de mon fils dans le combat inégal de la razzia des vaches de Cooley. » Et cela était certainement vrai pour Sualtaim. Il partit pour l'annoncer au bout d'un certain temps, sans y aller tout de suite.

Quand Sualtam arriva à l'endroit où était Cuchulainn, il commença à se plaindre et à se lamenter à son sujet. Cela n'était ni honorable ni beau pour Cuchulainn que Sualtam gémît ou se lamentât à son sujet, car il savait que, même s'il était tué ou s'il était blessé, Sualtam n'était pas celui qui vengerait l'offense. Car il en était ainsi avec Sualtam : ce n'était pas un mauvais guerrier et ce n'était pas un bon guerrier, mais c'était un bon et brave homme.

« Bien, ô mon père Sualtam, dit Cuchulainn, va-t'en à Emain chez les Ulates et dis-leur de venir à la poursuite de leur razzia maintenant, car je ne suis pas capable de les protéger plus longtemps dans les défilés et les passages de la Conaille de Murthemne. Je suis seul en face des quatre grandes provinces

d'Irlande depuis le lundi du début de Samain, jusqu'au commencement d'Imbolc, tuant un homme dans le gué chaque jour et cent guerriers chaque nuit. On ne m'accorde pas la vérité de l'homme ou le combat égal d'un seul homme, et personne ne vient m'aider ou me soutenir. Ce sont des arcs d'empêchement qui tiennent mon manteau autour de moi. Ce sont des buissons secs dans mes blessures. Il n'y a pas un poil sur lequel la pointe d'une épingle pourrait tenir, du sommet de mon crâne à la plante de mes pieds, sans une goutte de sang rouge à la pointe de chaque poil, à l'exception de la main gauche qui doit tenir mon bouclier, et elle-même a sur elle trois fois cinquante blessures sanglantes. Et s'ils ne vengent pas cela immédiatement, ils ne le vengeront plus jusqu'au Jugement dernier et jusqu'à la vie éternelle. »

Sualtam s'avança sur le Gris de Macha comme seul cheval, avec les avertissements pour les Ulates. Quand il arriva à Emain, il dit les paroles suivantes : « Les hommes, on les tue ; les femmes, on les enlève ; les vaches, on les razzie, ô Ulates », dit Sualtam. Il ne trouva pas [de réponse] qui le satisfît de la part des Ulates et, comme il n'en trouva pas, il s'approcha du mur extérieur d'Emain. Et il dit les mêmes paroles : « Les hommes, on les tue ; les femmes, on les enlève ; les vaches, on les razzie, ô Ulates », dit Sualtam. Il ne trouva pas de réponse qui le satisfît de la part des Ulates. C'est ainsi qu'étaient les Ulates : c'était un interdit des Ulates que de parler avant le roi ; c'était un interdit du roi que de parler avant ses druides.

Là-dessus, il s'avança jusqu'à la Pierre des Otages à Emain Macha. Il dit les mêmes paroles : « Les hommes, on les tue ; les femmes, on les enlève ; les vaches, on les razzie. — Mais qui les a tués, qui les a enlevées, qui les a razziées ? dit Cathbath le druide. — Ailill et Medb ont porté la guerre chez vous, dit Sualtam, vos femmes sont emmenées, et vos fils et vos enfants, et vos chevaux et vos troupeaux de chevaux, et votre bétail et votre cheptel et vos bovins. Cuchulainn est seul à contenir et à repousser les quatre grandes provinces d'Irlande aux défilés et aux passages du territoire de la Conaille de Murthemne. On ne lui accorde pas la vérité de l'homme ou le combat égal d'un seul homme, et personne ne vient l'aider ou le soutenir. Le garçon a

été blessé. Il est hors de ses jointures. Ce sont des arcs d'interdiction qui maintiennent son manteau sur lui[149]. Il n'y a pas un poil sur lequel ne tiendrait une pointe d'aiguille, du sommet du crâne à la plante des pieds, sans une goutte de sang rouge à la pointe de chaque poil, à l'exception de la main gauche qui doit tenir le bouclier, et elle-même a sur elle trois fois cinquante blessures sanglantes. Et si vous ne vengez pas cela immédiatement, vous ne le vengerez pas jusqu'au jugement et jusqu'à la vie éternelle. — Plus justes sont le trépas, la mort et le périssement de l'homme qui excite ainsi le roi, dit Cathbath le druide. — Cela est très vrai », dirent-ils tous.

Sualtam s'en alla en colère et en inimitié, car il n'avait pas trouvé de réponses qui le satisfissent de la part des Ulates. C'est alors que le Gris de Macha se cabra sous Sualtam et qu'il passa devant le mur extérieur d'Emain. Son propre bouclier se tourna contre Sualtam, et la bordure de son propre bouclier coupa la tête de Sualtam. Le cheval revint encore de lui-même à Emain, le bouclier sur le cheval et la tête sur le bouclier. Et la tête de Sualtam disait les mêmes paroles : « Les hommes, on les tue ; les femmes, on les enlève ; les vaches, on les razzie, ô Ulates, dit la tête de Sualtam[150]. — Ce cri est un peu trop grand, dit Conchobar, car le ciel est au-dessus de nous, la terre au-dessous de nous et la mer tout autour de nous alentour. À moins que le firmament ne tombe avec sa pluie d'étoiles sur le visage de la terre, que la terre ne se brise par un tremblement de terre, ou que la mer aux franges bleu sombre ne vienne sur le front chevelu du monde, je ramènerai chaque femme et chaque vache à sa cour, à son enclos, à sa maison et à son propre domicile, après la victoire de la bataille, du combat et de la lutte. »

C'est alors que le héraut d'un de ses gens, Finnchad Ferbenduma, fils de Fraechlethan, rencontra Conchobar. Il [celui-ci] lui dit d'aller rassembler et mobiliser les Ulates. Et c'est de la même façon qu'il compta les vivants et les morts, dans l'ivresse de son sommeil et de la faiblesse de sa neuvaine. Et il dit les paroles suivantes :

« Lève-toi, ô Finnchad,
Je t'envoie,
négligence peu agréable,
annoncer aux jeunes hommes des Ulates.
Lève-toi de ma part [et va] à Derg,
à Deda, jusqu'à son estuaire,
à Leman, vers Follach,
à Illann,
à Gabar,
à Dornaill Féic, jusqu'à Imlár,
à Derg Indirg,
à Feidlimid, [fils] d'Ilar Cetach,
à Ellonn,
à Reochaid, vers Ringdonn,
à Lug, à Lugaid,
à Cathba vers son estuaire,
à Carpre, vers Ellne,
à Laeg, vers son Tochur,
à Gemen, vers sa vallée,
à Senoll Uathach,
à Diabul Ard,
à Cethern, fils de Fintan, vers Carrlórg,
à Cethern, vers Eillne,
à Tarothor,
à Mulach, vers sa forteresse,
au roi des poètes, à Amargin,
à Uathad Bodba,
à la Mórrígan
vers Dun Sobairche,
à Eit, à Roth,
à Fiachna, vers son Fert,
à Dam Drend,
à Andiaraid,

à Mane Macbriathrach,
à Dam derg,
à Mod, à Mothus, à Iarmothus,
à Corp Cliath,
à Gabarlaig de Line,
à Eocho Semnech de Semne,
à Eocho Laithrech,
vers Latharne,
à Celtchar, fils d'Uthechar,
à Lethglass,
à Errge Echbel, vers Bri Errgi,
à Uma, fils de Remarfessach,
à Fedain de Cúalnge,
à Munremur, fils de Gerrcend,
à Moduirn,
à Senlabair vers Canann Gall,
à Follomain,
à Lugaid, roi des Fir Bolg,
à Lugaid de Line,
à Buadgalach, à Abach,
à Ane, à Aniach,
à Loegaire Milbel, vers son Breo,
aux trois fils de Trosgal,
vers Bacc Draigin,
à Drend, à Drenda,
à Drendus,
à Cimb, à Cimbil, à Cimbin,
à Fán na Coba,
à Fachtna, le fils de Sencha,
vers son Raith,
à Sencha, à Senchainte,
à Bricriu, à Briccirne, le fils de Bricriu,
à Brecc, à Búan, à Barach, à Oengus, des Fir Bolg,
à Oengus, fils de Lété,
à Fergus, fils de Léte,
à Bruatar, à Slange,
à Conall Cernach, fils d'Amergin,

vers Midluachair,
à Cuchulainn, fils de Sualtam,
à Menn, fils de Sálcholca,
vers ses Réna,
aux trois fils de Fiachna,
à Ross, à Daire, à Imchaid,
vers Cúalnge,
à Connud mac Morna,
à Callaind,
à Condra, fils d'Amargin,
vers son Rath,
à Amargin, vers Ess Ruaid,
à Loeg, vers Léire,
à Oengus Fer Benn uma,
à Ogme Grianainech,
à Brecc,
à Eo, fils de Forme [?],
à Tollcenn, à Súde,
à Mogol Echbel, vers Mag hÚi,
à Conla Saeb, vers Uarba,
à Loegaire, vers Immiailli
à Amargen Iarngiunnach,
vers Tailtiu,
à Furbaide Fer benn, fils de Conchobar,
vers Síl de Mag Inis,
à Cuscraid Menn Macha, fils de Conchobar,
vers Macha,
à Fingin, vers Fingabair,
à Blac Fichet,
à Blae Briuga, vers Fesser,
à Eogam, fils de Durthacht,
vers Fernmag,
à Ord, vers Mag Sered,
à Oblán, à Obail, vers Culenn,
à Curethar, à Liana,
à Ethbenna,
à Fernel,

à Finnchad de Sliab Betha,
à Talgoba, vers Bernas,
à Menn, fils de Fer Cualann
de Mag Dulo,
à Íroll, vers Blárine,
à Íalla Ilgremma,
à Ross, fils de Ulchrothach,
vers Mag Dobla,
à Ailill Finn,
à Fethen Bec, à Fethen Mór,
à Fergna, fils de Finnchoem,
vers Burach,
à Olchar, à Ebadchar,
à Uathchar, à Etatchar,
à Oengus, fils de Óenlám Gábe,
à Ruadri, vers Mag Táil,
à Beothach,
à Briathrach, vers son raith,
à Nárithla, vers Lothar,
aux deux fils de Féic,
à Muridach, à Cotreb,
à Fintan, fils de Níall Níamglonnach,
vers Dún dá Benn,
à Feradach Finn Fechtnach,
vers Nemed de Slíab Fúait,
à Amargin, fils d'Ecetsalach
le forgeron, vers Búas,
à Brunne, fils de Munremar,
à Fidach, fils de Dorarc. »

Cette réunion et cette levée, que Conchobar lui avait dit de faire, ne furent certes pas difficiles pour Findchad. Car tout ce qui était d'Emain à l'est, d'Emain à l'ouest et d'Emain au nord s'en alla aussitôt vers la prairie d'Emain pour le service du roi, pour la parole de leur prince et dans l'attente de la levée de Conchobar. Tout ce qui était d'Emain au sud partit aussitôt sur les traces de l'armée et la route des sabots de la razzia.

La première route que prirent les Ulates autour de Conchobar [fut] vers la prairie d'Iraird Cullenn cette nuit-là. « Qu'attendons-nous vraiment, ô hommes ? dit Conchobar. — Nous attendons tes fils, dirent-ils, Fiachu et Fiachna, qui sont partis de chez nous pour aller chercher Erc, le fils de Fedelmid Noichruthach, le fils de ta fille, le fils de Cairpre Nia Fer, afin qu'il vînt, avec la compagnie de sa troupe et de son armée, de sa réunion et de sa levée, dans notre armée. — Je dis une parole, dit Conchobar : je ne les attendrai pas ici plus longtemps, pour que les hommes d'Irlande entendent dire que je me suis levé de la souffrance et de la faiblesse dans lesquelles j'étais. Car les hommes d'Irlande ne savent pas du tout si je suis encore vivant. »

Conchobar et Celtchar allèrent alors avec une trente-centaines de conducteurs de chars hérissés de pointes à Ath Irmidi. Et les rencontrèrent là-bas huit fois vingt grands hommes de la suite particulière d'Ailill et de Medb, et huit fois vingt femmes de leur butin. Une part du butin fait sur les Ulates était celle-ci : une femme du butin dans la main de chacun d'eux. Conchobar et Celtchar leur prirent leurs huit fois vingt têtes et leurs huit fois vingt femmes du butin. Ath Irmidi était le nom [du gué] jusque-là, Ath Féné est son nom depuis lors. Il est appelé Ath Féné à cause de cela, parce que les jeunes hommes des Féné de l'est et les jeunes hommes des Féné de l'ouest se rencontrèrent, combattant et se frappant au bord du gué.

Conchobar et Celtchar revinrent à la prairie d'Irard Cullenn cette nuit-là, à proximité des Ulates. Celtchar y excita là les Ulates. Celtchar dit alors les paroles suivantes chez les Ulates, à Irard Cullenn, cette nuit-là :

« Tablettes à demi rouges,
[... ?]
[... ?] autour de cent branches,
[... ?]
trente-centaines de cochers,
un cent cruel d'escorte à cheval,
cent autour de cent druides ;
pour notre conduite [il ne manquera rien ?].

L'homme du pays,
aux exploits sauvages, Conchobar !
On s'occupera de la bataille,
rassemblez-vous, ô Féné.
La bataille sera livrée
à Gárech et Ilgárech,
ce matin qui vient. »

C'est cette même nuit que Cormac Condlongas, fils de Conchobar, dit les paroles suivantes aux hommes d'Irlande, à Samain Mide, cette nuit-là :

« Gloire du matin,
gloire du temps,
lorsque des armées sont excitées,
des rois seront retournés,
des cous seront brisés,
le sable rougira
lorsque tout se brisera devant les sept chefs
de l'armée des Ulates autour de Conchobar.
Ils lutteront pour leurs femmes,
ils obtiendront leurs troupeaux
à Gárech et Ilgárech
dans ce matin qui vient. »

C'est cette même nuit que Dubthach Dael, des Ulates, dit les paroles suivantes aux hommes d'Irlande, au Slemain de Meath, cette nuit-là :

« Grand est le matin,
le matin de Meath,
grande est la suspension d'armes,
la suspension d'armes de Cullenn ;
grand est le combat,
le combat de Clártha,
grande est la troupe de chevaux,
la troupe de chevaux d'Assail,

grand est le trépas,
le trépas des Tuath-Bressi,
grande est la tempête,
la tempête des Ulates autour de Conchobar.
Ils lutteront pour leurs femmes,
ils obtiendront leurs troupeaux,
à Gárech et Ilgárech
dans ce matin qui vient. »

Dubthach fut alors réveillé dans son sommeil, et la Nemain se mêla à l'armée, si bien qu'ils furent en agitation d'armes sous les pointes de leurs lances et sous leurs tranchants, et que cent guerriers d'entre eux moururent au milieu de la forteresse et du campement par l'horreur du cri qu'elle avait poussé très fort. Quoi qu'il en soit, cette nuit-là ne fut pas la plus tranquille pour les hommes d'Irlande, à cause de ce qu'ils trouvèrent avant ou après [cela], suivant la prophétie et la prédiction, par les formes et les visions qu'ils eurent.

25. LA PROGRESSION DE L'ARMÉE

Ailill dit alors : « J'ai vraiment réussi, dit Ailill, à ravager l'Ulster et le pays des Pictes, depuis le lundi du début de Samain jusqu'au début d'Imbolc. Nous avons emmené leurs femmes, leurs fils, leurs enfants, leurs chevaux et leurs troupeaux de chevaux, leur cheptel, leurs troupeaux et leur bétail. Nous avons enlevé leurs collines derrière eux, si bien qu'elles sont semblables au sol et qu'elles sont de même hauteur. Pour cette raison, je ne les attendrai pas ici plus longtemps, mais ils me livreront bataille dans Mag Ae s'ils en ont le désir. Mais ce que nous disons aussi, c'est que quelqu'un aille observer la grande et large plaine de Meath pour savoir si les Ulates viennent. Et si les Ulates viennent, je ne fuirai pas sur-le-champ, car cela n'a jamais été le bon usage d'un roi que de fuir. — Qui serait le plus convenable pour aller là-bas ? dirent-ils tous. — Que, si ce n'est Mac Roth, le premier des hérauts, là-bas ? »

Mac Roth s'avança pour observer la grande et large plaine de Meath. Avant qu'il fût longtemps, Mac Roth, quand il était là, entendit quelque chose : un bruissement, un brouhaha, un bruit et un vacarme. Ce n'était pas une petite chose avec laquelle cela lui parut comparable, comme si c'était le firmament qui tombait sur le visage de la terre, ou bien comme si c'était la mer aux bordures bleues, traçant des sillons, qui venait sur la chevelure du monde, ou bien comme si c'était la terre qui aurait eu un tremblement de terre, ou bien comme si cela avait été la forêt des arbres dont chacun serait tombé dans les branches, dans les

fourches et dans les rameaux des autres. Quoi qu'il en soit, les animaux de la forêt furent poussés dans la plaine, si bien que le front chevelu de la plaine de Meath ne fut plus visible sous eux.

Mac Roth vint pour dire cette nouvelle à l'endroit où étaient Ailill, Medb, Fergus et les nobles des hommes d'Irlande. Mac Roth leur raconta cela. « Qu'est-ce là-bas, Fergus ? dit Ailill. — Ce n'est pas difficile, dit Fergus. Le murmure, le grondement et le fracas qu'il a entendus, dit Fergus, c'est le grondement et le tonnerre, le bruit et le vacarme des Ulates. Ce sont les Ulates qui ont attaqué la forêt, la foule des héros et des combattants qui, de leurs chars, ont abattu la forêt avec leurs épées. C'est ce qui a poussé les bêtes de la forêt dans la plaine, si bien que la chevelure de la plaine de Meath n'est plus visible sous elles. »

Mac Roth regarda une seconde fois la plaine et il vit quelque chose : un grand nuage gris qui remplissait l'espace entre le ciel et la terre. Il lui sembla que c'étaient des îles sur la mer qu'il voyait au-dessus des creux des vallées dans le brouillard. Il lui sembla que c'étaient des gouffres béants qu'il voyait là au bord du même nuage. Il lui sembla que c'étaient des draps de lin tout blanc, ou bien que c'était de la neige fraîchement tombée qui lui apparaissait par une fente du même nuage. Il lui sembla que c'était un essaim de nombreux oiseaux, étranges, en foule, ou bien que c'était le brillant innombrable d'étoiles pures dans une claire nuit de froid, ou bien que c'étaient les lueurs d'un feu rouge. Il entendit quelque chose : un bruissement, un tintamarre et un roulement, un mugissement et un tonnerre, un bruit et un vacarme.

Il vint donc pour dire cette nouvelle à l'endroit où étaient Ailill, Medb, Fergus et les nobles des hommes d'Irlande. Il leur expliqua cela. « Mais qu'y a-t-il là-bas ? dit Ailill. — Ce n'est pas difficile, dit Fergus. Le grand nuage gris qu'il a vu et qui remplit l'espace entre le ciel et la terre, c'est l'expiration de l'haleine des chevaux et des héros, la vapeur du sol et la poussière du chemin qui s'élèvent au-dessus d'eux par le souffle du vent, si bien qu'il en fait un fort et lourd brouillard gris dans les nuages et dans les airs.

« Les îles sur la mer, qu'il a vues là-bas, les têtes des collines

et des hauteurs, au-dessus du creux des vallées dans le brouillard, c'étaient les têtes des héros et des guerriers au-dessus des chars, et les chars eux-mêmes. Les gouffres béants qu'il a vus au commencement du même brouillard, c'étaient les bouches et les naseaux des chevaux et des héros au contact du soleil et du vent, à cause de la hâte de la foule.

« Les étoffes de lin très blanc qu'il a vues, ou bien la neige fraîchement tombée, c'était l'écume ou la bave que les freins des traits jettent des mors des puissants et forts chevaux, à cause de l'impétuosité de la foule. L'essaim des oiseaux nombreux, étranges, en masses, qu'il a vus, c'est la boue du sol et la surface du sol que les chevaux jettent de leurs pieds et de leurs fers, et qui s'élèvent au-dessus d'eux par le souffle du vent.

« Le brouhaha, le tintamarre et le roulement, le vacarme et le tonnerre, le bruit et le fracas qu'il a entendus, ce sont le bruit des boucliers et des épieux, les coups des épées et le retentissement des casques, le bruit fort des cuirasses, le cliquetis des armes, la fureur des jeux, le grincement des cordes, le grondement des roues, le claquement des sabots des chevaux, le vacarme des chars et la lourde voix de basse des héros et des guerriers [venant] vers nous.

« Le brillant innombrable d'étoiles pures dans une nuit claire, qui lui est apparu là, les étincelles rouges, ce sont les yeux avides de sang et effrayants des héros et des guerriers en dehors des casques beaux et convenablement arrangés, finement décorés, pleins de la fureur et de la colère qu'ils apportaient avec eux, et contre lesquelles, ni avant ni après, la vérité du combat et la puissance du combat n'ont jamais été réclamées et ne le seront jamais jusqu'au Jugement dernier et jusqu'à la vie éternelle[151].

— Nous n'y attachons pas une grande importance, dit Medb ; des bons héros et des bons guerriers, il y en a aussi chez nous, [assez] pour qu'on en parle. — Je ne compte pas du tout là-dessus, ô Medb, dit Fergus, car je dis une parole, [à savoir] que ni en Irlande ni en Écosse tu ne trouveras une armée pour se mesurer aux Ulates si jamais la colère les prend. »

Les quatre grandes provinces d'Irlande prirent leurs quartiers et leur campement à Clathra cette nuit-là. Ils laissèrent des gens

de garde et de veille contre les Ulates, afin que les Ulates ne vinssent pas près d'eux sans avertissement ni sans être remarqués.

C'est alors que Conchobar et Celtchar allèrent avec une trente-centaines de conducteurs de chars hérissés de pointes, si bien qu'ils s'installèrent à Slemain Mide, dans le dos des troupes. Mais, bien que nous le disions ici, ils ne s'installèrent pas du tout, mais ils partirent à la recherche d'un signe vers le camp d'Ailill et de Medb, pour faire en sorte de mettre les mains dans le sang avant tout le monde.

Avant qu'il ne fût longtemps pour Mac Roth, quand il était là-bas, il vit quelque chose : une troupe de chevaux extraordinairement grande et puissante à Slemain Mide, venant directement du nord-est. Il alla à l'endroit où étaient Ailill, Medb, Fergus et les nobles des hommes d'Irlande. Ailill lui demanda des nouvelles après son arrivée. « Bien, ô Mac Roth, dit Ailill, as-tu vu quelqu'un des Ulates, sur la trace de cette armée aujourd'hui ? — Je ne le sais pas, en vérité, dit Mac Roth, mais j'ai vu une troupe de chevaux extraordinairement grande et puissante à Slemain Mide, venant directement du nord-est. — Mais quel est le nombre des chevaux ? dit Ailill. — Pour moi, ils ne sont pas moins d'une trente-centaines de conducteurs de chars hérissés de pointes, c'est-à-dire dix fois cent et vingt fois cent conducteurs de chars hérissés de pointes, dit Mac Roth.

— Bien, ô Fergus, dit Ailill, que penses-tu, que nous ayons été effrayés par la buée, la poussière ou l'haleine d'une grande armée jusqu'à maintenant, et que tu n'aies aucune autre masse de combat pour nous que ce qui est là ? — Tu t'en plains un peu trop vite, dit Fergus, car il se pourrait que les troupes ne fussent plus nombreuses qu'elles n'ont été dites. — Qu'il soit tenu par nous une courte délibération à ce sujet, dit Medb, car on sait que l'homme, là-bas, puissant, sauvage, furieux, Conchobar, fils de Fachtna Fathach, fils de Ross Ruad, fils de Rudraige, haut roi d'Ulster et fils du haut roi d'Irlande, va nous attaquer. Qu'il soit fait un cercle ouvert des hommes d'Irlande devant Conchobar et qu'une troupe d'une trente-centaines soit prête à le fermer derrière lui. Que l'on prenne les hommes et qu'on ne les tue pas, car ils n'arrivent pas en plus grand nombre qu'ils ne seront de prisonniers. »

C'est la troisième parole de moquerie qui fut dite lors de la razzia des vaches de Cooley : prendre Conchobar sans le blesser et faire passer le nombre des prisonniers de dix fois cent à vingt fois cent, parmi les rois d'Ulster qui étaient auprès de lui. Cormac Condlongas, le fils de Conchobar, entendit cela, et il sut que, s'il ne vengeait pas aussitôt la grossièreté de Medb, il ne la vengerait pas jusqu'au Jugement et jusqu'à la vie éternelle.

Cormac Condlongas, fils de Conchobar, se leva alors avec sa troupe de trente fois cent hommes pour appeler au combat et aux faits de valeur guerrière contre Ailill et Medb. Ailill se leva avec sa trente-centaines contre lui. Medb se leva avec sa trente-centaines. Les Mane se levèrent avec leurs trente-centaines. Les fils de Magach se levèrent avec leurs trente-centaines. Les Galeoin, les hommes du Munster et le peuple de Tara se levèrent. On fit des médiations entre eux, si bien que chacun d'eux s'assit à côté des autres et à côté de ses armes.

Cependant, il avait été fait par Medb devant Conchobar un cercle ouvert d'hommes et une troupe de trente fois cent hommes derrière lui pour le fermer. Conchobar arriva sur le cercle ouvert d'hommes, et il ne chercha pas à s'y faire une entrée. Mais il fit une brèche de la taille d'un guerrier en face de son visage et de sa face dans le combat, et une brèche de cent hommes à son côté droit, et une brèche de cent hommes à son côté gauche ; il se tourna contre eux et se mêla à eux sur leur sol, et huit cents de leurs guerriers valeureux tombèrent devant lui. Il en revint sans une blessure ou une rougeur, si bien qu'il s'installa à Slemain Mide devant les Ulates.

« Bien, ô hommes d'Irlande, dit Ailill, que l'un de nous aille observer la grande et large plaine de Meath, pour annoncer comment il se fait que les Ulates arrivent sur la colline de Slemain Mide, et pour nous donner une description de leurs armes, de leurs vêtements, de leurs héros, de leurs guerriers, de leurs faiseurs de brèches de cent, et de leurs hommes du pays. Il sera pour nous d'autant plus court de l'entendre. — Qui irait là-bas ? dirent-ils tous. — Qui d'autre que Mac Roth, le premier héraut ? » dit Ailill.

Mac Roth s'en alla et s'établit à Slemain Mide devant les

Ulates. Les Ulates commençaient à marcher vers cette colline depuis l'aube du petit matin jusqu'au moment du coucher du soleil à none. C'est ainsi que la terre ne fut pas nue sous eux pendant tout ce temps : chaque troupe d'entre eux autour de son roi, chaque unité autour de son chef; chaque roi, chaque chef, et chaque seigneur avec le nombre de son cortège, de son armée, de sa compagnie et de sa levée à part. Quoi qu'il en soit, les Ulates vinrent tous avant l'heure du coucher du soleil à la neuvième heure sur cette colline de Slemain Mide[152].

Mac Roth arriva avec la description de leurs premières pointes à l'endroit où étaient Ailill, Medb, Fergus et les nobles des hommes d'Irlande. Ailill et Medb lui demandèrent des nouvelles après qu'il fut arrivé. « Bien, ô Mac Roth, dit Ailill, comment est la marche avec laquelle les Ulates sont arrivés sur la hauteur de Slemain Mide ?

— Je ne le sais pas, en vérité, dit Mac Roth, mais il est venu une troupe pleine de feu, puissante, grande et belle, sur cette colline du Slemain de Mide, dit Mac Roth. À les voir et à les observer, elle est de trente-centaines d'hommes. Ils ont défait tous leurs vêtements et ils ont entassé une motte de gazon sous le siège de leur chef. Il y a un homme mince, long, haut, fin et fier au front de cette troupe. C'était le plus beau des princes du monde parmi ses troupes pour ce qui est de la crainte, de l'effroi, de la menace et de la suite. [Il avait] une chevelure blond clair, frisée, arrangée élégamment, arrondie, avec un toupet. [Il avait] un visage doux, pourpre et pur. [Il avait] un œil très bleu, âpre, redoutable, dans la tête. [Il avait] une barbe à deux fourches, blonde, très frisée, sous son menton. [Il avait] un manteau pourpre, à bordures et à cinq plis autour de lui ; une broche d'or à son manteau sur sa poitrine ; une tunique blanche brillante à capuchon avec des incrustations d'or rouge sur sa peau; un bouclier blanc avec des animaux d'or rouge; une épée à pommeau d'or damasquinée dans une main; une lance bleue et large dans l'autre main. Le héros s'installa à l'endroit le plus élevé de la colline, si bien que chacun vint à lui et que sa troupe s'assit autour de lui.

« Il est venu une autre troupe sur la même colline de Slemain Mide, dit Mac Roth. C'est la deuxième avec deux trente-

centaines. Un bel homme est à la tête de cette troupe. Il a une chevelure blonde, une barbe brillante et frisée à son menton. Il a un manteau vert autour de lui, une épingle d'argent blanc à son manteau sur sa poitrine, une tunique de guerre brun sombre avec des applications d'or rouge sur sa peau blanche, attachée par une ceinture, jusqu'aux genoux. Il a la clarté d'une maison royale à la main avec des entrelacs d'argent et des bandes d'or. Étranges sont les jeux et les tours que fait la lance qui est dans la main du jeune guerrier : les entrelacs d'argent courent tout autour près des bandes d'or, tantôt depuis l'extrémité inférieure jusqu'à l'ajustement [du fer], tantôt ce sont les bandes d'or qui courent près des entrelacs d'argent, depuis l'ajustement d'argent jusqu'à l'extrémité inférieure. Il a sur lui un bouclier servant à frapper, au tranchant orné. Il a une épée avec des attaches d'ivoire et des ornements de fil d'or à son côté gauche. Le héros s'assit à la main gauche du guerrier-chef qui était venu sur la colline, et sa troupe s'assit autour de lui. Mais ce que nous disons aussi, c'est qu'ils ne s'assirent pas tout de suite, mais qu'ils eurent le genou à terre et la bordure du bouclier contre le menton, parce que cela leur était trop long avant qu'on ne les lâchât contre nous. Et il y a encore quelque chose : il m'a été montré, chez le grand guerrier fier qui est le chef de cette troupe, un grand bégaiement.

« Il est venu une autre troupe sur la même colline de Slemain Mide, dit Mac Roth, inférieure à sa compagne pour ce qui est du nombre, de la suite et des vêtements. Un guerrier, beau et à large tête, est à la tête de cette troupe. Il a une chevelure tressée brun clair. Il a un œil avide bleu-noir, roulant dans la tête. Il a une barbe très frisée, à deux fourches, très étroite, à son menton. Il a un manteau gris-noir de laine autour de lui. Il a une broche en forme de feuille de bronze blanc à son manteau sur sa poitrine. Il a une tunique blanche à capuchon sur sa peau. Il a un bouclier blanc avec des animaux courbes en argent. Il a une épée d'argent blanc dans le fourreau de la Bodb sous son vêtement. Il a le pilier d'une maison royale sur son dos. Ce guerrier s'établit sur la motte de gazon, devant le premier chef qui arriva sur la hauteur, et sa troupe s'assit autour de lui. Mais il me parut qu'était aussi mélodieux que le son des harpes entre les mains des sages quand

il en est joué par longs accords le son mélodieux de la voix et de la langue de l'homme lorsqu'il s'adressa au premier chef qui était arrivé sur la colline et quand il lui donna des conseils.

— Mais qui est là-bas ? dit Ailill à Fergus. — Nous les connaissons bien, dit Fergus. Le premier guerrier, pour qui la motte de gazon a d'abord été dressée au sommet de la colline, si bien que tous sont allés vers lui, est Conchobar, fils de Fachtna Fathach, fils de Ross Ruad, fils de Rudraige, haut roi d'Ulster et fils du haut roi d'Irlande. Le grand guerrier bègue qui s'est assis à la main gauche de Conchobar est Cuscraid Macha, le fils de Conchobar, avec les fils du roi des Ulates autour de lui, et avec les fils du roi d'Irlande qui sont chez lui. La lance qu'il lui a vue à la main est la Lumière de Cruscraid, avec des entrelacs d'argent et des bandes d'or. Cette lance a la coutume que, ni plus tôt ni plus tard, mais peu de temps avant un triomphe, les entrelacs d'argent courent près des bandes d'or. Et c'est probablement peu de temps avant un triomphe qu'ils s'enroulent maintenant autour de lui. Le guerrier aimable à large tête qui s'est installé sur la colline en présence du premier chef qui est venu sur la colline, c'est Sencha, fils d'Ailill, fils de Maelchló, l'homme éloquent des Ulates et l'homme qui apaise l'armée des hommes d'Irlande. Mais je dis encore un mot : ce n'est pas un conseil de crainte ou de lâcheté qu'il donne à son seigneur, aujourd'hui en ce jour du combat, mais c'est un avis de courage, de valeur, de capacité et de noblesse à faire voir. Et je dis encore une parole, dit Fergus : ce sont des gens capables d'agir qui se sont levés là autour de Conchobar de bonne heure ce matin.

— Nous n'en faisons pas beaucoup de cas, dit Medb, on trouvera chez nous de bons guerriers et des hommes excellents pour leur parler. — Je n'y compte pas, dit Fergus, mais je dis une parole, [à savoir] que tu ne connaîtras jamais, ni en Irlande ni en Écosse, une armée qui parle aux Ulates si jamais la colère les prend.

— Il est venu une autre troupe sur cette même colline de Slemain Mide, dit Mac Roth. Un homme blanc, long et grand est au front de cette troupe, violent, avec un visage bleu. Il a une chevelure brun sombre, lisse et mince sur son front, un manteau

très gris autour de lui, une broche d'argent à son manteau sur sa poitrine. Il a une tunique blanche sur la peau, un bouclier courbe avec un tranchant orné, une lance à cinq pointes à la main, une épée avec poignée d'ivoire à sa place. — Mais qui était-ce, là-bas ? dit Ailill à Fergus. — Nous le connaissons bien, dit Fergus, c'est mettre la main au combat, c'est le guerrier pour la bataille, c'est la destruction des ennemis que celui qui est venu ici, Eogan, fils de Durthacht, de Fernmag au nord, lui-même.

— Il est venu une autre troupe sur cette même colline de Slemain Mide, dit Mac Roth. Ce n'est pas un mensonge que c'est par orgueil qu'ils ont pris cette colline. L'horreur est pesante, la crainte est grande, qu'ils ont apportées avec eux. Leurs vêtements sont tous derrière eux. Un guerrier à grande tête, héroïque, marche en tête de cette troupe, et il est avide de sang et redoutable. Il a une chevelure légère et grise, de grands yeux jaunes dans la tête, un manteau jaune [... ?] autour de lui, une broche d'or jaune à son manteau sur sa poitrine. Il a sur la peau une tunique ornée d'une frange. Il a à la main un javelot à long fût avec des rivets et une large plaque [de fer], et avec des gouttes de sang sur son tranchant. — Qui est-ce là-bas ? dit Ailill à Fergus. — Nous connaissons bien ce guerrier, dit Fergus, il n'évite ni le combat, ni le champ de bataille, ni le duel ni la lutte, celui qui est venu. C'est Loegaire Búadach, fils de Connad Buide, fils d'Iliach, de Immail, au nord lui-même.

— Il est venu une autre troupe sur cette même colline de Slemain Mide, dit Mac Roth. Un guerrier à large cou, corpulent, est à la tête de cette troupe. Il a la chevelure morne [... ?]. Il a le visage pourpre et marqué de cicatrices. Il a l'œil gris et étincelant dans la tête. Il a un javelot à un œil [de verre] avec des lueurs claires. Il a un bouclier noir avec une bordure de bronze blanc. Il a un manteau brun de laine embrouillée. Il a une tunique de soie à trois rayures sur sa peau. Il a une épée avec des pommeaux d'ivoire et des ornements de fil d'or à l'extérieur sur son vêtement. — Qui est-ce là-bas ? dit Ailill à Fergus. — Nous le connaissons très bien, dit Fergus, c'est mettre la main au combat, c'est la vague de la haute mer qui noie, c'est l'homme des trois cris, c'est la mer par-dessus les murs que celui qui est venu

— Il est venu une autre troupe sur la même colline de Slemain Mide, dit Mac Roth. Un guerrier à large tête et également gros est à la tête de cette troupe. Il est brun-jaune, sauvage, taurin. Il a l'œil brun, rond et fier dans la tête. Il a une chevelure blonde très frisée. Il a un bouclier rond et rouge avec une bordure d'argent dur tout autour. Il a une lance avec une large plaque [de fer] et un long fût à la main. Il a un manteau gris rayé. Il a une broche de cuivre à son manteau sur sa poitrine. Il a une tunique à capuchon serrée autour de lui jusqu'à ses mollets. Il a une épée avec un pommeau d'ivoire tout au long de sa cuisse gauche. — Qui est-ce là-bas ? dit Ailill à Fergus. — Nous le connaissons bien, dit Fergus, c'est un pilier du combat, c'est un triomphe de toute bataille, c'est l'instrument qui transperce que celui qui est venu là, Connud, fils de Morna, de Calland dans le Nord, en personne.

— Il est venu une autre troupe sur la même colline de Slemain Mide, dit Mac Roth. Ce n'est en vérité pas un mensonge qu'elle a assailli avec violence et impétuosité cette colline, si bien qu'elle a agacé les troupes qui y sont arrivées avant elle. Un homme aimable et noble est à la tête de cette troupe. C'est le plus beau des hommes du monde pour la forme, l'apparence, la corpulence, pour l'armement et l'équipement, pour la taille, pour la dignité, pour la beauté, pour le corps, l'art des armes et la convenance. — Mais ce n'est certainement pas un mensonge, dit Fergus. Ce qui est dit est très exact. Celui qui est venu n'est pas un fou, c'est l'ennemi de chacun, c'est une force qu'on ne peut contenir, c'est une vague de tempête qui noie. Ce bel homme a l'éclat de la glace. C'est Fédilmid, [fils de] Cilar Cetal, d'Elland, au nord, lui-même.

— Il est venu une autre troupe sur la même colline de Slemain Mide, dit Mac Roth. Il n'est pas fréquent qu'un guerrier soit plus beau que le guerrier qui est en tête de cette troupe. Il a une chevelure rouge-blond. Il a un visage étroit en bas et large en haut. Il a l'œil très gris, lumineux et rieur dans la tête. C'est un homme convenable, bien équilibré, il est long, étroit en bas,

large {en haut}. Il a des lèvres rouges et minces, des dents brillantes et comme des perles, un corps à la peau blanche, un manteau pourpre autour de lui, une broche d'or à son manteau sur sa poitrine. Il a une tunique de soie royale avec des insertions d'or rouge sur sa peau blanche. Il a un bouclier blanc avec des décors animaux en or rouge. Il a une épée à pommeau d'or, avec des appliques d'or, à son côté gauche. Il a un long javelot avec un tranchant bleuâtre, à côté d'un autre javelot pour l'attaque, avec des cordes, avec des rivets de bronze blanc à la main. — Qui est-ce, là-bas ? dit Ailill à Fergus. — Mais nous le connaissons bien, dit Fergus, c'est la moitié de la bataille, c'est la part du duel, la fureur sauvage du chien de combat que celui qui est venu là, Reochaid, fils de Fatheman, de Rígdond, au nord, en personne.

— Il est venu une autre troupe sur la même colline du Slemain Mide, dit Mac Roth. Un guerrier aux jambes musclées, aux larges cuisses, est à la tête de cette troupe. Il s'en faut de peu que chacun de ses membres ne soit plus gros qu'un homme. Certainement, sans mensonge, il est homme jusqu'à la terre, dit-il. Il a une chevelure brune, le visage pourpre, l'œil luisant et fier dans la tête. C'est ainsi un homme brillant et rapide, avec des jeunes gens aux yeux noirs et un étendard flamboyant, avec l'attitude de l'entêtement, si bien qu'ils cherchent à vaincre en évitant le combat égal, par l'excès de force, par le relâchement de l'attaque, sans nulle protection de Conchobar. — Qui est-ce là-bas ? dit Ailill à Fergus. — Nous le connaissons bien, dit Fergus, celui qui est venu là est plein de valeur et de violence, il est plein de fougue et d'impétuosité, c'est la dissolution des troupes et des foules, la pointe du combat et l'anéantissement des hommes d'Irlande dans le Nord. C'est mon propre frère adoptif, Fergus, fils de Léte, de Líne, dans le Nord, en personne.

— Il est venu une autre troupe sur la colline de Slemain Mide, dit Mac Roth. Elle est constante et sans pareille. Un beau guerrier, infatigable, est à la tête de cette troupe. Il a un tissu de lin bleu à bordure étroite, avec des arceaux de bronze blanc incrustés dans le tissu, avec des boutons d'or rouge remarquables, aux fentes et à la fermeture de la poitrine. Il a un manteau fait de plusieurs pièces, avec le triomphe de toutes les

couleurs. Il a un quintuple anneau d'or, c'est-à-dire son bouclier sur lui. Il a une épée dure, solide, droite avec le port du héros à son côté gauche. Il a un javelot droit, au fer courbe, étincelant de rouge à la main. — Qui est-ce là-bas ? dit Ailill à Fergus. — Nous le connaissons bien, dit Fergus, c'est le choix des poètes royaux, c'est l'assaut de la forteresse, c'est le chemin du but. Le courage de celui qui est venu ici est impétueux, c'est Amargin, fils d'Ecetsalach le forgeron, le noble poète de Buais dans le Nord.

— Il est venu une autre troupe sur la même colline de Slemain Mide, dit Mac Roth. Un guerrier blanc et blond est à la tête de cette troupe. Cet homme est entièrement blanc, de chevelure, d'œil, de barbe, de sourcil et d'habillement. Il a un bouclier à bordure. Il a une épée à pommeau d'or, avec des appliques, à son côté gauche. Il a un javelot à cinq pointes à la main, qui étincelle sur toute l'armée. — Qui est-ce, là-bas ? dit Ailill à Fergus. — Nous le connaissons bien, dit Fergus, ce guerrier qui est venu est aimé des gens ; aimé est l'ours aux coups violents, aimé est l'ours aux grands exploits contre les ennemis, avec sa supériorité dans l'attaque. C'est Feradach Find Fechtnach de Nemed en Sliab Fuait, au nord, en personne[153].

— Il est venu une autre troupe sur la même colline de Slemain Mide, dit Mac Roth. Trois jeunes hommes, frais, pleins de feu, au visage bleu, sont à la tête de cette troupe. Ils ont trois manteaux de même couleur, trois boucliers semblables, trois lances à cinq pointes dans leurs mains. — Qui est-ce, ô Fergus ? dit Ailill. — Je le sais, dit Fergus, ce sont les trois seigneurs de Roth, les trois colonnes de Copha, les trois riches en exploits de Midluachair, les trois vétérans de l'est de l'Irlande, c'est-à-dire les trois fils de Fiachna suivant leur taureau, Ros, Daire et Imchadh, car c'est à eux qu'était la propriété du Brun de Cúalnge. Même s'ils étaient venus seuls, ils vous auraient livré bataille pour obtenir leur taureau et leur razzia, même si ce n'est pas devant eux que l'ennemi avait été repoussé.

— Il est venu une autre troupe sur la même colline de Slemain Mide, dit Mac Roth. Il y a une paire de tendres jeunes gens à la tête de cette troupe. Ils ont deux manteaux verts autour

d'eux. Ils ont deux broches d'argent blanc à leurs manteaux sur leurs poitrines. Ils ont deux tuniques de soie jaune et lisse sur leur peau. Ils ont deux épées à pommeaux blancs à leurs ceintures. Ils ont deux lances à cinq pointes avec des spirales d'argent très blanc dans leurs mains. Ils sont à peu près du même âge. — Mais qui est-ce, là-bas ? dit Ailill à Fergus. — Mais nous les connaissons bien, dit Fergus, ce sont les deux seuls champions, les deux seules forces nues, les deux seules flammes, les deux seules lumières, deux guerriers, deux héros, deux hôtes excellents, deux dragons, deux feux, deux hommes qui dispersent, deux bâtons, deux hardis, deux furieux, les deux bien-aimés des Ulates autour de leur roi. Ce sont Fiacha et Fiachna, les deux fils de Conchobar, fils de Fachtna, fils de Ross Ruad, fils de Rudraige, eux-mêmes.

— Il est venu une autre troupe sur la même colline de Slemain Mide, dit Mac Roth. C'est la noyade à cause de la taille, le feu à cause de la flamme, une armée à cause du nombre, un rocher à cause de la force, la destruction à cause de la bataille, le tonnerre à cause de l'impétuosité. Il y a un homme coléreux, horrible, effrayant, à la tête de cette troupe. Il a un grand nez, de grandes oreilles, des yeux en forme de pommes, une chevelure rude et grise, un manteau gris rayé. Il a une barre de fer dans le manteau sur sa poitrine, et elle va d'une épaule à l'autre. Il a une tunique grossière à trois rayures sur la peau. Il a une épée faite de sept masses de fer refondu à son flanc. Il a une bosse brune sur lui, à savoir son bouclier, une grande lance grise, avec trente rivets à travers sa douille, à sa main. Il a provoqué cependant un grand bruit d'armes parmi les unités de combat et les troupes lorsqu'elles virent ce guerrier, avec sa troupe autour de lui, aller vers la colline de Slemain Mide. — Qui est-ce, là-bas ? dit Ailill à Fergus. — Nous le connaissons bien, dit Fergus, c'est la moitié du combat, la tête de la bataille, c'est la mer au-delà des frontières que celui qui est venu ici : Celtchar le grand, fils d'Uthechar, de Lethglass, au nord, en personne.

— Il est venu une autre troupe vers la même colline de Slemain Mide, dit Mac Roth. Elle est forte, ardente, haïssable et redoutable. Un guerrier ventru et à grande bouche est à la tête de

cette troupe. Il a un œil brillant, une large tête et une longue main. Il a une chevelure brune très frisée. Il a un manteau noir flottant autour de lui, une roue d'airain au manteau sur sa poitrine, une tunique excellente sur sa peau, une épée très longue sous son habillement, une lance à chaîne à sa main droite. Il a une bosse grise sur lui, c'est-à-dire son bouclier. — Qui est-ce là-bas ? dit Ailill à Fergus. — Nous le connaissons bien, dit Fergus, c'est le lion sauvage aux mains rouges, c'est l'ours impétueux et redoutable qui vainc la valeur. C'est Errge Echbél, de Brí Errgi au nord, en personne.

— Il est venu une autre troupe vers la même colline de Slemain Mide, dit Mac Roth. Un grand homme vif est à la tête de cette troupe. Il a une chevelure rousse, de grands yeux roux dans la tête. Aussi saillant que le dos du doigt d'un guerrier est chacun de ses deux très grands yeux royaux. Il a un manteau bariolé, un bouclier bleu, un javelot bleu et mince. Il a autour de lui une troupe sanglante et très rouge. Lui-même est plein de blessures et tout sanglant parmi eux. — Qui est-ce, là-bas ? dit Ailill à Fergus. — Nous le connaissons bien, dit Fergus, c'est l'aigle volant, c'est la lance hardie, c'est l'animal audacieux, c'est la course rapide de Colptha, c'est le valeureux et victorieux de Bale, c'est [... ?], c'est le mugissant de Bernas, c'est le taureau furieux : Mend, fils de Salcholga, des Réna de la Boyne.

— Il est venu une autre troupe vers la même colline de Slemain Mide, dit Mac Roth. Un guerrier aux longues joues brunes est à la tête de cette troupe. Il a une chevelure noire, de longs membres, c'est-à-dire des jambes. Il a un manteau rouge de laine frisée. Il a une broche d'argent blanc à son manteau sur sa poitrine, une tunique de lin sur sa peau. Il a un bouclier rouge sang avec une bordure, une épée avec un pommeau d'argent à son côté gauche. Il a une lance carrée avec une gaine d'or. — Qui est-ce, là-bas ? dit Ailill à Fergus. — Nous le connaissons bien, dit Fergus, c'est une attitude virile, c'est l'assaut de la supériorité, c'est la destruction de tout homme que celui qui est venu. C'est Furbaide Ferbend, fils de Conchobar, de Sil, en Mag Inis, au nord, en personne[154]...

— Il est venu une autre troupe vers cette même colline de

Slemain Mide, dit Mac Roth. Des gens tranchants et orgueilleux, une troupe royale avec des vêtements extraordinaires, aussi bien blancs que bleus, noirs et pourpres, si bien que c'est à un roi qu'est comparable tout homme tranchant et choisi de cette troupe puissante et étrange. C'est une pâture pour l'œil de beaucoup que de regarder leur beauté et leur aspect, comme s'il était question, pour chaque personne de cette troupe, d'aller à une haute fête extraordinaire. Il y a trois hommes distingués à la tête de cette troupe. Le premier d'entre eux a un manteau noir avec des bordures de fil d'or, une broche d'or à son manteau sur sa poitrine, une tunique de soie excellente sur sa peau, des sandales de peau d'agneau. Ce n'est pas souvent qu'il y a parmi les hommes du monde quelqu'un de plus beau que lui. Il a une chevelure blond clair, une épée brillante en ivoire, avec des méandres de fil d'or à la main droite. Il jette l'épée d'ivoire en l'air, si bien qu'elle tombe sur la tête de l'homme du milieu, qu'elle touche et qu'elle ne touche pas. Il la lance à nouveau dans l'air, et elle tombe sur la tête de l'autre homme, l'autre homme la prend à la main et elle ne blesse aucun des deux, si ce n'est la tête de chacun d'eux, et les deux hommes ne la voient pas. Il y a deux jeunes gens bruns à la belle couleur et à l'apparence brillante. Ils ont un manteau rouge et gris, une broche d'argent blanc à leurs manteaux sur leurs poitrines, une épée à pommeau blanc sous leur vêtement, des sandales pourpres. Aussi harmonieuses que les cordes de la harpe entre les mains du sage quand on les touche longuement sont la voix et la musique d'un des hommes, si bien qu'écouter le son de sa voix est un divertissement suffisant pour l'armée. Digne d'un roi ou d'un candidat-roi est chaque homme de cette troupe pour ce qui est de l'habillement et de l'aspect. À les regarder, il te semblait qu'ils étaient tous des rois. Ils n'ont pas les lances ou les épées avec eux, mais elles sont avec leurs serviteurs. — Ce sont des gens très fiers, dit Ailill, et qui sont-ils, ô Fergus ? — Je le sais, dit Fergus, ce sont les gens d'art des Ulates autour de Ferchertne, l'homme blanc riche en jeux que tu vois, à savoir Ferchertne, le docteur des Ulates. Devant lui reculent les lacs et les rivières quand il satirise, et ils se gonflent en hauteur quand il les loue. Les deux

autres que tu as vus, ce sont Athirne le haut poète, à qui les hommes ne savent rien refuser, et Oilill à la langue de miel, fils de Cerba, et il est dit Ailill à la langue de miel parce que les mots de science qui viennent de lui sont doux comme du miel.

— Il est venu une autre troupe vers cette même colline de Slemain Mide, dit Mac Roth. C'est une vision haïssable et odieuse que de les regarder. Ils ont des manteaux bleus, bariolés, verts, pourpres, gris, blancs et noirs. Un guerrier royal, blanc-gris, à l'œil large, est à la tête de cette troupe. Il a une chevelure embrouillée, blanc et gris. Il a un manteau bleu et pourpre, une broche en forme de feuille avec une décoration d'or à son manteau sur sa poitrine, un grand bouclier solide avec des renflements de cuivre rouge, des sandales jaunes, une grande épée étrangère à ses deux épaules. Il y a deux jeunes gens très frisés, au visage blanc, tout à côté de lui. Ils ont des manteaux verts, des sandales pourpres, des tuniques bleues et des boucliers bruns avec des épines [?] à la main. Ils ont des épées à pommeau blanc avec une décoration de bronze. L'un des deux hommes a un visage large et à moitié clair. L'autre homme servant lève son regard jusqu'au ciel; il observe les nuages du ciel et il donne la réponse à la troupe célèbre qui est autour de lui. Ils lèvent tous les yeux vers le haut, ils observent les nuages et ils jettent des charmes sur les éléments, si bien que les éléments se battent entre eux et qu'ils jettent des nuages de feu sur la forteresse et le campement des hommes d'Irlande. — Qui est-ce, là-bas, ô Fergus? dit Ailill. — Je le sais, dit Fergus, c'est le fondement de la science, le maître des éléments, l'accès au ciel; il aveugle les yeux, il saisit la force des étrangers par l'intelligence des druides, à savoir Cathbath, le druide aimable, avec les druides des Ulates autour de lui. C'est lui qui donne [...?] dans le jugement des éléments pour savoir par eux comment sera l'issue de cette grande bataille de Garech et Ilgarech. Les deux jeunes hommes qui sont autour de lui, ce sont ses deux fils, Imrinn, fils de Cathba, et Genonn Gruadsolus, fils de Cathba, et c'est celui-ci qui a la moitié du visage claire. Quoi qu'il en soit, il sera difficile aux hommes d'Irlande d'éviter les incantations des druides.

— Il est venu une autre troupe vers cette colline de Slemain

Mide, dit Mac Roth. Une troupe innombrable et brillante. Ils ont des vêtements excellents. Il y a un sac sous l'habillement de chacun d'entre eux. Un homme aux cheveux blancs, taurin, est à la tête de cette troupe. Il a dans la tête un ardent œil de dragon. Il a un manteau noir s'agitant avec des bordures pourpres. Il a une broche en forme de feuille avec des pierres précieuses sur sa poitrine à son manteau. Il a une tunique avec des rayures en forme de côtes de fil d'or. Il a une épée courte, dure et tranchante, avec des appliques d'or à la main. Chacun venait vers lui, pour qu'il vît ses coups, ses coupures, ses blessures et ses maladies ; et il disait sa maladie à chacun et il donnait à chacun un remède. Chacun a la maladie qu'il lui dit. — C'est la force de la sagesse médicale, c'est la guérison des blessures, c'est l'éloignement de la mort, c'est le manque de toute faiblesse que cet homme, dit Fergus, à savoir Fingin, le médecin-devin de Conchobar, avec les médecins des Ulates autour de lui. C'est lui qui reconnaît la maladie d'un homme en voyant la fumée de la maison où il est ou en écoutant ses soupirs. Les récipients de la médecine, ce sont les sacs que tu lui as vus[155].

— Il est venu une autre troupe vers cette colline de Slemain Mide, dit Mac Roth. Une compagnie forte, lourde, impétueuse. Ils font du bruit autour de faits d'armes, si bien qu'ils accomplissent des tours brillants. Ils piétinent la terre aux lourdes mottes avec la force d'une colère tranchante, car les nobles importants de la province de Conchobar à la tête haute ne leur permettent pas d'aller au grand campement jusqu'à ce qu'ils soient tous arrivés. Il y a deux jeunes hommes grands et bruns à la tête de cette troupe. Ils ont des yeux doux et joyeux dans leurs têtes, des tuniques bleu-noir avec des broches de pierres précieuses en argent, de grandes épées à poignées de corne avec des fourreaux, des boucliers forts. Ils ont des lances à chaînes avec des rangées de rivets à la main, des chemises brillantes sur leur peau. — Nous connaissons en vérité cette troupe, dit Fergus. C'est la suite de Conchobar et ce sont ses mercenaires. Leurs deux chefs sont Glaisne et Mend, les deux fils d'Uthechar.

— Il est venu une autre troupe vers cette colline de Slemain Mide, dit Mac Roth, à savoir une troupe d'une grande quantité

de garçons. Un homme noir, rapide, sombre, [... ?] est à la tête de cette troupe. Il a sept chaînes à son cou, sept hommes au bout de chaque chaîne. Il tire ces sept fois sept hommes, si bien qu'ils frappent la terre de leur nez, qu'ils lui font des reproches et qu'il cesse. Il y a là un autre homme horrible, et une pierre de force que les hommes forts d'Irlande ne peuvent jeter en l'air. Il la pose dans sa main et il la jette en hauteur aussi loin que monte l'alouette par un jour de beau temps. Il a une massue de fer à sa ceinture. — Je connais ces hommes, dit Fergus : Tricastal, l'homme fort de la maison de Conchobar, est celui qui jette la pierre en l'air ; Ercenn, le fils des trois aubergistes, est celui qui est dans les chaînes[156].

— Il est venu une grande troupe marchant vers cette colline de Slemain Mide, dit Mac Roth. Il y a trois jeunes gens très frisés au visage blanc à la tête de cette troupe. Ils ont trois manteaux rouges et frisés, avec des broches de bronze blanc, comme habillement sur eux ; trois tuniques de soie comme de la peau, avec un ourlet d'or, autour d'eux ; trois boucliers [... ?] aux motifs d'animaux en bronze blanc, avec des renflements d'or rouge ; trois [épées] tranchantes avec une poignée aux fils d'or le long de leurs épaules. Ils ont des lances à larges [plaques] de fer sur des fûts de frêne, à la main. — Qui est-ce probablement là-bas, ô Fergus ? dit Ailill. — Je le sais, dit Fergus, ce sont les trois poisons de serpent, les trois coupants, les trois tranchants, les trois veilleurs, les trois pointes du combat, les trois piliers du territoire frontalier, les trois fortes troupes des Ulates, les trois gardiens de l'Irlande, les trois chanteurs du triomphe d'une grande armée qui sont là, dit Fergus, les trois fils de Conchobar, à savoir Glas, Mane et Coning.

— Il est venu une autre troupe vers cette colline de Slemain Mide, dit Mac Roth. Elle était magnifique, à la belle couleur, pure et brillante, quand elle est venue vers cette colline. Son évaluation n'était pas moins d'une trente-centaines. Un jeune homme adroit, aux belles joues, est à la tête de cette troupe. Il a une chevelure blond clair. Si on lui versait sur le sommet de la tête un boisseau de noix à écorce rouge, aucune d'elles ne tomberait jusqu'au sol à cause des tresses toutes hérissées et courbes

de sa tête. L'un de ses yeux est aussi bleu que la campanule, l'autre est aussi noir que le dos d'un scarabée. Il a une barbe blond clair à deux fourches. Il a un magnifique manteau brun-rouge pour habillement. Il a une broche ronde ornée d'une pierre précieuse fermant le manteau à l'épaule droite. Il a une tunique de soie rayée avec une bordure d'or sur la peau. Il a un bouclier toujours blanc. Il a un javelot frappant toujours fort et menaçant. Il a une épée très tranchante avec des attaches d'or rouge à sa hanche. — Qui est-ce, là-bas, ô Fergus ? dit Ailill. — Je le sais, en vérité, dit Fergus, c'est le meurtre des ennemis, l'effroi de la valeur guerrière, c'est la fureur de la bête, la colère du lion, la ruse du serpent, c'est le rocher de la Bodb, la mer par-dessus les murs, l'ébranlement des rochers, l'excitation d'une armée sauvage, à savoir que c'est Conall Cernach, le fils très célèbre d'Amorgin, qui est ici.

— Il est venu une autre troupe vers cette même colline de Slemain Mide, dit Mac Roth. Elle est magnifique et distinguée en comparaison des autres troupes. Certains ont des manteaux rouges, certains ont des manteaux bleu clair, certains des manteaux verts. Certains ont des draperies jaune clair, belles et brillantes. Et voici un petit garçon, bariolé et rouge, avec un manteau pourpre au milieu d'eux. Il a une broche d'or à son manteau sur sa poitrine. Il a une tunique de soie royale avec des insertions d'or rouge sur sa peau blanche. Il a un bouclier blanc avec des motifs animaux en or rouge. Il a un renflement d'or à son bouclier, avec une bordure d'or à son pourtour. Il a une petite épée à pommeau d'or sous son habillement. Il a un javelot pointu et léger avec de légères ombres. — Qui est-ce, là-bas ? dit Ailill à Fergus. — Je ne sais pas du tout, dit Fergus, que j'aie laissé après moi chez les Ulates une telle troupe, ni le petit garçon qui y est. Une seule chose me semble probable, c'est que ce sont les hommes de Tara autour d'Erc, fils de Fedilmid Nóchruthach, le fils de Cairpre Niafer. Et si c'est eux, leurs chefs ne sont pas précisément des amis. Il est probable que ce petit garçon est parti sans la permission de son père pour soutenir son grand-père dans cette affaire, et si c'est eux, c'est la mer qui devra noyer pour vous cette troupe. Car à cause de cette

troupe et du petit garçon qui s'y trouve, cette bataille sera perdue pour vous.

— Comment cela ? dit Ailill. — Ce n'est pas difficile, dit Fergus, car ce petit garçon ne connaîtra ni la crainte ni la peur quand il vous frappera et vous massacrera jusqu'à ce qu'il arrive à vous, au centre de votre ordre de bataille. On entendra alors le sifflement de l'épée de Conchobar comme le hurlement d'un chien de combat à l'attaque, ou comme un lion venant parmi les ours. Cuchulainn fera quatre grands murs de cadavres d'hommes à l'extérieur tout autour de la bataille. Combattant à l'envi, remplis d'amour fraternel, les princes des hommes d'Ulster écraseront en leur temps [les hommes d'Irlande ?]. C'est virilement que les puissants taureaux mugiront au massacre du veau de leur vache ce matin-là de bonne heure[157].

— Vinrent alors les trois forts bâtiments fortifiés de l'art, les trois roues puissantes, comparables à des montagnes, et ainsi établies, trois castels royaux, avec leurs trente bataillons au parler barbare, hérissés et fourmillant d'épieux, avec trente héros aux boucliers ronds. Il y a une défense de boucliers, brillante, belle, luisante, à chacun des trois castels redoutables destinés à la bataille avec leur armement noir et sinistre de lances de sapin puissantes, hautes, bleues et coupantes, si bien qu'un double genou aurait pénétré dans la jointure de chaque fer de javelot, lisse, poli et dur qui se retrouve à chaque poutre puissante, haïssable et inhabituelle de tout armement odieux, redoutable, difficile, effrayant, inouï, que j'ai vu. Un tiers de chaque fût est pris dans la jointure du fer de lance étiré et riche en rivets. Chaque castel est à deux coudes de hauteur de la terre. Aussi longue que la lance d'un guerrier est la hauteur de chaque troupe de combat. Aussi fort que celui d'une épée munie d'une incantation est le tranchant de chaque faucille qui se trouve sur les côtés et sur les flancs de la haie de la Bodb. Elles sont à chacune des trois haies de combat raides et dures. Il y a quatre portes solidement décorées à chacune des trois roues de bataille royales qui ont été montrées et qui se sont dispersées dans la plaine, avec des poteaux d'ivoire, avec des linteaux de cyprès, avec des traverses très belles, bien posées en pin bariolé très beau et très précieux, avec

leurs battants de portes bleus et vitrifiés, avec l'éclat de gemmes de cristal autour de chaque cadre de porte, si bien que leur vue, de loin, était comparable à des étoiles très brillantes. Aussi grand que le grondement d'une forte vague au moment du flux, ou d'une grande et lourde escadre pendant une dispute de rames le long du rivage de la terre, ou encore semblable au grondement, au cri, à l'appel et au bruit de la foule, ou aux allées et venues des trente héros, avec leurs trente lourds gourdins de fer, qu'ils ont à la main. Et quand les roues, sans retenue et sauvagement, se lancent contre les bataillons des héros, il s'en faut de peu que ceux-ci ne lâchent leurs armes devant l'assaut victorieux des troupes étrangères. Alors les trois cents héros, à l'appel de la vengeance, sautent sur les côtés et les parties antérieures des puissantes roues de fer, si bien que cela empêche la rapidité et la grande fougue des forts véhicules volants, semblables à un sol stable. Les trois fortes roues, courageuses et dures, faites pour la bataille, se déplacent par les creux et les difficultés, par les rochers et les hauteurs. Attelés par quatre, la conduisent trente étalons, et jusqu'à quatre-vingt-dix, avec toute leur crinière, faisant des sauts puissants et coléreux, portant haut la tête, grands, puissants, étranges, si bien que, à cause de leur [... ?], ils faisaient trembler la lourde enveloppe de la terre aux lourdes mottes. Ils bariolaient la plaine derrière eux de l'écume des chevaux danois, qui venait des mors et des brides, des pistes et des traces des grands chevaux à grande crinière, plus qu'on ne peut le dire. Ils provoquèrent un combat devant le cri des armes. Ils étaient pressés de violence impétueuse. Ils provoquèrent la terreur devant l'équipement, devant le pouvoir des armes, devant la ruse, devant la force, devant l'impétuosité, devant la rapide vengeance, destructrice, non souhaitée, sans affection, contre les quatre puissantes et belles provinces d'Irlande. Leur aspect est un étonnement pour moi à cause de l'étrangeté de leur équipement, aussi bien pour la forme que pour l'habillement. Il y a trois essaims étranges [d'oiseaux] au-dessus d'eux, avec une allure incomparable. Le premier essaim est tout rouge ; le deuxième essaim : ils sont aussi blancs que des cygnes ; le troisième essaim est aussi noir que des corbeaux. Les trois Bodb à la bouche rouge

les entourent, aussi rapides que des lièvres, tout autour des trois roues, et voici ce qu'elles prophétisent :

Gerbes de bataille,
violence de la contrainte, iniquité du crime,
les tristes corbeaux seront rassasiés,
le sol sera rouge sang [... ?]
Les hommes dans la terre,
sur des tranchants, les gerbes.

« Ils se tournèrent et leur apportèrent douze piliers de bataille, de grands et puissants piliers de fer. Aussi épaisse que le milieu de la hanche d'un guerrier, aussi haute que la lance d'un héros était chacune de ces fourches de combat, et ils mirent quatre fourches sous chaque roue. Leurs chevaux les quittèrent tous et ils broutèrent dans la plaine. Les quarante [guerriers] qui étaient avant eux s'établirent en armes dans la plaine. L'équipage des trois tours de bataille à roues commença l'assaut mutuel et le combat réciproque contre les quarante guerriers, si bien qu'on entendait l'émiettement des boucliers, le choc clair des massues de fer dur contre les boucliers et contre les casques, contre les cuirasses et contre les plaques de fer des lances lisses et dures, bleu et noir, à bec tranchant et fourchu. Et dans toute la forteresse il n'y a personne qui ne soit sur ses gardes, à cause de leur sauvagerie, à cause de leur colère, à cause de leur ruse et à cause de leur étrangeté, à cause de leur rage, de leur capacité et à cause de l'excellence de leur défense. Et là où sont les quarante héros, et les mille hommes armés en combat contre eux, aucun des mille n'a trouvé de donner le coup de la blessure, ou bien un coup à l'un d'eux, à cause de leur capacité aux armes et à cause de l'excellence de leur défense[158].

— Ils sont difficiles pour ceux qui n'y sont pas habitués, dit Fergus, et c'est l'opinion qu'on a d'eux, dit Fergus, et ils sont faciles pour ceux qui y sont habitués. Ce sont les trois roues de bataille, dit Fergus, je le remarque à leur description. J'ai vu une fois quelque chose de semblable, dit Fergus, c'est quand je suis allé avec Daire comme apprenti en Espagne et que nous étions

chez Esorb, le roi d'Espagne, que nous sommes allés en expédition à Soda, chez le roi d'Afrique, et que nous livrâmes une bataille aux Carthaginois. Il vint quelque chose de semblable à cela vers nous, contre la ligne de bataille, là où nous étions, cent unités de combat, et trois fois vingt centaines [d'hommes] dans chaque unité. Une roue remporta sur nous la victoire, parce que nous n'avions pas été sur nos gardes contre elle. La précaution est de faire devant elle un trou plus large qu'elle et recouvert avec le groupe de combat de l'autre côté, sans aller à sa rencontre, de façon que ce soient eux qui tombent dans le piège. Leborcham m'a fait savoir, quand je suis venu à Tailtiu, que ce sont les Ulates qui les auraient apportées de Germanie, qu'un tiers des exilés d'Ulster y auraient leur seul domicile et qu'elles s'appellent Cualgae, à savoir les claies de bataille. Et c'est là qu'est la plus grande difficulté pour vous, car même si tous les hommes d'Irlande allaient à la bataille contre eux, les hommes d'Irlande seraient quand même vaincus. S'ils ont entrepris de livrer bataille, ils ne cessent pas sans combat. C'est ainsi qu'ils seront maintenant jusqu'au matin : chaque groupe de quarante hommes d'entre eux tout autour, au combat contre les autres. Voici mon conseil pour vous, dit Fergus : laissez-moi avec ma trente-centaines les retenir, et fuyez dans les forêts et les déserts d'Irlande, les Ulates ne vous trouveront nulle part, et j'irai, moi, sous la protection de ma suite, à titre d'exemple. — Il y a des hommes ici pour eux, dit Medb. — Ce sera bien pour vous, dit Fergus.

— Il est venu une autre troupe vers la même colline de Slemain Mide, dit Mac Roth, et il n'y a là pas moins d'une trente-centaines. Ce sont des guerriers sauvages et très rouges, des hommes blanc pur, bleus et pourpres. Ils ont de longues chevelures blond clair, de jolis visages brillants, des yeux clairs et royaux, des vêtements splendides sous le manteau, des broches d'or excellentes le long des bras, aux couleurs fines, des tuniques de soie comme de la peau, des lances bleues couleur du verre, des boucliers jaunes bons frappeurs, des épées à pommeaux plaqués d'or placées le long de leurs hanches. Un souci bruyant les afflige. Tous les seigneurs royaux sont tristes. La troupe brillante

est orpheline, sans son chef. — Mais qui est-ce, là-bas ? dit Ailill à Fergus. — Mais nous les connaissons très bien, dit Fergus, ce sont des lions sauvages, des exploits de bataille, la trente-centaines de Mag Murthemne elle-même. Ce qui leur fait baisser la tête les rend tristes et sans joie, c'est d'être sans leur propre roi parmi eux, sans Cuchulainn, riche en succès, triomphant à l'épée rouge, victorieux dans la bataille.

— Ils ont vraiment une bonne raison à cela, dit Medb : s'ils baissent la tête, tristes, sans joie, il n'y a aucun mal que nous ne leur ayons pas fait. Nous les avons dévastés, nous les avons attaqués, depuis le lundi du commencement de novembre jusqu'au commencement du printemps. Nous avons emmené leurs femmes, leurs fils, leurs garçons, leurs chevaux et leurs troupeaux de chevaux, leurs troupeaux, leur cheptel et leur bétail. Nous leur avons enlevé leurs collines, si bien qu'elles sont dans leurs affaissements, comme si elles étaient de même hauteur.

— Il n'y a rien dont tu ne te vantes pas à leur propos, ô Medb, dit Fergus, car tu ne leur as rien fait de mal ou d'inique, que le chef des bonnes troupes qui est là n'ait pas vengé sur toi. Car chaque monument et chaque tombe, chaque pierre et chaque sépulture qui est depuis ici jusqu'à l'est de l'Irlande, c'est le monument, la tombe la pierre et la sépulture d'un bon guerrier et d'un bon jeune homme après qu'il est tombé devant le bon chef de cette troupe. Salut à celui devant qui ils s'arrêteront ! Malheur à celui contre qui ils combattront. Ils suffiront à la moitié du combat pour les hommes d'Irlande cependant qu'ils défendront leur seigneur dans la bataille de ce matin tout proche du jour suivant.

— J'ai entendu un grand bruit ici, dit Mac Roth, à l'ouest de la bataille ou à l'est de la bataille. — Mais quelle sorte de bruit est-ce là-bas ? dit Ailill à Fergus. — Nous le savons très bien, dit Fergus, c'est Cuchulainn qui essaye d'aller à la bataille, alors qu'il est affaibli par la longueur de son abattement à Fert Sciach sous les arcs, les crochets et les cordes, et les Ulates ne le laissent pas à cause de ses plaies et de ses blessures, car il n'est plus capable de lutter et de se battre après le combat contre Fer Diad. »

Et cela était vrai pour Fergus. C'était bien Cuchulainn, après qu'il était affaibli par la longueur de son abattement à Fert Sciach sous des arcs, des crochets et des cordes.

C'est alors que vinrent les deux femmes satiristes de la forteresse et du campement des hommes d'Irlande, à savoir Fethan et Collach, et, avec des pleurs et des plaintes vaines, elles étaient à côté de Cuchulainn, racontant la défaite des Ulates, la mort de Conchobar et la chute de Fergus dans une mort réciproque.

26 - 27. LA DÉCISION DE LA BATAILLE

C'est cette nuit-là que vint la Mórrígu, fille d'Ernmas, et qu'elle fut [occupée] à séparer et à exciter les deux camps de part et d'autre. Elle dit les paroles suivantes :

« Les corbeaux hachent
des cous d'hommes.
Le sang gicle.
Bataille sauvage.
L'esprit est troublé.
Dépouilles de colère [?].
Flancs transpercés,
exploits de combat
près de Luimnech.
Attaque des fianna,
aspect viril.
Les hommes de Cruachan,
c'est d'eux que s'approche
la destruction [?].
La bataille sera livrée
sous les pieds des autres.
[... ?] leur troupe.
Succès aux Ulates,
malheur aux Erna.
Malheur aux Ulates,
succès aux Erna,

c'est ce qu'elle dit à l'oreille des Erna.
Malheur aux Ulates.
Ils ne feront rien d'indigne,
ceux qui sont devant eux. »

Cuchulainn dit alors à Laeg, fils de Riangabair : « Il serait vraiment honteux pour toi, ô mon père Laeg, dit Cuchulainn, si entre les deux lignes de combat il se passait de part et d'autre quelque chose dont tu n'aies pas connaissance pour moi. — Tout ce que je saurai de cela, ô Cucucuc, dit Laeg, te sera dit. Mais regarde là une petite troupe hors de la forteresse et du campement à l'ouest maintenant dans la plaine. Regarde là une troupe de garçons derrière elle, pour la retenir et la contenir. Regarde aussi là une troupe de garçons hors de la forteresse et du campement, à l'est, pour la saisir. — Mais cela est vrai, dit Cuchulainn, c'est le signe d'un grand combat et la raison d'une bonne bataille. La petite troupe ira dans la plaine et elle se heurtera aux jeunes gens. Quand ils se rencontreront, ce sera aussitôt un grand champ de bataille. » Cuchulainn avait raison. La petite troupe alla dans la plaine et les garçons se heurtèrent.

« Qui livre la bataille maintenant, ô mon père Laeg ? dit Cuchulainn. — Ils combattent virilement, dit Laeg. Là où les héros de la valeur de l'est sont à la bataille, ils ouvriront une brèche dans la ligne de bataille à l'ouest. Et là où les héros [de la valeur] de l'ouest sont à la bataille, ils ouvriront une brèche dans la ligne de bataille à l'est. — Il est dommage que je n'aie pas la force d'être parmi eux de mon propre pied, ma brèche serait là aujourd'hui aussi visible que celle des autres. — Combats autrement, ô Cucuc, dit Laeg. Il n'y a aucune honte pour ta valeur, aucun reproche pour ton honneur. Tu as bien agi avant cela et tu agiras bien encore après cela. — Bien, ô mon père Laeg, dit Cuchulainn, réveille les Ulates maintenant pour la bataille car il est temps pour eux d'y aller. »

Laeg vint et réveilla les Ulates pour la bataille. Il dit les mots [suivants] :

« Que se lèvent les rois de Macha

aux grands exploits.
La Bodb désire
les vaches d'Imbel.
Par la force des exploits valeureux
des cœurs sont sanglants,
des fronts sont tournés vers la fuite.
Voici que se lève
le souci du combat,
car on n'a pas trouvé
le pareil de Cuchulainn.
Le Chien frappe ce que réclame Macha
de bon matin.
Si c'est pour les vaches de Cooley
qu'ils se lèvent. »

ENCORE AU SUJET DE LA BATAILLE DE GARECH

Les Ulates se levèrent alors tous ensemble pour suivre leur roi, à cause de la parole de leur prince et pour préparer la levée suivant le mot de Laeg, fils de Riangabair. Et c'est ainsi qu'ils se levèrent : tous entièrement nus, [ayant] seulement leurs armes à la main. Chacun de ceux dont la tente avait sa porte à l'est passa à travers la tente vers l'ouest parce que c'était trop long pour lui de faire le tour.

« Comment les Ulates se lèvent-ils maintenant pour la bataille, ô mon père Laeg ? dit Cuchulainn. — Ils se lèvent virilement, dit Laeg, tous entièrement nus, dit Laeg. Chacun de ceux dont la tente a sa porte à l'est a passé à travers la tente vers l'ouest parce que c'était trop long pour lui de faire le tour. — Je dis une parole, dit Cuchulainn : c'est une bonne heure adaptée au temps, que celle à laquelle ils se sont levés tout autour de Conchobar maintenant de bonne heure le matin. »

Conchobar dit alors à Sencha, fils d'Ailill : « Bien, ô mon père Sencha, dit Conchobar, arrête les Ulates et ne les laisse pas aller au combat jusqu'à ce que vienne la force d'un signe et d'un présage, jusqu'à ce que le soleil se lève à la voûte du ciel, jusqu'à ce

que le soleil remplisse les vallées, les fonds, les hauteurs et les abris d'Irlande. » Ils restèrent là debout jusqu'à ce que vînt la force d'un signe et d'un présage, jusqu'à ce que le soleil remplît les vallées, les fonds, les hauteurs et les abris de la province.

« Bien, ô mon père Sencha, dit Conchobar, réveille les Ulates pour la bataille, car c'est maintenant pour eux le temps d'y aller. » Sencha réveilla les Ulates pour la bataille. Il dit les mots [suivants] :

« Que se lèvent les rois de Macha,
le peuple noble.
Qu'ils mettent en pièces les armes,
qu'ils livrent la bataille ;
qu'ils piétinent la terre avec colère,
qu'ils brisent les boucliers.
Les mains sont fatiguées,
langue des troupes [?],
nécessité de retenue.
Sauvages sont les suites.
Que la bataille soit livrée
sous les pieds des autres.
[... ?] leur troupe.

Ils les attendront,
et ils les frapperont aujourd'hui.
Ils boiront de longues gorgées de sang.
Le souci remplira les cœurs des reines.
Si cela est à cause des vaches de Cooley
qu'ils se lèvent. »

Il n'y avait pas longtemps que Laeg était là quand il vit quelque chose : les hommes d'Irlande se levaient tous en même temps, en prenant leurs boucliers, leurs lances, leurs épées et leurs casques, en même temps qu'ils poussaient les troupes devant eux dans la bataille. Les hommes d'Irlande se mirent alors à se frapper l'un l'autre, à s'abattre, à se couper en morceaux, à se tailler en pièces, à se hacher et à s'anéantir pendant un long moment.

Cuchulainn demanda alors à son cocher, Laeg, fils de Rianga-

bair, au moment où il y avait un nuage lumineux devant le soleil : « Comment la bataille est-elle livrée maintenant, ô mon père Laeg ? — Elle est livrée virilement, dit Laeg. Si je montais dans mon char, et si En, le cocher de Conall Cernach, montait dans son char, et si nous allions d'une aile à l'autre dans deux chars sur les pointes des armes, ni sabot ni roue ni caisse de char ni timon n'atteindrait le sol à cause de la densité, de la sûreté, de la fermeté avec lesquelles les armes sont tenues à cette heure-ci dans les mains des guerriers. — Il est donc dommage que je n'aie pas la force d'être parmi eux, dit Cuchulainn, car si j'en avais la force, ma brèche serait là aussi visible que celle de chacun des autres, dit Cuchulainn. — Continue à te battre, ô Cucuc ! dit Laeg. Il n'y a pas de honte pour ton courage, aucun reproche pour ton honneur. Tu as bien agi avant cela, tu agiras bien après [cela]. »

Les hommes d'Irlande se mirent alors à se frapper l'un l'autre, à s'abattre, à se couper en morceaux, à se mettre en pièces, à se hacher et à s'anéantir pendant longtemps et pendant un long moment. Il vint alors à eux les neuf conducteurs de chars des guerriers d'Iruath, et les trois hommes à deux jambes en même temps qu'eux. Les neuf conducteurs de chars n'étaient pas plus rapides que les trois hommes à deux jambes.

Vinrent aussi à eux les *Ferchutredach*[159] des hommes d'Irlande, dont toute l'action dans la bataille avait pour but de tuer Conchobar si la défaite était de son côté, ou de sauver Ailill et Medb si c'étaient eux qui étaient vaincus. Voici les noms des *Ferchutredach* :

1. Trois Conaire de Sliab Mis,
2. Deux Lussen de Luachair,
3. Trois Niadchorb de Tilach Loiscthe,
4. Trois Dóelfer de Deilb,
5. Trois Damaltach de Dergderc,
6. Trois Buder de Búais,
7. Trois Baeth de Buagnigne,
8. Trois Búalgeltach de Mag Breg,
9. Trois Suibne de Siúir,

10. Trois Eochaid d'Áne,
11. Trois Malleth de Loch Erne,
12. Trois Abratrúad de Loch Rí,
13. Trois Mac Amra d'Ess Ruaid,
14. Trois Fiacha de Fid Nemain,
15. Trois Mane de Muresc,
16. Trois Muredach de Mairg,
17. Trois Loegare de Lecc Derg,
18. Trois Broduinde de Berba,
19. Trois Brúchnech de Cenn Abrat,
20. Trois Descertach de Druimm Fornocht,
21. Trois Find de Findabair,
22. Trois Conall de Collamair,
23. Trois Coirpre de Cliu,
24. Trois Mane de Mag Mossaid,
25. Trois Scáthglan de Scarc,
26. Trois Echtach d'Ercce,
27. Trois Trénfer de Taite,
28. Trois Fintan de Femen,
29. Trois Rotanach de Rogne,
30. Trois Sarchorach de Suide Lagen,
31. Trois Etarscél d'Etarbane,
32. Trois Aed de Aidne,
33. Trois Guare de Gabal,
34. Trois Muredach de Mag Femin.

Medb dit alors à Fergus : « Ce serait en vérité une occasion de gloire pour toi, si tu nous montrais aujourd'hui sans négligence ta force de bataille, car tu as été chassé de ton territoire et de ton héritage ; tu as trouvé chez nous territoire, domaine, héritage, et il t'a été fait le plus grand bien. — En vérité, si j'avais aujourd'hui mon épée, dit Fergus, seraient hachés par moi des cous d'hommes sur des cous d'hommes, des bras d'hommes sur des bras d'hommes, des crânes d'hommes sur des crânes d'hommes et des têtes d'hommes sur des oreilles de boucliers, si bien qu'ils seraient aussi nombreux que les parcelles de glace sur l'argile entre deux rangées de champs, là où courent les chevaux

d'un roi. Chaque membre des Ulates serait devant et derrière moi aujourd'hui si j'avais mon épée. » Ailill dit alors à son cocher en personne, c'est-à-dire à Ferloga : « Que vienne à moi l'épée [… ?] qui détruit la peau, ô garçon, dit Ailill. Je dis une parole : si son bon aspect ou son bon état est pire aujourd'hui, à cause de toi, que le jour où je l'ai prise sur la pente de Cruachan Ai, si les hommes d'Irlande et d'Écosse étaient à te protéger de moi aujourd'hui, ils ne te protégeraient pas tous. »

Ferloga vint et apporta l'épée avec le triomphe d'une bonne conservation et d'un beau et lumineux triomphe. Il mit l'épée dans la main d'Ailill, et Ailill la mit dans la main de Fergus. Fergus souhaita la bienvenue à l'épée. « Bienvenu est le Caladbolg, l'épée de Léte ! dit-il. Les combattants singuliers de la Bodb sont fatigués ; Sur qui le ferai-je danser maintenant ? dit Fergus. — Sur les troupes tout autour de toi, dit Medb. Que personne n'emporte de toi bienveillance ou ménagement aujourd'hui, s'il n'est pas un ami sincère. »

Fergus prit alors ses armes et vint à la bataille. Ailill prit ses armes. Medb prit ses armes et vint à la bataille, si bien que la bataille éclata par trois fois devant eux vers le nord, et que l'épée les repoussa à nouveau.

Conchobar entendit cela, là où il était à sa place dans la bataille, que la bataille éclatait par trois fois contre lui au nord. Il dit à sa propre suite, à savoir au *Crislach* de la Branche Rouge : « Tenez un peu, ô hommes, dit-il, à l'endroit où je suis, afin que j'aille pour savoir devant qui la bataille éclate contre nous au nord de cette façon. » Les hommes de sa suite dirent alors : « Nous tiendrons, dirent-ils, car le ciel est au-dessus de nous, la terre est sous nous, la mer est tout autour de nous, et, si le firmament ne tombe pas avec sa pluie d'étoiles sur le visage de la terre, ou bien si la mer aux franges bleues et traçant ses sillons ne vient pas sur le front chevelu du monde, et si la terre ne s'ouvre pas, nous ne reculerons pas d'ici de la largeur d'un pouce, jusqu'au Jugement et jusqu'à la vie éternelle, jusqu'à ce que tu viennes à nouveau vers nous. »

Conchobar s'avança alors à l'endroit où il avait entendu que la bataille avait éclaté par trois fois contre lui vers le nord. Et il mit

bouclier contre bouclier, à savoir contre Fergus mac Roig, à savoir le Ochain de Conchobar avec ses quatre oreilles d'or et ses quatre cornes [?] d'or rouge. Fergus frappa alors les trois coups violents de la Bodb contre le Ochain de Conchobar, si bien que le bouclier de Conchobar cria. Et quand le bouclier de Conchobar cria, les boucliers de tous les Ulates crièrent. Quelque grandes qu'étaient la force et la violence avec lesquelles Fergus frappait sur le bouclier de Conchobar, aussi grandes étaient la bravoure et la vaillance avec lesquelles Conchobar maintint le bouclier, si bien que l'oreille du bouclier n'atteignait pas du tout l'oreille de Conchobar.

« Bien, ô hommes [d'Irlande], dit Fergus, qui tient aujourd'hui le bouclier contre moi en ce jour du combat, à l'endroit où les quatre grandes provinces d'Irlande se heurtent, à Garech et Ilgarech, dans la bataille de la razzia des vaches de Cooley ? — C'est un garçon plus jeune et plus fort que toi, qui est ici, et qui est meilleur de père et de mère, l'homme qui t'a chassé de ton territoire, de ton pays et de ton héritage, l'homme qui t'a mis dans la demeure des cerfs, des lièvres et des renards, l'homme qui ne t'a pas permis de prendre la largeur [de ta semelle] de ton pays et de ton propre domaine, l'homme qui a fait que tu dépendes de la générosité d'une femme, l'homme qui t'a obligé jadis, sur ton honneur, à tuer les trois fils d'Usnech, l'homme qui t'a repoussé aujourd'hui en présence des hommes d'Irlande : Conchobar, fils de Fachtna Fathach, fils de Ross Ruad, fils de Rudraige, le grand roi d'Ulster et le fils du grand roi d'Irlande. — Cela m'est vraiment arrivé », dit Fergus.

Et Fergus mit ses deux mains sur le Caladbolg. Il en porta un coup vers l'arrière, derrière lui, si bien que la pointe toucha la terre. Il voulut porter ses trois coups du jugement de la Bodb contre les Ulates, si bien que leurs morts auraient été plus nombreux que les vivants.

Cormac Condlongas, fils de Conchobar, le vit. Il bondit comme le vent jusqu'à Fergus et il ferma ses deux mains sur lui. « [... ?] ô mon père Fergus, cela est hostile et non amical, ô mon père Fergus, cela est rude, cela n'est pas raisonnable [?], ô mon père Fergus. Que les Ulates ne soient pas tués et ne soient pas

anéantis par tes coups du jugement, mais pense à leur honneur, en ce jour du combat, aujourd'hui. — Lève-toi loin de moi, ô garçon, dit Fergus, car je ne resterai pas vivant si aujourd'hui je ne frappe pas mes trois coups du jugement de la Bodb contre les Ulates, si bien que leurs morts seront plus nombreux que leurs vivants. — Mais tiens ta main penchée, dit Cormac Condlongas, et coupe les têtes des montagnes au-dessus des têtes des troupes, et ce sera une consolation à ta colère. — Dis à Conchobar qu'il aille à sa place dans le combat. » Conchobar alla à sa place dans le combat.

Il en était ainsi avec cette épée, l'épée de Fergus. L'épée de Fergus, c'était l'épée de Léte, du *síd*. Quand il voulait en frapper, elle devenait aussi grande qu'un arc-en-ciel dans l'air. Fergus tint alors sa main penchée au-dessus des têtes des troupes, et il coupa alors les têtes des trois collines, si bien qu'elles sont dans le marais qui est là, et que ce sont les trois [hauteurs] chauves de Meath.

Pour ce qui est maintenant de Cuchulainn, celui-ci avait entendu Fergus mac Roig frapper le bouclier de Conchobar. « Bien, ô mon père Laeg, dit Cuchulainn, qui ose ainsi frapper le bouclier de mon père Conchobar pendant que je suis en vie ?

— Il répand le sang, l'augmentation de la défaite, dit Laeg,
C'est un homme brillant, Fergus mac Roig.
L'épée du char du *síd* était cachée.
La bataille est arrivée aux pieds des chevaux de mon père Conchobar.

— Ouvre vite, vite, les arcs, ô garçon », dit Cuchulainn.

Cuchulainn se hâta alors dans un grand saut, si bien que ses arcs volèrent loin de lui vers Mag Túag dans le Connaught. Ses pansements volèrent loin de lui jusqu'à Bacca en Corcomrúad. Les croûtes sèches qui étaient dans ses blessures partirent dans les hauteurs des airs et du firmament, au plus loin, comme montent les alouettes par un jour de beau temps quand il n'y a pas de vent. À cause de cela, ses blessures apparurent en grand nombre, si bien que les fossés et les sillons de la terre furent

pleins de caillots et de traînées de sang. La première action violente de combat qu'il fit après s'être levé fut celle-ci : les deux satiristes femmes qui étaient là en pleurs et en plaintes vaines, à savoir Fethan et Collach, il les jeta chacun contre la tête de l'autre, si bien qu'il devint rouge de leur sang et gris de leur cervelle. On ne lui avait rien laissé comme arme à l'exception de son char. Il prit son char sur son dos et il s'approcha des hommes d'Irlande. Il les frappa de son char jusqu'à ce qu'il arrivât où était Fergus Mac Roig.

« Tourne-toi vers ici, ô mon père Fergus », dit-il. Fergus ne répondit pas parce qu'il ne l'entendait pas. Il dit à nouveau : « Tourne-toi vers ici, ô mon père Fergus, dit-il, ou bien, si tu ne te tournes pas, je te moudrai comme un moulin moud du bon malt, je te laverai comme on lave la tête dans un étang [?], je t'entourerai comme le vent entoure les arbres. Je fondrai sur toi comme le faucon fond sur les petits oiseaux. — Cela m'est arrivé, dit Fergus. Qui ose me dire ces fortes paroles de la Bodb, à l'endroit où les quatre grandes provinces d'Irlande se rencontrent à Garech et Ilgarech dans la bataille de la razzia des vaches de Cooley ? — C'est ton fils adoptif, dit-il, et en même temps le fils adoptif des Ulates et de Conchobar, Cuchulainn, le fils adoptif de Sualtam. Tu m'as promis de fuir devant moi quand je serai plein de blessures, tout sanglant et transpercé, lors de la bataille de la razzia, car j'ai fui devant toi lors de ton propre combat de la razzia. »

Fergus entendit cela et il fit demi-tour, et il fit ses trois grandes enjambées héroïques. Et parce qu'il faisait demi-tour, tous les hommes d'Irlande partirent par-dessus la colline vers l'ouest. La lutte continua autour des gens du Connaught. Au milieu du jour, Cuchulainn vint à la bataille. À l'heure du coucher du soleil, à la neuvième heure, la dernière unité des gens du Connaught partit vers l'ouest par-dessus la hauteur. Du char, il ne restait dans la main de Cuchulainn à ce moment-là que la largeur d'un poing des rayons d'une roue et la largeur d'une main des montants de la caisse du char, à force de frapper et de détruire les quatre grandes provinces d'Irlande pendant tout ce temps-là.

Medb prit alors le bouclier de protection dans le dos des hommes d'Irlande. Elle envoya le Brun de Cúalnge, avec cinquante de ses génisses autour de lui, et huit hommes de ses valets autour de lui, à Cruachan. Qui que ce fût qui viendrait, ou qui que ce fût qui ne viendrait pas, que vînt le Brun de Cúalnge, comme elle l'avait aimé. C'est alors que chez Medb dégoutta son urine de sang, [et elle dit : « Prends, ô Fergus], le bouclier de protection dans le dos des hommes d'Irlande. — Par notre conscience, dit Fergus, l'heure est mauvaise, et il ne convient pas de le faire. — C'est possible. Mais je ne peux pas faire autrement, dit Medb, car je ne resterai pas en vie si je ne répands pas mon urine. » Fergus vint et prit le bouclier de protection dans le dos des hommes d'Irlande. Medb répandit son urine et elle en fit trois grandes fosses, si bien que chaque fosse aurait pu contenir un moulin. C'est de là que l'on nomme [l'endroit] Fúal Medba [« l'Urine de Medb »].

Cuchulainn la rattrapa pendant qu'elle était à cette occupation et il ne la blessa pas. Il ne l'aurait pas blessée par-derrière. « Une faveur pour moi aujourd'hui de ta part, ô Cuchulainn, dit Medb. — Quelle sorte de faveur demandes-tu ? dit Cuchulainn. — Que cette armée soit sous ta protection et sous ton honneur jusqu'à ce qu'elle ait passé Ath Mór en direction de l'ouest. — Je prends cela sur moi », dit Cuchulainn. Cuchulainn fit le tour des hommes d'Irlande, et il prit le bouclier de protection d'un des deux côtés pour protéger les hommes d'Irlande. Les *Ferchutredaig* des hommes d'Irlande vinrent de l'autre côté. Medb alla à sa place et prit le bouclier de défense derrière les hommes d'Irlande, et ils amenèrent ainsi les hommes d'Irlande par Ath Mór vers l'ouest.

Son épée arriva alors à Cuchulainn, et il porta un coup aux trois [collines] chauves d'Ath Luain en face des trois [collines] chauves de Meath, si bien qu'il leur coupa leurs trois têtes.

Fergus se mit alors à regarder l'armée allant d'Ath Mór vers l'ouest. « Ce jour a été très convenable en effet, derrière une femme ! — Les troupes se rejoignent aujourd'hui ici comme des troupeaux, [dit Medb] à Fergus. — Cette armée a été volée et pillée aujourd'hui, comme une horde de chevaux, comme va une

jument avec sa troupe de poulains en pays inconnu, sans quelqu'un qui la précède ou la conseille, ainsi en va-t-il avec cette armée aujourd'hui ».

Cuchulainn se tourna alors vers l'endroit où étaient Conchobar et les nobles d'Ulster devant lui. Conchobar pleurait et plaignait Cuchulainn, et il fit le chant suivant :

« Comment est-ce cela, ô Chien de Cúalnge,
ô héros de la Branche Rouge,
tu as trouvé beaucoup de mal, ô homme noble,
dans ta défense de la province.

Tu en as tué cent chaque matin,
et cent à l'heure de tierce,
outre que c'est l'armée qui t'a nourri,
avec de la nourriture et des rafraîchissements [?].

Cinq fois vingt, parmi les troupes,
je les mets dans les tombes,
avec leurs femmes en plus, à la belle couleur,
pour les pleurer chaque nuit. »

28. LE COMBAT DES TAUREAUX

En ce qui concerne Medb ici maintenant : les hommes d'Irlande furent rassemblés par elle et conduits à Cruachan, afin qu'ils vissent le combat des taureaux.

En ce qui concerne le Brun de Cúalnge ici maintenant : il vit la belle terre inconnue, il poussa à voix haute ses trois discours du mugissement. Le Blanc-Cornus d'Ae l'entendit. Aucun animal du pays n'osait pousser un mugissement si ce n'est un appel retenu entre les quatre gués de tout [le territoire] d'Ae, Ath Moga et Ath Coltna, Ath Slissen et Ath Bercha. Il releva lourdement la tête et il se dirigea vers Cruachan pour s'approcher du Brun de Cúalnge.

Les hommes d'Irlande discutèrent alors [pour savoir] qui serait le témoin [du combat] des taureaux. Ce qu'ils dirent tous, c'est que ce serait Bricriu, fils de Carbad. L'année avant cette histoire de la razzia des vaches de Cooley, Bricriu était venu, d'une province dans l'autre, pour mendier chez Fergus. Et Fergus l'avait retenu en le faisant attendre ses richesses et ses trésors. Il y avait eu entre eux une partie d'échecs. Et il avait dit à Fergus une grosse injure. fergus lui avait donné un coup de poing avec le pion qu'il avait à la main, si bien qu'il lui avait enfoncé le pion dans la tête et qu'il lui avait brisé un os de la tête. Aussi longtemps que les hommes d'Irlande furent à l'expédition de la razzia, il fut en traitement à Cruachan pendant tout ce temps. Et quand ils revinrent de l'expédition, c'est ce jour-là qu'il se leva. Et [la raison pour laquelle ils le traitèrent ainsi] est que Bricriu

ne prenait pas plus parti pour son ami que pour son ennemi. On le porta donc dans une brèche en présence des deux taureaux.

Les taureaux se regardèrent l'un l'autre. Ce fut un grattement de fureur avec les sabots, et ils rejetèrent la terre par-dessus eux. Ils jetèrent la terre par-dessus leurs épaules et leurs omoplates, et leurs yeux brillaient dans leurs têtes comme des boules de feu étincelantes. Leurs joues et leurs naseaux se gonflèrent comme des soufflets de forgerons à l'atelier. Et chacun d'eux porta un coup éclatant de jugement contre l'autre. Chacun d'eux essaya de trouer, de transpercer, d'abattre et de détruire l'autre. Le Blanc-Cornu d'Ae trompa alors le Brun de Cúalnge sur sa marche, son allure et ses chemins. Il lui planta sa corne dans le flanc et il le vainquit par son mugissement. Ils tournèrent alors leur course orageuse à l'endroit où était Bricriu, si bien que les sabots des taureaux l'enfoncèrent à une coudée d'homme dans la terre après sa mort, et cela est la mort violente de Bricriu.

Cormac Condlongas, fils de Conchobar, vit cela. Il prit un fût de lance, qui lui remplit la main, et il porta trois coups au Brun de Cúalnge, depuis l'oreille jusqu'à la queue. « Ce trésor n'a pas été pour nous un trésor longtemps reconnu, dit Cormac, car il n'est pas en état de défendre un veau de sa propre espèce. » Le Brun de Cúalnge entendit cela, car il avait une intelligence humaine, et il se tourna vers le Blanc-Cornu. Là-dessus, il arriva entre eux qu'ils se heurtèrent mutuellement pendant longtemps et pendant un grand espace de temps, jusqu'à ce que la nuit tombât sur les hommes d'Irlande. Et quand la nuit fut tombée, il n'y eut chez les hommes d'Irlande que l'écoute du bruit et du vacarme. Les taureaux parcoururent toute l'Irlande cette nuit-là.

29. L'HISTOIRE DU NOIR DE CÚALNGE

Cela ne dura pas longtemps pour les hommes d'Irlande, lorsqu'ils furent là le lendemain matin. Ils virent le Brun de Cúalnge venant de l'ouest vers Cruachan et le Blanc-Cornu d'Ai comme une masse informe sur ses pointes et sur ses cornes.

Les hommes d'Irlande se levèrent et ils ne savaient pas lequel des deux taureaux c'était. « Bien, ô hommes, dit Fergus, laissez-le seul si c'est le Blanc-Cornu d'Ae qui est là, et, si c'est le Brun de Cúalnge, laissez-lui son trophée. »

Les sept Mane se levèrent alors pour venger son combat et sa valeur sur le Brun de Cúalnge. « Où vont ces hommes-là ? dit Fergus. — Ils vont tuer le Brun de Cúalnge, dirent-ils tous, à cause de son méfait.

— Je dis une parole : petit est ce qui a été fait à propos des taureaux, à côté de ce qui va être fait maintenant. »

Le Brun de Cúalnge lança alors ses trois grands mugissements de voix, pour se glorifier de son trophée, et la peur de Fergus ne permit pas aux hommes d'Irlande d'approcher du Brun de Cúalnge.

Le Brun de Cúalnge vint. Il tourna son côté droit vers Cruachan. Et il laissa là un tas de son foie, si bien que c'est de là que vient le nom de Cruachan Ae.

Là-dessus, il alla au fleuve Findglass, et il but une gorgée dans le fleuve. Et aussi longtemps qu'il fut à boire le liquide, il ne laissa pas passer une goutte du courant. Il releva la tête après

cela, si bien que les omoplates du Blanc-Cornu tombèrent là de lui. C'est de là que vient le nom de Sruthair Finnlethe.

Il s'avança à la limite d'Ath Mór et il laissa là la hanche du Blanc-Cornu, si bien que c'est de là que vient Ath Lúain.

Il alla vers l'est dans le territoire de Meath, vers Ath Troimm, si bien qu'il abandonna là le foie du Blanc-Cornu.

Il releva la tête lourdement et il secoua de lui le Blanc-Cornu à travers toute l'Irlande. Il jeta sa cuisse arrière à Port Large. Il jeta ses côtes jusqu'à Dublin, qui est nommée Ath.

Là-dessus, il tourna son visage vers le nord, il reconnut le pays de Cúalnge et il s'en approcha. C'est là qu'étaient les femmes, les enfants et les petites gens à pleurer le Brun de Cúalnge. Ils virent le front du Brun de Cúalnge s'approchant d'eux. « Le front du taureau est sur nous », dirent-ils. C'est de là que vient le nom de Taul Tairb jusqu'à maintenant.

Le Brun de Cúalnge se tourna alors contre les femmes, les enfants et les petites gens du pays de Cúalnge, et il en fit un bain de sang. Il se tourna alors le dos contre la colline, et son cœur se brisa dans sa poitrine comme une coquille de noix. C'est ainsi que furent son histoire, son destin et la fin de la razzia jusqu'à maintenant.

Bénédiction sur quiconque conservera fidèlement la Razzia en mémoire et ne lui donnera pas une autre forme.

Mais moi qui ai écrit cette histoire, ou plutôt cette fable, je n'accorde à certaines choses de cette histoire ou fable aucune confiance. Car une partie en est artifices de démons, une autre partie fictions poétiques. Une partie est vraisemblable, une partie ne l'est pas, une partie est pour le plaisir des sots[160].



ANNEXES

ANNEXE I

LA RÉVÉLATION DE LA RAZZIA[161]

Une fois, le vieux *file* Senchan, grand docteur d'Irlande, vint avec sa lourde compagnie à la résidence de Guaire, fils de Comain, roi du Connaught. Voici quel était leur nombre : neuf hommes de chaque art, cent cinquante poètes, cent cinquante étudiants. Chacun d'eux avait deux femmes, un serviteur et un lévrier comme dit le poète :

> Cent cinquante poètes qui ne sont pas courtois ; cent cinquante étudiants, deux femmes, un serviteur et un chien avec chaque homme,
>
> c'est ce que Guaire nourrit dans une seule maison.

Un grand palais fut construit pour eux par Guaire à Durlus, où ils furent servis et où l'on s'occupa d'eux pendant un an et quatre mois, ainsi que le dit lui-même Senchan lorsqu'il quitta Guaire :

« Je te quitte, ô Guaire le pur, nous te laissons notre bénédiction.

« Un an et quatre mois, c'est le temps que nous avons passé auprès de toi, ô roi suprême. »

Guaire dut leur procurer tout ce qu'ils désiraient pendant tout

ce temps, ou bien souffrir la satire de toute la troupe. Et, bien qu'il fût difficile d'obtenir tout ce qu'ils désiraient, ainsi qu'on le lit dans le livre que l'on nomme de la Lourde Compagnie, Guaire leur trouva tout par la grâce de Dieu et les miracles de sa générosité.

Marban, porcher de Guaire, qui était aussi son frère, et qui vivait dans une grande sainteté, arriva alors chez la lourde compagnie pour lui reprocher sa méchanceté, son injustice et sa grossièreté. Car il déplorait ses jugements iniques contre Guaire, les gens du Connaught et contre les libres clans d'Irlande en général. Il invoqua la réprobation et la malédiction de Dieu tout-puissant sur eux s'ils portaient un faux jugement contre qui que ce soit en Irlande jusqu'à ce qu'ils lui racontassent les histoires de la Razzia des vaches de Cooley[162].

Les poètes d'Irlande furent convoqués par Senchan Torpeist pour savoir s'ils avaient la Razzia des vaches de Cooley complètement en mémoire. Et ils dirent qu'ils n'en savaient que des fragments. Senchan dit alors à ses élèves que celui d'entre eux qui irait dans le pays de Letha pour apprendre la Razzia, que le sage avait emporté à l'est pour le *culmenn*, aurait sa bénédiction. Emine, petit-fils de Ninene, et Muirgen, fils de Senchan, partirent vers l'est. Ils allèrent à la tombe de Fergus mac Roig et passèrent devant sa pierre à Enloch, dans le Connaught. Muirgen s'assit seul près de la pierre de Fergus, et tous le quittèrent pour aller chercher un abri. Muirgen cependant chanta un chant à la pierre comme si c'était à Fergus lui-même qu'il parlait et il lui dit : « Si ce n'était pas à une pierre [... ?] ô Fergus[163]. »

Là-dessus un grand brouillard s'étendit autour de lui, si bien qu'il ne trouva pas ses gens pendant trois jours et trois nuits. Et Fergus vint vers lui avec un très bel habillement, c'est-à-dire un manteau vert, une tunique à capuchon avec des broderies rouges, une épée à pommeau d'or, des chaussures de bronze, une chevelure brune. Fergus lui dit alors toute la Razzia, comme elle avait été faite, du début jusqu'à la fin. D'autres disent cependant que c'est à Senchan après qu'il eut jeûné contre les saints de la race de

Fergus, et il n'y aurait pas à s'étonner qu'il en ait été ainsi. Tous vont alors chez Senchan, et ils lui racontent leurs aventures. Il fut très heureux à cause d'eux.

Voici le dénombrement des récits préliminaires de la Razzia des vaches de Cooley, à savoir douze : la prise du *síd*, le rêve du Mac Oc, la conception des deux porchers, la razzia des vaches de Regamon, les aventures de Nera, la conception de Cuchulainn, la conception de Conchobar, la courtise de Ferb, la conception de Cuchulainn, la razzia des vaches de Flidais, la courtise d'Emer. On dit aussi que sont parmi les histoires préliminaires : la venue de Cuchulainn chez Culann le forgeron, la prise d'armes de Cuchulainn quand il vint en char, et quand Cuchulainn alla à Emain Macha chez les garçons. Mais ces trois derniers récits sont racontés dans le corps de la Razzia.

ANNEXE II

LA CONCEPTION DE CUCHULAINN[164]

Dechtire, sœur de Conchobar, s'enfuit avec cinquante jeunes filles sans permission de chez les Ulates et de chez Conchobar. On n'avait ni indice ni trace à leur sujet, et on les chercha pendant trois ans. Elles vinrent alors sous la forme d'oiseaux dans la plaine d'Emain et elles se mirent à paître dans la plaine jusqu'à ce qu'elles ne trouvassent plus un brin d'herbe sur la terre. Les Ulates en furent très contrariés. Les Ulates préparèrent alors neuf chars pour poursuivre les oiseaux, car ils avaient la coutume de chasser les oiseaux. Il y avait dans ces chars Conchobar et Fergus, Amorgen et Blai Briuga, Sencha et Bricriu. Les oiseaux partirent vers le sud devant eux par Sliab Fuait, Ath Lethun, par Ath Garuch, par Mag Gossa entre Fir Roiss et Fir Ardai. La nuit tomba alors sur eux, les oiseaux disparurent, et ils dételèrent leurs chars.

Fergus fit un tour et il arriva devant une petite maison ; il y avait un couple uni devant lui dans la maison. Ils lui souhaitèrent la bienvenue. Fergus lui demanda de la nourriture, et il n'attendait pas de lui qu'il entretînt toute la troupe qui était dans la plaine. L'homme dit : « Viens avec ta troupe dans la maison, et qu'ils soient les bienvenus. » Fergus sortit là-dessus et il ramena tous les hommes et tous les chars. Ils furent dans la maison.

Bricriu sortit après cela, et il entendit quelque chose, un faible gémissement. Il entendait le bruit, mais il ne savait pas ce qu'il disait. Il alla vers le bruit, dans la direction de la maison, et il vit

une grande et belle maison ornée devant lui. Il va à une porte qu'il avait remarquée dans la maison. Il remarque le maître de la maison : « Entre dans la maison, ô Bricriu, lui dit-il [le maître]. Que regardes-tu là ? » « Bienvenue en vérité », dit la femme. Il jeta un regard circulaire dans la maison. Le jeune prince, beau et noble, lui adresse la parole. « Pour quelle raison la femme me souhaite-t-elle la bienvenue ? dit Bricriu. — C'est à cause de cette femme que je te souhaite aussi la bienvenue. Ne vous manque-t-il personne à Emain ? dit l'homme. — Il nous manque en vérité, dit Briciru, cinquante jeunes filles depuis plus de trois ans. — Les reconnaîtrais-tu si tu les voyais ? dit l'homme. — Si je ne les reconnais pas, dit Bricriu, c'est que peut-être la croissance de trois ans ou le vieillissement de trois ans sont cause que nous ne reconnaissons pas ou que nous nous trompons. — Cherche à les reconnaître, dit l'homme. Les cinquante jeunes filles sont dans cette maison. Leur maîtresse est ici en mon pouvoir. Dechtire est son nom, et ce sont elles qui sont venues sous la forme d'oiseaux à Emain Macha pour attirer les Ulates et faire en sorte qu'ils vinssent ici. »

La femme donna à Bricriu un manteau pourpre à franges. Il sortit et s'en alla vers sa troupe alors. Bricriu réfléchit dans son esprit en allant vers sa troupe : « Pour ces cinquante jeunes filles, dit-il, qui lui manquent, Conchobar donnerait un trésor afin de les retrouver ici. Je lui cacherai donc, dit-il, qu'elles sont ici, sa sœur avec les cinquante jeunes filles, et que je les ai retrouvées. Je dirai seulement que j'ai vu une maison et aussi de belles femmes. »

Conchobar demanda alors des nouvelles à Bricriu. « Qu'en est-il à ce sujet, ô Bricriu ? — Je suis arrivé à une maison brillante et distinguée, et il y a là une reine noble, gracieuse, à l'allure royale, aux belles boucles. Il y a aussi des femmes belles et bien parées. Le maître de la maison est noble et brillant dans la maison. — C'est mon serviteur, dit Conchobar, cet homme est mon vassal, puisqu'il est sur mes terres. Que sa femme vienne à moi cette nuit pour coucher avec moi », dit Conchobar. Mais on ne trouva personne qui allât faire part de cette exigence, excepté Fergus.

Il alla alors et présenta sa demande. On lui souhaita la bienvenue, et la femme alla avec lui. Elle expliqua à Fergus qu'elle était en mal d'enfant. Il le dit à Conchobar, et on lui accorda un délai. Chacun d'eux alla avec sa compagne et ils dormirent.

Quand ils se réveillèrent, ils virent quelque chose : un petit garçon dans le giron de Conchobar. « Prends avec toi l'enfant, ô Finnchoem », dit Conchobar. Quand Finnchoem vit le petit garçon à côté de Conchobar : « Mon cœur aime ce petit garçon, dit Finnchoem, et il sera autant pour moi que l'est Conall. — Il y aura pour toi peu de différence entre eux, dit Bricriu : c'est le fils de Dechtire, ta sœur, car c'est ici que sont les cinquante jeunes filles qui manquent à Emain depuis trois ans jusqu'à aujourd'hui. — Ce n'est cependant pas brillant [?], dit Conchobar :

« Glorieuse est la puissance de la maison à la petite richesse,
c'est ainsi qu'est la bonne Dechtire ;
elle nous a protégés avec les sept chars ;
elle a chassé le froid de nos chevaux,
[... ?]
il nous est venu un trésor, Setanta.

« Prends le garçon avec toi, ô Finnchoem, dit Conchobar à sa sœur.

— Ce n'est pas elle qui l'élèvera, en vérité, dit Sencha, mais c'est moi qui l'élèverai, car je suis fort, je suis brillant, je suis expert, je suis doux [... ?], je suis docteur, je suis sage, je ne suis pas oublieux. Je m'adresse au roi avant le roi. Ce qu'il dit passe par moi. Je juge les combats du roi devant Conchobar. Je décide des jugements des Ulates et je ne les mécontente pas. Personne ne me surpasse comme tuteur, excepté Conchobar.

— Pourquoi ne le prendrais-je pas avec moi ? dit Blai Briuga. Il ne sera pas mal nourri, il ne sera pas négligé par moi. Mes messagers ont pourvu à tous les désirs de Conchobar. Je convoque tous les hommes d'Irlande. Je les nourris pendant dix jours. Je leur donne de quoi exercer leur art et leur colère. Je les soutiens dans leur honneur et dans les contestations d'honneur.

— Cela, c'est de l'impudence, dit Fergus. Il a choisi un champion pour être auprès de lui, et c'est moi qui le nourrirai. Je suis fort, je suis sage, je suis ambassadeur; on ne me surpasse ni en dignité ni en richesse; je suis rude en valeur et en armes. Je suis celui qui agit contre ma propre bassesse. Je suis digne de mon fils adoptif. Je suis la protection contre tout mal. J'œuvre au détriment de tous les forts, j'œuvre à l'avantage de tous les faibles.

— Même s'il m'écoute, dit Amorgen, [... ?] Je suis capable d'élever royalement mes fils adoptifs. On me loue pour ma dignité, pour mon courage, pour ma valeur, pour mon intelligence, pour ma fortune, pour mon âge, pour mon éloquence, pour la beauté et le courage de mes enfants. Bien que je sois héros, je suis aussi poète, je suis digne de la faveur du roi. Je frappe chaque guerrier. Je ne dois de merci à personne, excepté à Conchobar. Je ne me joins à personne, excepté au seul roi.

— Il ne sera rien de tout cela, dit Sencha. Que Finnchoem prenne l'enfant jusqu'à ce que nous soyons arrivés à Emain. Morann décidera à son sujet, mais seulement quand nous serons arrivés. »

Ils allèrent donc à Emain, et le garçon était avec Finnchoem. Morann décida alors après leur arrivée et il dit : « Je le confie à Conchobar car il est proche parent de Finnchoem. Sencha lui enseignera la parole et l'éloquence. Blai Briuga le nourrira. Il sera porté sur les genoux de Fergus. Amorgen sera son tuteur. Il sera frère de lait de Conall Cernach. Sa mère Finnchoem a deux seins. C'est également qu'il sera instruit par tous, guerriers, rois, docteurs; cet enfant sera l'ami de toute la société. C'est également que cet enfant combattra toutes vos contestations, il combattra dans vos gués et livrera toutes vos batailles. »

Il en fut fait alors ainsi : Amorgen et Finnchoem l'emmenèrent et l'élevèrent à Dun Imbrith dans la plaine de Murthemne. Finit.

LA MORT DE CUCHULAINN[165]

[... ?] « Je n'ai entendu de plainte de femmes et d'enfants sans intervenir pour eux jusqu'à aujourd'hui. » Alors les cinquante reines vinrent devant lui et elles se dénudèrent le sein devant lui. C'est devant lui que des femmes s'étaient mises pour la première fois les seins nus, à savoir à l'occasion de ses exploits d'enfance. Elles retinrent Cuchulainn à Emain Macha, et on apporta les trois cuves d'eau pour apaiser sa chaleur. On ne lui permit pas ce jour-là d'aller au combat.

« Je vois que Cuchulainn ne s'en va pas loin de vous aujourd'hui, ô enfants de Calatin, par l'art de succion que vous avez appliqué, dit Lugaid. Il y a loin pour cet homme-là pour arriver à Dún Chermnai, à Bela Con Glais, à Temair Luachra, à Combur Tri nUsce qui est devant Bel Membolg. Mauvaise est la ruse de succion dont vous usez. Il y a loin jusqu'à ce que Cuchulainn vienne, dit Lugaid. Il ira loin de nous demain matin. »

Ils restèrent là jusqu'au lendemain matin. Les enfants de Calatin formèrent leurs armées autour d'Emain Macha, si bien que la fumée de l'incendie fut sur tout [Emain] Macha. Emain Macha fut ébranlée par les armées, si bien que les armes tombèrent de leurs râteliers. On apporta les mauvaises nouvelles à Cuchulainn.

Leborcham dit : « Lève-toi, ô Cuchulainn, lève-toi et protège la plaine de Murthemne contre les hommes des Gaileoin, ô enfant de Lug bien nourri et artiste, héros aux jeux de combat, ô Cuchulainn, viens au secours [... ?] » Cuchulainn dit : « Ô femme, ce n'est pas moi tout seul [... ?] » Niab, fille de Celtchar,

femme de Conall Cernach, dit alors : « En vérité, c'est à toi, ô Cuchulainn, ce n'est pas le char de Conall [... ?] Ô femme, en vérité, dit Cuchulainn, bien que je sois misérable [... ?] »

Après cela Cuchulainn sauta sur ses armes et il s'entoura de son manteau. Il s'entoura du même manteau, et la broche sauta et tomba de sa main. Cuchulainn dit : « Ce n'est pas un ennemi que le manteau qui m'apporte un signe, c'est une ennemie que la broche qui me blesse la peau et qui me tombe à travers le pied [... ?] » Puis il s'entoura de son manteau et il prit son bouclier à la bordure damasquinée.

Il dit à Loeg, fils de Riangabair : « Prépare-nous le char, ô mon père Loeg. — Je jure par le dieu que jure ma tribu, dit Loeg, quand bien même toute la province de Conchobar serait autour du Gris de Macha, ils ne l'amèneraient pas vers le char. Je ne t'ai pas dit [cela] jusqu'à aujourd'hui : ce qui était pour moi un plaisir, ce n'est pas ce qui m'est arrivé. Si tu le désires, viens toi-même parler au Gris. »

Cuchulainn alla vers lui, et le cheval se tourna trois fois du côté gauche vers lui. La Mórrígu avait brisé le char la nuit auparavant : elle ne désirait pas que Cuchulainn allât au combat, car elle savait qu'il ne reviendrait pas à Emain Macha. Cuchulainn dit au Gris de Macha : « Tu n'avais pas l'habitude, ô Gris, de tourner à gauche devant moi [... ?] » Le Gris de Macha vint alors et il versa ses grandes et rondes larmes de sang sur ses deux pieds.

Cuchulainn sauta alors dans le char et il se dirigea immédiatement vers le sud, sur la route de Midluachair. Il vit une jeune fille devant lui, Lebarcham, fille d'Aue et Adarc, serviteur et servante dans la maison de Conchobar. Lebarcham dit : « Ne nous quitte pas, ne nous quitte pas, Cuchulainn. Noble est ton visage, généreuses sont les joues [... ?] malheur aux femmes, malheur aux fils, malheur à l'œil long [... ?] » Et comme elle avait dit, les cent cinquante femmes qui étaient à Emain Macha dirent à voix haute : [... ?]

« Il vaudrait mieux que tu ne les quittes pas, dit Loeg, car tu n'as jamais déshonoré jusqu'à aujourd'hui la vigueur de la famille de ta mère. — Hélas ! dit Cuchulainn, laisse cela, ô Loeg,

c'est au cocher de soigner les bêtes, au guerrier de protéger, au champion de conseiller, à l'homme d'être viril, à la femme d'être triste. Va devant moi au combat. La compassion ne sert à rien et elle ne t'est d'aucun secours. »

Le char commença à faire un tour vers la droite. Là-dessus, les femmes se mettent à se lamenter en criant et en battant des mains. Elles savaient qu'il ne reviendrait pas à Emain Macha. La maison de sa nourrice, qui l'avait élevé, était devant lui sur la route. Il y allait chaque fois qu'il passait devant elle quand il allait vers le sud ou qu'il revenait du sud. Elle avait toujours un vase de boisson à son intention. Il voit la boisson, s'en va et dit adieu à sa nourrice.

Il partit sur la route de Midluachair, après la plaine de Mogna. Il vit quelque chose : trois sorcières borgnes de l'œil gauche devant lui sur la route. Avec des poisons et des charmes, elles faisaient cuire un petit chien sur des broches de sorbier. C'était un des interdits de Cuchulainn que de visiter un foyer sans en consommer [la nourriture]. C'était aussi un interdit pour lui que de manger de la chair de son homonyme. Il court pour les dépasser, car il savait que ce n'était pas pour lui faire du bien qu'elles étaient là. Une sorcière lui dit : « Une visite de toi, ô Cuchulainn. — Je ne vous rendrai pas visite, en vérité, dit Cuchulainn. — Il y a pour nourriture un chien, dit-elle. Si c'était un grand foyer qui était là, dit-elle, tu lui rendrais visite. Mais c'est parce que celui-ci est petit que tu ne viens pas. Il n'est pas capable de grandes choses celui qui ne supporte pas ou n'accepte pas le petit. » Alors il s'approcha d'elle, et la sorcière lui donna la moitié du chien de sa main gauche. Cuchulainn le mangea avec sa main gauche et il le mit sous sa cuisse gauche. La main avec laquelle il avait pris [le morceau] et la cuisse sous laquelle il l'avait mis furent prises d'un bout à l'autre, si bien qu'elles n'eurent plus la même force.

Ils partirent alors sur la route de Midluachair tout autour de Sliab Fuait au sud. Cuchulainn dit alors à Loeg : « Que vois-tu pour nous, ô père Loeg ? » Loeg dit : « Des misérables, et une très grande troupe. — Malheur à moi, dit Cuchulainn, le bruit retentit des chevaux rouge foncé [... ?] »

Quand Cuchulainn arriva sur la route de Midluachair au sud, ils virent la forteresse de Mag Murthemne. C'est alors que Erc, fils de Coirpre, dit : « Je vois un beau char parfaitement construit avec un pavillon vert, avec un grand nombre de jeux d'armes dans le char, avec beaucoup de beaux jeux d'épée. C'est ainsi qu'est ce char : avec deux chevaux à petite tête, à tête ronde, aux naseaux petits ; ce sont des chevaux ombrageux, aux narines rondes, aux yeux ronds, au large poitrail, au large ventre. Bien que ces chevaux soient adaptés et courent ensemble, ils ne sont pas de la même couleur. L'un de ces chevaux est gris, bon sauteur, grand, muni de pointes, au jeu du tonnerre, arqué, long et rapide. L'autre cheval est très noir, avec la tête blanche, un gros ventre avec des bandes noir sombre. Il y a deux jougs hauts et dorés sur eux. Il y a un bel homme blanc à la large chevelure dans ce char. Il a une lance rouge brûlante dans la main, jetant des étincelles rouges. L'auréole de la valeur violente est au-dessus du héros du char. Il a une chevelure tressée à trois couleurs, à savoir une chevelure brune sur le devant de la tête, une chevelure très rouge au milieu, une couronne d'or les couvre à l'extérieur. Bien et bien arrangées sont la tête et la chevelure, et celle-ci fait trois tours autour de la tête. Elle ressemble à des fils d'or autour d'une enclume sous la main d'un artisan excellent, ou à des boutons sur lesquels brille le soleil d'un jour d'été au milieu du mois de mai.

« Voici que l'homme vient vers nous, ô hommes d'Irlande, attendez-le. » On dressa un tumulus d'herbe verte sous Erc, fils de Cairpre, en ce temps-là. On fit un rempart de boucliers autour de lui et l'on fit trois bataillons forts et solides des hommes d'Irlande en ce temps-là. Erc dit : « Attendez, ô hommes d'Irlande, cet homme, c'est-à-dire Cuchulainn », et il dit les paroles suivantes : « Levez-vous, ô hommes d'Irlande, levez-vous devant Cuchulainn, l'obstacle victorieux au glaive rouge [... ?] — Comment nous garderons-nous ? Comment tiendrons-nous devant ses jeux ? dirent les hommes d'Irlande. — Ce n'est pas difficile. Voici quel est l'avis que je vous donne, dit Erc aux autres provinces : faites une seule troupe, faites un mur de vos boucliers tout autour de cette troupe, au-dessous, tout autour et sur eux ;

mettez un trio à chaque bout de cette troupe, c'est-à-dire deux hommes en train de se battre, parmi les plus forts de l'armée, et auprès d'eux un satiriste avec une baguette de coudrier. Ils demanderont l'un de ses javelots dont le nom est Victoire des Victoires. Ils demanderont l'un des javelots préparés qui lui resteront encore. Il y a une prophétie que ce javelot tuera un roi à moins qu'il n'accepte la demande. Jetez un cri de plainte et une clameur. L'homme ne tirera pas profit de son ardeur et de l'ardeur de ses chevaux. Et il ne vous demandera pas de combat singulier comme il l'a demandé à la razzia des vaches de Cooley. » On fit comme l'avait dit Erc.

Cuchulainn se dirigea vers la troupe. Il fit les trois jeux du tonnerre sur son char, à savoir le jeu du tonnerre de cent, le tonnerre de trois cents et le tonnerre de trois neuvaines, pour disperser les armées dans la plaine de Murthemne. Cuchulainn vint vers la troupe. Il commença à exercer ses jeux sur eux. Il jouait également de la lance, du bouclier, de l'épée et de ses jeux, si bien que c'était comme le sable de la mer, les étoiles du ciel, la rosée du premier mai, les flocons de neige, les grains de grêle, les feuilles des arbres, les boutons-d'or dans la plaine de Breg, l'herbe sous les pieds des chevaux un jour d'été qu'étaient leurs moitiés de têtes et de crânes, leurs bras, leurs os rouges dispersés et répandus à travers la plaine de Murthemne. La plaine devint grise des cervelles après le raid furieux et le jeu d'armes que Cuchulainn fit contre eux.

Puis il vit les deux hommes occupés à se battre sans qu'on les séparât. « Honte à toi, ô Cuchulainn, si tu ne sépares pas ces deux hommes », dit le satiriste. Cuchulainn bondit alors vers eux ; il donna un coup de poing sur la tête de chacun d'eux, si bien que la cervelle leur sortit par les oreilles et par le nez. « Tu les as séparés, dit le satiriste, aucun d'eux ne fera plus de mal à l'autre. — Ils ne seraient pas silencieux s'il y avait eu une prière pour eux, dit Cuchulainn. — Donne-moi cette lance, ô Cuchulainn, dit le satiriste. — J'en jure le serment que jure ma tribu : tu n'en as pas plus besoin que moi. Les hommes d'Irlande sont ici sur moi et je suis ici contre eux. — Je te satiriserai si tu ne me la donnes pas, dit le satiriste. — Je n'ai jamais été satirisé par

avarice ou manque de générosité. » Il lui jeta la lance avec le manche par-devant, si bien qu'il lui traversa la tête et tua neuf hommes plus loin.

Cuchulainn passa au travers de toute l'armée. Lugaid, fils de Curoi, prit alors le troisième javelot préparé qui était avec les fils de Calatin. « Qui tombera par cette lance, ô fils de Calatin ? dit Lugaid. — Il tombera un roi par ce javelot », dirent les fils de Calatin. Lugaid lança ensuite le javelot sur le char et il atteignit Loeg, fils de Riangabair, si bien que tout ce qu'il avait d'entrailles se répandit sur le coussin du char. Loeg dit alors : « J'ai été cruellement blessé. » Cuchulainn arracha alors le javelot et fit ses adieux à Loeg. Cuchulainn dit : « Je serai guerrier et je serai cocher aujourd'hui. »

Quand Cuchulainn arriva au bout de la troupe, il vit deux hommes en train de se battre devant lui et un satiriste à côté d'eux. « Honte sur toi, dit le second homme à Cuchulainn, si tu ne nous sépares pas. » Là-dessus Cuchulainn bondit sur eux, les jeta chacun de son côté, si bien qu'il en fit des fagots sur un rocher qui était tout près. « Donne-moi ce javelot, ô Cuchulainn, dit le satiriste. — Je jure par le serment que jure ma tribu : tu n'as pas plus besoin de cette lance que je n'en ai besoin moi-même. J'ai contre moi quatre provinces d'Irlande à disperser aujourd'hui dans la plaine de Murthemne par mon bras, ma valeur et mes armes. — Je te satiriserai, dit le satiriste. — On ne doit m'adresser qu'un souhait par jour et j'ai satisfait à mon honneur aujourd'hui. — Je satiriserai les Ulates à cause de toi, dit le satiriste. — Ils n'ont jamais été satirisés, en vérité, dit-il, à cause de mon avarice ou de mon manque de générosité. Bien qu'il me reste peu de vie, je ne serai pas satirisé aujourd'hui. » Cuchulainn lui jeta la lance par le fût et elle lui traversa la tête, si bien que neuf hommes moururent à l'ouest.

Il courut à travers l'armée comme nous l'avons dit précédemment. Erc, fils de Cairpre, prit le troisième javelot préparé qu'avaient les fils de Calatin. « Qui tombera par ce javelot, ô fils de Calatin ? dit Erc fils de Cairpre. — Ce n'est pas difficile : il tombera un roi par ce javelot, dirent les fils de Calatin. — J'ai entendu dire par vous qu'un roi serait tombé par le javelot lancé

il y a longtemps par Lugaid. — C'est vrai, en vérité, dirent les fils de Calatin. Il est tombé le roi des cochers d'Irlande, à savoir le cocher de Cuchulainn, Loeg, fils de Riangabair. — J'en jure le serment que jure ma tribu : ce n'est pas au meurtre d'un roi qu'il est destiné. » Puis Erc lança le javelot et il pénétra dans le Gris de Macha. Cuchulainn arracha le javelot et ils se dirent mutuellement adieu. Le Gris de Macha partit alors avec la moitié du joug sur son cou, et il arriva au Lind Leith à Sliab. C'est de là qu'il était venu vers Cuchulainn et c'est là qu'il retourna après sa blessure. Cuchulainn dit : « Je n'attacherai ici aujourd'hui qu'un seul joug. »

Là-dessus Cuchulainn mit la jambe sur l'extrémité du joug et il passa à travers l'armée de la même manière. Il vit deux hommes en train de se battre devant lui et un satiriste avec une branche de coudrier à côté d'eux. Il les sépara alors, et cette séparation qu'il fit à leur endroit ne fut pas pire que celle qu'il avait faite des quatre autres auparavant. « Donne-moi ce javelot, ô Cuchulainn, dit le satiriste. — Tu n'as pas plus besoin de javelot que moi. — Je te satiriserai, dit le satiriste. — J'ai satisfait à mon honneur aujourd'hui. On ne doit me faire qu'une demande en un jour. — Je satiriserai les Ulates à cause de toi. — J'ai satisfait à leur honneur, dit-il. — Je satiriserai ta race, dit le satiriste. — Le pays où je ne suis pas allé, l'histoire de mon déshonneur n'y arrivera pas avant moi, car mon temps est court. » Cuchulainn lui lança le javelot avec le fût par-devant, si bien qu'il lui traversa la tête et qu'il passa au travers de trois fois neuf hommes aussi. « C'est une grâce de colère », dit le satiriste.

Puis Cuchulainn traversa à nouveau l'armée d'un bout à l'autre. Lugaid prit alors le troisième javelot préparé que les enfants de Calatin avaient. « Qui tombera par ce javelot, ô enfants de Calatin ? — Il tombera un roi, dirent les enfants de Calatin. — Je vous ai entendus dire que c'était par le javelot qu'a lancé Erc ce matin. — C'est vrai aussi, dirent-ils, il est tombé, le roi des chevaux d'Irlande, à savoir le Gris de Macha. — J'en jure le serment que jure ma tribu : ce n'est pas pour un meurtre de roi qu'il a frappé. » Puis Lugaid lança le javelot sur Cuchulainn, si bien qu'il le transperça et que ses entrailles se répandi-

rent sur le coussin du char. Alors le Noir de la Vallée Merveilleuse le quitta, ayant la moitié du joug, pour le Lac Noir dans le pays de Muscraige Tíre. C'est de là qu'il était venu avec Cuchulainn et c'est là qu'il retourna, si bien que le lac se mit à bouillonner.

Après cela il resta tout seul dans son char dans la plaine. Puis Cuchulainn dit : « Je désirerais aller jusqu'au lac là-bas pour y boire. — Nous le voulons bien, dirent-ils, à condition que tu reviennes vers nous. — Je vous demanderai, dit Cuchulainn, si je ne reviens pas moi-même, que vous veniez à ma rencontre. » Il ramassa alors ses entrailles dans son ventre et il alla au lac. En allant vers le lac, il tenait sa main sur sa poitrine pour maintenir dans son ventre ce qu'il avait comme entrailles. Il y but du liquide et il s'y lava. C'est de là qu'est nommé Loch Lamraith [« Lac du Bienfait de la Main »] dans la plaine de Murthemne. Un autre nom est Loch Tondchuil [« Lac du Flot Mince »]. Puis il sortit du lac et il les appela pour qu'ils vinssent à sa rencontre.

Puis il alla dans le grand territoire à l'est du lac et il y jeta un regard. Il vint au grand pilier de pierre qui est dans la plaine et il l'entoura de sa ceinture afin de ne mourir ni assis ni couché, mais afin qu'il mourût debout. Les hommes allèrent tout autour de lui et ils n'osèrent pas l'approcher. C'était pour eux comme s'il était vivant. « Il est honteux pour vous, dit Erc fils de Cairpre, de ne pas prendre la tête de cet homme pour venger mon père dont il a emporté la tête qu'il a enterrée au-dessus d'Eochaid Nia Fer. Sa tête a été rapportée ensuite, si bien qu'elle est au Síd de Nenta derrière l'eau. »

Puis le Gris de Macha vint à Cuchulainn pour le protéger tant que son âme serait là et que la « lumière du héros » surgirait hors de son front. Le Gris de Macha fit alors trois charges rouges autour de lui : cinquante hommes furent tués par ses dents, et il tua trente hommes de l'armée par chacun de ses sabots. C'est de là qu'il est dit : « Ce ne sont pas les courses victorieuses du Gris de Macha après le meurtre de Cuchulainn. »

Ensuite les oiseaux vinrent sur son épaule. « Ce pilier-là n'était pas habitué à être sous des oiseaux », dit Erc, fils de Coirpre. Lugaid arrangea ensuite sa chevelure et il lui coupa la

tête. L'épée tomba de la main de Cuchulainn, elle coupa le bras droit de Lugaid, si bien qu'il fut sur le sol. On coupa alors le bras droit de Cuchulainn pour le venger.

Puis l'armée s'en alla et ils emportèrent la tête de Cuchulainn et sa main droite à Tara. C'est là qu'est la tombe de sa tête et de son bras droit, avec toute la plaque de couverture de son bouclier. C'est pour cela que Cend Faelad, fils d'Ailill, dit :

« Il est tombé, Cuchulainn, le beau pilier,
le champion, dans Airbiu Rofir,
il s'est levé, plus compact que plusieurs troupes,
contre le fils des trois chiens, contre Lugaid.

Il a fait tomber nombre d'hommes valeureux et vaillants,
cela n'a pas été la chute d'un lâche.

Quatre fois huit et quatre fois dix,
quatre fois cinquante guerriers, beau combat,
quatre fois trente, c'est un grand nombre,
quatre fois quarante, c'est une action cruelle.

quatre fois vingt [... ?]

Il abattit, dans sa douleur,
trente rois par ses coups,
autour de sept vingtaines de cervelles.

[... ?]
un fort héros au nord de Tara,
sa tête est donc jointe
au cou de Cairpre Nia Fer.

La tête d'Eochaid est aujourd'hui
au Sid de Nenta iar Usciu.
La tête de Coirpre le beau est jointe
au cou d'Eochaid à Tethba. »

Puis les troupes partirent vers le sud et arrivèrent à la rivière Liffey. Comme elles arrivaient à la rivière, Lugaid dit à son cocher : « Ma ceinture est lourde autour de moi. Je désire me baigner. » Il s'éloigna sous la garde de l'armée et il prit un bain. Puis ils partirent. Un poisson vint entre ses deux jambes. Il le sortit de l'eau et le donna à son cocher. Il alluma du feu pour le préparer immédiatement.

Puis les troupes des Ulates partirent d'Emain Macha vers le nord en direction de Sliab Fuait, après avoir levé leurs impôts sur eux.

Il y avait cependant une convention entre les deux camarades, à savoir Cuchulainn et Conall Cernach. Quel que soit celui des deux qui serait tué le premier, son camarade le vengerait. « Si c'est moi qui suis tué le premier, dit Cuchulainn, à quelle vitesse me vengeras-tu ? — Le jour où tu seras frappé, dit Conall Cernach, je te vengerai avant le soir, et si c'est moi qui meurs, à quelle vitesse me vengeras-tu ? — Ton sang ne sera pas froid sur la terre, dit Cuchulainn, quand je te vengerai. »

Quand Conall Cernach s'en allait devant l'armée dans son char, il rencontra le Gris de Macha avec son jet de sang quand il venait à Lind Leith. Conall Cernach dit : « Ce joug n'a pu atteindre le Lind Leith sans sang versé, sans brancards brisés, sans débris sanglants d'hommes et de chevaux autour de la main droite de Lugaid. C'est Lugaid, fils de Cu Roi, qui a tué mon frère de lait Cuchulainn. »

Puis Conall Cernach et le Gris de Macha devant lui firent le tour du champ de bataille à cause de cela. Ils virent Cuchulainn au pilier. Le Gris de Macha alla mettre sa tête sur la poitrine de Cuchulainn. « Le Gris de Macha prend grand soin de ce corps-là », dit Conall. Conall arriva et mit le pied sur la clôture. « Je jure le serment que jure ma tribu, dit-il : que ce sera la clôture du grand homme. — Que l'endroit soit baptisé de ce nom », dit le druide. Et tel est le nom de ce pays jusqu'au Jugement : Airbe Rofir.

Puis il partit à la poursuite de l'armée de Lugaid. Lugaid était alors à se baigner. « Regarde pour nous dans la plaine, dit Lugaid à son cocher, qu'on ne vienne pas vers nous sans que nous le

voyions. » Le cocher regarda. « Il y a un cavalier isolé qui vient vers nous, dit-il, et c'est grandes que sont la rapidité et la vitesse avec lesquelles il vient. On dirait que tous les corbeaux d'Irlande sont au-dessus de [... ?] On dirait que des flocons de neige parsèment la plaine devant lui, venant de l'est. — Il ne m'est pas cher, le cavalier qui vient, dit Lugaid, c'est Conall Cernach sur le Rouge de Rosée. Les oiseaux que tu as vus au-dessus de lui, ce sont les mottes de terre arrachées par les sabots de ses chevaux. Les flocons de neige que tu vois et qui parsèment la plaine devant lui, venant de l'est, c'est l'écume des lèvres des chevaux tombant du mors de la bride. — Regarde encore, dit Lugaid, quelle route prend-il ? — Il vient vers le gué, dit le cocher, c'est-à-dire qu'il prend la route qu'a prise l'armée. — Laisse ce cheval nous dépasser, dit Lugaid, nous ne désirons pas nous battre contre lui. »

Quand Conall Cernach fut arrivé au milieu du gué, il regarda de chaque côté de lui. « Il y a une respiration de chevaux là-bas », dit-il, et il regarda une seconde fois. « Il y a une respiration de cocher là-bas », dit-il, et il regarda une troisième fois. « Il y a une respiration de roi, dit-il, il vaut mieux que j'aille voir. » Il alla à eux. « Bienvenu est le visage du débiteur, dit Conall Cernach. Celui à qui est due une dette la demande à son débiteur, je suis ton créancier, dit Conall Cernach, pour le meurtre de mon ami Cuchulainn, et c'est pour te réclamer la créance que je suis ici. — Cela n'est pas convenable, dit Lugaid, car ne peut être compté comme fait d'armes ton combat contre moi que si tu triomphes de moi en Munster. — C'est ce que je ferais, si nous pouvions ne pas y aller par une seule route, c'est-à-dire en causant ensemble et en [... ?], dit Conall Cernach. — Ce ne sera pas difficile, dit Lugaid, j'irai par Belach Smechuin, par Gabar, par Mairg Lagen, et nous nous rencontrerons dans la plaine d'Argetros. »

Lugaid y arriva le premier, et l'autre, à savoir Conall Cernach, y arriva après lui. Il lui lança un coup de son javelot alors qu'il avait le pied contre le pilier qui est dans la plaine d'Argetros, si bien que Lugaid fut en difficulté. C'est de là qu'il est dit le Pilier de Lugaid dans la plaine d'Argetros.

Après cette première blessure, il alla à Fert Lugdach [« Tombe

de Lugaid »] à Droicta Ossairge [« Ponts d'Ossory »] Ils se parlèrent. « Je souhaite, dit Lugaid, avoir de toi une justice d'homme. — Qu'est-ce ? dit Conall Cernach. — Que tu n'emploies contre moi qu'un seul bras, car je n'ai qu'un seul bras. — Tu auras cela », dit Conall Cernach. On lui lia la main au côté par des cordes. Ils furent là, au combat, entre deux veilles du jour, et aucun ne l'emporta sur l'autre.

Quand Conall Cernach vit qu'il ne l'emporterait pas sur lui, il regarda son cheval, le Rouge de Rosée. Il avait une tête de chien avec laquelle il tuait les hommes dans les combats et les batailles. Le cheval vint vers lui [Lugaid] et lui arracha un morceau du flanc, si bien que ses entrailles sortirent de son ventre et furent sur ses pieds. « Malheur à moi, dit Lugaid, ce n'est pas une justice d'homme que cela, ô Conall Cernach. — Je ne t'ai donné ma parole que pour ce qui me concerne, dit Conall Cernach, je ne t'ai pas donné parole pour les bêtes sauvages et les choses dépourvues de raison. — Je sais donc, dit Lugaid, que tu ne me quitteras pas sans emporter ma tête, puisque nous avons emporté celle de Cuchulainn. Prends donc ma tête en plus de la tienne, et ajoute mon royaume à ton royaume, ma valeur à ta valeur. Je préfère que ce soit toi le meilleur héros d'Irlande. » Puis Conall Cernach lui coupa la tête.

Il partit en emportant la tête. Il rencontra les Ulates à Roiriu, dans le pays de Leinster. La tête fut posée sur une pierre et y fut oubliée. Quand ils furent arrivés à Gris, Conall Cernach demanda : « Est-ce que quelqu'un de vous a apporté la tête ? — Nous ne l'avons pas apportée », dirent-ils tous. Conall Cernach dit alors : « J'en jure le serment de ma tribu : il n'y a pas ici accord à demi. » C'est de là qu'est nommé Midbinne en Roiriu.

Ils retournèrent vers la tête. Ils virent quelque chose : la tête avait fait fondre la pierre et elle était passée au travers. Les Ulates ne supportèrent pas de rentrer en triomphe à Emain Macha cette semaine-là. Cependant l'âme de Cuchulainn eut le courage de se montrer aux cinquante reines qui avaient été humiliées le jour de son départ pour le combat. On vit quelque chose : Cuchulainn dans son char fantôme dans l'air au-dessus d'Emain Macha. Cuchulainn leur chantait et on entendit ce qu'il disait :

« Emain, Emain, grand, très grand trésor. Il viendra un temps où les “têtes rasées” habiteront les prairies d’Emain. Elles viendront d’Europe, des Alpes, par eau entre la terre et le ciel, avec des troupes nombreuses[166] [... ?] »



NOTES

1. LA DISPUTE SUR L'OREILLER

LL 53b1-54a31. Best-O'Brien, II, pp. 261-262, lignes 7551-7604. O'Rahilly, pp. 1-2, lignes 1-54. Windisch, pp. 2-9, lignes 1-60. Thurneysen, pp. 242-243. Version Stowe, éd. O'Rahilly, pp. 1-2, lignes 1-59.

1. Tout le début du récit, c'est-à-dire « La dispute sur l'oreiller » (chapitre 1) et « Les causes de la razzia » (chapitre 2), manque dans la version plus archaïque du *Lebor na hUidre*, ce qui fait que le lecteur limité à cette seule version ne comprend rien aux causes et à l'enchaînement des événements. Une longue note de Cecile O'Rahilly (*op. cit.*, pp. 273-275) résume et reprend toutes les hésitations et les hypothèses, principalement celles de R. Thurneysen, quant à cette absence. Nous renvoyons à ce sujet à l'Introduction du présent volume et surtout à notre étude d'ensemble sur *La littérature épique et mythologique de l'Irlande médiévale* (à paraître). Il s'agit certainement d'une lacune due aux aléas de la transcription plutôt que du résultat d'une narration différente. Il n'y a jamais eu, à l'origine, deux traditions orales opposées ou concurrentes, mais d'assez nombreuses erreurs ou lacunes diverses dans la transmission écrite, et il convient *a priori* de prendre les textes tels qu'ils sont sans trop gratifier les transcripteurs d'une imagination excessive ou de dons stylistiques qui, le plus souvent, donnent des résultats bizarres ou inattendus lorsqu'ils sont soumis à l'analyse ou à la dissection contemporaines.

La dispute, qui n'a rien d'une casuistique amoureuse, est une querelle juridique dont l'utilité, du point de vue narratif, est de situer les époux l'un par rapport à l'autre et d'expliquer la cause immédiate des événements. Le passage propose aussi et surtout une définition très exacte de la souveraineté celtique traditionnelle. En bref, la mauvaise foi d'Ailill est totale car il ne peut rien changer au statut officiel de son mariage, lequel est, suivant la loi irlandaise, celui d'un homme sur bien de femme. Fille du haut roi d'Irlande, Medb est de meilleure noblesse que lui, et, en outre, c'est elle qui l'a choisi. Le roi est détenteur du pouvoir temporel, mais c'est la reine qui symbolise la souveraineté. Le nom de *Medb* désigne d'ailleurs très clairement l'« ivresse » du pouvoir, en dépit de quelques réserves ou orientations hypothétiques différentes (par exemple Jaan Puhvel, « Aspects of Equine Functionality » in *Myth and Law among the Indo-Europeans, Studies of Indo-European Comparative Mythology*, University of California Press, Berkeley, 1970, pp. 166-167, qui veut relier directement le nom de Medb à un thème chevalin).

2. La première phrase nomme les personnages et les situe dans la géographie politique de l'Irlande mythique : Ailill, le roi, et Medb, la reine, à Cruachan, résidence royale du Connaught, actuellement Rathcroghan (Edmund Hogan, *Onomasticon Goidelicum*, Dublin, 1910, 309b-310a). Mais, suivant une négligence très irlandaise et très médiévale, le moment n'est pas précisé, pas plus le temps calendaire que l'heure de la journée. La mention du « lit royal » *(ríglepaid)* ne signifie pas que le roi et la reine allaient se livrer au sommeil, mais tout simplement, compte tenu des sens possibles de *lepaid* (*R.I.A. Dictionary*, L, 107-109), qu'ils étaient ensemble dans leurs appartements privés. Cela justifie et explique la vivacité de la discussion.

3. La dispute commence par l'utilisation, dans l'argumentation d'Ailill, du double sens de *maith*, comme le breton *mad* / *mat* à la fois adjectif et adverbe, « bien, bon », et substantif, « biens, possessions, richesses ». Medb emploie *maith*, adjectif, au sens qualitatif, cependant qu'Ailill comprend le même mot comme substantif au sens de « richesse » (voir le *R.I.A. Dictionary*, M, col. 43-44). Cela correspond d'ailleurs à la conception irlandaise (et celtique en général) de la dignité sociale, fondée sur l'indépendance financière de l'individu.

4. Medb serait ainsi, d'après Ailill, en position juridique inférieure et, par inversion des définitions à cause de cette infériorité, *ar bantincur mnáa*, « sur bien de femme », et, par surcroît, incapable de se défendre contre ses ennemis, ce qui justifierait la supériorité masculine du roi. En fait, un tel argument est contraire à la jurisprudence et au droit irlandais. Et il l'est plus encore dans le cas particulier de la reine Medb, ce que d'ailleurs la suite immédiate du récit met clairement en évidence. La loi irlandaise ne prévoit que trois états fondamentaux du mariage :

— *fer-tincor*, « bien d'homme », quand la richesse du ménage repose sur l'apport du mari ;

— *ban-tincor*, « bien de femme », quand au contraire cette même richesse dépend de l'apport de la femme ;

— *com-thincor*, « bien égal », quand les contributions s'équilibrent (*Ancient Laws of Ireland*, II, 388 ; Windisch, *op. cit.*, pp. 1-2, note 3).

Mais il semble qu'il soit moins gênant pour une femme d'être sur bien d'homme que pour un homme d'être sur bien de femme.

5. La généalogie du roi d'Irlande Eocho Fedlech, le père de la reine Medb, remonte ainsi à la dixième génération, ce qui, en mode irlandais, n'a rien d'excessif. Il va sans dire que la majeure partie des personnages nommés dans les listes généalogiques est sans consistance, ni historique ni même mythique. Ces accumulations de noms témoignent surtout *a posteriori* du soin et de la ténacité du *sencha* ou druide-historien et généalogiste (littéralement « antiquaire ») à faire remonter aussi loin que possible les origines du roi. C'est du reste pratiquement la seule forme d'histoire dont l'Irlande exige d'être informée minutieusement. La généalogie d'un homme ordinaire n'intéresse personne. (Voir *Les druides*, pp. 88-96.)

6. Des six filles ainsi énumérées, seule Medb a de l'importance, au point que toutes les autres peuvent passer pour des réduplications ou des multiplications du même personnage. L'Irlande exprime facilement, avec des complications diverses, en triades, en trinités ou en pluralités, les apparitions, les apparences ou les aspects divers d'une même entité mythique. Dans un autre récit relatif à Medb, *Aided Medbe* (« La mort de Medb »), le roi Eocho Feidlech a trois fils et trois filles. La plus notable, Clothru, règne sur le Connaught, et sa sœur Medb l'assassine pour s'emparer du pouvoir. Les trois fils, eux, se battent contre leur père et, avant la bataille, Clothru s'unit à chacun d'eux. L'inceste est une cause suffisante de défaite, en même temps qu'il assure une descendance au vieux roi. C'est le fils né de cette union, Furbaide, qui, plus tard, tuera Medb pour venger sa propre mère (LL 124b35-125a24, éd. Best O'Brien, II, pp. 461-462, lignes 13390-14433 ; voir Françoise Le Roux, « La courtise d'Étain, commentaire du texte » in *Celticum* 15, 1966, pp. 339-347).

7. Calculé selon l'interprétation minimale, l'effectif de cette escorte royale est bien fait pour étonner dans un pays où les batailles se livrent le plus souvent entre quelques centaines d'hommes, et tout au plus entre quelques milliers. Si nous suivons en effet le compte de Medb,

	1 500 × 2 = 3 000.
	3 000 × 10 = 30 000.
	3 000 × 8 = 24 000.
	3 000 × 7 = 21 000.
	3 000 × 6 = 18 000.
	3 000 × 5 = 15 000.
	3 000 × 3 = 9 000.
	3 000 × 2 = 6 000.
	3 000 × 1 = 3 000.
soit en tout	129 000.

Aucune cour royale d'Irlande n'était capable de mobiliser ou de recruter tant d'hommes. Le très grand nombre, dans tous les récits, est une marque de l'Autre Monde, ou bien un signe d'appartenance aux puissances maléfiques. La comparaison est immédiate avec les 87 806 princes des Fomoire tués lors de la bataille de Mag Tured (*Textes mythologiques irlandais*, I/1, p. 102b). Le mercenariat a été de tout temps l'une des plus solides institutions militaires celtiques. Mais il ne semble pas que beaucoup de Gaëls, au contraire des Gaulois, aient loué leurs services à beaucoup d'armées étrangères à l'Irlande avant la période contemporaine (et l'immigration irlandaise moderne en France, en Belgique et en Espagne). Le sens de base du mot *amus* (pluriel *amsa*) qui est utilisé ici est d'ailleurs tout simplement « serviteur » (*R.I.A. Dict.* A/2, 321-313).

8. Le « cinquième » est la désignation technique de chacune des « provinces » ou royaumes d'Irlande, qui entretiennent entre eux des relations tantôt amicales, tantôt hostiles. L'adjectif numéral est dû au fait qu'il y avait cinq royaumes, cependant que la traduction par « province » est due à la subordination théorique et relative des quatre royaumes périphériques, Ulster *(Ulad)*, Connaught *(Connacht)*, Munster *(Mumu)* et Leinster *(Lagin)*, au royaume central de Meath (*Mide*, « milieu »). Chaque province contient une centaine de *túatha* ou « cantons », dont le nom correspond étymologiquement au gaulois *touta* qui est le nom antique de la « cité » *(civitas)* telle que l'a définie César, en opposition au « canton » ou *brogi-* (latin *pagus*). C'est l'Irlande qui a dévié, en perdant le nom du canton et en lui attribuant celui de la « cité ». (Sur ces faits, voir Françoise Le Roux et Christian-J. Guyonvarc'h, *La société celtique*, éd. Ouest-France, Rennes, 1991, pp. 123-124.) Il y a bien sûr d'autres mots pour désigner des « circonscriptions », des « territoires » ou des « districts », mais *túath* et *cóiced* sont les deux seules désignations administratives et politiques traditionnelles.

9. Les prétendants énumérés sont les rois de toutes les provinces d'Irlande. Celui dont l'origine n'est pas indiquée, Eocho Bic, est un roi du Munster.

10. La formule trifonctionnelle est adaptée à la fonction royale, mais l'ordre est à rétablir ainsi : *sans jalousie* (première fonction sacerdotale), *sans peur* (deuxième fonction guerrière), *sans avarice* (troisième fonction productrice). Sur cette formule, voir *La société celtique*, *op. cit.*, pp. 152-158, avec la bibliographie antérieure.

11. Toute la démonstration du roi Ailill porte à faux du seul fait que c'est la reine qui, inversant les termes usuels des formalités du mariage, a choisi le roi et payé le prix d'achat.

2. LES CAUSES DE LA RAZZIA

LL 54a31-55b33. Best-O'Brien II, pp. 262-265, lignes 7605-7694. O'Rahilly, pp. 2-4, lignes 55-146. Windisch, pp. 10-21, lignes 60-160. Thurneysen, pp. 243-244. Version Stowe, éd. O'Rahilly, pp. 3-5, lignes 60-154.

12. *Cumal* est le nom spécifique de la « femme-esclave, servante ». Mais le mot n'est pour ainsi dire jamais utilisé dans ce sens, les récits irlandais situant essentiellement leurs personnages au niveau de l'aristocratie guerrière, royale ou druidique. Le mot *cumal*, qui n'implique aucune nuance péjorative, pas même dépréciative, désigne habituellement une unité de valeur utilisée dans l'évaluation des comptes, des objets ou des indemnités dues pour un dommage quelconque. Le plus souvent, une *cumal* vaut six *set*, le *set* étant le prix d'une jeune génisse et une génisse valant la moitié d'une vache laitière *(bó)*. Voir le *Crith Gablach*, éd. D. Binchy, *Mediaeval and Modern Irish Series* IX, Dublin, 1941, pp. 81-82 et 105-106; *R.I.A. Dictionary*, C/3, 616-617.

13. L'Irlande du haut Moyen Âge ignore théoriquement l'usage de la monnaie, et dans tous les récits, même ceux dont la transcription est tardive, la monnaie de compte ou de transaction (les dons et les contre-dons) est le bétail (cf. le latin *pecus / pecunia*). La mention d'une unité monétaire anglaise, le *penny*, est ici un fait antérieur à la transcription mais postérieur à la genèse du récit.

14. Nous traduisons par « héraut » le mot *echlach* (pluriel *echlacha*) pour bien le distinguer des *techta* ou « ambassadeurs, messagers », presque toujours des druides ou des personnages de haut rang, chargés d'une mission diplomatique et qui ont le pouvoir de négocier. Le héraut de Medb n'a pour fonction que d'annoncer ou transmettre une information, le plus souvent délivrer un simple message.

15. Nous traduisons littéralement l'expression *cardes mo sliasta-sa fessin*. La plupart des traducteurs ont atténué la crudité du terme (par exemple Windisch, p. 14 : « *die Freundschaft meiner eigenen Hüfte* », « l'amitié de ma propre hanche »). On en a souvent tiré la conclusion que la reine Medb était une hétaïre. Il ne s'agit en fait que de l'application rigoureuse du principe qui régit le fonctionnement de la souveraineté au niveau du pouvoir temporel : le roi est éphémère, périssable, alors que la souveraineté, symbolisée par la reine, reste éternellement jeune, de roi en roi. C'est pour cette raison que l'allégorie ou la personnification de l'Irlande, jusque dans le folklore le plus tardif, est toujours représentée par une jeune femme, sans jamais la moindre nuance d'immoralité au sens chrétien du terme.

16. La version Stowe ajoute, p. 5, ligne 154 :

> C'est la cause de la razzia jusqu'ici.

3. LA LEVÉE DES HOMMES DU CONNAUGHT À CRUACHAN AÍ

LL 55a35-55b19. Best-O'Brien II, p. 265, lignes 7695-7723. LU 55a-55b. Best-Bergin, pp. 142-143, lignes 4480-4509. O'Rahilly, pp. 4-5, lignes 147-175. Windisch, pp. 20-27, lignes 161-191. Thurneysen, pp. 119-120. Version Stowe, éd. O'Rahilly, pp. 5-6, lignes 155-187. LU, éd. O'Rahilly, p. 1, lignes 1-28.

17. La version *LU* commence ici.

18. La « trente-centaines » *(tricha chét)* est l'évaluation numérique la plus courante d'une unité militaire correspondant à une subdivision territoriale, soit trois mille hommes, sans qu'il faille considérer ce nombre comme une règle absolue. L'Irlande mythique et épique compte en unités, en dizaines ou en centaines, jamais en milliers, ainsi qu'on le verra dans toutes les énumérations ou évaluations suivantes. (Voir le *R.I.A. Dictionary*, T/2, 310.)

19. Autrement dit : ils marchaient au pas. On verra dans toute la suite du récit les preuves multipliées du goût inné des Irlandais pour la parade et le ballet militaire, avec des vêtements de couleurs vives et des armes richement ornées de métaux précieux.

20. La version *LU* précise que les quinze jours d'attente sont dus aux druides qui exigent un signe favorable pour le départ :

> Leurs devins et leurs druides ne leur permirent pas de partir jusqu'à la fin de quinze jours dans l'attente d'un signe [favorable]. (*Ogam* 15, p. 142, § 5.)

4. LA PROPHÉTIE

LL 55b, 20-56b, 6. Best-O'Brien II, pp. 265-269, lignes 7729-7827. LU 55b-56a. Best-Bergin, pp. 143-146, lignes 4510-4591. O'Rahilly, pp. 5-8, lignes 176-278. Windisch, pp. 26-39, lignes 192-299. Thurneysen, pp. 120-121. Version Stowe, éd. O'Rahilly, pp. 6-10, lignes 188-281. Strachan-O'Keeffe, pp. 3-4, lignes 26-80. LU, éd. O'Rahilly, pp. 2-4, lignes 29-112.

21. La prophétie se fait en deux temps. La première partie, dévolue au druide, est à la fois politique et personnelle dans le cadre des relations normales du sacerdoce et de la royauté. Le druide prédit à la reine qu'elle reviendra saine et sauve de l'expédition. Mais ce n'est pas lui qui a l'initiative de l'entretien, c'est la reine. Et il se borne à rendre à cette dernière le service auquel elle a droit. La seconde partie de la prophétie est administrée par une femme et elle est, non plus politique ou personnelle, mais militaire et collective avec, pour personnage central, Cuchulainn, qui, on le sait déjà, va faire beaucoup de mal à l'armée d'Irlande. Sur la prophétie elle-même, voir *Les druides*, *op. cit.*, pp. 128 sqq.
Un détail supplémentaire de la version du *Lebor na hUidre* aide à comprendre pourquoi le cocher tourne le char vers la droite :

> pour que vienne la force du signe et que nous revenions de cette expédition. (*Ogam* 15, p. 142, § 5.)

22. Le *partaing* (du latin *parthicus*) est du cuir « parthe » de couleur rouge. C'est du reste la couleur et non le matériau qui est valable pour la comparaison. (Voir Windisch, *op. cit.*, p. 28, note 3.)

23. Toutes les comparaisons ou traits descriptifs de cet alinéa font partie du répertoire usuel des descriptions élogieuses de la beauté et de l'élégance féminines. Il n'en est aucune qui appartienne au style personnel d'un transcripteur. La description de la prophétesse ressemble à celle de la Mórrígan ou déesse de la guerre au tout début de la *Táin Bó Regamna* ou « Razzia des vaches de Regamon », qui est l'un des récits préliminaires de la *TBC* (voir *La souveraineté guerrière de l'Irlande*, pp. 17-19), si ce n'est que la Mórrígan est essentiellement liée à la couleur rouge. Les sentiments qu'elle porte à Cuchulainn (qui repousse ses avances) dans la *Táin Bó Regamna* suffiraient à expliquer le ton laudatif du poème par une identité foncière de Fedelm et de la Mórrígan. Mais cette identité n'est ni certaine ni même probable, et elle ne peut être prouvée. La description du *Lebor na hUidre*, plus succincte, ajoute cependant trois détails :

[Il y avait] trois pupilles dans chacun de ses deux yeux. La jeune fille était habile au maniement des armes et elle avait deux chevaux noirs à son char.

Et :

« D'où viens-tu ? dit Medb. — D'Alba, après y avoir appris la science des *filid.* » (*Ogam* 15, p. 143, § 7.)

Autrement dit, la prophétesse guerrière est titulaire aussi et surtout d'une initiation sacerdotale reçue en Écosse comme celle de tous les initiés celtiques (voir notre article sur « L'initiation celtique », in *Connaissance des religions* VIII/1, 1993, pp. 340-351). Un autre fait remarquable dans la description de Fedelm est qu'elle tisse une bordure, ce qui suffit à faire d'elle, plutôt qu'une hypostase de la Mórrígan, une déesse de la destinée, le détail et la signification du tissage n'étant manifestement plus compris par les transcripteurs (cf. A. H. Krappe, *La genèse des mythes*, éd. Payot, Paris, 1952, p. 123).

24. L'irlandais est la seule langue celtique ayant gardé une dénomination spécifique de l'Autre Monde. Étymologiquement, le mot *síd* signifie « paix », d'un thème **sedo-s* attesté aussi en gallois (*heddwch*, « paix »). Cet Autre Monde est généralement localisé de trois façons : 1° par-delà la mer dans des îles lointaines ; 2° dans des lacs ; 3° sous des collines ou dans des tertres (*tumuli* parfois) ; étant bien entendu que la principale différence qui le sépare du monde terrestre est le don d'invisibilité dont sont doués ses ressortissants (particulièrement tous les dieux). Autrement dit, l'Autre Monde est, dans la conception celtique, non seulement localisé dans des îles lointaines à l'ouest ou au nord du monde, mais aussi omniprésent. Le *síd* de Cruachan dont il est question dans le texte est compris ici comme étant la demeure princière d'un personnage dont le statut, réel ou supposé, débordait largement de l'Autre Monde sur le monde terrestre. (Voir *Les druides*, éd. 1986, pp. 295-298.)

25. La faiblesse dont il est question dans cet épisode à propos de chacun des principaux héros d'Ulster est le résultat d'une malédiction de Macha (la « plaine »), déesse éponyme de la capitale de la province, Emain Macha. Pour avoir été contrainte, au terme de sa grossesse, de courir plus vite que les chevaux du roi, elle donne naissance, à la fin de la course, à deux jumeaux, garçon et fille, puis elle jette sur les Ulates un cri qui les rend aussi faibles qu'une femme en couches pendant une « neuvaine » (*noinden*, du latin *nundinae*), pendant cinq nuits et quatre jours, ou cinq jours et quatre nuits, chaque année pendant la durée de neuf générations (voir en dernier lieu *La souveraineté guerrière de l'Irlande*, *op. cit.*, pp. 170-174). Il est caractéristique de la rouerie de Medb qu'elle a choisi le moment le plus favorable pour lancer son expédition contre l'Ulster, et c'est le sens des réponses qu'elle fait à Fedelm tout en l'invitant à continuer.

26. C'est la première mention, dans la *TBC*, du *gae-bulga*, usuellement compris comme un « javelot-sac » à cause de la proximité morphologique de *bolg*, « sac », dénomination et traduction que l'on reporte enfin aux Belges *(Belgae)*. Il est plus probable que le thème *bolg-* est en cette circonstance un archaïsme remarquable apparenté au latin *fulgur*, et nous avons traduit en conséquence. (Voir Thomas O'Rahilly, *Early Irish History and Mythology*, Dublin, 1946, pp. 43-74, dont on ne suivra pas toutes les hypothèses, souvent très aventurées à propos des origines bretonnes des *Fir Bolg*, mais qui a le mérite de montrer que *bolg*, en l'occurrence, ne signifie pas « sac ».)

27. Le qualificatif est appliqué à Cuchulainn par allusion à sa capacité de se rendre hideux et effrayant en déformant telles ou telles parties de son corps.

5. LES ROUTES DE LA RAZZIA CI-DESSOUS

LL 56b, 7-56b 41. Best-O'Brien, II, p. 269, lignes 7827-7861. LU 56a-56b. Best-Bergin, pp. 145-146, lignes 4591-4612. O'Rahilly, pp. 38-47, lignes 279-296. Windisch, pp. 38-47, lignes 300-387. Thurneysen, p. 121. Version Stowe, éd. O'Rahilly, pp. 270-271, lignes 282-303. Strachan-O'Keeffe, pp. 5-7, lignes 81-151. LU, éd. O'Rahilly, pp. 4-5, lignes 113-133.

28. À peu près tous ces toponymes apparaissent à des titres divers, soit dans la toponymie réelle, soit dans la toponymie mythique de l'Irlande, sans qu'il y ait accord complet entre les différentes versions de la *TBC* (voir à ce sujet Windisch, *op. cit.*, pp. 38-47, note 9). Mais les différences sont minimes entre *LL* (66 toponymes) et *LU* (68 toponymes). L'Irlande est un petit pays dont la géographie était connue, *grosso modo*, de tous ses habitants. Il serait vain de chercher à déterminer ce qui, dans cette liste, appartient au récit traditionnel et ce qui pourrait relever de la responsabilité des divers transcripteurs. Sur la toponymie médiévale de l'Irlande, aussi bien mythique que réelle (les deux se confondent souvent), on consultera Ed. Hogan, *Onomasticon Goidelicum*, Dublin, 1910, dont le travail de bénédictin apporte le plus souvent une réponse suffisamment claire. La version *LU* ajoute la précision de la date du départ de l'expédition :

> C'est le lundi après Samain qu'ils partirent. (*Ogam* 15, p. 144, § 10.)

Un bref alinéa ajoute encore le détail suivant :

> À partir de Findabair Cualnge [toponyme n° 44 de la liste de *LL*], l'armée d'Irlande se divisa en provinces pour la recherche du taureau. (*Ogam* 15, p. 144, § 11.)

6. LA MARCHE DE L'ARMÉE

LL 56b, 42-62b, 16. Best-O'Brien, II, pp. 270-282, lignes 7862-8297. LU 56b-59a. Best-Bergin, pp. 146-153, lignes 4613-4853. O'Rahilly, pp. 9-21, lignes 297-737. Windisch, pp. 46-107, lignes 388-863. Thurneysen, pp. 122-129. Version Stowe, éd. O'Rahilly, pp. 11-26, lignes 304-762. YBL 17a-18b. Strachan-O'Keeffe, pp. 9-15, lignes 211-359. LU, éd. O'Rahilly, pp. 5-13, lignes 135-397.

29. Ces hommes d'Ulster, à qui Ailill accorde une si grande importance, sont des exilés volontaires, à la suite de la perfidie et du manquement à la parole donnée du roi d'Ulster Conchobar dans l'affaire du meurtre des trois fils d'Uisliu (voir la traduction du récit en cause dans *Patrimoine littéraire européen*, III, *Racines celtiques et germaniques*, Bruxelles, 1992, pp. 236-244). La situation est comparable à celle des Grecs exilés chez Darius pendant les guerres médiques, à ce détail près que l'historicité du récit irlandais est impossible à établir.

30. Suivant l'habitude de toutes les narrations irlandaises, le récit limite son énumération aux noms des personnages les plus célèbres du cycle d'Ulster, en séparant bien toutefois les hommes et les femmes. On remarquera aussi que sont seules situées avec précision, respectivement à droite et à gauche d'Ailill, les tentes de Fergus et de Medb. Celles de tous les autres personnages sont localisées, sans aucun détail, en fonction de ces dernières.

31. On a supposé que les *Galian* étaient des mercenaires gaulois ayant pris du service en Irlande. Le fait n'aurait en soi rien d'impossible, même à la fin de l'Antiquité et au début du Moyen Âge, les relations directes entre l'Irlande et le continent ayant été nombreuses et durables. Mais, dans la réalité irlandaise immédiate, les *Galian* sont les gens du Leinster. Le

R.I.A. Dictionary (G, 23) définit leur nom comme étant celui d'une « pre-Goidelic tribe of North ; Leinster ».

32. L'hostilité dont Medb témoigne envers les *Galian* n'est pas du tout une haine ethnique, mais une méfiance normale envers quiconque ne fait pas partie du clan. Le bref dialogue avec Fergus est une conséquence de cette même méfiance.

33. L'armée ainsi décrite est un assemblage de troupes ou d'unités indépendantes les unes des autres, n'obéissant qu'à leurs chefs et se battant chacune pour son compte avec son armement et ses méthodes propres. Une telle armée ignore jusqu'à la notion d'état-major et de hiérarchie militaire. Elle obéit à la reine Medb et au roi Ailill dans la mesure où ces deux souverains maintiennent les chefs dans leur mouvance, soit par la crainte qu'ils leur inspirent, soit par les dons qu'ils leur font. La manière celtique de faire la guerre n'a pas changé jusqu'à la fin de l'existence politique et militaire de l'Écosse au XVIIIe siècle. (Cf. la référence de la note 150.)

34. Sualtach est une forme altérée du nom du père de Cuchulainn, Sualtam, lequel est littéralement un « nourricier ». Le surnom de *Sídech* (« des *síde* ») évoque les origines de la mère de Sualtam, qui aurait été une femme-fée.

35. Feidlimid Noichruthach est une fille du roi d'Ulster Conchobar. Ce « rendez-vous de femme » avant la bataille se retrouve dans le récit de la bataille de Mag Tuireadh, lorsque le Dagda, alors que l'assaut des Fomoire est imminent, va à un rendez-vous avec la Mórrígan ou déesse de la guerre (voir *Textes mythologiques irlandais*, I/1, p. 53, § 84-85). La version *LU* précise que la jeune femme vivait en concubinage avec Cuchulainn (*Ogam* 15, p. 146, § 17).

36. Cuchulainn retrouve la posture magique (« avec un pied, une main, un œil ») qui est celle du dieu Lug faisant le tour des armées au début de la bataille de Mag Tured, pour apporter toutes les bénédictions voulues sur l'armée des Túatha Dé Dánann et condamner à la défaite les Fomoire (*Textes mythologiques irlandais*, I/1, p. 56, § 129). L'unicité originelle est génératrice de magie.

37. Cuchulainn a, parmi tous ses dons, ceux de la lecture et de l'écriture des *ogam*, alphabet dont l'emploi est normalement lié à la magie. Fergus n'a, lui, mais c'est déjà considérable, que le don de lecture, lequel suffit déjà à le placer à un degré supérieur à celui du roi Ailill et des autres chefs irlandais. Et tout le monde accepte sans discuter la contrainte représentée par les *ogam* gravés sur le cercle magique autour du pilier. Du reste, le « pilier » *(coirthe)*, comme le *peulvan* breton, sert le plus souvent à désigner le monument mégalithique le plus courant ou *menhir* (composé breton, littéralement « pierre longue », qui n'est pas usité en breton !). Mais, par métaphore, le « pilier » est aussi le guerrier fort et solide qui tient tête à l'ennemi. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre, au moins symboliquement, le titre du récit *Cath Maighe Tuireadh*, « Bataille de la Plaine des Piliers », lequel est le strict équivalent mythique du récit épique de la *Táin Bó Cúalnge.*

38. Fergus ne sait pas écrire les *ogam*. Mais, au contraire du roi Ailill qui en est totalement ignorant, il sait les lire. C'est pour cette raison qu'il demande aux druides qui accompagnent l'armée d'expliquer en termes clairs au roi et aux chefs présents la signification du cercle et l'interdit magique qu'il ne faudra pas transgresser. La mention du druide, qui n'est effective que dans la version *LU*, est aisée à rétablir dans *LL*. (Sur l'écriture, voir *Les druides*, *op. cit.*, pp. 263-269, et sur l'interdit *(geis)*, le même ouvrage, pp. 132-135.)

39. La mention de la neige suffit à dater implicitement l'événement mythique dans la saison froide, c'est-à-dire postérieurement au 1er novembre, date qui, normalement, clôt la saison militaire. En fait, tous les contacts de ce monde et de l'Autre Monde, et, d'une manière

générale, tous les récits mythiques, se passent à la fête de *Samain*, au 1er novembre, et à aucun autre moment. (À propos des fêtes celtiques, voir *Les druides*, *op. cit.*, pp. 231-258, et *Les fêtes celtiques*, à paraître.)

40. Tous ces dons font partie de la supériorité naturelle de Cuchulainn sur le reste des guerriers d'Ulster et d'Irlande. On remarquera qu'il ne s'agit pas uniquement de dons physiques, mais que les qualités intellectuelles ou morales ont une part importante dans l'achèvement de la perfection guerrière. Le guerrier ordinaire, ainsi qu'on le constate facilement dans tout le corps du récit, est toujours doué de force et de courage, voire de fierté ou d'audace, parfois de beauté physique, mais cela ne va guère plus loin. On ne lui demande aucune capacité de réflexion.

41. La circumambulation vers la gauche est une marque d'hostilité déclarée. Les portes de certains *oppida* gaulois étaient orientées de telle façon que les chars étaient contraints d'en approcher par une *dextratio*.

42. Le cocher de Cuchulainn n'utilise pas le fouet mais l'aiguillon (voir l'Introduction, p. 36). Le détail est à la fois indo-européen et archaïque puisqu'il se retrouve chez Homère, dans l'*Iliade* (XXIII, 387, 430), où le mot employé, κέντρον, a passé ensuite au sens d'« éperon » (pointe attachée au pied).

43. Un tel ordre de marche est peu adapté à la nature du sol en Irlande, où le bocage est fréquent, avec de très nombreux accidents de terrain. Il s'agirait donc d'une donnée purement mythique. C'est d'ailleurs, à notre connaissance, la seule de ce genre.

44. Le mot *geis* (« interdit »), correctement traduit par Windisch (« Verbot »), p. 90, et inexactement par O'Rahilly (« tabu »), p. 155, désigne une impossibilité résultant d'une action religieuse chargée de magie. Normalement, la *geis* est le domaine du druide, inaccessible au reste de la société. Mais la magie relève de la partie « sombre » de la souveraineté, et cela explique qu'elle soit partiellement accessible à un guerrier détenant la plus haute initiation militaire.

45. La solidité du matériel est proportionnelle à la qualité guerrière de celui qui s'en sert. L'anecdote est rigoureusement identique à celle de Cuchulainn qui, lors de sa prise d'armes, brise tous les chars de guerre des Ulates, excepté celui du roi (voir *infra* au chapitre 7).

46. Le *LL*, ligne 8272, remplace ce dernier membre de phrase répété deux fois par l'expression latine *« ut ante »*.

7. LES EXPLOITS D'ENFANCE DE CUCHULAINN

LL 62a, 18-68a, 24. Best-O'Brien, II, pp. 282-294, lignes 8298-8764. LU 59a-63a. Best-Bergin, pp. 153-163, lignes 4854-5210. O'Rahilly, pp. 21-33, lignes 738-1217. Windisch, pp. 107-171, lignes 864-1391. Thurneysen, pp. 129-140. Version Stowe, éd. O'Rahilly, pp. 26-41, lignes 763-1255. YBL 18a-24b. Strachan-O'Keeffe, pp. 15-28, lignes 366-732. LU, éd. O'Rahilly, pp. 13-26, lignes 398-824.

47. Il n'est pas nécessaire de prouver, comme l'a fait Windisch (*op. cit.*, p. 106, note 4), que le récit des exploits d'enfance est un passage inséré plus tardivement dans le récit et sur les origines duquel nous n'aurions aucun renseignement. Il a l'allure d'une longue digression, mais beaucoup de récits contiennent des digressions de ce genre, et celle-ci est indispensable à Fergus pour expliquer à Medb et à Ailill, sceptiques et méprisants, que Cuchulainn n'est pas, en dépit de son jeune âge, un adversaire à dédaigner.

48. La plaine de Muirthemne était « between Sliab Fuait and Dundalk » en Ulster, d'après Hogan (*Onosmaticon Goidelicum*, p. 551a).

49. Emain Macha, actuellement Navan Ring, est située « 2 miles West of Armagh » par Hogan (*Onomasticum Goidelicum*, p. 396b). Le toponyme était compris par les Irlandais médiévaux comme « les Jumeaux de Macha », par allusion à la reine mythique de ce nom, fondatrice de la royauté d'Ulster. Mais le nom suppose une forme ancienne **magosia*, et signifie « la plaine ».

50. Le futur Cuchulainn porte dans son enfance un nom qui signifie « le cheminant » (irlandais *set*, gallois *hynt*, breton *hent*, « chemin, route ») et qui est aussi et surtout la désignation d'une ethnie de langue brittonique, les Setantii. (Voir Christian-J. Guyonvarc'h, « Notes d'étymologie et de lexicographie gauloises et celtiques, XII. 46. L'anthroponyme irlandais Setanta et les Setantii », in *Ogam* 14, 1962, pp. 592-598.)

51. La norme du héros n'est pas de vivre ou d'agir en dehors de la société ou contre la société, mais de modifier les relations humaines de telle façon qu'elles soient, en ce qui le concerne, exceptionnelles et toujours réglées suivant sa volonté. C'est en quelque sorte le premier exploit d'enfance de Cuchulainn que de ne pas demander la protection de la troupe de jeunes garçons d'Emain Macha. Et non seulement il transgresse la règle en refusant leur protection, mais il l'inverse en imposant la sienne. Autrement dit, il transcende la règle sociale.

52. La version *LU* est à la fois plus concise et plus détaillée :

> « Il s'en alla avec son bouclier de lattes, son bâton, sa massue de jeu et sa balle. Il lançait son bâton devant lui, et il le rattrapait par le bout avant que la pointe n'en touchât le sol. Il arriva chez les jeunes garçons sans les lier pour sa protection. Car personne n'allait vers eux, sur leur terrain de jeu, tant qu'ils ne s'étaient pas engagés à le protéger. Il ne le savait pas. "Le garçon nous insulte, dit Follomain fils de Conchobar, et en outre nous savons que c'est quelqu'un des Ulates [... ?] frappez-le." Les cent cinquante jeunes garçons lancèrent contre lui leurs bâtons, et tous restèrent plantés dans son bouclier de lattes. Puis ils lancèrent contre lui leurs balles. Et il prit chacune des balles dans son sein. Puis ils lancèrent contre lui les cent cinquante massues de jeu, si bien qu'il les ramassa sans qu'elles l'atteignissent et qu'il en fit un faisceau sur son dos. Il tomba alors sur eux dans ses contorsions, et on aurait dit que c'était un marteau qui avait frappé chaque petit cheveu dans sa tête de la manière dont ils se dressaient. On aurait dit qu'il y avait une étincelle de feu à chacun de ses cheveux. Il fermait l'un de ses yeux, si bien qu'il n'était pas plus large que le chas d'une aiguille. Il ouvrait l'autre, si bien qu'il était plus grand que la bouche d'une coupe d'hydromel. Il remonta ses mâchoires jusqu'aux oreilles. Il ouvrit la bouche jusqu'à [... ?] si bien que l'intérieur de sa gorge était visible. La lumière du héros jaillit du sommet de sa tête. Il frappa alors les garçons. Il en renverse là cinquante qui atteignaient la porte d'Emain. Neuf d'entre eux se mirent entre Conchobar et moi. Nous étions en train de jouer aux échecs. Il sauta alors par-dessus l'échiquier à la poursuite des neuf garçons. Conchobar le prit par le coude. "Les jeunes garçons ne sont pas bien traités, dit Conchobar. — Cela est normal de ma part, mon père Conchobar, dit-il. Je suis venu pour jouer, de chez moi, de chez ma mère et de chez mon père et [les garçons] n'ont pas été bons envers moi. — Quel est ton nom ? dit Conchobar. — Je suis Setanta, fils de Sualtam, le fils de Dechtire, ta sœur. Il n'était pas bien de me blesser ici. — Pourquoi les jeunes garçons ne s'étaient-ils pas engagés à te protéger ? dit Conchobar. — Je ne le savais pas, dit Cuchulainn. Entreprends ma protection contre eux. — Je le promets, dit Conchobar. — Que je sois lié à les protéger, dit

Cuchulainn. — Entreprends-le, dit Conchobar. — Je le promets", dit Cuchulainn. Ils allèrent tous sur le terrain de jeu, et les garçons qu'il avait frappés se relevèrent. Leurs mères et leurs pères adoptifs les aidèrent.

« Une fois, dit Fergus, quand il était jeune garçon, il ne dormait pas à Emain Macha jusqu'au matin. "Dis-moi, dit Conchobar, pourquoi tu ne dors pas. — Je ne le ferai pas, dit Cuchulainn, sans avoir la tête et les jambes à la même hauteur." Un pilier fut mis alors par Conchobar sous sa tête, et un autre sous ses jambes. Et un lit fut fait pour lui à part, entre eux.

« Une autre fois, un autre homme alla le réveiller, et [Cuchulainn] le frappa du poing au front, si bien qu'il lui mit le front dans la cervelle et qu'il traversa le pilier de son avant-bras. — On sait, dit Ailill, que c'était un poing de héros et un bras de champion. — Depuis cela, dit Fergus, personne n'a osé le réveiller avant qu'il ne se réveillât tout seul. » (*Ogam* 15, p. 150, §§ 29-31.)

Suit l'épisode du combat d'Eogan mac Derthacht et de Conchobar, absent dans *LL* :

« Il y eut un jour des batailles entre les Ulates et Eogan mac Derthacht. Les Ulates allèrent à la bataille. Ils le laissèrent [Cuchulainn] dans son sommeil. Les Ulates furent vaincus. Ils laissèrent Conchobar et Cuscraid Men Macha sur le terrain et un grand nombre d'autres encore. Leurs plaintes le réveillèrent. Il s'étira alors, et les deux pierres qui étaient de part et d'autre de lui se brisèrent. Cela fut fait en la présence de Bricriu », dit Fergus. « Là-dessus, il se leva. Je le rencontrai devant la porte de la cour et j'étais blessé. "Que Dieu soit avec toi, ô mon père Fergus, dit-il. Où est Conchobar ? — Je ne sais pas", dis-je. Il sortit alors. La nuit était sombre. Il alla sur le champ de bataille. Il vit un homme devant lui, n'ayant que la moitié de sa tête, et la moitié d'un autre homme sur son dos. "Aide-moi, ô Cuchulainn, j'ai été blessé et je porte la moitié de mon frère sur le dos. Porte-le un moment avec moi. — Je ne le porterai pas", dit-il. Là-dessus, l'homme lui jeta son fardeau. Il le rejeta. Ils luttèrent. Cuchulainn fut renversé. J'entendis quelque chose : la Bodb sortant des corps. "C'est un mauvais candidat-guerrier qui est sous les pieds du fantôme", dit-elle. Cuchulainn se dressa. Il coupa la tête de l'homme avec son bâton de jeu et il poussa sa balle devant lui à travers la plaine. "Mon père Conchobar est-il sur le champ de bataille ?" Conchobar lui répondit et il le vit dans le fossé avec de la terre autour de lui de chaque côté du fossé. "Pourquoi es-tu venu sur le champ de bataille ? dit Conchobar. Pour mourir de peur ?" Il le retira du fossé, et six d'entre nous, des guerriers d'Ulster, ne l'auraient pas retiré plus vaillamment. "Va devant nous, à la maison là-bas, dit Conchobar. S'il me vient du cochon rôti, je vivrai. — J'irai et j'en apporterai", dit Cuchulainn. Il alla et il vit un homme ayant un foyer au milieu de la forêt : d'une main il tenait ses armes, et de l'autre il faisait cuire le cochon. Grande était l'horreur de l'homme. Il l'attaqua cependant et il lui enleva la tête et son cochon. Conchobar dévora le porc. "Allons chez nous", dit Conchobar. Ils rencontrèrent Cuscraid, fils de Conchobar. Il avait de graves blessures, et Cuchulainn le prit sur son dos. Ils s'en allèrent alors tous les trois à Emain Macha. »

53. Le texte est obscur quant aux biens fonciers du forgeron Culann. On croirait, à lire ce paragraphe, que l'artisan ne possède aucune terre. Mais cette donnée est en contradiction avec la suite du récit, où il est dit expressément que le chien de Culann est le gardien d'une forteresse *(dún)* et du territoire d'une trente-centaines. Il est ensuite question des troupeaux que gardait le chien. De telles imprécisions ou contradictions font partie des risques normaux de la transmission écrite de l'époque chrétienne et elles ne permettent aucune conclusion ou hypothèse à propos des biens fonciers de Culann. Mais, dans l'Irlande du roi Conchobar, il

serait bien extraordinaire qu'un personnage notable ne possédât pas quelques terres et un nombre important de têtes de bétail. La version *LU* précise que Conchobar partit au festin de Culann accompagné de seulement cinquante chars, ce qui fait quand même un total d'une centaine d'hommes (*Ogam* 15, p. 152, § 35), dans la mesure — ce qui n'est pas assuré — où cette indication numérique a un sens précis.

54. Nous ne savons pas en quoi exactement consistait le jeu dont le nom *(cluchi puill)* fait penser au golf.

55. Les réunions d'hommes (festins ou beuveries) sont normalement interdites aux enfants ou aux jeunes gens qui ne sont pas en âge de porter les armes. Le roi Conchobar, impressionné par son aptitude à la lutte, fait donc là au jeune garçon un honneur extraordinaire.

56. L'irlandais ancien n'a pas de mot pour nommer l'« élève » ou l'« étudiant » et le « professeur ». Les deux mots employés ici sont caractéristiques d'un enseignement intensif, de longue durée, analogue à celui des gurus de l'Inde : *dalta*, « pupille », et *aile*, « tuteur ».

57. *Féne* est un ancien nom des Gaëls.

58. Le bref épisode de la prise d'armes de Cuchulainn met en jeu deux notions complémentaires, lesquelles sont la force contraignante de la parole du druide (l'événement prédit ou prévu par le druide se produit du seul fait qu'il a été prédit) et l'obligation du respect de la vérité (le mensonge dont est soupçonné Cuchulainn fausserait ou empêcherait la réalisation normale de la prédiction). La version *LU* scinde l'épisode de la prise d'armes en deux parties : une première prédiction de Cathbad concerne la prise d'armes proprement dites et une seconde le fait de monter en char (*Ogam* 15, pp. 153-154, § 42).

59. Dans la version *LU*, Cuchulainn brise d'une pierre de fronde un timon du char de Conall Cernach (*Ogam* 15, p. 154, § 43).

60. L'épisode est l'une des très rares mentions de la « plèbe » ou des classes sociales inférieures de la société mythique irlandaise. Cf. *infra* le chapitre 9.

61. L'épisode est identique à celui qui, *supra*, interdit à l'armée d'Irlande de pénétrer plus avant en Ulster. Cela indique que des guerriers de marque, ou d'un rang très élevé, ont eu la capacité de rédiger des inscriptions en *ogam* ayant la valeur d'interdit magique.

62. Dans la version *LU*, Cuchulainn se contente de jeter l'anneau magique dans la rivière (*Ogam* 15, p. 155, § 44). Le combat de Cuchulainn contre les trois fils de Nechta est l'analogue celtique du combat des Horaces et des Curiaces. (Voir G. Dumézil, *Mythes et dieux des Germains*, P.U.F., Paris, 1939, pp. 92-106.)

63. La nudité féminine et les trois cuves d'eau sont ici des moyens complémentaires pour apaiser la fureur guerrière de l'enfant. La nudité féminine, à elle seule, serait un moyen suffisant s'il s'agissait d'un jeune homme en âge d'en faire usage. Mais l'enfant se contente d'être surpris, et les trois cuves d'eau sont nécessaires. Dans la version *LU*, la nudité n'est pas complète : les femmes se découvrent seulement la poitrine. Mais ce ne sont pas seulement cinquante femmes autour de la reine Mugain, ce sont toutes les femmes d'Emain (*Ogam* 15, p. 156, § 49).

8. LES PREMIÈRES HOSTILITÉS

LL 68a, 25-69b, 39. Best-O'Brien, II, pp. 295-299, lignes 8765-8925. LU 63a-65b. Best-Bergin, pp. 163-169, lignes 5211-5391. O'Rahilly, pp. 33-38, lignes 1218-1382. Windisch, pp. 172-201, lignes 1392-1601. Thurneysen, pp. 140-148. Version Stowe, pp. 41-46,

lignes 1256-1418. YBL 24b-25a. Strachan-O'Keeffe, pp. 28-35, lignes 733-915. LU, éd. O'Rahilly, pp. 26-32, lignes 825-1029.

64. Ce chapitre commence dans *LU* par deux épisodes absents de *LL*. Le premier, très court, est intitulé « Version spéciale du meurtre d'Orlam » :

> « Partons maintenant », dit Ailill. Ils arrivèrent alors à Mag Mucceda. Cuchulainn coupa alors un chêne devant eux et y écrivit des *ogam* sur le côté. Voici ce qu'il y avait dans ces *ogam* : que personne ne passât outre, jusqu'à ce qu'un guerrier fît le saut avec un char. Ils dressèrent là leurs tentes et ils firent le saut dans leurs chars. Trente chevaux tombèrent là, et trente chars furent brisés. Belach n-Ane, c'est le nom de cet endroit à tout jamais.

Le second, notablement plus long, est intitulé « Le meurtre de Fraech » :

> Ils furent là jusqu'au lendemain matin. Fraech fut convoqué pour venir avec eux. « Aide-nous, ô Fraech, dit Medb, éloigne de nous la nécessité qui est sur nous : va pour nous devant Cuchulainn si tu peux te battre contre lui. » Il partit de bonne heure le matin avec neuf hommes jusqu'au gué de Fuat, où il vit le héros en train de se baigner dans la rivière. « Restez là, dit Fraech à son escorte, jusqu'à ce que je sois allé à l'homme là-bas. L'eau n'est pas bonne », dit-il. Il enleva ses vêtements. Il alla dans l'eau vers lui. « Ne viens pas vers moi, dit le Chien, tu mourras et je serai fâché de te tuer. — J'irai cependant, dit Fraech, pour que nous nous rencontrions dans l'eau ; et que ton jeu soit correct à mon égard. — Arrange cela comme tu voudras, dit Cuchulainn. — La main de chacun de nous autour de l'autre », dit Fraech. Ils se mirent pendant longtemps à lutter sur l'eau, et Fraech fut noyé. Il le releva. « Cette fois-ci, dit Cuchulainn, accepteras-tu la vie ? — Je n'accepterai pas », dit Fraech. Cuchulainn le mit à nouveau sous l'eau, et Fraech fut tué. Il le ramena à terre. Son escorte emporta le cadavre dans la forteresse. Le Gué de Fraech est à jamais le nom de ce gué. Toute la forteresse pleura Fraech, et l'on vit des troupes de femmes en tuniques vertes devant le cadavre de Fraech, fils d'Idad. Elles l'emportèrent loin d'eux dans le *síd*. Síd Fraech est depuis le nom de ce *síd*. Fergus sauta par-dessus le chêne dans son char. Ils allèrent jusqu'à Ath Taiten. Le Chien abattit six d'entre eux alors, à savoir les six Dungal d'Irress.
>
> Ils continuèrent jusqu'à Fornocht. Medb avait un petit chien du nom de Baiscne. Le Chien lui décocha un coup et lui enleva la tête. Druim est le nom de cette petite plaine depuis cela. « Grande est la moquerie que l'on fait de vous, dit Medb, sans que vous poursuiviez ce guerrier de malheur qui vous massacre. » Ils se mirent alors à le poursuivre jusqu'à en briser les timons de leurs chars. (*Ogam* 15, pp. 156-157, §§ 50-52.)

65. Dans la version *LU*, l'anthroponyme est pourvu d'un *g* initial : « Le meurtre des trois fils de Garach » (*Ogam* 15, p. 158, § 54).

66. Le sextuple meurtre est en contradiction avec l'affirmation de Cuchulainn expliquant au paragraphe précédent qu'il ne tue pas les cochers. Il est vrai que la conduite de Cuchulainn est toujours plus dictée par les circonstances que par des principes généraux.

67. La coutume irlandaise, suivie par Cuchulainn et tous les autres guerriers de l'épopée, est de couper la tête de l'ennemi vaincu en combat singulier. Puis la tête coupée sert de trophée. Et c'est ce que Cuchulainn fait lors de sa première expédition hors des frontières de l'Ulster (voir la fin du chapitre 7). Mais Cuchulainn coupe peut-être trop de têtes pour penser à les emporter toutes. Il est rare cependant qu'il soit spécifié qu'il laisse la tête du vaincu près du reste du corps. Dans la version *LU*, cet épisode est décalé après le meurtre des animaux familiers de Medb (*Ogam* 15, p. 158, § 58).

68. La manière dont ces druides échappent à leurs ennemis rappelle la *Lorica*, où il est expliqué que saint Patrick et ses disciples échappèrent à leurs ennemis en apparaissant à leurs yeux comme des daims suivis d'un faon. (Voir le *Thesaurus Paleohibernicus*, éd. Whitley Stokes, II, pp. 354-358.)

69. Dans la version *LU*, les deux animaux familiers de Medb sont un oiseau et un écureuil, avec une hésitation entre Medb et Ailill quant à l'attribution de l'oiseau. L'épisode se termine par une remarque d'Ailill :

> « Je jure par le dieu que jure ma tribu, dit Ailill, que l'homme qui se moquera de Cuchulainn, j'en ferai deux moitiés. Marchez maintenant jour et nuit, dit Ailill, jusqu'à ce que nous atteignions Cúalnge. Cet homme tuera les deux tiers de l'armée sur ce chemin. » (*Ogam* 15, p. 158, § 56.)

70. Dans la version *LU*, il est précisé que la Mórrígan apparaît sous la forme d'un oiseau (une corneille) (*Ogam* 15, p. 159, § 58).

71. Ce sont divers noms de démons qui obéissent à Cuchulainn ou qui, du moins, le craignent. Exceptionnellement, dans tout ce début du récit, la version *LU* est beaucoup plus brève que celle de *LL* : elle résume en quelques lignes les « triomphes » du taureau et l'intervention de la Mórrígan. Par contre, elle indique le nom du pâtre, Forgemen, lequel n'est pas autrement connu.

72. Le taureau, surtout mythique et divin comme c'en est le cas ici, est aussi, dans toute l'Irlande, un symbole de la force royale. Toutes les amplifications de force et de majesté royales qui lui sont attribuées vont dans ce sens. Mais la sympathie du récit va uniquement au Brun de Cúalnge, sans aucune contrepartie en faveur du Blanc-Cornu.

73. La version *LU* complète ainsi l'épisode de la mort de Locha :

> À partir de Findabair Cúalnge, les armées se divisèrent et incendièrent la contrée. Ils rassemblèrent tout ce qu'il y avait de femmes, de jeunes garçons, de jeunes filles et de bestiaux à Cúalnge, et ils furent tous à Findabair. « Vous n'y êtes pas bien allés, dit Medb, je ne vois pas le taureau avec nous. — Il n'est pas dans la province », dirent-ils tous. On convoqua Lothar, le pâtre, chez Medb. « Où est le taureau ? dit-elle. En sais-tu quelque chose ? — J'ai grand-peur de le dire, dit le pâtre. La nuit où les Ulates sont tombés en faiblesse, il est allé, entouré de soixante génisses, à Dubcairiu Glinne Gratt. — Allez, dit Medb, et mettez une baguette d'osier entre chacun de vous deux. » Ils firent ainsi, et c'est de là qu'on appelle Glend Grat cette vallée. Ils emmenèrent alors le taureau à Findabair. À l'endroit où il vit le pâtre, c'est-à-dire Lothar, il l'attaqua, si bien qu'il mit ses entrailles à ses cornes, et il attaqua le camp avec ses cent cinquante génisses, si bien que cinquante guerriers furent tués. C'est la mort de Lothar pendant la razzia. Le taureau les quitta alors et sortit du camp. Ils ne savaient pas où il était allé en les quittant et ils avaient honte. Medb demanda au pâtre s'il savait quelque chose de l'endroit où était le taureau. « Je pense qu'il est dans les déserts de Sliab Culenn. » Ils y allèrent après avoir ravagé Cúalnge et ils n'y trouvèrent pas le taureau. La Glass Cronn se dressa contre eux jusqu'à la cime des arbres, si bien qu'ils restèrent à attendre. Medb dit à une partie de son escorte de la traverser. (*Ogam* 15, p. 159, § 63.)

74. La version *LU* est plus complète :

> C'est là que Cuchulainn tua Cron et Coemdele et qu'il donna libre cours à sa furie tout autour de lui [?]. Cent guerriers moururent [... ?] autour de Roán et autour de Roae, les deux historiens de la razzia. Cent quarante-quatre rois moururent par lui sur la rivière même. Ils passèrent donc par Bernas Bó Cúalnge avec les troupeaux et le chep-

tel de Cúalnge, et ils restèrent à passer la nuit à Glind Dail Imda en Cúalnge. Botha est le nom de cet endroit depuis qu'ils s'y abritèrent sous des huttes. Ils arrivèrent le lendemain à la Colptha. Ils essayèrent de la franchir par violence, mais elle se leva contre eux et emporta cent possesseurs de chars à la mer. C'est de là que vient le nom qui a été donné au pays dans lequel ils se noyèrent : Cluain Carpat. Ils contournèrent alors la Colptha vers sa source par Belut Alióin, et ils restèrent à passer la nuit à Liasa Liac. C'est le nom de cet endroit depuis qu'ils y firent des abris pour leurs veaux entre Cúalnge et Conaille. Ils allèrent ensuite par Glend Gatlaig, et la rivière Gatlaig se leva contre eux. Sechaire était son nom auparavant. Elle s'appelle Glas Gatlaig désormais parce que c'est dans des paniers d'osier qu'ils emportèrent leurs veaux jusqu'à ce qu'ils restassent à passer la nuit à Druim Fene en Conaille. Et ce sont leurs aventures depuis Cúalnge jusqu'à Machaire d'après cette version. Cependant d'autres auteurs et d'autres livres leur font prendre un autre chemin dans leurs aventures, de Findabair à Conaille, c'est-à-dire [...] » (*Ogam* 15, p. 160, § 22.)

75. La version *LU* termine ce chapitre par une description des amours coupables de Medb et de Fergus :

Medb dit, après que chacun fut arrivé avec son butin et quand ils furent tous à Findabair Cúalnge : « Que l'armée soit divisée, cette expédition ne sera pas menée à bien par une seule route. Qu'Ailill aille avec la moitié de l'expédition par Midluachra. Nous irons avec Fergus par Bernas en Ulster. — La moitié qui nous revient pour l'expédition n'est pas convenable, dit Fergus. — On n'emportera pas le bétail à travers la montagne sans le diviser. » Il en fut fait ainsi, et c'est de là qu'il est dit Bernas Bó nUlad.

Ailill dit alors à son cocher Cuillius : « Trouve-moi aujourd'hui Medb et Fergus, car je ne sais pas ce qui les a portés à s'unir, et j'aimerais en avoir un signe par toi. » Cuillius arriva quand ils étaient à Cluichre. Le couple resta en arrière, et les guerriers marchèrent en avant. Cuillius vint vers eux, et ils n'entendirent pas l'homme qui les observait. Il arriva que l'épée de Fergus était à côté de lui [Cuillius]. Cuillius l'enleva du fourreau et laissa le fourreau vide. Cuillius vint chez Ailill. « Alors ? dit Ailill. — Il me semble, dit Cuillius, que c'est un signe pour toi. — C'est bien », dit Ailill. Ils se sourirent l'un l'autre. « Comme tu le penses, dit Cuillius, c'est ainsi que je les ai trouvés, dans la même couche. — Cela est convenable de sa part, dit Ailill, car elle le fait pour l'aide que Fergus nous apporte dans la razzia. Prends bien soin de l'épée, dit Ailill, mets-la sous ton siège, dans le char, et enveloppe-la dans une toile de lin. » Puis Fergus chercha son épée. « Malheur, dit-il. — Que t'arrive-t-il ? dit Medb. — J'ai accompli une mauvaise action envers Ailill, dit-il. Attends ici que j'aille dans le bois, dit Fergus, et ne t'étonne pas si je ne reviens pas avant longtemps. » Il arriva que Medb ne sut rien de la perte de l'épée. Il sortit donc et prit l'épée de son cocher dans sa main. Il fit une épée de bois dans la forêt. C'est de là que vient le nom de Fir Mordrualle en Ulster. « Suivons nos compagnons », dit Fergus. Toutes leurs armées se rejoignirent dans la plaine. On dressa leurs tentes. Fergus fut convoqué chez Ailill pour jouer aux échecs. Quand Fergus entra dans la tente, Ailill se mit à rire de lui. (*Ogam* 15, p. 160, §§ 66-67.)

9. LES PROPOSITIONS [FAITES À CUCHULAINN]

LL 69b, 45-71a, 37. Best-O'Brien, II, pp. 299-304, lignes 8931-9106. LU 65a-68a. Best-Bergin, pp. 169-175, lignes 5392-5622. O'Rahilly, pp. 38-42, lignes 1383-1564. Win-

disch, pp. 201-231, lignes 1602-1796. Thurneysen, pp. 148-152. Version Stowe, éd. O'Rahilly, pp. 46-52, lignes 1419-1608. YBL 25a-27b. Strachan-O'Keeffe, pp. 35-43, lignes 916-1144. LU, éd. O'Rahilly, pp. 32-40, lignes 1030-1286.

76. Dans *LU*, il manque la deuxième rencontre de Medb et de Cuchulainn, ainsi que les deux poèmes, c'est-à-dire la matière du 3[e] paragraphe jusqu'au blanc que nous avons introduit. Le mot qui sert de titre à ce chapitre, *coma* (pluriel *comai*, *comada*), et que nous traduisons par « propositions », sert à désigner aussi bien les propositions faites à Cuchulainn par Medb que les exigences de ce dernier. Windisch (*op. cit.*, p. 201, note 3) a rendu par *Unterhandlungen*, « négociations » ; O'Rahilly (*op. cit.*, p. 176) par *terms*. Le sens général indiqué par le *R.I.A. Dictionary* (C/2, 332-333) est « gift, offer ». Ce titre de *comai* manque aussi dans *LU*, mais non pas l'essentiel des propositions faites à Cuchulainn, tout cela étant intercalé entre la fin de la série des meurtres du chapitre précédent et « Le meurtre d'Etarcumul » qui constitue ici la matière du chapitre 10.

77. La première proposition de Medb est en effet très offensante pour le roi Conchobar. Mais elle l'est plus encore pour Cuchulainn, à qui on n'offre vraiment que le strict minimum (nourriture et boisson) dû pour l'entretien d'un guerrier ordinaire.

78. Cuchulainn méprise la proposition, mais il n'y répond que par un argument d'ordre familial. Il ne trahira pas son oncle (le frère de sa mère). Cependant, il accepte d'aller au rendez-vous.

79. La reine Medb propose cette fois la moitié des femmes et la moitié des vaches dont l'armée d'Irlande s'est emparée. Cuchulainn rejette comme la première cette offre insuffisante.

80. Nouveau progrès dans la proposition : toutes les vaches laitières et toutes les femmes esclaves.

81. La chaleur fait partie de la fureur guerrière, au même titre que les contorsions.

82. Le refus de Cuchulainn s'explique par le souci de préserver la noblesse de la descendance. Il ne s'agit pas de pureté ethnique ou raciale.

83. Proposition plus large mais de même type que les précédentes et qui se heurte au même refus : Cuchulainn ne peut accepter aucune cession ou libération de bétail ou de prisonnières, parce qu'une telle clause ne gêne en rien la marche de l'armée de Medb et d'Ailill et, surtout, ne met pas fin aux hostilités. C'est ce que Fergus dira en clair deux paragraphes plus loin.

10. LA MORT D'ETARCUMUL

LL 71a, 37-72b, 24. Best-O'Brien, II, pp. 304-308, lignes 9107-9234. O'Rahilly, pp. 43-46, lignes 1565-1695. LU 68b-70a. Best-Bergin, pp. 175-178, lignes 5623-5706. Windisch, pp. 230-254, lignes 1797-7939. Thurneysen, pp. 155-156. Version Stowe, éd. O'Rahilly, pp. 52-56, lignes 1609-1735. YBL 27b-28b. Strachan-O'Keeffe, pp. 43-46, lignes 1145-1232. LU, éd. O'Rahilly, pp. 40-43, lignes 1287-1387.

84. Le jeu d'échecs est un jeu royal auquel seuls quelques rares guerriers de haut rang ont accès. Il est rarissime qu'un cocher y soit associé. Mais Cuchulainn ne s'astreint à aucune des règles ordinaires de la société à laquelle il appartient. Il est au-delà des simples convenances.

85. Il s'agit d'un hypocoristique familier, par apocope et redondance, du nom de Cuchulainn.

86. Il est fréquemment question de festin ou de banquet dans les récits, et il est assez fréquent que la nourriture servie et consommée soit, sinon décrite, du moins énumérée. Mais le genre de plantes nommées ici y est pratiquement inconnu.

87. Suivant les normes irlandaises, Cuchulainn est, à la fin de cet épisode, exempt de toute faute ou violation du droit :

— Fergus est venu, en diplomate, lui proposer un contrat qu'il a accepté.

— Etarcumul est venu, en dépit des conseils de Fergus, sous la seule protection de ce dernier.

— C'est Etarcumul qui a gravement insulté Cuchulainn puis, en violation du contrat, a exigé le combat immédiat.

— Il n'était donc plus sous la protection de Fergus, et Cuchulainn, après avoir fait preuve de patience et de mansuétude à son égard, avait parfaitement le droit de le tuer.

C'est ce qui explique pourquoi Fergus approuve Cuchulainn et, de retour au camp irlandais, rabroue vertement la reine Medb.

11. LA MORT DE NATHCRANTAIL

LL 72b, 25-73a, 30. Best-O'Brien, II, pp. 308-309, lignes 9235-9290. O'Rahilly, pp. 46-47, lignes 1696-1755. LU 68b-70b. Best-Bergin, pp. 178-180, lignes 5707-5785. Windisch, pp. 254-263, lignes 1940-2005. Thurneysen, pp. 158-161. Version Stowe, éd. O'Rahilly, pp. 56-58, lignes 1736-1794. YBL 28b-29b. Strachan-O'Keeffe, pp. 46-49, lignes 1233-1314. LU, éd. O'Rahilly, pp. 43-46, lignes 1388-1486.

88. Il y a ici la description incomplète d'un jeu guerrier de Cuchulainn. Le texte signifie que Cuchulainn n'est blessé par aucun des neuf épieux : il s'en saisit au fur et à mesure qu'ils lui arrivent, puis il s'en sert pour son jeu, lequel consiste en acrobaties diverses sur la pointe de chaque épieu.

89. La chasse aux oiseaux est l'une des occupations constantes de Cuchulainn. Cela lui vaut au moins une fois la regrettable erreur de blesser deux messagères du *síd* dans le récit « La maladie de Cuchulainn et l'unique jalousie d'Emer » (voir *Ogam* 10, 1958, pp. 288-289).

90. Le guerrier lâche est l'une des trois calamités de l'Irlande, les deux autres étant le roi avare et le druide ignorant ou menteur. Toutes les trois sont assez rares dans les récits pour que nous n'ayons aucun exemple à proposer de la première. Quant aux deux autres, le seul exemple de roi avare que nous connaissions est celui de Bres, dans le récit mythologique du *Cath Maighe Tuireadh* ou « Bataille de Mag Tured », et le seul exemple de druide ignorant est celui du *file* Forgoll dans le récit de l'« Histoire de Mongan » (voir *Textes mythologiques irlandais*, I, pp. 48-59 et 204-205).

91. La version *LU* diffère quant à la mort de Nathcrantail :

> Cuchulainn s'en alla alors au rendez-vous. Il s'entoura de son manteau après la veille de la nuit et il ne fit pas attention au pilier qui était à côté de lui, de même taille que lui. Il le prit entre lui et son manteau, et il le plaça à côté de lui. Nadcrantail vint là-dessus. On lui apportait ses armes dans une charrette avec lui. « Où est Cuchulainn ? dit-il. — Il est là-bas, dit Fergus. — Ce n'est pas ainsi qu'il m'est apparu hier, dit Nadcrantail. Es-tu Cuchulainn ? — Et si je le suis ? dit Cuchulainn. — Si c'est toi vraiment, dit Nadcrantail, je n'apporterai pas au camp la tête d'un petit agneau et je n'emporterai pas la tête d'un jeune garçon sans barbe. — Ce n'est pas moi du tout, dit Cuchulainn, va là-bas vers lui, autour de la hauteur. » Cuchulainn alla trouver Laeg : « Colle-moi une

fausse barbe. Je ne peux pas arriver à ce que le champion se batte contre moi sans barbe. » Il en fut fait ainsi pour lui. Il alla devant lui sur la colline. « Cela me convient mieux, dit-il. — Agis convenablement dans le combat contre moi, dit Nadcrantail. — C'est ce que tu auras si nous savons ce que c'est, dit Cuchulainn. — Je vais te décocher un coup, dit Nadcrantail, ne l'évite pas. — Je ne l'éviterai que par le haut », dit Cuchulainn. Nadcrantail lui décocha son coup. Cuchulainn fit un saut en hauteur. « C'est mal de ta part d'avoir évité le coup, dit Nadcrantail. — Évite alors mon coup en sautant en hauteur », dit Cuchulainn. Cuchulainn lui jeta sa lance, mais c'était vers le haut, si bien qu'elle l'atteignit au sommet de la tête et le transperça jusqu'à terre. « Malheur ! C'est toi qui es le meilleur héros d'Irlande, dit Nadcrantail. J'ai mes vingt-quatre fils dans le camp. Je vais aller leur dire que j'ai des trésors cachés et je viendrai pour que tu me décapites, car je mourrai si l'on m'enlève la lance de la tête. — Bien, dit Cuchulainn, tu reviendras. » Nadcrantail s'en retourna alors au camp. Tous vinrent au-devant de lui. « Où as-tu la tête du contorsionniste ? dit chacun. — Attendez, ô guerriers, que je dise les nouvelles à mes fils, et j'irai à nouveau livrer bataille à Cuchulainn. » Il sortit, s'approcha de Cuchulainn et jeta son épée contre lui. Il fit un saut en hauteur, si bien que l'épée frappa le pilier et se brisa en deux. Cuchulainn fit ses contorsions comme il l'avait fait chez les jeunes garçons d'Emain. Cuchulainn sauta sur son bouclier et il lui coupa la tête. Il le frappa à nouveau par le milieu depuis le haut jusqu'à l'ombilic. Ses quatre quartiers tombèrent à terre. C'est alors que Cuchulainn dit :

« Si Nadcrantail est tombé,
il y aura un surcroît de querelles,
c'est dommage que je ne puisse me battre en ce moment
contre Medb avec le tiers de l'armée. »

(*Ogam* 15, pp. 269-270, § 110.)

92. Cecile O'Rahilly (*op. cit.*, p. 187) comprend différemment de nous : *« Alas that battle cannot now be given to Medb with a third of the host ! »*

12. LA DÉCOUVERTE DU TAUREAU

LL 73a, 37-73b, 51. Best-O'Brien, II, pp. 310-311, lignes 9293-9351. O'Rahilly, pp. 48-49, lignes 1756-1815. LU 70a-72b. Best-Bergin, pp. 180-184, lignes 5786-5952. Windisch, pp. 264-275, lignes 2006-2074. Thurneysen, pp. 161-164. Version Stowe, éd. O'Rahilly, pp. 58-60, lignes 1795-1848. YBL 29b-30a (+ lacune comblée par LU 70b, 31 sqq.). Strachan-O'Keeffe, pp. 49-55, lignes 1315-1486. LU, éd. O'Rahilly, pp. 46-52, lignes 1487-1693.

93. Le titre n'existe pas dans *LL*. Nous l'avons, comme Windisch (*op. cit.*, pp. 264-265), emprunté à *LU*. Ce groupement de huit petits paragraphes interrompt la description des combats singuliers.

94. L'un des interdits de Cuchulainn est de ne jamais refuser de faire un don qui lui est demandé. L'épisode de la mort de Redg est comparable à celui du récit de « La mort de Cuchulainn », quand un satiriste désarme le héros en lui demandant sa lance. Cuchulainn le tue en la lui donnant, mais il n'en a plus l'usage.

95. Entre la fin du présent chapitre et le suivant (« La mort de Cur »), *LU* intercale cinq épisodes absents ou autrement répartis dans *LL* et qui sont respectivement :
— la rencontre de Cuchulainn et de Findabair ;
— le combat de Munremar et de Cuchulainn ;

— la mort violente des jeunes garçons ;
— le combat de femme de Rochad ;
— la mort violente des princes (*Ogam* 15, pp. 271-273, §§ 116-123).

Il manque dans *LL* la rencontre de Cuchulainn et de Findabair :

> « Que l'on offre, dit Ailill, de lui donner Findabair et qu'il se tienne à l'écart de l'armée. » Mane Athramail alla vers lui. Il alla tout d'abord à Laeg. « De qui es-tu l'homme ? » dit-il. Laeg ne répondit pas alors. Mane lui parla trois fois de cette façon : « L'homme de Cuchulainn, dit-il, et ne me dérange pas, sinon il arrivera que je te coupe la tête. — Cet homme est fier », dit Mane, assis, en se détournant de lui. Il alla ensuite parler à Cuchulainn. Cuchulainn venait d'enlever sa tunique, et la neige lui montait, comme il était assis, jusqu'à la poitrine. La neige fondait autour de lui sur toute la longueur d'un homme, tant était grande la chaleur du guerrier. Mane lui parla à nouveau de la même manière par trois fois : « De qui es-tu l'homme ? — L'homme de Conchobar, et ne me dérange pas plus longtemps car il ne sera pas plus long de te couper la tête que de la couper à un. — Il n'est pas facile, dit Mane, de parler à ces deux-là. » Mane s'en alla de l'endroit où ils étaient et donna connaissance des nouvelles à Ailill et à Medb.
>
> « Que Lugaid aille le trouver, dit Ailill, et qu'on lui offre la jeune fille. » Lugaid alla alors et fit connaître cela à Cuchulainn. « Ô mon père Lugaid, dit Cuchulainn, ceci est mensonger. — C'est une parole de roi, répondit Lugaid, il n'y a pas de mensonge là-dedans. — Qu'il en soit fait ainsi », dit Cuchulainn. Lugaid le quitta alors et il fit connaître cette réponse à Ailill et à Medb. « Que le fou aille sous mon apparence, dit Ailill, ayant une couronne royale sur la tête, et qu'il se tienne loin de Cuchulainn pour qu'il ne le reconnaisse pas. Que la jeune fille aille avec lui et qu'on la lui remette. Qu'ils s'en aillent vite ainsi. Il est probable que vous usez ainsi de ruse à son égard, mais il vous laissera en paix jusqu'à ce qu'il vienne au combat avec les Ulates. »
>
> Le fou alla donc vers lui, accompagné de la jeune fille. Et c'est de loin qu'il parla à Cuchulainn. Le Chien vint à s'approcher d'eux, et il arriva qu'il reconnut à la façon de parler que l'homme était un fou. Il lui lança une pierre de fronde qu'il avait à la main, si bien qu'il l'atteignit à la tête et il en fit sortir la cervelle. Il vint à la jeune fille, lui coupa deux tresses. Il poussa une pierre entre son manteau et sa tunique, et il plaça un pilier au milieu du fou. Les deux piliers sont là, et ce sont le Pilier de Findabair et le Pilier du Fou. Cuchulainn les laissa de cette manière. Une escorte fut envoyée par Ailill et Medb pour les chercher, car il leur semblait qu'ils étaient longtemps, et ils les virent dans cette posture. Tout le monde dans le camp en entendit parler. Ils n'eurent ensuite aucune convention de la part de Cuchulainn. (*Ogam* 15, pp. 271-272, §§ 116-117.)

Et le combat de Munremar et de Cuchulainn :

> Quand les armées furent sur le soir, elles virent que l'on lançait une pierre sur elle de l'est et qu'on en lançait une autre de l'ouest à sa rencontre. Elles se rencontrèrent dans l'air et tombèrent entre le campement de Fergus, le campement d'Ailill et le campement de Nera. Ce sport et ce jeu durèrent jusqu'au lendemain. Les troupes étaient assises avec leurs boucliers au-dessus de leurs têtes pour se protéger de la multitude des pierres, et la plaine fut pleine de pierres. C'est de là que vient le nom de Mag Clochair. Il arriva cependant que Curoi fit cela pour venir en aide à son escorte qui était à Cotal devant Munremar Mac Gerraind. Il était venu d'Emain Macha pour aider Cuchulainn et il était à Ard Roich. Curoi savait qu'il n'y avait pas d'homme dans l'armée qui résistât à Munremar. Et c'étaient ces deux-là qui avaient fait ce jeu entre eux. On les pria de la

part de l'armée d'être tranquilles. Munremur et Curoi firent donc la paix. Curoi alla chez lui, et Munremur à Emain Macha. Munremur ne vint pas jusqu'au jour de la bataille. Curoi ne vint pas jusqu'au combat de Ferdiad. « Parlez à Cuchulainn, dirent Medb et Ailill, pour qu'il nous permette de changer de place. » Cela leur fut permis, et ils changèrent d'endroit. La faiblesse des Ulates se dissipa alors. Car lorsqu'ils se réveillaient de leur faiblesse, certains d'entre eux venaient encore contre l'armée pour les frapper à nouveau. (*Ogam* 15, p. 272, § 119.)

13. LA MORT DE CUR

LL 47a, 1-74a, 49. Best-O'Brien, II, pp. 311-312, lignes 9352-9393. O'Rahilly, pp. 49-50, lignes 1816-1857. LU 72b-73a. Best-Bergin, pp. 184-185, lignes 5954-5982. Windisch, pp. 274-289, lignes 2075-2141. Thurneysen, pp. 164-165. Version Stowe, éd. O'Rahilly, pp. 60-61, lignes 1849-1891. YBL 30a-31b. Strachan-O'Keeffe, pp. 55-56, lignes 1487-1514. LU, éd. O'Rahilly, pp. 52-53, lignes 1694-1736.

96. Le nombre et la nomenclature des jeux correspondent dans *LL* et *LU*. La plupart des dénominations sont suffisamment explicites ; les autres gardent leur mystère, encore qu'elles soient assez fréquemment nommées dans le corps du récit. Elles donnent en tout cas un aperçu des techniques guerrières celtiques. Cecile O'Rahilly (*op. cit.*, p. 189) a cité la liste complète en irlandais, avec, en note 1, l'appréciation qui, à notre sens, n'est pas tout à fait juste, qu'« il est impossible de traduire la plupart d'entre eux avec quelque certitude ». Les notes de Windisch (*op. cit.*, pp. 278-285) suffiraient déjà comme étude préliminaire.

97. Cecile O'Rahilly (*op. cit.*, p. 50, ligne 1840, et dans sa traduction, p. 189) a maintenu et traduit un fragment de texte : « *in one hand, as swiftly as a cat makes for cream* [?] », que Windisch considère comme une glose ayant pénétré dans le texte.

98. C'est l'application du premier jeu de la nomenclature du paragraphe précédent. Il se faisait donc vraisemblablement avec neuf balles de fronde, appelées « pommes » par métonymie.

14. LA MORT DE FERBAETH

LL 74b, 50-74b, 52 (lacune jusqu'à 75a, 1). Best-O'Brien, II, pp. 313-314, lignes 9394-9444. O'Rahilly, pp. 50-53, lignes 1858-1961. LU 73a-74b. Best-Bergin, pp. 186-189, lignes 5990-6102. Windisch, pp. 290-307, lignes 2142-2258. Thurneysen, pp. 166-170. Version Stowe, éd. O'Rahilly, pp. 61-64, lignes 1893-1998. YBL 31b-32a. Strachan-O'Keeffe, pp. 56-60, lignes 1515-1629. LU, éd. O'Rahilly, pp. 53-57, lignes 1737-1873.

99. La deuxième partie de ce chapitre (« Le combat entre Lairine ») et le début du chapitre suivant (les dix premiers paragraphes) sont lacunaires dans *LL*. Le texte est suppléé par la version Stowe.

100. Findabair constitue dans cette partie du récit, à plusieurs reprises (nous la retrouverons dans le cas de Ferdiad), le piège de la tentation féminine dans lequel le héros ordinaire (à la différence de Cuchulainn) tombe inévitablement. La jeune fille est en l'occurrence l'auxiliaire consciente de la duplicité de sa mère, la reine Medb. Toutes les promesses faites sont évidemment fallacieuses, avant d'être annulées par la mort de ceux à qui elles s'adressent. On notera toutefois que, dans la tradition royale irlandaise, c'est la reine qu'il revient de servir

aux guerriers la bière du festin (voir la fin de « La courtise d'Étain » dans les *Textes mythologiques irlandais*, I, p. 251, § 18, ou le récit de « L'exil des fils d'Uisliu » dans le *Patrimoine littéraire européen*, III, pp. 236-244).

101. Cette conséquence comique de la vanité humaine a déjà été décrite, avec un détail différent, dans le chapitre 2 à propos de Dare, le propriétaire du taureau de Cooley.

15. LA MORT DE LOCH, FILS DE MOFEMIS

LL 75a, 1-75b, 9 (fin de la lacune). Best-O'Brien, II, pp. 314-317, lignes 9445-9535. O'Rahilly, pp. 53-57, lignes 1962-2094. LU 74b-77a. Best-Bergin, pp. 189-193, lignes 6103-6245. Windisch, pp. 306-329, lignes 2259-2399. Thurneysen, pp. 170-174. Version Stowe, éd. O'Rahilly, pp. 64-68, lignes 1999-2132. YBL 32a-32b. Strachan-O'Keeffe, pp. 60-64, lignes 1630-1738. LU, éd. O'Rahilly, pp. 58-62, lignes 1874-2037.

102. La traduction de Cecile O'Rahilly (*op. cit.*, p. 193), *« a false beard of blackberry juice »*, est réfutée d'avance par Windisch (*op. cit.*, p. 310, note 1) : « *Smertha* gehört nicht zu *smer* "blackberry", ist auch nicht das Part. sondern der Gen. des Inf. *smearadh* "a greasing or" bei O'Brien (*smear* "grease of tallow"). » D'après la version *LU*, la fausse barbe est magique :

> Cuchulainn prit alors une poignée d'herbe et chanta sur elle une incantation, si bien que chacun d'eux pensa qu'il avait une barbe. « Vrai, dirent les femmes, Cuchulainn a une barbe, il est digne pour un guerrier de combattre contre lui. » (*Ogam* 15, p. 277, § 142.)

103. L'entretien de Cuchulainn et de la Mórrígan est autrement orienté, plus clair et plus significatif dans *LU* :

> Le Chien vit venir à lui une jeune femme avec un vêtement de toutes les couleurs et une très grande beauté. « Qui es-tu ? dit Cuchulainn. — La fille de Buan le roi, dit-elle. Je suis venue vers toi. Je t'ai aimé à cause de ta réputation et je t'ai apporté mes trésors et mes troupeaux. — En vérité, le moment où tu es venue vers moi n'est pas favorable. Nous sommes en mauvaise condition avec la famine, et je ne resterai pas à un rendez-vous de femme tant que je serai à ce combat. — Je serai une aide pour toi dans cette affaire. — Ce n'est pas une musique de femme que j'ai chantée. —Je te ferai difficulté, dit-elle, si je vais contre toi dans le combat contre les hommes d'Irlande. J'irai sous la forme d'une anguille autour de tes jambes dans le gué jusqu'à ce que tu tombes. — Cela me semble plus vraisemblable que de la part d'une fille de roi. Je te prendrai, dit-il, entre mes orteils jusqu'à te briser les côtes, et tu seras dans cet état jusqu'à ce qu'une parole de bénédiction vienne sur toi. — Je lancerai le bétail dans le gué vers toi sous la forme d'une louve grise. — Je te lancerai une pierre de fronde et je te crèverai l'œil dans la tête. — Je viendrai à toi sous la forme d'une génisse rouge sans corne devant le bétail. Ils bondiront contre toi dans [... ?] dans les gués et dans les eaux, et tu ne me verras pas devant toi. — Je te lancerai une pierre, dit-il, et je te briserai la jambe sous toi, et tu seras dans cet état jusqu'à ce qu'une parole de bénédiction vienne sur toi. » Elle le quitta là-dessus. Il fut pendant une semaine à Ath Grencha, et un homme tomba chaque jour devant lui à Ath Grencha, c'est-à-dire à Ath Darteisc. (*Ogam* 15, p. 276, § 137.)

16. LA RUPTURE DE LA CONVENTION

LL 75b, 10-75b, 45. Best-O'Brien, II, pp. 317-318, lignes 9536-9561. O'Rahilly, pp. 57-58, lignes 2095-2120. LU 77a-77b. Best-Bergin, pp. 193-194, lignes 6246-6272. Windisch, pp. 328-337, lignes 2400-2429. Thurneysen, pp. 175-177. Version Stowe, éd. O'Rahilly, p. 69, lignes 2133-2158. YBL 32b-33a. Strachan-O'Keeffe, pp. 64-65, lignes 1739-1771. LU, éd. O'Rahilly, pp. 62-63, lignes 2038-2071.

104. Les trois premiers noms sont des désignations de parties du corps : *Traig*, « pied », *Dorn*, « poing », et *Dernu*, « paume de la main ». Les trois derniers appartiennent au vocabulaire chrétien ou christianisé postérieur au V[e] siècle, d'origine celtique dans le cas de *Col*, « péché », issu du latin liturgique dans le cas des deux autres : *Accuis*, « malédiction », et *Erisi*, « hérésie ». Ces dénominations sont plus des allégories ou des symboles que des noms propres de personnages mythiques, et les six noms ne sont attestés par aucun autre exemple d'emploi. Une autre imprécision est la désignation de ces six entités par les deux termes symétriques *ferdruid*, « hommes-druides », et *bandruid*, « femmes-druides » (sur la terminologie irlandaise qui emploie l'un pour l'autre au masculin *drui* et *file*, et au féminin *bandrui* et *banfile*, voir notre ouvrage à paraître *Prêtres et dieux des Celtes : le vocabulaire sacerdotal du celtique*, chap. I). L'emploi de ces mots prouve la profonde christianisation du vocabulaire irlandais à l'époque de la transcription initiale du récit, mais il laisse intact l'archaïsme du fonds préchrétien. Ces allégories exceptionnelles ne sauraient être utilisées pour preuve de l'existence de « druidesses » douées d'autres capacités que la prédiction et la divination.

105. La rupture de la convention, nommée ici « parole de vérité » *(fírbreth)*, consiste pour Medb à envoyer plusieurs adversaires en même temps contre Cuchulainn. Cette rupture, unilatérale et déloyale, rend toute sa liberté d'action au héros.

106. Cuchulainn thaumaturge n'est guère attesté que par cet exemple, qui, à notre connaissance, n'a jamais été étudié : la guérison suit immédiatement la bénédiction accordée par le héros. La formule *dee ocus andee*, « dieux et non-dieux », n'est pas une définition catégorielle ou qualitative. Elle traduit simplement la volonté de nommer tous les êtres, quels qu'ils soient. Quant à l'expression « gens du pouvoir » *(aes cumachta)*, elle est à prendre dans le sens restreint de « pouvoir magique ». Le gauchissement de ce sens est encore une conséquence de la christianisation de l'Irlande.

107. *Cuillenn cind-duine* est peut-être « le houx du bout de la forteresse ». Mais *Cuillenn* n'est pas clair. Il semble y avoir un jeu de mots entre *cuillenn*, « abomination, chose haïssable » (*R.I.A. Dictionary*, C/3, 588) et *cuilenn*, « houx ». *Ath Cró* est « le Gué du Sang ».

17. LA GRANDE RUINE DE MAG MURTHEMNE

LL 75b, 48-79b, 3. Best-O'Brien, II, pp. 318-327, lignes 9562-9882. O'Rahilly, pp. 58-66, lignes 2121-2438. LU 78a-82b.Best-Bergin, pp. 194-204, lignes 6273-6646. Windisch, pp. 336-405, lignes 2430-2812. Thurneysen, pp. 177-185. Version Stowe, éd. O'Rahilly, pp. 69-77, lignes 2159-2432. YBL 33a-34a. Strachan-O'Keeffe, pp. 65-75, lignes 1772-2106. LU, éd. O'Rahilly, pp. 64-75, lignes 2072-2454.

108. Nemain (du thème *nem-*, « sacré ») est un autre nom de la Bodb ou de la Mórrígan, la déesse de la guerre. Elle ne combat pas elle-même, mais elle incite les troupes en présence à s'entre-massacrer (voir *La souveraineté guerrière de l'Irlande*, pp. 37-44).

109. Le cri a valeur juridique de protestation. Mais il a aussi valeur magique et guerrière dans la bouche d'un héros.

110. La version *LU* précise que le père de Cuchulainn, qui vient ainsi à son secours, est le dieu Lug :

> « Qui es-tu donc ? dit Cuchulainn. — C'est moi qui suis ton père des *sidhe*, Lug, fils d'Eithle. » (*Ogam* 15, p. 280, § 154.)

111. C'est-à-dire entre le 1[er] novembre et le 1[er] février, pendant toute la saison froide.

112. L'essentiel des actes médicaux ainsi attribués à Lug consiste en incantations (au niveau de la première fonction sacerdotale) et en applications de plantes médicinales (au niveau de la troisième fonction artisanale et productrice). Le dieu polytechnicien apparaît ici comme médecin beaucoup plus que comme guerrier.

113. Dans la chronologie relative de la *Táin Bó Cúalnge*, il surgit ici une contradiction entre l'âge de Cuchulainn, qui a dix-sept ans, et celui des jeunes garçons d'Emain qui, évoqués en tant que jeunes garçons dans la description des exploits d'enfance du héros, en sont toujours, eux, à l'âge de l'enfance.

114. Lug est venu aider Cuchulainn dans une circonstance difficile, mais il ne tient pas à participer aux actions militaires du héros. La gloire héroïque appartient au seul Cuchulainn.

115. Simon le druide *(Simón drúi)* est Simon le Magicien de l'histoire des Apôtres, et la confusion s'est faite avec le mot *drúi*, « druide », qui sert à traduire le latin *magus*. Le manteau de plumes de corbeaux est recoupé, dans le *Dialogue des deux sages*, par l'habit du *file* en plumes d'oiseaux. Quant à Darius, roi des Romains, c'est une notation pseudo-historique comme le *Livre des conquêtes* en contient par centaines.

116. Outre ses « jeux » spécifiques de cocher, Laeg a donc à sa disposition la magie qui rend invisible.

117. Les contorsions font partie de la technique guerrière qui consiste à effrayer l'ennemi afin de le vaincre plus facilement.

118. *Cuach Cera* est l'expression désignant l'exorbitation d'un œil et l'enfoncement de l'autre dans l'orbite. Le sens exact est indéterminé.

119. Cette image n'est pas une comparaison inventée par un scribe : on la retrouve dans d'autres récits.

120. La description physique de Cuchulainn correspond approximativement à celle qui a été proposée du héros à la fin du récit de ses exploits d'enfance.

18. LA MORT D'OENGUS MAC OENLAIME

LL 79b, 4.-79b, 40. Best-O'Brien, II, pp. 327-328, lignes 9883-9915. O'Rahilly, p. 67, lignes 2439-2472. LU 82a. Best-Bergin, pp. 204-205, lignes 6647-6680. Windisch, pp. 404-411, lignes 2813-2849. Thurneysen, pp. 185-186. Version Stowe, éd. O'Rahilly, pp. 77-79, lignes 2433-2463. YBL 34a-34b. Strachan-O'Keeffe, pp. 75-77, lignes 2107-2139. LU, éd. O'Rahilly, pp. 75-76, lignes 2455-2494.

19. LE COMBAT DE FERGUS

LL 79b, 42.-81a, 19. Best-O'Brien, II, pp. 329-332, lignes 9916-10045. O'Rahilly, p. 67, lignes 2439-2472. LU 82a. Best-Bergin, pp. 204-205, lignes 6647-6680. Windisch, pp. 404-411, lignes 2813-2849. Thurneysen, pp. 185-186. Version Stowe, éd. O'Rahilly, pp. 79-83, lignes 2464-2602. YBL 33a-34a. Strachan-O'Keeffe, YBL 34b-36a. Strachan-O'Keeffe, pp. 77-78, lignes 2140-2199. LU, éd. O'Rahilly, pp. 76-78, lignes 2495-2566.

121. La notion en cause ici est proprement juridique : chacun des intéressés a compris que le contrat contre Cuchulainn est mortel et estime à bon droit, sa famille ne devant rien à Medb, qu'il n'est pas tenu d'accepter une désignation qui le condamne à mort.

122. Glass mac Delga fuyant devant Cuchulainn veut désigner Fiachna à la vindicte de Medb et d'Ailill. Mais il n'arrive à prononcer que la première syllabe du nom, et Medb comprend littéralement par *fiach*, « dette ». C'est ce qui explique aussi l'ironie brutale de Fergus.

123. La version *LU* prend fin sur un épisode qui suit la rencontre de Fergus et de Cuchulainn, et qui n'existe pas dans *LL*, la rencontre de Mand :

> Medb envoya Mand de Muresc, fils de Daire, des Domnandach, rencontrer Cuchulainn. C'était un frère de Fer Diad, et Daman était leur père. C'était un homme bouillant et brutal, pour manger et pour dormir, que Mand : un homme à la langue empoisonnée dans la bouche comme Dubthach Doel Ulad. C'était un homme fort, puissant, avec de la force dans le pouce, comme Munremur fils d'Errcenn. C'était un guerrier coléreux, comme Triscod, le champion de la maison de Conchobar. « J'irai sans armes et je le moudrai entre mes mains, car ce n'est pour moi ni honneur ni dignité que de jouer des armes avec un gamin sans barbe comme lui. » Il alla donc à la recherche de Cuchulainn. Lui et son cocher étaient dans la plaine à surveiller l'armée. « Un homme vient vers nous, dit Laeg à Cuchulainn. — Quelle sorte d'homme ? dit Cuchulainn. — Un homme noir, sombre, fort comme un taureau et sans armes. — Laisse-le passer devant toi », dit Cuchulainn. Il alla alors vers lui. « Je suis venu pour te livrer bataille », dit Mand. Ils se mirent alors à lutter, pendant longtemps, et Mand domina par trois fois Cuchulainn. Si bien que son cocher l'exhorta : « Si c'était une contestation pour le morceau du héros à Emain, tu serais victorieux des guerriers d'Emain. » Sa colère héroïque lui vint, son ardeur de guerrier se leva en lui, et il jeta Mand contre le pilier, si bien qu'il tomba en morceaux. C'est de là que vient le nom de Mag Mandachta, c'est-à-dire Mand Echta, la mort de Mand. (*Ogam* 15, pp. 286-287, § 183.)

20. LE COMBAT DE FERDIAD

LL 81a, 20-88b, 54. Best-O'Brien, II, pp. 332-361, lignes 10047-11037. O'Rahilly, p. 71-100, lignes 2606-3596. Windisch, pp. 434-599, lignes 3000-4204. Thurneysen, pp. 219-236. Version Stowe, éd. O'Rahilly, pp. 83-110, lignes 2603-3508. YBL 35a-39b. Strachan-O'Keeffe, pp. 79-95, lignes 2200-2733. LU, éd. O'Rahilly, pp. 78-95, lignes 2567-3142.

124. On a parfois tiré argument de la peau de corne de Fer Diad pour attribuer une origine germanique à l'épisode entier (voir Windisch, *op. cit.*, pp. 438-439, note 1). L'hypothèse est inconsistante.

125. C'est l'attitude normale d'un héros face à la menace de satire, compte tenu du fait que

cette dernière est non seulement mortelle, mais qu'elle entraîne aussi une disgrâce physique mise sur le même plan qu'une tare ou une déficience intellectuelle. Le guerrier celtique doit allier la force, le courage, l'intelligence et la beauté physique.

126. Ferdiad est le seul à qui Medb promet, outre la main de sa fille, des privilèges nobiliaires et fiscaux exorbitants. La broche d'or fait partie des symboles de la souveraineté terrestre.

127. Les éléments et les astres, terre, soleil, lune, sont les garants presque obligatoires des serments ou des situations graves ou solennelles.

128. Ces deux derniers paragraphes (depuis « Ils dirent tous alors... ») apparaissent uniquement dans la version Stowe.

129. Le membre de phrase entre crochets est restitué d'après le manuscrit Egerton 106.

130. La remarque de Cuchulainn dénote une différence d'âge et une ancienne subordination de Cuchulainn à Ferdiad. La discussion sur l'antériorité de la bienvenue est à base juridique. Cuchulainn rappelle à son ancien compagnon qu'il a pénétré avec des intentions hostiles dans un territoire qui n'est pas le sien, et c'est la raison pour laquelle il refuse la salutation de bienvenue, ce qui n'était cependant qu'une simple politesse.

131. Deux lignes de cette strophe sont intraduisibles parce que l'une d'elles est perdue (Windisch, *op. cit.*, p. 496, note 2). Elles sont omises silencieusement dans la traduction de Cecile O'Rahilly (*op. cit.*, p. 219).

132. Dolb est « sorcellerie, illusion, mystère » (*R.I.A. Dict.*, D/2, 327) ; *Indolb* est très probablement le même nom avec agglutination de l'article défini *in*. Les deux personnages, qui sont manifestement le dédoublement d'une seule et même allégorie, ne sont pas connus en dehors de ce passage de la *Táin*. Leur intervention et la mention du *feth fiada* ou don d'invisibilité prouvent l'appartenance foncière de Cuchulainn à l'Autre Monde. Dolb est aussi le nom du forgeron des Fomoire, d'après le récit du *Cath Maighe Tuireadh* (*Textes mythologiques irlandais*, I/1, p. 54, § 97).

133. Ces quatre derniers paragraphes (depuis « Cuchulainn pensa à ses amis du *síd*... ») apparaissent uniquement dans la version Stowe.

134. Il est normal que le javelot-foudre soit utilisé dans l'eau, laquelle est, en mode mythique, un strict équivalent du feu.

135. Ces cinq derniers paragraphes (depuis « Laeg vint alors au bord du fleuve... ») n'existent eux aussi que dans la version Stowe.

La traduction des deux expressions fait difficulté : *cliab* signifie « cage, panier, poitrine », et *gae* est le nom du « javelot » ; *glaici* doit être un génitif de *glacc*, « main » (Windisch, *Wörterbuch*, p. 990b ; *R.A.I. Dict.*, G, 88). *Lethan* est l'adjectif signifiant « large » ; *bond* signifie « plante des pieds », et *sceith* est le nominatif pluriel de *sciath*, « bouclier ». Il est possible que ces deux expressions, dont nous ne savons plus le sens exact, aient eu trait à la manière de lancer le javelot-foudre.

136. Cecile O'Rahilly a raison de traduire ainsi ce passage : « *And the ga bulga went through the strong thick apron of smelted iron and broke in three the great stone as big as a millstone and entered Fer Diad's body through the anus and filled every joint and limb of him with its barb* » (*op. cit.*, p. 229). Windisch a hésité à rendre *timthirecht* par « anus », mais ce sens secondaire est ici le plus vraisemblable (voir le *R.I.A. Dictionary*, T/1, col. 176).

137. La version Stowe ajoute le détail que

la tombe de Fer Diad fut creusée par les hommes d'Irlande, et l'on fit ses jeux funèbres. (Éd. O'Rahilly, p. 111, lignes 3521-3522.)

21. CUCHULAINN ET LES RIVIÈRES

LL 89a, 2-89b, 14. Best-O'Brien, II, p. 361, lignes 11038-11049. O'Rahilly, p. 100, lignes 3597-3608. Windisch, pp. 598-601, lignes 4205-4236. Thurneysen, pp. 190. Version Stowe, éd. O'Rahilly, p. 111, lignes 3509-3522. YBL 40a. Strachan-O'Keeffe, p. 95, lignes 2734-2746. LU, éd. O'Rahilly, p. 95, lignes 3143-3153.

138. Le motif des plantes médicinales jetées dans la rivière ne se retrouve pas dans le *Cath Maighe Tuireadh* (*Textes mythologiques irlandais*, I/1, p. 55, § 123), où les blessés sont guéris par la seule incantation des médecins divins.

22. LE DUR COMBAT DE CETHERN

LL 89a, 14-91a, 45. Best O'Brien, II, p. 361-366, lignes 11050-11249. O'Rahilly, p. 100-105, lignes 3609-3811. Windisch, pp. 602-639, lignes 4237-4500. Thurneysen, pp. 190-193. Version Stowe, éd. O'Rahilly, pp. 111-118, lignes 3523-3766. YBL 40a. Strachan-O'Keeffe, p. 96-100, lignes 2747-2892. LU, éd. O'Rahilly, pp. 96-101, lignes 3154-3327.

139. Chacun des paragraphes suivants exposera ainsi la même suite des événements :
— Le médecin identifie la blessure quant au nombre et à la quantité de ses auteurs. Puis il évalue la probabilité de guérison.
— Cethern confirme et décrit ses adversaires.
— Cuchulainn les identifie.

140. Le rouge est ici la couleur royale.

141. La traduction dépend ici de la version Stowe. Le texte de *LL* dit littéralement : « [tu] compteras ».

142. Ce passage est l'un des rares exemples où la prescription médicale, doublée d'une opération chirurgicale, si rudimentaire qu'elle soit, est clairement décrite.

143. Le texte de *LL* s'interrompt ici. La plainte funèbre qui suit est contenue dans la version Stowe.

23. LE COMBAT DE DENTS DE FINTAN

LL 91a, 46-91b, 20. Best-O'Brien, II, p. 367-371, lignes 11250-11417. O'Rahilly, p. 105-110, lignes 3812-3980. Windisch, pp. 640-667, lignes 4501-4683. Thurneysen, pp. 194-199. Version Stowe, éd. O'Rahilly, pp. 118-124, lignes 3767-3943. YBL 43a-43b. Strachan-O'Keeffe, pp. 100-102, lignes 2893-2971. LU, éd. O'Rahilly, pp. 101-103, lignes 3328-3409.

144. La traduction du titre est littérale, et nous ne voyons pas comment rendre autrement le mot *fiacalgleo*. Windisch (*op. cit.*, p. 340) a rendu comme nous littéralement par *« Zähnekampf »*. L'explication est à la fin de ce passage.

145. Findabair, dont le nom correspond à celui de la Galloise Gwenhyfar (« Guenièvre », en anglais Jennifer), épouse du roi Arthur, se conduit, à l'instar de sa mère, la reine Medb,

comme une souveraine celtique. Mais, par rapport à l'Irlande, les récits gallois inversent ou déplacent les rôles des personnages mythiques.

146. La traduction anglaise de Cecile O'Rahilly (*op. cit.*, p. 242) est bonne : « *underking* ». Par contre, celle de Windisch (*op. cit.*, p. 648), « *Vicekönig* », est à biffer. Elle ne serait exacte que dans un contexte étranger à l'Irlande. Dans le contexte irlandais, le mot en cause, *airri*, désigne le chef ou le roi de canton, subordonné au roi de province et lui payant tribut (*R.I.A. Dict.*, A/2, 236-237).

147. Findabair meurt de désespoir pour les mêmes raisons que Branwen, dans le *Mabinogi de Bran*, à la suite de la guerre qui oppose les Irlandais et les Gallois. (Voir la traduction française de Pierre-Yves Lambert, *Les Quatre Branches du « Mabinogi » et autres contes gallois du Moyen Âge*, éd. Gallimard, Paris, 1993, p. 74.)

148. Mot à mot : *bairend-lecca bodba*, « les blocs de pierre de la Bodb ».

24. LE LONG AVERTISSEMENT DE SUALTAM

LL 93a, 32-95b, 5. Best-O'Brien, II, p. 372-378, lignes 11418-11645. O'Rahilly, p. 110-115, lignes 3981-4154. Windisch, pp. 666-709, lignes 4685-5009. Thurneysen, pp. 199-203. Version Stowe, éd. O'Rahilly, pp. 124-127, lignes 3944-4063. YBL 43a-45b. Strachan-O'Keeffe, pp. 102-106, lignes 2972-3096. LU, éd. O'Rahilly, pp. 103-105, lignes 3410-3453.

149. L'expression est expliquée par ce qui suit : il n'y a pas un endroit de la peau qui ne soit blessé et douloureux. Le texte le plus clair est celui de la version Stowe :

> « Cela vient de la taille de mes plaies et de mes blessures si je ne puis plus tenir quand mon équipement et mon habillement me touchent la peau. » (Éd. O'Rahilly, *op. cit.*, p. 124, lignes 3965-3966.)

150. Cet épisode clef des relations du druide et du roi, l'un représentant l'autorité spirituelle et l'autre le pouvoir temporel, a été étudié dans notre ouvrage sur *La société celtique* (éd. 1991, pp. 137-140).

25. LA PROGRESSION DE L'ARMÉE

LL 95b, 7-100b, 36. Best-O'Brien, II, p. 378-390, lignes 11646-12091. O'Rahilly, p. 115-127, lignes 4155-4599. Windisch, pp. 710-829, lignes 5010-5726. Thurneysen, pp. 203-208. Version Stowe, éd. O'Rahilly, pp. 128-150, lignes 4064-4726. YBL 45b-50a. Strachan-O'Keeffe, pp. 106-115, lignes 3097-3419. LU, éd. O'Rahilly, pp. 105-118, lignes 3454-3944.

151. Comparaisons et métaphores sont usuelles et traditionnelles dans les descriptions celtiques. On pourra comparer à ce passage, à un moindre degré d'intensité, l'armée galloise de Bran traversant la mer pour envahir l'Irlande d'après le *Mabinogi de Bran*. Aucune de ces images n'est due à l'imagination personnelle du transcripteur.

152. On remarquera l'insistance mise par le récit à décrire un système de mobilisation et de combat archaïque, empêchant toute coordination et toute stratégie organisée, qui a été celui de toutes les armées celtiques, aussi bien des Gaulois de Vercingétorix que celui des clans écossais à la désastreuse bataille de Culloden en 1745. (Voir à ce sujet James Michael Hill, *Celtic Warfare 1595-1763*, éd. John Donald, Edimbourg, 1986.)

153. Ce paragraphe est contenu seulement dans la version Stowe et dans le *YBL*.

154. La version du *LL* s'interrompt ici pour ne reprendre que sept paragraphes plus loin (« — Il est venu une autre troupe [...] Elle était magnifique, à la belle couleur... »). Le texte intermédiaire provient de la version Stowe.

155. Les druides en général et les *filid* en particulier font partie du grand défilé militaire des Ulates. Cela prouve leur droit constant d'intervenir dans les affaires de la classe guerrière.

156. La description de ces deux personnages, dont la typologie « varunienne » est évidente, suffirait à prouver que l'épopée irlandaise, comme toutes les épopées indo-européennes, appartient bien au mythe et non à l'histoire.

157. Nouvelle interruption de la version du *LL*. Les six paragraphes suivants proviennent de la version Stowe. *LL* reprend trois paragraphes avant la fin du chapitre.

158. Il n'est pas exclu que des érudits irlandais médiévaux aient lu l'*Epitoma rei militaris* de Végèce. Mais la construction de machines de guerre et leur emploi tactique n'étaient certainement pas une entreprise à la portée des rois d'Irlande de l'Antiquité et du Moyen Âge.

26-27. LA DÉCISION DE LA BATAILLE

LL 100b, 37-103b, 18. Best-O'Brien, II, pp. 390-397, lignes 12092-12345. O'Rahilly, pp. 127-134, lignes 4600-4854. Windisch, pp. 828-891, lignes 5727-6119. Thurneysen, pp. 208-216. Version Stowe, éd. O'Rahilly, pp. 150-159, lignes 4727-5002. YBL 50a-52b. Strachan-O'Keeffe, pp. 115-122, lignes 3419-3648. LU, éd. O'Rahilly, pp. 119-124, lignes 3945-4124.

159. Le *Ferchuitredach* est le membre d'un *ferchuitred*, le mot étant compris comme la désignation d'un *« group of three men having some common bond or affinity »* (*R.I.A. Dict.*, F/1, 89). Il s'agit ici d'une sorte de garde personnelle, chargée de veiller sur Ailill et Medb en premier, et, secondairement, de donner main forte en cas de difficulté militaire réelle.

28. LE COMBAT DES TAUREAUX

LL 103b, 20-104a, 26. Best-O'Brien, II, pp. 397-398, lignes 12346-12389. O'Rahilly, pp. 134-135, lignes 4854-4893. Windisch, pp. 890-901, lignes 6120-6166. Thurneysen, pp. 216-218. Version Stowe, éd. O'Rahilly, pp. 159-160, lignes 5003-5057. YBL 53a. Strachan-O'Keeffe, p. 122, lignes 3649-3663. LU, éd. O'Rahilly, p. 124, lignes 4125-4160.

29. L'HISTOIRE DU NOIR DE CÚALNGE

LL 104a, 28-105a, 1. Best-O'Brien, II, pp. 398-399, lignes 12389-12420. O'Rahilly, pp. 135-136, lignes 4894-4925. Windisch, pp. 900-911, lignes 6167-6212. Thurneysen, p. 218. Version Stowe, éd. O'Rahilly, pp. 161-162, lignes 5058-5099. YBL 53a. Strachan-O'Keeffe, p. 122, lignes 3664-3683.

160. Le dernier paragraphe est en latin dans le texte. La fin est différente dans la version du *YBL* :

> Ailill et Medb firent la paix avec les Ulates et avec Cuchulainn. Pendant sept ans après cela, il n'y eut pas de meurtre d'homme entre eux en Irlande. Findabair demeura avec Cuchulainn. Les gens du Connaught allèrent dans leur pays, et les Ulates

rentrèrent à Emain Macha en grand triomphe. Finit, amen. (*Ogam* 16, 1964, p. 226 § 272.)

On notera cependant que la version *LL* fait mourir Findabair prématurément. On ne saurait dire non plus, faute de détails, si ce mariage de Cuchulainn et de la fille de Medb est durable, ou s'il ne s'agirait pas plutôt d'un mariage annuel ou concubinage temporaire.

LA RÉVÉLATION DE LA RAZZIA (ANNEXE I)

161. *Betha Collumb Chille*, « La vie de saint Columba », éd. Andrew Kelleher, in *Zeitschrift für Celtische Philologie* 9, pp. 242-244.

162. Ce très court texte, *Do fallsigud Tána Bó Cualnge*, est contenu dans le *Livre de Leinster*, folio 245b, 3-41, éd. Best-O'Brien, tome V, Dublin, 1967, p. 1119, lignes 32878-32909.

163. La majeure partie de la dernière phrase du paragraphe est inintelligible.

LA CONCEPTION DE CUCHULAINN (ANNEXE II)

164. Les deux versions, quelque peu différentes, de ce récit, ont été présentées et traduites par nous dans *Ogam* 17 (1965, pp. 363-391) avec un commentaire de Françoise Le Roux (pp. 393-410). La version publiée ici est la plus longue et la plus intéressante, à savoir la Version II dans le texte du manuscrit Egerton 1782, folios 78-79.

LA MORT DE CUCHULAINN (ANNEXE III)

165. Nous présentons ici la traduction française du texte intitulé *Brislech Mor Maige Murthemne*, « La grande ruine de la plaine de Murthemne », d'après le texte du *Livre de Leinster*, folios 119a-122b, éd. Best-O'Brien, II, Dublin, 1956, pp. 442-453, lignes 13763-14184. La publication initiale a été faite dans *Ogam* 18 (1966, pp. 343-364) et suivie d'un commentaire du texte par Françoise Le Roux (pp. 365-399).

166. Les dernières lignes sont la prédiction *(a posteriori)* de la christianisation de l'Irlande.

TÁIN BÓ CÚALNGE

La Razzia des vaches de Cooley

ANNEXES

L'aube des peuples

POP WUH (Le Livre des événements). Version d'Adrián I. Chávez. *Traduit de l'espagnol par Anny Amberni.*

L'HISTOIRE DES ROIS FRANCS, par Grégoire de Tours. *Traduit du latin par J.J.E. Roy. Précédé d'un texte d'Erich Auerbach.*

LE KALEVALA (Épopée des Finnois) (2 vol.), par Elias Lönnrot. *Traduit du finnois, présenté et annoté par Gabriel Rebourcet.*

L'EDDA (Récits de mythologie nordique), par Snorri Sturluson. *Traduit du vieil islandais, introduit et annoté par François-Xavier Dillmann.* Prix de la traduction 1991 de la Société française des traducteurs.

LE DIT DES VRAIS HOMMES (Mythes, contes, légendes et traditions des Indiens Cashinahua), par André-Marcel d'Ans.

LE DÉSERT ET LA GLOIRE (Les Mémoires d'un agent syrien de Napoléon), par Fathallah Sâyigh. *Traduit de l'arabe d'après l'unique manuscrit de l'auteur, présenté et annoté par Joseph Chelbod.*

L'ÉPOPÉE DE GILGAMEŠ (Le grand homme qui ne voulait pas mourir). *Traduit de l'akkadien et présenté par Jean Bottéro.*

MON PASSÉ ESKIMO, par Georg Quppersimaan. Édité par Otto Sandgreen. *Traduit du danois par Catherine Enel.*

MYTHES TAHITIENS, réunis par Teuira Henry. *Traduit de l'anglais par Bertrand Jaunez. Textes choisis et préfacés par Alain Badadzan.*

HISTOIRE DE L'ARMÉNIE, par Moïse de Khorene. *Nouvelle traduction de l'arménien classique par Annie et Jean-Pierre Mahé (d'après Victor Langlois) avec une introduction et des notes.*

LES QUATRE BRANCHES DU « MABINOGI » et autres contes gallois du Moyen Âge. *Traduit du moyen gallois, présenté et annoté par Pierre-Yves Lambert.*

LES GUERRIERS CÉLESTES DU PAYS YAKOUTE-SAXA. *Traduit du russe et du yakoute par Yankel Karro et Lina Sabaraikina. Préface de Louis Bazin.*

TJERNE LE FRISON et autres vers, par Gysbert Japicx. *Traduit du moyen frison et présenté par Henk Zwiers.*

AU SUD DES NUAGES (Mythes et contes recueillis oralement chez les montagnards lissou (tibéto-birmans)), par William Dessaint et Avòunado Ngwâma. *Préface de Georges Condominas.*

LA RAZZIA DES VACHES DE COOLEY. *Traduit de l'irlandais ancien, présenté et annoté par Christian-J. Guyonvarc'h.*

LA GESTE DES DANOIS, par Saxo Grammaticus. *Traduit du latin par Jean-Pierre Troadec. Présenté par François-Xavier Dillmann.*